

quelques corrections faites
no et exemplaire et non
reportés sur les autres
comparés avec le cahier
la dactylographie et brouillon.

~~Confession~~ ~~sur la place publique~~

~~Préface détachée~~

le ~~manuscrit~~ ~~revu~~ I
sept

Diagnostic

ou ~~Articulation~~ ~~de la~~
squelette

Je relis ce que j'écrivais à Nice, l'autre soir en arrivant. Quelques mots seulement pour noter ma déception de retrouver le Midi, frivole, en dépit du ciel noir et de la pluie, et dans un ~~contrast~~ ^{poignant} ~~dissonant~~ ^{poignant} avec la misère du Christ que je porte en moi depuis la Palestine. Ces mots me rendent mon désappointement. Ils me font regretter davantage de n'avoir pas tenu chaque jour à Paris le journal de ce que j'y faisais. Il eût empêché de sombrer ce large morceau de ma vie.

De tout cela, qui vient à peine de cesser d'être, que reste-t-il? Si encore j'avais inscrit sur mon carnet la trace des rendez-vous donnés, des choses entendues. Mais non! je n'ai rien conservé de ces huit mois d'entrevues, d'évènements, de musique, d'épreuves et de faiblesses. Et si peut-être en effet, comme je m'efforce à m'en persuader, ils dorment au fond de moi, tout se passe comme s'ils n'avaient jamais traversé le ciel ni l'enfer de ma vie.

J'entreprends maintenant ^{ce} ~~un~~ voyage à reculons pour essayer de ranimer les heures qui fleurirent au long de ^{des} ~~les~~ mois écoulés.

Mais il me faut d'abord noter que je reviens de Vence, ~~où~~ ^{où} il me semblait que ~~je~~ ^{je} fusse accosté à chaque pas par ceux de mes amis ~~qui~~ ^{qui} à présent ~~sont~~ ^{sont} enfermés dans leurs tombes.

J'ai retrouvé intacts les décors de nos rencontres:

derrière la façade grise, l'escalier tortueux qui me mena souvent jusqu'au pauvre Vappereau allongé entre sa radio et son chien ^{petit} noir. Le jardin de ^{Christine} Catherine. La rue où Crevel un soir me parla des Templiers. Et l'obsession de ^{Ignanski} Poznanski me poursuivait plus que les autres à cause de cette grande bâtisse qu'il a fait édifier sur la colline la plus haute, ~~et qu'on aperçoit de partout.~~

A chaque fois qu'au cours de ces dernières années j'apprenais que l'un ou l'autre venait de disparaître, qu'y avait-il en moi de changé? Mais, me les rappelant ^{dans} ces lieux qui nous ont vus ensemble, ^{je} j'ai mesuré avec tendresse la petite place de chacun d'eux.

Ne devrais-je pas remonter pourtant plus haut encore? Jusqu'à mon premier séjour ici, en 1915, quand je ne parlais qu'en chuchotant, à cause d'une laryngite dont on craignait le pire. C'est alors que je découvris la vertu et le goût du silence. Et je ne devais plus désormais m'en absenter jamais bien longtemps.

J'ai passé tout-à-l'heure devant ce domaine qui, lui non plus, ne répond plus à mes appels quand j'essaie d'en ranimer l'image. Me souvenant du peu d'affabilité de son propriétaire, je n'ai ^{même} pas osé m'y aventurer; c'est du bord de la route que je l'ai regardé, ce grand parc où j'ai passé des mois si doux. J'en reconnaissais de loin les sentiers oubliés, la buanderie qui me parut élargie, transformée. Et je me souvenais de l'abri qu'il y avait par derrière et où j'allais souvent pour écouter grogner les porcs. Même, un jour - qu'avais-je pu leur offrir pour les enivrer? - ils se mirent à tourner sur eux, ~~même~~ mes chers

3

cochons.

du champ

à l'instar de ce que j'avais été

Tout cela avait disparu de ma mémoire. Et pourtant ~~ce~~
~~n'est pas ailleurs qu'ici qu'~~après le maigre bois de Boulogne où
~~réduit à~~ ^{réduit à} ~~l'~~exalter (parce que rien d'autre ne sollici-
tait le triste ~~admirant~~ ^{admirant} que j'étais enfermé à Paris, couvé par

sa famille, c'est dans ce parc, ici, que j'eus la révélation de
ma plus profonde allégresse, à travers les ~~moindres~~ murmures, les

~~plus humbles~~ frémissements d'une ~~simple~~ nature jusqu'alors inter-
dite. [Avec quelle émotion j'ai aperçu l'allée des grands eucalyp-

tus où, si souvent, je me rappelle avoir installé mon pliant,
m'être allongé. Des détails oubliés reprenaient dans mon cœur
leur étrange relief et leur tremblement. Mais je n'arrivais pas
à distinguer pourquoi tel jardinier m'eût alors impressionné au
point de pouvoir à présent se remettre à vivre! Sa laideur? Sa
beauté? ou quelque parole échangée, quelque pitié pour sa misère?
Je ne savais absolument plus ce qui faisait sa pensée remonter
comme un ludion et surnager cette épaisseur. Plus rien ne me le
désignait, fantôme décharné, en dehors du souvenir de son métier
et d'une brouette auprès de laquelle je le ^{revoyais} voyais encore.

et que je découvrais dans sa mobilité.

Mais plus attentivement je me penchais sur ce temps
ancien et plus j'y sentais s'agiter d'ombres qui semblaient n'avoir
attendu que cette occasion ~~cherchée~~ offerte à leur désir de
ressusciter. Je commence même à distinguer quelques visages: d'une
certaine Madame Bar à la figure toute fripée. Et son souvenir
reste absurdement accroché à Sainte-Maxime où elle allait tous
les étés; d'une vieille anglaise que plus rien ne caractérise
non plus, si ce n'est qu'elle était petite, anglaise et, elle

4

aussi, toute fripée. Je me revois, assis dans la vérandah, en train de déjeuner, à quelque distance du groupe inquiétant des propriétaires attablés dans le fond: le père énorme, courtaud, bourru; la vieille toute pointue, en robe grise, avec un épais châle d'un blanc assez sale et très usagé. Auprès d'eux, le couple silencieux du fils et de la bru, mariés récemment contre le gré du vieux, un ancien charretier qui les boudait parce qu'elle était modiste et qu'il avait rêvé d'un autre parti pour son fils.

Il n'y avait pourtant pas que ces gens-là dans cet hôtel. Et moi je ne faisais pourtant pas que traîner mon pliant dans la grande allée. Pourquoi ces seules images viennent-elles aborder à mon coeur?

Mais voici que je me rappelle que mon premier soin, à peine levé, c'était d'aller cueillir sur les terrasses étagées du jardin, des jonquilles, des narcisses et les anémones écloses dans la nuit. Je découvrais avec ravissement que les fleurs poussaient en liberté, qu'il n'y avait qu'à se baisser pour les cueillir. Ma joie débordait dans de pauvres poèmes, les premiers qu'à mon retour je dusse publier; et cette ivresse me faisait reporter sur la maladie qui me l'avait valu, une reconnaissance éperdue.

C'est donc là ce qui subsiste d'un temps dont tout le reste ~~s'est~~ ^a fondu dans ^{un} brouillard ^{épais}. Plus que la pensée de qui que ce soit, mon exil. Et plus que cet exil, ma joie. Une joie continue. ~~Et~~ ^{...} que ne troublait pas la déception, renouvelée ^{chaque} ^{matin} par une expérience ~~toujours vaine, mais~~ que, pendant des mois, à peine les yeux ouverts, je recommençais sans me lasser, ^{J'en avais alors} ~~à~~ ^{de} tirer de ma gorge malade un son aigu, ^{pour} ~~à~~ ^{pour} ~~me~~ ^{me} ~~à~~ ^à la faveur de la nuit, ~~n'était~~ ^{qu'} ~~pas~~ ^{rien} ~~enfin~~ ^{tout}

pour m'arriver
de

5
- 5 - ~~Je n'avais jamais~~ ^{Je n'avais jamais} ~~de cette déception. Je me sentais~~ ^{Je n'avais jamais} ~~désolé.~~ Comme si déjà veillait en moi ^{une certitude que rien ne pou-} ~~rait ébranler et~~ ^{une} ~~une~~ ^{aveugle} confiance dans la force de ma vie.

Que pensais-je de Dieu? Dans quel sentiment m'en passais-je? Comment me passais-je de tout? Et à quel point me trouvais-je déjà enfoncé dans des habitudes qui devaient si longtemps me poursuivre?

Mais voici que je me rappelle tout-à-coup l'agrément d'avoir reçu un jour un mot d'une inconnue. Je me revois en train de lire sa première lettre. Je rentrais du village. C'était d'une certaine ^{Jeanne Ferlier} ~~Emilie Charlier~~. Et par elle me venait l'un des premiers signes du Christ. Sa lettre m'arriva le matin des Rameaux. Mais si cette femme, rencontrée à Paris et que j'avais à peine remarquée, faisait ainsi irruption dans ma vie, je ne songeais guère pour moi à l'y faire pénétrer plus que qui que ce fût.

Le souvenir de cette lettre reste lié aux platanes de l'avenue dont les graines tombaient tandis que je déchiffrais sa petite écriture régulière et menue. A travers ces platanes, ces lettres, cette Pâque oubliée, surgit un autre aspect de Vence et qui ébranle tout un train de souvenirs: de Paris d'où j'arrivais, de la Childe, de Marignol, d'une conférence que ma voix éraillée ne m'avait pas permis de faire, de Vautier, du sinistre Italien qui lui servait de secrétaire, de tout un monde enfin qui se remet à fourmiller et vers lequel il faudra bien un jour que je remonte.

Mais que pensais-je alors de Dieu - des chapelles du Calvaire avec leurs bizarres statues qui gesticulent? J'ai dû souvent

6
m'y promener. Elles sont derrière le toit à porcs. Je ne retrouve rien en moi de ce qu'elles ont pu y engendrer.

Que lisais-je? Baudelaire (j'en ai encore l'exemplaire barbouillé). Mais je lui préférais Herédia! [Qu'y a-t-il donc de commun entre moi et moi? Ma débile mémoire ne peut me lier à mon passé. Ni mes goûts - ils ont changé. Ni mon corps dont je fais effort pour penser que c'est lui qui avait perdu sa voix. Ce corps là non plus n'a plus de parenté avec mon corps. Je ne sais plus ce que je disais. Et quant à ce que j'écrivais j'y suis étranger au point de n'y trouver plus rien de moi.

Mais pourquoi alors le seul fait de longer ce grand parc m'a-t-il empli de trouble, de gratitude et de mélancolie? J'avais envie de m'y promener comme dans un domaine de féerie: le domaine où j'ai fait la découverte de ma joie. ^{et j'ai fait la découverte de} Sans cette occasion de remettre mes pas dans mes pas anciens, je m'appartiendrais donc, je me reconnaîtrais encore moins. Tout ce que j'ai de commun avec ce jeune homme d'autrefois, c'est une certaine identité ^{dans} l'exaltation ~~des~~ ^{de} choses de la terre. C'est tout ce qui me reste de moi. Avec la très précise application à ma propre vie d'une certaine fraîcheur qui ne m'a pas fui encore et dont je me rappelle assez les premiers éclats pour en nourrir la nostalgie. C'est ici du moins que je sais que je bois à la vraie source de mon cœur. ~~Et~~ ^J m'y reconnais aussi dans un détachement dont je souffrais déjà, dans cette foncière, persistante interdiction de ~~s'attacher~~ ^{prendre un intérêt quelconque} à qui ~~que ce soit~~. Une absence et un don. L'inconstance et la joie. ^{forme humaine} Voilà donc à quoi je me réduis...

Christine

Crevel - ~~Catherine~~ - Vappereau - ~~Pommanski~~ ^{*In*}, qu'est-ce qui me fait à présent me rapprocher de vous? Si je ne suis jamais sorti de ma solitude, qu'est-ce ^{*donc*} ~~donc~~ qui continue ~~de~~ ^{*de*} me lier à vous qui ne reviendrez plus?

C'est Vappereau que je vis le premier. Je bavardai avec lui bien souvent dans ce même domaine où je me retrouvais après quelque douze ans que je n'y étais venu. Il m'entretint ^{*loul de suite*} de son existence avec la simplicité ^{*charmante*} des gens du peuple. ^{*Il avait l'air d'un clochard*} qui ne vous parlent ^{*matlot, je n'ai plus, encore après lui la*} pas d'eux pour vous apitoyer sur eux. S'il m'en souvient bien, sa mère ^{*fut*} était partie un beau matin, le laissant au père qui, peu après, devait l'abandonner aussi ^{*et fuir*} mais, maintenant, ^{*chez celui-ci*} il se remettait ^{*lui*} à lui écrire, à cause des quelques sous ^{*de sa pension de marin*} de sa pension de marin. J'ai vaguement souvenance de ^{*sentiments assez sordides*} ~~sentiments assez sordides~~. Enfin son père était loin. Et je ne suis pas sûr que jusqu'à sa mort, cinq ans plus tard, ^{*il l'ait revu*} ~~il l'ait revu~~ ^{*de se voir jamais revus*}.

Vivant à Venise de ^{*son*} sa petite ^{*pécule*} ~~pension~~ ^{*aussi*}, il bénissait sa maladie: elle lui accordait un dernier répit; il pouvait vivre enfin sans rien faire...

Entre autres histoires, il me raconta que, baptisé en Chine par un missionnaire, il avait pris l'habitude avec deux ou trois camarades, de réciter chaque jour à bord leur chapelet. Mais ce temps était loin. Et les prières depuis, avaient passé au second plan. C'est pour le jeu maintenant que ^{*il*} ~~cet ancien clochard~~ se passionnait. Et c'est tout juste s'il n'y laissa pas sa chemise.

mm Cependant, son chapelet inutile pendait au-dessous d'une ^{*sur la chaise*}

8

image de la Sainte-Famille.

Qu'est-ce donc qui m'attachait à ce garçon, sinon qu'il était dans un abandon spirituel complet? Oui! si je lui restais fidèle, c'est à cause du devoir que j'avais assumé le jour où l'aumônier de Toulon me l'adressa. Un ^{égoïste} ~~cr~~ scrupule aussi m'accompagnait qui est souvent la ~~plus~~ véridique raison de mes attitudes les plus avantageuses et de mes désintéressements apparents.

me suis dit, lui de s'écarter jamais de son devoir de chrétien et

intervalle

Je ne sais où ce journal doit me conduire, mais je voudrais qu'il me ~~serve~~ ~~me~~ délivre de mes préjugés sur moi. Qu'il ne soit qu'une chaîne de très petits efforts pour m'éclairer davantage.

Vis-à-vis de Vappereau, je n'éprouvais aucun point de ces mouvements qui portent ~~une~~ ^{une} âme généreuse à se donner sans calcul.

Lors même que je fais quelque sacrifice gênant - ce qui d'ailleurs est rare - même alors ce n'est pas sans l'arrière-pensée de l'action que j'exerce. ~~Je ne me soucie~~ ^{J'ai beaucoup par} ~~de~~ de mon immédiat intérêt, je n'obéis jamais au simple besoin de rendre heureux un misérable.

L'absence de cette inquiétude de l'autre, voilà aussi par où je continue de me ressembler ^{droite} au fond de la sèche pensée que je me fais des êtres et de ^{mon} ~~mon~~ ^{devoir} ~~devoir~~ envers eux.

Je ne tente par d'ailleurs à présent de me peindre sans fard pour pouvoir me louer de ma sincérité. Je la connais trop pour ne pas l'aimer. Je sais que je lui dois de ne plus pouvoir ~~me~~ me regarder sans dégoût. Mais je ~~voudrais~~ ^{voudrais} délimiter cette incarceration en moi ~~contre laquelle~~ ^{contre} mes efforts n'ont pas encore prévalu.

En face de Vappereau, je me posais donc comme son ange gardien. Rôle ~~un peu trop~~ ^{simple} facile et qui me permettait de m'admirer.

bon compte.

Un certain sens aussi de ma responsabilité me gonflait, dont mon

salut était l'enjeu. C'est à mon âme en somme que je pensais lorsque je pensais à la sienne. Car l'avarice me tient à la gorge dès qu'il s'agit de me donner.

Tout me touchait en Vappereau. Mais surtout ses histoires de clochard, de clochard converti. C'est là la mesquinerie particulière aux gens de mon espèce. Et ceux de l'autre camp sont affligés de l'autre, inverse, et qui ne vaut pas mieux. Mais enfin c'est leur affaire. Et la misère qui nous est propre, quand nous ne sommes pas des saints, c'est de vouloir que tout le monde en passe par où nous sommes passés. Nous ne songeons qu'à nous. Et nous rôdons autour d'eux pour les maintenir dans nos ^{frontières} ~~limites~~. Tels ~~sont~~ ^{font} les secours que je proposais à cet enfant qui crachait le sang : au lieu de le distraire, je lui parlais du ciel. Et si, depuis sa mort, j'ai prié pour lui tous les jours, c'est peut-être parce que son nom fait avec celui de mes autres clients comme une guirlande qui vient obséder ~~la~~ ^{la} mémoire. C'est ~~elle~~ ^{elle} qui, depuis trois ans, a protégé mes morts contre l'oubli. Et je finirai peut-être un jour par ~~en conclure~~ ^{me} que je ne suis pas au fond si infidèle que je le dis... Mais je n'oublie pas non plus ceci : que je ne l'ai jamais invité, fût-ce pour prendre une tasse de thé, tellement j'avais peur de sa contagion.

De quelle ladrerie d'âme suis-je donc affligé? Oh, sans doute, je me donne, en gros, par la pensée. Mais dans le courant des jours, je me replie sur moi. Que signifient donc mes prières et de quel profit sont-elles à Vappereau, si je n'étais pas capable quand il vivait de lui sacrifier le moindre souci de ma santé?

10

Triste journal que je dois faire! Et je ne me doutais pas de ce qu'il allait me falloir y entendre. Le publierai-je? Cette pensée m'occupe encore. Fût-ce sous un masque d'infamie, je ne songe encore qu'à me montrer. Et pourtant je ne désire rien, ni réprobation ni succès. Ce n'est pas pour plaire que je trace ces images de moi. Ni pour scandaliser. Ni même pour me voir. Je n'y songe pas. Exhibitionnisme? Et à quel point inavoué!

Quand il n'aurait attiré mon attention que sur un tel penchant, ce journal ne manquerait pas déjà d'un certain intérêt. Ainsi, sans le vouloir, poussais-je à cet extrême mon hypocrisie vis-à-vis de moi-même. Ma simplicité, cette apparente bonne foi avec laquelle, plongeant en moi, j'en rapportais mes plus tristes secrets, je me flattais à tort d'y découvrir le signe d'un ardent amour pour la vérité. C'est d'un manque de pudeur qu'elle aurait eu plutôt à me parler.

Mais ce besoin de tendre aux autres mon image, n'est-ce pas aussi ma rançon d'être enfermé, une illusion de délivrance?

Qui, ce geste vers autrui, cet effort inconsciemment désespéré, c'est la compensation, c'est la parodie de mon impossible abandon.

de la compensation que de me consacrer par là

Que je suis donc loin du Vappereau! et du prétexte qui me permet de ne songer encore à travers lui, ~~qu'à moi~~. Tout abandon m'est-il donc interdit? ^{moi à} que signifie alors ma foi? Qu'est-ce qu'elle m'a valu si elle ne m'a pas délivré de moi-même?

Je songe à mon premier poème. Artificiel ~~so~~ sans doute, mais tissu déjà de détresse, ~~de~~ d'amertume. Je m'y plaignais de ma solitude; et de n'avoir pas répondu à une mystérieuse invita-

tion de Jésus. Je m'y inquiétais déjà de ne pas réussir à m'approcher des êtres: leurs formes glissaient comme des ombres entre mes doigts.

Ce grand bouleversement de ma conversion n'a donc servi à rien? N'a-t-il fait ni céder ce refus, ni éclater mon cœur qu'il inondait de joie?

Du moins, je crois aux êtres à présent. Même, je me sens contraint de les prendre au tragique. Telle est ma différence essentielle. Et qui me sépare de moi. Où je n'apercevais que fantômes, ce sont âmes qui vivent. Et si mon peu de plaisir avec eux ~~me~~ me faisait pleurer sur eux, c'est en vérité ~~c'était~~ sur moi que je pleurais. Tandis que si maintenant je m'en attriste encore, c'est

~~parce que je ne puis me livrer assez à eux pour les aider.~~

Rien, en apparence, n'est changé. Je continue d'être,

à mes propres yeux, celui qui ne peut pas ne pas se refuser. Mais ma lumière n'est plus la même. Et bien que la terre dont je suis pétri, ~~et~~ ce cœur qu'il n'y a pas moyen d'ébranler, ces yeux en qui rien ne réussit à modifier la vue des formes qu'ils me présentent, ~~bien que~~ ~~il~~ ~~traîne~~ ~~tout~~ ~~cela~~ après moi, que tout soit pareil

encore, - ~~le~~ jugement que je porte sur moi ne l'est pas. Il ne me libère pas; il ne me détourne même pas de tenter encore ce vain geste de délivrance. Il ne me rapproche même pas sensiblement des êtres. Mais ~~il~~ ~~me~~ ~~condamne~~. Et je sais désormais que c'est contre mon gré et en dépit de moi que je suis encore si occupé, non de mes plaisirs - mais de mon âme. A cause de ~~cette~~ ~~opacité~~ qui est au fond de ~~moi~~. Et telle est cette ~~intime~~ ~~rupture~~, que je m'y reconnais encore; mais dans ma dissemblance au sein d'un refus

continu.

12

Mon pauvre Vappereau, je prierai donc ~~encore~~ pour toi
 et quoique me murmure cette "loyauté" qui ne sait pas à quelle
 contradiction je ~~me~~ ^{suis ~~resté~~} soumis. Ni à quelle profondeur divisé. ~~Et~~
 N: que je me renie ^{me} dans la mesure où je ne puis me renoncer.

C'est avec toutes mes loques - avec la gêne qu'elles
 m'infligent - que je ~~dois~~ ^{il me faut} continuer de prier. Quoiqu'il se ~~puisse~~ ^{il se}
 mêler à mes prières. Malgré mon avarice. ~~Malgré~~ moi.

Mais ~~qui~~ ^{cette foi} sait si, en attendant qu'elle nous ait vaincus,
~~cette foi~~ ne nous est pas donnée ^{simplement} pour nous ~~aider~~ ^{inciter} à nous contredire...
~~forcer~~

Christine

Catherine, à présent. Je voudrais faire vibrer dans cet
 air qui l'entendit sa sourde voix. Quand vous ai-je connue, ^{Christine?} Cathé-
 rine? Je ne me rappelle pas de "première fois" entre nous; si ce
 n'est une visite furtive que vous me fîtes un jour, alors que je
 ne pouvais bouger. Elle m'a laissé un tel souvenir (à cause de
 votre hallucinante maigreur) que ce doit être en effet le souvenir
 de cette première fois. Mais c'est surtout les années suivantes,
 quand je montais ^{clair} de Saint-~~Paul~~ pour vous voir, que je me rappelle
 avoir grimpé la pente raide ^{M. votre} de votre jardin ^{au pied de la maison}
 où vous ne viendrez plus. Je n'~~entra~~ ^{si} jamais ~~chez vous~~ ^{chez vous} sans malaise
 Vous me donniez l'impression d'une ^{si} grande absence d'indulgence,
 d'une lucidité si froide! Oh! il ne s'agissait guère alors d'humili-
^{plutôt} té, mais de l'amer orgueil qu'allait blesser tout-à-l'heure votre
 regard sans pitié. Je souffrais de me sentir si inférieur à vous
 par l'intelligence, la culture, la volonté - car vous aviez tout
 cela et à des degrés surprenants -; mais surtout je souffrais que,
 sans même desserrer vos sèches lèvres, vous me fissiez sentir à

13

me voyant 13 -

quel point tout cela me manquait. Ou du moins, je ne songeais tellement auprès de vous qu'à me comparer à vous, que cette extrême différence me remplissait d'une confusion dont mes visites étaient empoisonnées. Et lors même que par hasard vous me reniez des points, sur tel chapitre de la foi par exemple où vous étiez novice, je dépréciais aussitôt ma supériorité passagère, car votre froid regard m'en dénonçait déjà la prochaine insuffisance. Si j'avais eu l'air d'y croire, ç'aurait été aux dépens de ma lucidité. J'étais nu sous ce regard aigu dont vous me perciez. Aussi, vous voyais-je, malgré mon admiration, sans plaisir.

~~C'est le plaisir de vous entendre et d'être
 pour moi de vous. Et de vous j'ai tout entendu rien.~~

Pourtant, sans cesse, je retournais vers vous. Et c'est qu'en dépit de l'extrême distance qui séparait de la mienne la foi que vous cherchiez, je m'en serais voulu de ne pas faire le peu qui dépendait de moi pour vous aider. Ah! vous preniez au sérieux la chimie et la biologie et la physique et la mathématique. Vous vous y terriez comme dans un domaine interdit, faisant parfois de vagues allusions à ce qui se passait par derrière, mais en ajoutant aussitôt que ^{je} n'y pouvais rien comprendre. Du bout du doigt, vous versiez ainsi, par saccades, sur mon dos, des douches glacées qui renouvelaient à chaque fois ma certitude que vous deviez fréquenter des mondes inconnus où le mystère vous parlait dans un langage familier. En fait, vous n'en saviez pas plus que nous sur la seule chose qui compte, mais vous aviez un de ces airs si sérieux que j'en perdais l'envie de vous interroger.

Irai-je au bout de ces aveux? J'attendais, j'espérais que vous alliez mourir pour me délivrer de cette épreuve que, sans plaisir, je m'infligeais pour vous. Oui, je supputais notre chance

de mort. De nous deux, vous n'étiez donc pas la plus froide? Votre rigueur exige que j'écrive ceci sans sourciller. Mais vous étiez tellement à bout de votre corps, vous ne viviez tellement plus que par un miracle de votre volonté, vous ne vous surviviez que tellement peu, et votre voix était tellement d'outre-tombe que je ne suis peut-être pas aussi coupable d'avoir essayé de secouer de moi cette amertume dont vous faisiez chaque fois déborder la mesure. Vous me direz qu'il eût suffi de n'aller plus vous voir? Le scrupule m'y poussait. En dépit de moi-même et de vous.

Ce qui donne d'ailleurs un peu plus d'innocence à mes tristes vœux, c'est que vous ne pouviez arriver en effet que par la mort à cette simplicité à laquelle votre ascétisme, loin de toute vie du cœur, vous rendait chaque jour un peu plus étrangère. L'idée de cette mort où j'aspirais pour vous s'accordait mieux en somme que votre existence à votre fragilité; elle lui donnait son achèvement et vous sauvait en même temps que moi. Grâce à elle, nous nous trouvions quittes.

Il me restait à prier pour qu'elle fût ^{inondée} baignée de lumière. Ce que je faisais avec ferveur, je vous l'assure.

^{Christine}
Chère Catherine, je plaisante à présent. Et pourtant vous êtes un de mes souvenirs les plus graves. Car qu'importe ce que vous pouviez instiller dans mon cœur de tristesse, de venin, de malaise et d'ennui. Vous étiez tout de même pour moi, c'est peu de dire diaphane, une absence plutôt et de toute matière, en qui je m'épouvantais ^{de} sentir l'orgueil de l'esprit souffler avec une ^{si} véhémence ^{si} singulière. Votre fragilité jointe à votre obstination reste dans les paysages de ma mémoire comme une de ses plus saisiss-

sissantes images, et auprès de laquelle ni votre cruauté ni la puérile vengeance de ma sourde rancune et de ma vanité foulée ne comptent guère. Vous étiez une sorte de personnage d'au-delà, par qui se révélait à moi la pure gratuité de cette grâce qui vous manquait. Vous étiez comme une ombre qui ^{eût} glissé ~~en vain~~ au coeur d'une épaisse forêt. Un être insolite. Mais je n'y songeais guère lorsque, regardant (de vous tomber) sur moi ^c des vagues d'un mépris que peut-être vous ne nourrissiez même pas, toutes ces bêtises m'empêchaient de vous voir. A présent que je retourne vers la tombe anticipée où vous faisiez retraite, votre témoignage reprend de sa grandeur. Et ~~ce~~ ^{ce} n'est pas tant d'une âme de bonne foi, que d'une ^{qui} intelligence angoissée ^{qui} cherchait ^à sa plénitude pour se la refuser. ~~Tout ensemble vous affirmiez votre foi et vous lui contestiez les moyens par lesquels elle eût pu vous confondre.~~ Vous étiez à moitié dans le ciel, sans doute. Mais le pied que vous aviez sur terre y collait tellement, ^{avec une chair si incroyablement} que c'était comme si ce tout petit peu de chair qui vous restait eût voulu prouver qu'il fallait encore qu'on tînt compte de lui. La superstition de la science ^{elle} était tout ce qui vous restait de terrestre, s'efforçait ^à de remplacer les concupiscentes qui vous avaient quittées. Et ainsi ^{vous} entendiez ~~vous~~ n'être introduite que par votre science dans votre Paradis. Un léger renoncement de plus - et le ciel vous eût dévorée. Mais enfin, ce renoncement, sans mourir, vous ne pouviez le faire. Et je n'avais pas compris la raison de cette obstination en vous d'une science inutile, ni mesuré combien votre fragilité la rendait légitime.

Pourquoi donc m'irritais-je lorsque vous me disiez que vous viviez pour la science. J'aurais été ^{vous auriez} gagné à plus d'indulgence

plus près de la vérité et

*vous aviez de Dieu un désir
de jouer un jeu
sous trait à la science.*

16
si j'avais compris qu'en fait c'était par elle que vous viviez, à cause de ce reste d'illusion ^{il lui est bon} qu'elle vous permettait d'entretenir. Mais mon goût des solutions simples vous reprochait aveuglément ce dernier refuge de votre faible vie. Sans discerner que votre ~~illusion~~ ^{illusion} n'était le résidu de votre propre poids, ~~de sorte que~~ la paix que vous pressentiez et que vous désiriez, vous ne pouviez en effet l'approcher qu'en la prenant pour une autre.

Votre jeu est étrange, ^{Christine} ~~Catherine~~; mais le mien ne l'est-il pas davantage? De ^hmètre ainsi obstiné; et pour vous faire avaler ma simplicité toute crüe. Il est vrai! c'est tout ce qu'il me semblait que j'eusse à vous présenter. Tout ce qui justifiait à mes yeux que j'allasse vous voir...

~~intéressante~~ Je n'ai point de plaisir de la présence des êtres et je ne parviens pas à penser que la mienne soit susceptible de leur en procurer. Il me semble toujours qu'une rencontre ^{ne} se justifie ⁿⁱ en vue d'un certain but: sinon que c'est du temps qu'on perd. Il y a de l'orgueil là-dessous; comme la sournoise crainte de décevoir en ne restant pas à la hauteur où je me place sans le vouloir. Et tel serait un des détours que prendrait encore, pour s'abriter du jugement des autres, mon irréductible ⁱⁿcapacité à leur parler. Je ne suis pas fait pour la conversation. C'est là ~~une~~ une de mes plus notables ressemblances avec moi et qui m'a enfoncé dans ma solitude. Non que je sois timide. Mais ^{comme} rien dans mon intimité profonde ne répond ^{que} jamais à mes appels et ~~est~~ tout ce dont je dispose, du simple fait que j'en puis disposer, me semble banal aussitôt, ^{il} il ne me reste, en face des gens, ^à que ^{me} me taire. ~~Mais~~
Or ce silence en commun me paraît justement moins supportable encore.

17

intervalles

Je n'ai de cesse que je le brise. J'étais ainsi en face de vous,
^{Christine}
Catherine; dans un état d'infériorité que mon malaise aggravait.

Tout de même, ce n'est pas que de vide que sont remplis ces quarante ans de vie qui traînent derrière moi. Il y eut ceci, il y eut cela dont pourraient être gonflées mes causeries avec ceux surtout que je connais à peine et à qui je devrais avoir tout à raconter. Eh bien non. Ce qui a pu arriver me semble indigne d'être dit. Et quant à mes opinions, à peine combattues, je me dispose à les abandonner. Au milieu des autres je suis tout de suite comme une ville investie.

(Une étrange bascule ^{se} se produit dans ma mémoire) entre les réalités surnaturelles qui relèvent pour moi de l'évidence - (mais on n'en parle pas) - et tout l'univers des choses visibles et sensibles qui, à peine soustraites à mes yeux, sont exactement ^{à faire} comme si elles n'avaient jamais eu lieu. Je suis condamné dans le monde à ~~faire~~ cette triste figure. Et c'était pire encore avant que j'eusse découvert dans les réalités insensibles mes réalités les plus pressantes. Je n'avais alors absolument rien à dire.

~~comme si elles n'avaient jamais eu lieu~~

Peut-être cette vacuité de langage et d'esprit me livre-

~~elle~~ le premier motif d'habitudes dont je ne suis pas sûr d'être désenglué. Et peut-être faudrait-il ~~aussi~~ orienter dans ce sens l'analyse de nos états d'enfance, ~~quand nous cherchons~~ ^{à faire} la source de nos déviations.

~~véritable~~

Tant d'attitudes qui ressemblent à de la modestie ne sont donc que le jeu d'un être réduit à se mettre à l'abri des

18

blessures qu'il se fait dans le monde. Un complexe, comme ils disent, et qui procède d'une certaine incapacité dans les échanges. La mystique s'offre alors ~~en effet~~ quelquefois comme la difficile voie d'une expression qui manque, le chemin ~~vers des~~ souterrains dont la porte n'ouvre pas au plein jour de la vie.

~~fautes~~ ~~sur~~ ~~le~~ ~~texte~~

Mais pourquoi refuser à cette fourberie de l'orgueil qui se fuit le droit de nous conduire un peu? Une certaine aisance au milieu du monde détourne d'une perfection humaine plus désirable. Et la difficulté de certains à s'exprimer, peut être cet obstacle opportun qui les force à entendre l'appel étouffé d'une ~~destinée~~ ^{plus} haute. C'est vers ce qui semble perdu que l'amour se porte avec dilection.

~~plus~~ ~~haute~~

~~Pour essayer de me comprendre?~~

Mais à quoi bon tous ces efforts? Pour me justifier mon désordre? Que m'importe! Je suis ce que je suis. Et je sais quelle délivrance m'ont valu mes illusions "meurtrières" quand ^{c'est}

quel tant d'autres s'enfoncent sous le poids des leurs. Illusions pour illusions, nous en aurons toujours notre pleine mesure.

Ce dont il s'agit, c'est de les utiliser pour notre bien le plus précieux. Et ~~Catherine~~ ^{Christine}, qui s'efforçait avec une apparente bonne foi à ne rien accepter que ne lui eût accordé la science dans son présent état, s'offrait un autre aspect de cette comédie. Aussi ridicule. Et moins justifiée en tout cas.

... En vérité, ma pensée ne peut se développer sans le secours des mots écrits: elle est en moi comme un animal endormi. Mon exhibitionnisme n'est donc pas ~~un~~ ^{tout à fait} ~~un~~ ^{besoin} aussi gratuit que je ~~l'~~ ^{l'} en accusais. Il est d'abord ~~celui~~ de me dérouler.

Chère Catherine, vous m'entraînez à des retours sur moi
Christine

19
que depuis dix ans j'essaie d'éviter. Vous êtes mon vice encore,
le ver qui tourne dans le fruit de ma mémoire gâté.

J'ai plein le dos de nos défunts.

Posnanski maintenant, ou Crevel? ~~Mais~~ c'est sur les vivants
que je voudrais ~~plutôt~~ ^{enfin} faire porter ma lanterne pour les dégager
du mensonge où je les entretiens. Famille? amis? nous subissons
un peu trop pour y croire un entraînement trop facile. Et qu'en
reste-t-il dans notre cœur à défaut d'une habitude qui leur
donne ~~le~~ ^{rait} droit d'y séjourner?

Si Crevel n'avait eu un certain renom - oh! bien faible
et qui ne dépassait pas un cercle très étroit - que m'aurait-il
été? Mais que d'amitiés s'effondreraient si nous en soutirions
ce petit grain d'imperceptible vanité. Et pourtant, parfois,
comme pour Vappereau, comme pour ^{Christine} Catherine, je prie pour lui.
Comme si m'animait le secret désir d'intervenir dans sa mort. Sa
mort, à lui, dont la vie pour moi ne comptait pas! Pourquoi donc
traînent encore ces relents de mensonge? Ah! que j'ose enfin
réduire à ce qu'ils sont vraiment les souvenirs ^{que j'ai} de ceux qui ne
me furent ^{rien.} ~~rien~~ *par grand hasard.*

Mais Crevel, au fait, ne me fut-il rien? Son nom, à la
différence de tant d'autres, évoque le souvenir vivant de notre
première rencontre. Je revois ma chambre encombrée de valises
qui traînaient partout pour un prochain voyage. J'ai même à
cette occasion quelques images plus précises. Je me le rappelle,
un jour, à une terrasse de café, un énorme oeillet rouge à la
boutonnière. C'était un beau garçon....

W

~~Mais~~ pourquoi ne l'ai-je pas oublié autant que ceux qui
 ont occupé comme lui quelques heures ~~dans~~ ma vie? Et ne serait-ce
 pas justement que, le rencontrant par hasard de temps en temps
 (quoiqu'il ne me regardât même plus) il était pour moi un fan-
 tôme qui m'empêchait de ~~m'oublier~~ ^{me perdre moi-même. Il} ~~et qui me rapportait, de loin~~
~~en loin, un bout de mon passé.~~ C'est dans cette mesure que je ~~de~~
~~le traîne encore en moi.~~ ^{fut l'oubli de lui de loin en loin}

bon

A quoi donc, hélas, notre identité se réduirait-elle,
 sans ces cimetières ambulants ^{qui nous retiennent} que nous sommes. Mais qu'est de
 plus notre mémoire que ce déguisement d'un coeur dissipé qui
 s'efforce à son rassemblement? Et nos amours, les marques de
 la fidélité qu'~~en dépit~~ ^{de nos} de nos variations nous ^{avons} nous portons à
 nous-mêmes. [Il faut en convenir! dans la faible mesure où je

suis capable d'aimer, je n'ai au fond jamais aimé qui que ce
 soit sans ~~une~~ ^{certaine} duplicité ^{secrète}. ~~Mon souvenir de Grand reste~~
~~ainsi enfajé en la souffrance de l'amour de moi et de l'absence~~
~~de la vérité...~~

Le quatrième des amis qui m'accostent lorsque je monte à
 Vence ne touche ~~pas~~ ^{peut-être} à cette impureté de mon coeur. Celui-là
 n'avait aucune raison de me plaire : il était riche, obscur et
 plein d'une foi qui se passait de mes secours. Avec ceci, en
 outre, pour m'éloigner davantage, qu'il était d'un ridicule
 achevé. Et, sur la société, de vues si courtes que, combinées
 avec ses élégances, elles me faisaient mettre en doute sa loyauté.

Et voilà que mon amitié, qui ne cherchait même pas de son vivant
 à se faire illusion, ~~survit~~ ^{meurt} seule à la mort; tandis que des au-
 tres, dont la vie m'avait ^{fait} ~~apprôché~~ ^{intimement}, il ne m'est
 pour ainsi dire rien laissé, ~~entre~~ ^{entre} tant d'ombres qui jouent à
~~des ombres~~

21

colin-maillard au fond de moi, je m'étonne de ne plus reconnaître
~~celles de jadis, toutes, la plus ou moins, par l'oubli~~
la de parenté entre ce qu'elles étaient ^{entre elles} et ce qu'elles sont devenues.
~~isaint et forment avec~~

Entre leurs deux aspects, leur agonie s'est glissée qui a changé
tous les jeux et toutes les lumières. De Paganhanski, ³¹⁷ ~~ce n'est plus~~ ^{c'est}
la mort qui m'obsède.

Elle advint à Lourdes où nous nous étions quittés trois
jours plus tôt; il était en pleine santé. Et je ne réussissais pas
à prendre très au sérieux les conseils de piété que me donnait ce
brancardier qui circulait au milieu des malades avec des gants
jaune paille et un veston trop cintré. Ses levers à trois heures du
matin, pour accueillir à leur arrivée les pèlerinages, ses commu-
nions quotidiennes, sa bonne humeur indéfectible, rien ne parvenait
à effacer l'impression de ses étranges apparences et des cambrures
équivoques de sa voix.

C'est par la lettre d'un camarade qui l'assista dans ses
derniers moments que j'appris tout ensemble sa maladie causée par
une écorchure que, pour ne pas s'arrêter dans son travail, il
avait refusé de soigner, et sa fin, joyeuse, fervente, pleine
d'amour.

On l'aurait chaque année
Je me la rappelle à présent, au cours de ses ^{des} ardents ~~et~~
longs pèlerinages, prenant dans ses bras les infirmes les plus re-
poussants, se penchant sur des idiots pour leur sourire. Je le re-
vois aussi s'efforçant de consoler la mère de deux monstres qu'il

retrouvait là ~~pour la première~~
connaissait (depuis longtemps. (A tous, il portait) sa cordiale et
chaude charité. ~~Enfermé dans mon cœur sec, je ne réussissais pas~~
Je n'ai jamais cru qu'il s'y prenait pour jouer une ^{croisais qu'il usait}
~~tant pas à croire qu'il ne se prit à la comédie qu'il nous jouait.~~ ^{à la suite de son}

Je n'ai jamais cru qu'il s'y prenait pour jouer une
lui-même.
se fessait.

Derrière son image imprévue son personnage habituel n'arrivait
pas à s'effacer.

22

Etrange effet de cette soudaine mort! Elle est venue bouleverser toutes les fausses idées qu'il avait fait proliférer autour de lui. Sa véritable réalité, c'était celle qu'elle venait enfin de nous révéler: un homme entièrement au service des pauvres et qui ne s'y était pas départi de son élégance affectée.

Quand je songe à vous à présent, ~~W~~^Jznanski, je ne vous distingue plus de cette ville où vous êtes enseveli ni de l'ardeur que vous y dépensiez. Vous vous êtes identifié ~~avec~~^{fin} totalement, en dépit de tout ce qui me déroutait en vous, à ce qui me touche le plus. Et c'est de cette définitive confusion que se nourrit pour vous mon amitié. Elle comprend à présent un jeu qu'elle repoussait et dont le ridicule ne me gêne plus. Oh! sans doute, si vous n'étiez pas mort à Lourdes rien de votre âme n'en eût été changé. Mais qu'en aurais-je su? Et comment eussé-je discerné entre ces deux êtres qui se contredisaient à mes yeux celui que vous étiez? Qui sait même si tous ces accidents de votre personnage apparent n'auraient pas réussi à troubler dans sa sérénité celui que le voisinage de la Vierge vous permet d'être si librement.

Ainsi, ce qui nous permet d'être proches d'un être dont tout nous tenait éloigné ~~ne~~ se révèle à nous-mêmes ~~off~~ après la mort de son objet et d'après les traits que cette mort lui a conférés.

Est-ce encore ma défiance vainement combattue, ma crainte tenace d'être dupe, qui me fait mettre en doute jusqu'au dernier instant la réalité de ce qui s'impose à ma vue?

23

Mais cette crainte, du moins, cette prudence masquée, ici je me l'avoue. Je me l'avoue sans honte, car qui sommes-nous tant que notre vie n'a pas été scellée de ce dernier soupir dont la contingence joue son rôle ironique à la fin de notre comédie? Non, dans ces derniers accents d'une vie qui s'achève, je ne puis plus ne plus voir l'incontestable achèvement de tous nos lents efforts ou notre lâcheté à sa conclusion: l'affleurement de notre intimité interdite. Et par qui nous est livré avant de ~~s'effacer~~ ^{l'infamie}, le vrai mot de cette énigme que nous fûmes.

Que me reste-t-il donc de vous, mes amis?

Mais pourquoi m'attendrir? Je ne sais même plus ce que j'aimais en vous. Et comment m'y serais-je senti attaché en effet, si ce n'est dans la mesure où j'entrevois ce qui subsisterait de vous, une fois votre petit tas effondré, dont, jusqu'au dernier jour, et à moi et à vous, retardaient de se faire connaître la rectitude et les cheminements. C'est cette inconstance de toute destinée qui m'empêche de croire qu'on puisse être jamais loyalement fidèle à qui que ce soit dans sa totalité. Et alors, à défaut d'une aveugle constance, que signifie notre amitié?

^{Et} ^{peut-on} ^{certains}
~~Mais~~ qui ~~peut-on~~ aimer vraiment - que ~~des~~ morts?
~~vous~~

C'est à toi, petite ville à peine vivante, que je me sens en fin de compte le plus attaché. Je vais encore chercher de l'eau à ta fontaine. Je me réjouis encore de pouvoir passer sous les pierres intactes de tes porches et dans tes ruelles étroites et glaciales où tant de mes souvenirs sont restés accrochés. Tu es le moins changé de mes décors; celui où, le

plus aisément, se reforme le cortège de ceux que j'y ai croisés.
Tu es tout ce qui m'en reste.

Mais n'est-ce pas de ma vie que tu t'es composée? Et si
tes rares bâtiments nouveaux, quand je les voyais pour la première
fois, me paraissaient des intrus et qui empiétaient sur mes
droits, jamais pourtant bien longtemps ne se passait qu'à leur
tour je ne les adoptasse et qu'ils ne me devinssent familiers.
Depuis vingt ans que je te connais! Est-ce que beaucoup de ceux
qui sont à présent chez toi comme chez eux étaient là lors de
nos premières rencontres? Et c'est pourquoi de tous tes jeunes
gens et même des vieux, mais qui sont à toi depuis moins de
temps que moi, il me semble être le frère aîné. Les liens qui
nous unissent sont plus réels que ceux que la nature m'~~avait~~ avait
donnés.

Quelle famille je me découvre en toi, petit village
enseleillé où chacun appelle par son nom le houcher et le cor-
donnier, le libraire et le pharmacien! Sais-tu que c'est triste
d'être Parisien et de n'avoir jamais, dans sa première enfance,
goûté à cette intimité personnelle qui est ton charme. Oh! j'ima-
gine combien peut être bientôt excessive ~~et pesante~~ la sujétion
de ne rien posséder en secret; mais dans cette douceur que l'on
goûte à Paris d'être partout indépendant et anonyme, on perd le
sens de la réalité, et surtout de cette réalité qui s'attache à
vous pour vous suivre partout. C'est sur la famille, contre elle,
que se concentre alors notre égoïsme ~~ou~~ notre impatience. Et
tous nos sentiments humains s'en trouvent émoussés. Jusqu'à nous
faire douter que nous soyons encore humains.

Et pourtant! Avec quelle tendresse pourtant je retrouve Paris après mes longs voyages!

... Mais puis-je te quitter déjà, petite ville assoupie que ne fait plus trembler de sa grinçante ferraille le train qui m'y mena voici vingt ans pour la première fois? Je me rappelle comme il était inconmode, ~~est~~ sale, ~~est~~ cahotant, et fantaisiste, et de quelle lenteur incroyable! mais si familier, et d'où l'on prenait une telle part au paysage. C'était alors le seul moyen de monter de la côte. Et depuis qu'on l'a supprimé, je gagerais qu'il ^a déjà passé de toutes les mémoires. Pour moi, chaque fois que depuis lors je reviens, j'en reconnais avec émotion, le long de la route, les inutiles rails, un peu plus rouillés seulement. Ils sont là, incrustés, comme une tradition vénérable.

Et voilà qu'on les arrache à leur tour à présent. Et Vence, qui n'est plus troublée que du bruit de quelques voitures qui la traversent sans s'arrêter, Vence elle-même se devient étrangère. Mais, malgré tout, combien je m'y sens attaché! Et c'est que les liens de mes jeunes années ne consentent pas à céder aussi facilement que ceux qui l'habitèrent.

Christine

Là Conque, mon petit train, Vappereau, Catherine, Crevel, ~~Poznanski~~, tous ceux qui m'ont accompagné ici, comment ne les y verrais-je plus? Ils continuent d'y poursuivre leur existence désaffectée. En dépit des progrès de l'oubli ils m'invitent encore. Et comme à me pencher sur les parfums qui montent de ce passé englouti.

Mais combien de temps encore vous retrouverai-je ici, mes pierres et mes amis? ...

à la page

26

I

Ici devraient s'ouvrir mes chapitres secrets. J'y verserais mes douleurs ; j'y donnerais une voix à mes obsessions. Car moi aussi je vis avec mes mensonges. Et ceux que je me suis plus ~~de~~ ^{de ce qui} ~~à~~ à raconter ne sont rien auprès ~~de moi~~. Mais en aurais-je le courage ? quand il suffit que ma mère me dévisage pour que j'en sois tout chaviré. J'imagine aussitôt qu'elle lit je ne sais quoi sous mes yeux cernés, qu'elle lit en moi à livre ouvert. Et ces sortes d'effractions me sont insupportables ... Si j'ai fait contre moi tant d'efforts c'est peut-être pour éviter ce qui risque toujours de provoquer ces soupçons des autres, de Maman surtout. Oui, un de mes moteurs les plus puissants, ce serait cette gêne que j'ai à sentir derrière des regards flotter de muettes arrières pensées sur ce que je ne dis pas. Je voudrais alors tout livrer ou disparaître sur le champ. Cette timidité là doit pousser très loin ses racines Je voudrais me retourner comme un gant .

La timidité serait donc l'un des mobiles de ma "vertu" ? Un des plus efficaces bien qu'un des moins perceptibles.

Oh! ce ne sont plus les autres qui m'intimident, c'est moi. Comme si me rongerait une terrible exigence de vivre au plein jour, de tout dire. Je souffre d'avoir à dissimuler. Il me semble que de ma foi même c'est cela que j'attends : qu'elle me fasse "avouable".

Ah ! Ah! la timidité serait donc un des mobiles de ma piété ? ~~aussi~~ ... Et pourtant non ! je ne le crois pas ! mes désirs, mes besoins, les bienfaits de la foi ont coïncidé sur ce point.

uniquement par

Mais quant à la foi, si je l'ai acceptée, c'est qu'elle était la vérité. Je ne jurerais ~~jamais~~ même pas que ce n'est pas elle au contraire que mes scrupules à m'avouer doivent d'avoir tant grandi. Tout me semblait bien plus licite auparavant ! Le pire, c'est que j'étais gauche au milieu des autres. Je ne me souvie plus de cette gaucherie à présent. Comme si à un certain moment un certain glissement se fût accompli, et qu'au lieu de se porter, comme avant, sur mes démarches, ma timidité ne se fût plus exercée qu'à propos de ce manque de transparence dont je me mis à souffrir beaucoup.

Provoquée par mes efforts de piété, cette gêne douloureuse a donc aidé ma piété à grandir. Mais qui sait, si je cherchais un peu, dans quel recoin de mon enfance je trouverais le germe de cette boîteuse vertu qui condamne ma lâcheté et que ma lâcheté soutient

Enfin quelle qu'en soit l'origine, l'impression ne me quitte plus, que le plus caché de mes pensées se livre à demi à chacun. Et je me soumetts autant que je le puis à ceux dont la présence me force à m'alléger.

Je crois que c'est un peu pour me délivrer de ma propre tyrannie que j'ai consenti ainsi à celle de ma mère. Elle est toujours tellement penchée sur moi, ma pauvre maman ! Ses moindres regards, ses remarques sur "ma mine", sur mes apparences de fatigue ou de délassement sont toujours si pleins de sous-entendus.... Et si torturants ! J'espérais en leur aide détestée pour

27 bis

-- 27 bis --

me vaincre d'une certaine manière. Et voilà que sa perpétuelle son accablante curiosité de moi, n'a réussi qu'à favoriser une autre sorte de défaite ... Mais il est vrai ! ceci est également une autre histoire. Et dont je me demande comment je pourrais bien l'écrire

Alapage
Alex

Une enfance
malheureuse - 81 -

28

Quand je me mis à ce livre, ma seule intention, était d'empêcher de s'effacer les images de mon dernier séjour à Paris. (Vence, le souvenir de quelques morts, la curiosité de faire se dérouler le ressort ~~intime~~ de quelques vivants, tout cela, m'attachant au plus caché des êtres et de moi, me détourna de ma simple peinture.

Comment me serais je livré aux jeux tranquilles et de surface, quand, par dessous, à chaque pas, je voyais se creuser un grand trou?

Et cela dure depuis des semaines. Tout ce que j'espérais arracher à l'ombre, l'ombre est entrain de le gagner.

Que restera-t-il donc bientôt de tant de mois de vie?

Je sais! il me faudrait me refuser à ^{mes} vertiges. Mais voilà justement le difficile: Je n'ai de curiosité que pour l'invisible; une telle passion de tout saisir - qu'à peine ces mots tracés ^{c'} ~~ce n'est plus déjà~~ que leur arrière plan qui me sollicite.

~~Ah!~~ Comment faire pour ne disputer que des apparences à la nuit?....

(izterwall)

....Cher Paris! avec quelle tendresse pourtant je retourne vers toi quand me reprend la nostalgie de tes ponts, de tes parcs, de ton ejouement et de tes ciels ^à ~~de~~ fers. Et aussi de tes rues mal tracées, de tes maisons affreuses. Je voudrais faire de toi un si humble portrait que je l'emporte désormais avec moi où que j'aille.

T'aimé je vraiment davantage autrefois (comme j'ai coutume de le dire - pour faire l'entendu - le dégoûté) - lorsque je rentrais, dans la nuit, du Vieux Colombier lointain vers la

maison blanche que nous habitions au bout de la rue de Passy qui était encore une rue de province, et que je me récitais en marchant des vers de Rimbaud ou de Mallarmé. Il est vrai! ce temps là fut exquis. Je découvrais alors la beauté. Et elle n'avait rien d'amer.

Mais il me faudrait ne négliger aucun de tes aspects anciens pour comprendre que tu aies pu, peu à peu, me devenir si chère, ville tellement changée, tellement moins changée pourtant que ce vieil enfant qui s'en revient vers toi et qui te rapporte son cœur.

C'est étrange que notre jeunesse soit toujours enchantée. Mais quoi! Pas seulement ma jeunesse, tout mon passé. Et que me rest-t-il déjà des temps les plus pénibles de la guerre, ~~mais~~ que le souvenir ~~est~~ exaltant d'une existence au grand air pleine de savoureux dangers. La fatigue, la misère, si tôt finies, si tôt ~~est~~ soufflées.

Et ce n'est pas ce que je fus - car j'ai toujours l'impression d'avoir été au dessous de ce que j'allais devenir - c'est ce qui m'entourait que ma mémoire ~~se~~ couvre de traits charmants. Quand je regarde en arrière, tout a l'air d'un songe. D'un heureux songe. Et comment Paris échapperait il à ^{cette} ~~une telle~~ contagion?

Bienheureuse nature que jamais les difficultés surmontées ne poursuivent, tu mets comme un sablier dans nos cœurs pour alléger, à mesure quelle s'écoule, la densité de notre vie. Et

grâce à toi nous n'emportons jamais que des motifs d'espérer.
C'est à cette *épiflerie* de la vie que nous devons je crois la
transfiguration instantanée qui nous permet de continuer notre
route avec joie. *malgré tout*

u. Kwalli

Quand je regarde le Paris de mon enfance, je n'y distin-
gue rien qui ne m'invite de nouveau: mes toutes premières années,
mes promenades au bois... Je me rappelle même que, sur la pelou-
se où nous *jouions*, *je fus* ~~j'étais~~ révolté de voir, un jour, qu'on
battait un enfant. Eh! bien, jusqu'à ce bébé malheureux, jusqu'à
la peine que j'en avais, tout de mon passé me semble doux. [Puis
les années du lycée, les premiers livres où *l'animalité pour moi*
les formes mystérieuses, mes grandes peurs dans la nuit, les
jeudis attendus où je me ruais dans les musées, pour me *saouter*,
sans y rien comprendre, de rythmes et de couleurs, mes longues
marches à travers des bosquets misérables qui me tenaient lieu
de nature; ~~une~~ *ma* sourde aspiration à ~~la~~ liberté. Oui! toutes mes
démarches sont encore marquées au coin de telle rue, le long
de tel étiquette *ruineau* du bois. Et tout, en moi et devant
moi, me rappelle avec des sons étouffés, une jeunesse endormie,
comprimée et pourtant radiieuse. *que* Paris était beau. *Dans* ce
temps là - lorsque je le traversais les yeux pourtant presque *los*,
~~de la vie~~ *close*. Et ce qui m'en reste est à peine distinct de l'inerte
petit personnage que j'étais; du *petit* ~~peut~~ bonhomme qui ne comprenait
rien à rien. Mais n'importe! Tout cela fait à présent un ~~pas~~
gros univers plein de joie.....

31
J'ai oublié le nom de toutes mes poupées - si tant est que j'en ai jamais eues. Et c'est tout *juste* je revois, à la sortie de mon enfance, cette machine électrique dont les roues tournaient,

Et ses balais d'argent éclataient en étincelles qui embaumaient l'ozone.

Si je remonte au delà c'est un phonographe que je retrouve. Du temps où les phonographes s'appelaient ^{en tout} graphophones. C'était un tout petit graphophone, avec un rouleau qui tournait. On ~~glissait~~ glissait des disques qui ressemblaient à des manchettes. Oh! nous n'avions pas du Bach à la maison. Le Jongleur de Notre Dame déroulait son petit air - le chœur ~~de~~ des paysans de Rip - et voici que, rien que pour l'avoir écrit, ~~axixxxxxxixtant~~ ^{je} ne reconnais ^{même} plus ce nom... Nous avions surtout un monologue de *Frasin* que nous mettions toujours en train.

Chétif petit graphophone des premiers temps, je te revois en ~~colle~~ dans le meuble blanc où l'on te rangeait. Par terre. Sur un tapis dont il me semble ^{encore} caresser les barbes moelleuses. C'avait été toute une affaire d'acheter ce coûteux tapis vert d'eau ^{et} pour le plancher de la galerie. Et, au bout, se dressait l'insolente muraille de la bibliothèque qui présentait les dos trop dorés de ses livres ~~aux~~ aux amis ébahis.

Que notre enfance a donc pu être ridicule! Et qu'elle est charmante pourtant cette enfance, que ces mots ~~te~~ ^{font} revivre. Car d'y songer sans eux ne suffit plus.

Cher graphophone je n'imaginai pas, ^{que} ton nom allait

me rendre la douceur de cet ancien tapis, faire apparaître ~~au coin~~
~~de la petite lingerie~~ voisine dans sa cage dorée, couverte, la nuit,
d'une voile ~~xxx~~ vert, le serin a la tête fine que nous appelions
Fifi - et les hirondelles plus libres qui devant la fenêtre de
l'autre côté du corridor ~~faisaient leur nid.~~ ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~
~~xxxxxxxx~~ C'est Paris aussi tout cela - le plus tendre qui m'en-
reste. Un oiseau - un jouet - un tapis. (Et je compulsais parfois
le dictionnaire pour ~~tâcher~~ de m'instruire sur des choses qui
m'étaient incroyablement étrangères. Ah! je connaissais bien les
lettres qui servaient de titre à ^{ses} 7 gros volumes. Et quand ~~un~~
^{suppeu} mot par hasard frappé l'oreille, en grand secret j'allais le con-
sultier. Mais ce mot là ne s'y trouvait jamais....

put avoir

Je me promenais aussi de temps en temps avec ma mère. Et
de ces promenades j'ai au moins un souvenir précis: celui de sa
stature trop magnifique. Je n'arrivais pas à admettre qu'elle ~~est~~
une si forte poitrine - qu'elle la montrât. Auprès de ce monument
qui me semblait attirer les regard comme la foudre, je me faisais
tout petit; j'étais gêné affreusement et d'ailleurs sans savoir
pourquoi. Enfin mon admirable maman, dans ses robes princesse qui
lui ^{al} montraient la taille, la chevelure couronnée d'un chapeau cou-
vert de gruits, de fleurs, ~~avec~~ par dessous une colombe blanche
c'était quelque chose de si compromettant a mes yeux qu'il me
semblait qu'il eût été convenable de le tenir caché. On nous
avait tellement ressassé que cela rendait aveugle de regarder
de certaines parties du corps, de s'y attarder. Je ne compren-
dais pas qu'on pût en souligner publiquement d'aussi extrava-
gantes....

La nature, à force ~~de~~^{rn} être entourée de nos mensonges a-
vait fini par ~~me paraître~~^{me paraître} inacceptable et meurtrière.

Par^{contre} ~~contre~~, j'avais un étrange ~~par~~ plaisir, des mes pre-
miers classes, à regarder certains garçons. Ce plaisir obscur,
et alors sans raison, est même ce qui me reste de plus vif de
ces jours lointains. Je n'ai pas besoin de ~~beaucoup~~^{beaucoup} presser
ma mémoire pour l'en faire surgir. C'est comme si, demeuré à
fleur de conscience, il ne m'eût jamais quitté depuis ce dé-
but de ma vie. J'avais à peine dix ans. Et longtemps mon
coeur devait demeurer aussi épargné par ses propres trou-
bles qu'il l'était alors. Aussi sourdement inquiet pourtant.....

^{Ass} J'étais en seconde, cette fois, Je m'y revois encore: le pro-
fesseur avait à chaque main des moignons de doigts. Et il
m'observait par dessus ses lunettes avec un sourire moqueur.
Il expliquait Phèdre. Je ne saurais plus dire quel vers me
provoqua. Mais tout à coup je fus ^{envalé} d'une telle rougeur
qu'elle non plus je n'ai plus jamais pu l'oublier depuis. Du
genre de celle qu'un ou deux ans plutôt l'indiscrete question
d'un médecin avait ^{d'elenché}, à propos d'une éruption sur les
cuisses qu'ils ne s'expliquait pas. En désespoir de cause il
m'avait interrogé sur mes rapports avec ~~de femmes~~^{très net}

^{tes} nettement. Et je me rappelle ^{de pouvoir} mon indignation être l'objet d'un
tel soupçon. Il me semblait qu'on m'accusait d'un crime ter-
rible. Ainsi constamment je ~~plairais~~^{plairais} des monstres. Et je me

dessein et mystères

34
différents

laissais convaincre, sans que personne ne m'en parlât qu'il importait beaucoup de ~~n'en~~^{pas} s'approcher. *d'en être éloigné*.

Mais avant que ces grandes ~~gênes~~⁴ eussent enfin marqué quels remous insolites m'habitaient, je n'en disconviens pas? plus troublant plaisir était ^{de} regarder certains camarades dont l'élegance me ravissait. Et peut être ^à était leur *elegance* en effet..... Après trente ans je retrouve leurs noms incrustés en moi. Et je les revois eux mêmes, dans la cour du petit lycée, quand je regardais l'un, ^{de} *à* en rang s'apprêter à ^{monter au} *ceux* de sa classe ^{avec} *taudis* que l'autre bavardait en souriant. La netteté de leurs lignes est encore émouvante. Et pourtant nous ne nous sommes jamais parlé...

Il est donc bien vrai que j'étais d'une timidité excessive, ~~car en vérité~~ il n'était pas question pour moi d'être pur ou impur. Rien de volontaire ni de conscient ne se ^{mettait} à ce que je pouvais éprouver. Et la preuve en est ma surprise à propos de certains ^{et} incompréhensibles accidents nocturnes qui ne devaient pas plus m'aider à diminuer la distance qui me séparait de moi même, que de ces ^{et} *raisons* qui m'enchantaient mon plaisir à les regarder. Comment ^{est} *une* je pensai alors à rien de mal? Je ne pensais même pas à moi. La fameuse menace de cécité continuait je crois, pesant sur mon esprit, de me tenir à l'écart d'une certaine curiosité, sans que cependant je songeasse à imaginer en quoi cette curiosité pouvait être coupable. J'étais tout bonnement convaincu ^{comme} de ce qu'~~on~~^{on} me disait. Et je me tenais sans difficulté, à l'écart d'un domaine que je croyais interdit ^{aux} *aux* enfants puisque mes parents ^{me} *m'en donnaient l'assurance* ~~assuraient~~ qu'il l'était.

Il me fallut longtemps, avant d'arriver à penser qu'ils

à entrer, à monter, à m'asseoir dans une maison où une dame très brune me donna à choisir entre un certain nombre de beautés. Je n'en voyais aucune. Je n'avais guère envie de me décider. Je faisais tout cela comme un pensum - un pensum clandestin. Et je pus sans croire que je mentais, ^{le résultat fut infatigable,} ~~l'évidence~~ ^{contesté} d'un plaisir que je n'avais pas éprouvé. Je ^{soutiens} ~~soutenais~~ donc que je ne devais aucun pourboire à cette maladroite qui, pensais je, venait de me blesser. [Je me rappelle m'être jeté ensuite dans la foule, désemparé, déshonoré, déchiré dans tous les sens ^{du} ~~du~~ mot.... Mais je donnerais beaucoup pour revoir la ^{tête} que je dus faire, le soir, en famille - puis le lendemain et tous les autres jours, quand je ne réussis plus à me débarrasser du remord importun. ~~d'avoir osé commettre une telle infamie~~ ^{Je} redoutais surtout les suites de cette mystérieuse hémorragie dont il m'était interdit ^{de} parler à personne. [Ce serait faux de prétendre que j'avais le respect de mon corps - j'en avais une ignorance insondable. Il était devant moi comme un univers réservé. Et cette si malheureuse expérience me sembla la punition d'une curiosité coupable. [Ainsi n'avais ^{je} ~~je~~ traversé le lycée, durant sept ans, sans rien soupçonner sans rien comprendre ^{et} sans rien voir ^{que} ~~que~~ pour échouer finalement à la triste vision de cette humeur mystérieuse....

Quand mon angoisse ^{fut} ~~fit~~ conjurée, que mes remords et ma terreur eussent enfin ^{cedé} ~~cedé~~ à ma curiosité, je découvris seul, en tremblant, le secret de mon corps. [Ainsi, avais ^{je} ~~je~~ l'aveugle, sans règle, sans conduite - comme un petit animal à qui

l'instinct ^{ux/} avait manqué. On me nourrissait, on m'envoyait au lycée. Mais sur quoi comptait on pour m'instruire? Le silence de mes parents, les regards inquisiteurs de maman m'enfonçaient dans ma défiance, dans ma solitude. ^{Tandis} que dans mon coeur obstinément pueril grandissait le ^{font} de secouer tout ce que je sentais autour de moi de douteux, d'indiscret.

X

Avant que j'^{eusse} ~~encore~~ trouve le mot du mystère de la maison close j'avais déjà senti peser sur mon inquiétude leurs interrogations muettes. Et ~~les~~ allaient maintenant m'enfermer chaque jour un peu plus dans le drame qui, en se précisant, venait de se nouer. Et ainsi, en dépit de leur tendresse et de leur dévouement mes parents semblaient ^{se/} concerter pour me laisser à mes hasards. J'étais un peu pour eux comme ~~un~~ un havire qu'ils n'aurait ^{en/} eu qu'à regarder se perdre... [C'est dans ces régions, je crois, qu'il faudrait chercher la source des incompréhensions qui nous ~~se~~ parent peu à peu de nos parents, ~~se~~ irremédiablement .

En tout cas, pour ce qui me concerne, c'est leur double jeu d'un absurde mystère et d'une curiosité équivoque, soupçonneuse, injustifiée, qui ^{mûr/} ~~me~~ faisait en moi l'envie de ^{me} détacher d'eux. [Si profonde était pourtant leur amour, ~~pour moi~~ si entière ma confiance, que j'ose à peine l'écrire mais il me faut ^{font de} ~~me~~ m'y résoudre: mon père et ma mère étaient à ma droite et à ma gauche ^{comme} ~~ceux~~ deux ^{feoliers} qui, rien qu'à me regarder, me martyrisaient sans s'en apercevoir. J'en souffrais plus que je ne puis dire. Et si tout cela disparaissait maintenant dans la poé-

sie de mon adolescence, comment n'y reviendrais je pas pour mesurer ce chemin derrière moi qui m'a conduit jusqu'où j'en suis.

Si peu violente, si ~~peu~~ dissimulée, ^{sous nos rapports constants,} sous notre mutuelle affection si inconsciente même, mon hostilité à leur égard a dominé toute mon adolescence. Ne serait ce que pour être équitable envers mon propre destin il me faut donc y revenir. Et à leurs regards qui se posaient sur moi, à tant d'~~une~~ intention, qui, ~~rien~~ sans se révéler à mon enfantillage, me mettaient mal à l'aise. Tout cela m'a aidé à me débacher ~~du~~ monde, ~~mais aussi~~ à me dévier ^{- devenu c'est à l'usage au} de la vraie vie plus que ^{la somme de l'étrangeté} mes desirs, ^{de mes} les plus ardents. Qui, ~~ses regards~~ de ~~ma~~ ~~man~~ qui me trahissaient à la dérobée, c'est à n'y pas croire, et elle même ne s'en rend pas compte ^{donc la faire, il} continuent de me blesser le cœur et de remplir encore de confusion.

Tout était si ~~si~~ claustrophique à la maison. Et c'est que ^{un} ~~vue~~ ^{ne} songeait à la liberté du voisin. Ou plutôt personne ne soupçonnait qu'il pût exister quelque chose ^{de pareil à: une} qu'on pouvait appeler la vie intérieure. Aussi n'avait on que ^{de} la défiance pour se garder des autres. ~~Creve quelques images.~~ Ce ne sont donc pas de ressentiment, que j'exprime ^{à présent} tout en sentant bien que si, ma jeunesse avait été moins ~~peux~~ prisonnière, ^{peut être} aujourd'hui serais je plus délivré de moi que je ne le suis. Mais peut être aussi sans ^{ult} ~~captivité~~ n'aurais je ^{rien} ~~cherché~~ du tout. Je ne me plains ~~pas~~ pas. Si je retourne en arrière, c'est ^{seulement} pour ~~chercher~~ ^{de découvrir} l'origine ^{sur moi} de l'étrange emprise de ma lâcheté. ~~On s'en était donc remis à l'enseignement public pour nous bourrer la tête. A la maison c'est à nos ventres qu'on songeait. Qui nos étions un famille ni plus ni moins comme des bêtes bien élevées. Et tout notre petit monde roulait d'un même train vers un commun destin. Quel destin?~~

0 J'ai souffert / je ne
voudrais pas changer
un mot de ce que
j'ai écrit. Je n'en
suis sûr que trop bien
me suis. mais en
cette dit souffler par
tout le monde pour
ce qui est fait, et c'est
tout.

3/4 de ce qui est allé
à la maison et tout
est fini. Je n'ai
certains moments
prouvé, au début.

groupe ainsi

Je ~~l'ai déjà dit~~. Celui de faire figure dans le monde. ^{Après} Après ce-
lui de se nourrir on n'avait point d'autre souci. ~~Des salons et~~ ^{des} salons et
la salle à manger, ~~le~~ le plus important se déroulait. On ne faisait
que coucher dans sa chambre. Je me rappelle encore le jour de
réception de maman c'était le 3^e e le 4^e samedi à partir de Jan-
vier. Les dames affluaient. On entretenait le compte. Nous faisons
de temps à autre au Salon, pour celles qui ~~dévisaient~~ nous voir
notre petite apparition. Et je me souviendrai toujours de cette
vieille cousine qu'on avait surnommé la Princesse parce qu'elle
s'appelait Mathilde. Elle était toute rouge et sa voix ~~était~~ ^{était} cas-
sée. Chaque fois qu'elle nous voyait elle nous demandait de son
inimitable accent alsacien: Comment que je m'appelle? Nous n'eû-
mes jamais le courage de lui ^{tirer} la langue. De ces réceptions,
le plus memorable à mes yeux, c'étaient les gateaux qui en re-
staient le soir. Et nous nous inquiétons beaucoup du nombre des
visites à cause de ~~l'~~ l'appétit qu'elles pouvaient avoir. ~~Et~~ Ce
sont aussi ces gateaux du soir qui ^{me} rattachent un peu ~~à~~ ^à ~~mon~~ ^à cœur
au Grand Pardon. Je crois que nous leur devions beaucoup ^{de la patience} ~~de~~
~~de~~ de ne ~~pas~~ pas déjeuner à midi. Je ne voudrais pas me fai-
re plus impie que je n'étais. Mais de la religion de mon enfance,
avec quelques séances de la rue de la Victoire, pour lesquelles
nous mettions nos plus beaux habits, l'obligation de se couvrir
la tête pour prier, c'est surtout la douceur de ces gateaux qui
me reste. Avec l'enseignement lent, continu, qui ne laissait
pas de place au doute - quant à l'incontestable supériorité de
la race juive sur toutes les autres. Cette évidence entraînait
un mépris irraisonné à l'égard de tout ce qui était "goy". Et

41

cette conscience de la totale imbécillité du reste du monde, en l'absence de toute foi et du moindre sens du surnaturel, entretenait en nous la tranquille certitude d'être du peuple élu. Elle nous gardait aussi hélas! à l'écart de tout et de tous. Et par elle je complétais, cette fois dans un sens familial et de tribu, la solitude individuelle où mille habitudes mais d'abord^{les} silences et les regards des miens me confinaient de plus en plus. Et n'est pas très étonnant ^{C'est un} qu'un jour de ma quatorzième ou de ma quinzième ^{que} année, je me ~~sois~~ décidai après une nuit scrupuleuse, à ne plus ~~continuer~~ ^{me refuser enfin à} cette comédie du grand Jeune. ~~Il n'y avait plus~~

*incapacité
préparé...
in le wall*

Quand je songe à ce temps où nous étions encore serrés les uns contre les autres, je me dis que nous étions terriblement bien élevés. Mais qu'enfin ^{tout de même nous n'étions guère plus} que des bêtes autour d'un râtelier. ~~Et l'inquiétude du surnaturel~~

la famille songeait à soi.

~~Le~~ ⁿⁱ souci du prochain, ne nous étouffait ~~la famille songeait~~. Il faut dire, à sa décharge, que son existence n'était pas très commode ^{pousselle} et que l'on avait déjà pas mal à faire pour l'assurer. ~~Pour se soigner - s'entretenir~~ ^{Pour} tenir son rang, comme on disait.

~~Mais~~ Il ne me semble pas que j'aie assez éclairé encore les rapports que nous pouvions avoir entre nous. Car, au fond, cet égoïsme familial, c'est la hideuse part de toutes les familles bourgeois, ^{Mais} ce qu'il y avait de particulier chez nous, c'était l'espèce de silence panique qui régnait autour de tout ce qui était "naturel". ~~Or,~~ C'est là le grand point. Si encore on m'avait fait comprendre que le mystère que je flairais, sans être lié à ^à surnaturel qu'on ignorait, se concentrait dans l'acte ^{un}

de la génération! Au lieu de cela quand on parlait d'elle c'était pour ~~l'éduquer~~ mes questions à son sujet. De sorte que peu à peu ~~cessant~~^{n'} d'appartenir ~~au~~^{tant pas,} cours régulier de la nature, ce mystère ~~qui~~

est fait en tel c'est yeux, je m'imaginais qu'il était

~~advenant sur tout~~ (synonyme d'inavouable anomalie), tandis que la nature, en dehors des plaisirs qu'elle nous procurait aux vacances se réduisait de plus en plus pour nous à quelque chose d'irréel

~~et~~ de théâtral, de ~~spectaculaire~~, sans lien avec ~~la~~^{votre} vie de tous les

jours. Il me fallut longtemps avant de comprendre qu'elle ~~produi-~~^{c'était} sait ~~les légumes et les fruits~~^{tout ce} que nous mangions. Quant à ~~notre~~^{notre}

corps, il importait de ~~le~~^{le} nourrir, et de ~~le~~^{le} ménager, ~~mais~~^{mais} il n'avait pas d'autre objet que lui même. Il était le moyen et le but

de ~~la~~^{la} vie. Sa grandeur, sur la terre, sa beauté ~~en d'y songeait~~

à y la for.

~~guère~~. Et nous vivions ainsi, entre un Dieu qui ~~n'~~^{n'} était rien de

plus qu'un oeil à qui l'on ne peut rien cacher, un ~~festier~~^{festier} sup-

plémentaire frappant de cécité celui qui ~~à~~^{avait} le malheur de se regarder ou de regarder les autres au dessous de la ceinture, ~~et~~^{et}

le pensum de l'existence qu'il importait de remplir avec ~~une~~^{une} conscien-

ce ~~rigoureuse~~^{soigneuse}, et ~~l'~~^{cette} absence de joie ~~aux~~^{aux} qu'y mettait mon père.

Pour nous l'univers était pour nous absolument vide. Tout y tournait autour

de la nécessité, de la solennité du manger. On n'avait d'ailleurs

pas le droit de préférer tel mets à tel autre, ~~pas~~^P plus qu'il

n'était admis que des parents pussent faire de différence entre

leurs enfants ou les enfants entre leurs parents. Tout était clas-

sé une fois pour toutes dans un régime d'absurde égalité, d'équi-

valence obligatoire. Et le drame, la douleur, l'amour en étaient

comme la joie soigneusement ~~chassées~~. D'ailleurs, jamais nos pa-

43

rents ne se fussent embrassé devant nous. Le couple qu'ils nous
présentaient ~~n'était justifié~~ ^{semblait un je} que par la nécessité de ~~se parta~~ ^{diviser pour le coup}
~~ger~~ les soucis de l'existence. Ce que leur liaison avait, à mes
yeux, d'incroyable, augmentait encore mon incompréhension du ma-
riage. En fin tout autour de moi me détournait de l'idée que je
pusse jamais "fonder une famille". Tout me détournait de la dou-
ceur d'aimer. Tout me détournait ~~aussi~~ ^{également} du respect bien compris
de moi même. [Je me rappelle un détail bien comique. Nous avions
tout enfants - je ne sais sous quelle inspiration - donné au
petit appareil qui nous servait à faire pipi le surnom, à la fois
tendre et menaçant de: coquine. J'étais persuadé que c'était là
son vrai nom. Et ce nom aggravait la sournoise culpabilité dont
on nous faisait sentir, sans nous en parler, qu'elle était attein-
te. Quelle ne devait être magène lorsque je m'aperçus qu'en ef-
fet ce drôle de petit instrument était doué de mouvement insoli-
tes. Son nom m'aida à me persuader que des manifestations aussi
involontaires devaient être du même ordre que la maladie. Il aug-
menta encore ma défiance à l'égard de mon corps. Et je mis
à me cacher beaucoup de honte et de soins.

Ainsi tout, les relations abstraites que nous entrete-
nions les uns avec les autres, la hierarchie selon laquelle se
classaient nos diverses ~~xxx~~ activités, la totale absence de
spontanéité, l'obligation de dire telle chose à telle personne, de
distribuer son affection pour ainsi dire ~~automatique~~ ^{ment} tout,

64

jusqu'à la vie ennuyeuse de mes parents et jusqu'à la ponctua-
 lité qu'ils mettaient dans l'accomplissement de leurs devoirs
 mondains, tout ^{peu à peu} à mon insu, m'amenait ~~peu à peu~~ à comprendre
 que la vie n'était rien de plus, n'était rien d'autre que cet
 ensemble d'obligations artificielles dont il convenait d'être
 le prisonnier - que cet ensemble de peurs auxquelles il fal-
 lait se soumettre. [Lorsque je commençai vers 13 ou 14 ans à fré-
 quenter les musées avec assiduité, ma famille ne m'y encouragea
 que parce qu'elle en entrevoyait le profit lointain. ^{deja} On m'ima-
 ginait antiquaire. Et moi même me donnai à ce jeu, avec une
 espèce de passion impersonnelle où je crois que mon plaisir n'en-
 trait pas pour la plus grande part. Mais, il est vrai, je ^{en} ~~en~~ ^{trouvais}

jamais rien avec une conscience claire de mes propres rai-
 sons. [^] Toujours prêt, pour me justifier, ~~à~~ à adopter
 celles des autres. J'adoptai donc les leurs.

Jusqu'à mon tardif éveil, modelé par les coutumes fami-
 liales, par l'éducation (si l'on peut appeler ainsi un tel ensem-
 ble de calculs, de préjugés et d'habitudes) je ne me suis jamais
 avisé ^{du} peu de support que tout cela avait, de son peu de
 lien avec moi. Bien mieux! je demeurai ~~jusqu'alors~~ convaincu
 que l'éducation ne tient pas une si grande place qu'on dit, dans
 la formation d'un caractère. C'est maintenant ~~que~~, revenant en
 arrière, essayant de fixer mon regard sur ce que me fut donné
 par les miens au cours de ma jeunesse et de mon adolescence, ~~que~~

^{que} je m'aperçois du contraire et que leur lent, ~~leur~~ ^{leur} ~~continu~~ ^{le}
^{l'élaboration}

~~Il~~ m'avait peu à peu totalement recouvert.

intervalle

L'admirable dévouement avec lequel mes parents se sacrifiaient pour nous, aggravait encore la conviction qu'ils imprimèrent en moi: que rien ne devait être fait ^{sans un motif interne} par pur attrait, ou que, de moins, si ce n'était pas ^{par} intérêt qu'on agissait, ce devait être par devoir qu'ils ne pouvaient pas ^{en somme} avoir de récréation dans la vie. [Depuis lors, les rapports entre les êtres sont tellement restés soumis aux yeux de ma conscience à ces calculs plus ou moins explicites, qu'il m'est difficile ^{encore d'y} de s'échapper. Et c'est que le mot de "calcul" suintait de tout ce que je leur voyais faire. (Je ne voudrais pas tracer des miens un trop sombre portrait. Ils avaient d'admirables vertus. Mais c'est la nature de leurs rapports avec le monde que je me borne à peindre. Et dans ceux-ci, il faut bien l'avouer, il ne se mettait ^{jamaï} rien d'humain. Au point que je ne devais plus que très difficilement réussir à admettre la joie. ^{Ni} croire qu'il fût licite d'aimer gratuitement ^{qui ou} quoique ce fût. Toutes les démarches de ma famille concouraient ainsi ~~à~~ à m'enfermer dans cet univers figé où tout abandon est coupable; ^{s'} où rien ne s'accomplissait ^{par} avec des précautions intéressées, qu'en vue de faire son chemin et de durer. [La question des relations jouait un grand rôle dans cette comédie. Il ne s'agissait pas d'avoir de l'amitié pour quelqu'un, mais de savoir si tel ou tel pourrait un jour "être utile". Outre la famille, dont la fréquentation s'imposait par ce qu'elle était la famille, on n'avait d'amis que juifs. Et le plus riches possible. Cet ostracisme tenait à ce qu'il ne semblait pas qu'un chrétien pût nous rendre service. Et aussi à ce qu'on ne se sentait pas d'accointance

48
avec lui? sans doute, la plus ancienne amie de ma mère était catholique, mais cela semblait si extraordinaire à ma mère elle-même qu'on en parlait comme d'une pièce de musée.

Tout tournait ~~donc~~ autour de la qualité de juif ou de non-juif; et il se mettait tellement à tout ce qu'on disait, d'allusion ^à cela, que, sans rien pratiquer, sans croire à rien, la tradition millénaire s'entretenait d'elle-même par la grâce d'un orgueil spontané qui commença à me paraître imbecile et odieux ^{m'a persuadé} le jour où je ~~me~~ ^{m'a persuadé} reconnais que j'en étais, moi aussi, prisonnier. Ces préjugés invincibles, n'empêchaient pas d'ailleurs mon père d'être très fier d'avoir été à ^{Gravelotte-} ~~Gravelotte-~~ Plus fier encore de ce que son propre père, boucher à Belfort, eût refusé de s'enrichir en fournissant de la viande aux Prussiens. Posant comme une évidence la supériorité des Juifs sur tous les autres, leur judaïsme n'excluait pas la France. ^{Au contraire!} C'était une espèce de provincialisme qui n'eût pas eu de lien avec le sol, mais se fut concentré au tour du nom qui le désignait. Et moi-même avais pris une telle habitude de cet injustifiable orgueil, que, jusqu'à ma conversion, je prêtai aussi aux juifs qui m'étaient insupportables, toutes les qualités de ^{la simplicité spontanée} l'intelligence ~~que~~ je déniais aux gentils. Bien incapable ^{d'ailleurs} de distinguer les vraies différences ^{entre le} du juif et ^{du} du chrétien, tant se qui touchait à la foi et au surnaturel pouvait me demeurer étrangère. Les uns étaient intelligents les autres stupides. A cela se bornait je crois le critérium ~~qu'~~ ^{qu'} sucé avec le lait de ma mère. Et, littéralement, je ne pouvais ~~pas~~ comprendre ce qu'on ^{avait} ~~me~~ ^{aux Juifs en leur reprochant de ce être} reproché ~~à être juif~~. Pour y parvenir, il me fallut confondre les deux notions de juif et de ^{duppeur} duppeur. Ainsi du moins les

choses s'éclaircissent. Et les s'éclairèrent encore mieux le jour où je m'avisai, avec stupeur, que les chrétiens croyaient en un Dieu-homme. Cette idée qui m'était inassimilable servit à me confirmer encore plus dans ma certitude instinctive. D'un côté ^{Et moi /} décidément ^{il y avait} toute la lucidité, de l'autre, l'obscurantisme et l'idolâtrie.

Mais je crois que les chrétiens ne songent ^{nt} pas assez ^a ce qu'a d'involontaire cette disposition ~~spontanée~~ ^{spontanée} des juifs, quand ils les accusent de mauvaise foi; ni que les juifs ^{s'avisent jamais} ~~se soucient~~ que ce leur préjugé ^{initial} ~~préétabli~~ ^{l'impossibilité d'} quant à une incarnation possible est ce qui les ^{empêche} ~~empêche~~ de saisir la réalité. Pour moi, toutes sortes d'autres manières inhumaines d'appréhender la vie ^{devaient} ~~s'ajoutaient~~ à celle là, Et je puis bien dire que dans ce monde chrétien, dans ce monde français de mon enfance j'étais comme une petite montagne sur qui les flots battaient envain. Assez bien accordé il est vrai avec tout ce que m'entourait au lycée - n'ayant ni ce que l'on convient d'appeler le caractère ni le type sémites. Et pour tant sans communication ^{avec les autres,} profonde, comme j'étais un automate dans ma famille, je n'étais guère plus qu'une pièce inerte dans le décor que faisaient au reste de ma vie, ~~XXXXXX~~ les camarades que j'avais, les gens que je ~~XXXXXX~~ croyais, toute ce monde au milieu duquel je croyais vivre. C'est en devenant chrétien que j'ai commencé d'appartenir à l'Occident - je devrais dire que j'ai commencé d'être ^{humain et de vivre.} ~~vivant.~~ Jusqu'alors tout s'était opposé à ce que je prisse conscience des autres et de moi-même....

Fadhira

Si j'ajoute à tout cela qu'au lycée il n'était que d'apprendre pour apprendre, peut être aurai je fait le tour des disciplines qui me dévièrent pour ^{longtemps} ~~toujours.~~ ~~XXXXXX~~ [J'ai subi durant 7 ans un enseignement sans générosité. Rien ne m'y ^a jamais donné ^{le}

goût de rien de désintéressé car tout tendait à nous ~~à~~ préparer
(comme on disait à la "vie pratique") Et cela concordait si bien avec
tous les préceptes de la maison, que dans les rares matières, tel-
les que le dessin, dont le but n'était pas immédiat, il m'import-
tait aussi peu qu'aux miens que mon ^{e'cluc} ~~insuccès~~ fût complet.
Nous disposions sans doute des littératures étrangères. Elles au-
raient pu nous tenir lieu des humanités dont nous étions privés;
mais leur beauté ne nous arrêtait pas. Nous ne nous servions ~~à~~
d'elles que pour apprendre ~~à lire et à parler~~.....

Puis je en vouloir aux misérables maîtres qui m'écartaient,
eux aussi, un peu plus chaque jour, d'une vue désintéressée de
l'univers? Pas plus que mes parents ^{ils ne} savaient ce qu'ils faisaient.
Et j'étais entre leurs mains une petite machine qui ne songeait
qu'à bien moudre. Cela dura. Cela dura jusqu'à la fin du lycée.
Mais pour subir ainsi sans révolte et sans peine une discipline
aussi continument avilissante, ne devais je pas nourrir dans mon
coeur un peu de goût pour elle?..... J'étais sans désir, sans vo-
lonté. On me remplissait à son gré; je ne protestais jamais.

Ma plus mémorable révolte est attachée à un coup de pied
que je donnai à mon père un jour que, pour une raison insigni-
fiante il m'administrait des baloches avec sa violence accoutumée.
Toute ma première enfance avait été pleine de rages.
~~mon père m'amena à renoncer.~~ Et seule la flagrante absurdité de colère de
mon père m'amena ^y à renoncer. Ce coup de pied venait du ~~premier~~
~~ann~~ fond ~~déjà oublié~~ de ma vie. Mais dans mes études, par contre,
mes révoltes n'ont jamais joué. Là, vraiment, je fuy toujours
sans aucune défense. Emporté par mon travail malgré moi et m'ac-

quittant de ce que j'avais à faire avec une conscience impersonnelle et passionnée. Triste passion en vérité! et qu'il faut bien que je dénonce. Car il ne suffit pas d'accabler de reproches ceux qui étaient chargés de me guider. Il importe aussi de convenir que je ne me guidais pas moi-même. ^{mais} En vérité je ne sais comment faire le départ entre ce qui m'était imposé ~~XXXXX~~ et mes propres désirs. Il me semble que je me suis éveillé très tard à la lumière. Et que, jusque là, j'attendais d'être poussé pour marcher. Comme si j'avais été en veilleuse pendant des années. Comme si j'avais subi des miens un mystérieux enfoulement. Car enfin mon caractère je ne le vois nulle part se dessiner, s'opposer. Je ne vois pas en quoi il consistait. Je me donne l'impression de ^{n'} ~~avoir~~ avoir longtemps rien été. Je veux dire que je fus longtemps sans réserve, sans secret. Et que c'est dans cette notion de secret que tient peut-être notre réalité foncière. ~~Il me semble que j'étais démuné de tout.~~ Horrid, d'une sourde présence qui m'empêchait de croire à ce que je voyais. Oui! de plus loin que je m'apparaisse une certaine ^{vivant m'} incrédulité au ~~visible~~ a toujours accompagné. Elle est née ~~qu'~~ en même temps que moi. Si j'étais quelque chose, en dehors de mon travail et de la lente impregnation de ma famille, c'était cela: ce refus de croire à l'existence des individus. Si j'existais par moi c'était dans la mesure de cette négation bien plus que dans celle d'un besoin positif, d'un désir. Etrange disposition de mon être. Et qui m'explique un peu que j'aie toujours été si seul, en proie à ~~mon~~ mon rêve indistinct. Si longtemps privé de l'inquiétude de moi même. Quelle réserve en moi! quel secret! Et qui occupait une si large part de ma vie que je n'en ai pour ainsi dire ~~jamais~~

50
jamais rien livré. Peut être même longtemps rien su. J'y flottais, ou plutôt, immergé dans cet océan qui m'occupait, je livrais au jour des festes d'automate qui, à peine accomplis, ne me semblaient plus m'appartenir. Je ne pouvais me résoudre à m'y reconnaître. Et je grandissais ainsi, inconstant, infidèle; et pourtant ^{+25/} fidèle: pris comme un ~~syx~~ noyé dans cet univers intérieur. ~~Mais~~

un intervalle

Mais

quoil il n'entre pas dans mon dessein de dire ce que j'étais. Je voudrais plutôt essayer de montrer ce que je n'étais pas. Et à quel point tout en moi et hors de moi se coalisait pour m'empêcher de vivre. En proie à des artifices très voisins de ceux que je reproche aux miens. Car l'un vivait dans le ^{besoin} ~~désir~~ exclusif de plaindre et de guérir; l'autre était enfermé dans la rigueur de son devoir. (Et l'amour semblait à'y pas entrer) Quant à mes frères et ma soeur, ils s'entouraient d'un décor qui ^{leur} donnait deux mêmes l'idée qu'ils désiraient avoir. Ils ^{se} nourrissaient d'un plus

plus

ou moins volontaire mensonge) ~~aux~~ d'où la nature était exclue.

Enseveli dans le chaos de mon rêve, je ne songeais guère plus à saisir ma propre réalité. Je vivais dans un souterrain. Tel était

mon

~~le décor, de mon rêve....~~ J'étais sans curiosité. Separé de moi même;

impermeable au monde. Et mon appetit au travail, comme mon goût précoce à courir les musées tenait plus, je crois, du désir d'additionner des noms que du besoin de me plonger dans la délectation d'une connaissance véritable. [Sans doute maintenant qu'elles sont mortes, m'est-il ^{bien} difficile de distinguer encore la nature

X

et le chant de mes joies. Trop tenté de déprécier ce qui n'est plus, je dénie toute réalité à celui que je fus. Mais enfin je me

~~Comme d'habitude~~

rappelle avec quelle consciencieuse application je ^{notais} le nom des tableaux découverts, des monument rencontrés, sans songer qu'il y eut à faire de différence entre eux. Il me plaisait de voir leur listes s'allonger. D'ailleurs mon gout pour les formes peintes et sculptées n'était même pas capable de me révéler la beauté des formes (unes) ! Tout au contraire ! il me rejetâ dans le sens opposé. Et sur ce point mon souvenir ne peut pas me tromper, puisque je me rappelle d'avoir entendu, aux alentours de mes 18 ans, quelqu'un remarquer devant moi que le chef d'oeuvre de la nature était le corps féminin. ~~Et~~ Cela me sembla une erreur stupéfiante et grossière. Un bel arbre me ^{paraissait} ~~semblait~~ plus beau qu'un beau corps. Ni les tableaux ni les statues n'avaient donc réussi où le simple en^{traînement} de ma vie avait jusqu'alors échoué. C'est à leur nom, à leur rythme que je songeais, quand je songeais à des oeuvres d'art. Je me trouvais attaché à leur sens littéral, comme dans mes études à la plus abstraite apparence des choses. Là encore c'est l'automate en moi⁴ qui fonctionnait / Quant à ma réalité profonde elle commençait peut être à s'émeouvoir. Mais par le jeu des forets et du vent bien plus que par celui des form^s humaines. C'était comme si un sortilège m'eût interdit de m'attarde^r à celles ci. La fameuse menace de cécité s'interposait ^{par là} encore entre les images et moi, pour me détourner de m'y plaire. Et longtemps je devais ainsi préférer ^{un} corps bien vêtu, à un corps. ^(la couleur de la peau, les accidents du visage) Aussi quand mes désirs s'éveillèrent, vraiment n'allaient ils se trouver attachés qu'à des ~~apparences~~ ^{formes, qui paraissent} passagères...

(la couleur de la peau, les accidents du visage)

Stendhal

J'ai noté à quel point, dès ma plus innocente jeunesse, dès mes premières classes la vue de mes camarades élégants m'était

52

delectable. Sans doute m'auraient ils paru desirables si j'avais
 su alors ce que c'était que le désir.... ~~Les prohibitions familia-~~
~~les avaient déjà porté leur fruit!~~.... Bientôt, à l'insu de moi
 même l'éducation exclusivement visuelle qui, par une suite de
 hasards se substitua^{ait} précocement à celle que je ne recevais pas, ^{se}
~~elle aussi~~ allait porter ^{ses fruits - me forçant à} les siens; dissociant^{de} de plus en plus
 en moi de l'idée de beauté tout ce que la beauté comporte de
 "naturel"..... Et dans mon univers où cette beauté pénétrait peu à peu
 à ~~peu,~~ ^{le} ~~peu,~~ ^{gout} de son spectacle étouffa dans son germe celui
 de la violence et de la possession.... [Si je m'étends si lon-
 guement sur ces premières et graves confusions ce n'est pas
 pour en tirer^{de} la nostalgie. Mais il me semble que ^{ce} peu de cla-
 rité sur les sources trop pures de mes premières pensées ^{de} ~~de~~ ^{garder}
~~garder~~ quelques esprits des erreurs dont je ne puis plus me de-
 faire. Je voudrais surtout montrer l'absurdité de l'hypocrisie
 bourgeoise qui cause des faiblesses qu'elle condamne ensuite.
 Et enfin que notre destin, bien que nous le fissions nous mêmes,
~~bien que nous n'y sommes~~ ~~jamais~~ n'en sommes jamais que bien peu
 responsables.....

malgré les prohibitions familiales

enlevée

Rien ne me manquait donc pour être comme les autres. Si
 je ne le suis pas devenu, je le dois à l'impardonnable mensonge
 qui ~~me~~ fut ~~extendu~~ ^{sur ma jeunesse - ou se défilait tellement de la nature} ~~sur~~ ~~sources~~ ~~de~~ ~~ma~~ ~~vie.~~ ~~XXXXXXXXXXXX~~ ~~profi-~~
 tant^{de} ce que ma confiance était entière, on s'efforça à m'écraser
 le cœur ^{le cœur} sous ^{des} absurdes légendes. Comme si ce monde n'avait enco-
 re de souvenir religieux que ^{juste} pour comprendre la gravité de l'ac-
 te sexuel mais ^{non} pas assez pour en sentir la grandeur ni pour la
 et

atamain. le résultat c'est que j'en déliai moi aussi. Profitant

54

que je pouvais désirer de meilleur! Mais, à present même, il me faut faire encore effort pour oser ^{admettre} que ~~l'innocence~~ ^{la "vertu"} puisse jamais être ^{invidible et déplorable} ~~invincible et détestable~~. Si la vérité nous délivre, ce n'est donc pas n'importe quand.... Pour moi, je l'ai connue trop tard. ~~Et toutes les~~ ^{habitudes} ~~que j'avais laissées~~ ^{se nouer} ~~en~~ ~~moi~~ ^{dans mon cœur} ~~elucter dans mon cœur~~ l'avaient emporté déjà sur la voix trop longtemps contenue de ma nature, quand celle ci se mit à me parler. [Je le répète! Il n'y avait, il n'y a encore ^{dans mon cœur et dans ma chair} ~~en~~ ~~moi~~, rien de contraire au jeu normal de tous les ^{êtres} ~~corps~~. Et malgré cela, malgré une bonne volonté entière, il n'y a plus moyen de combler le fossé qui s'est creusé entre mon désir, devenu mon ^{instinct} ~~sentiment~~, devenu moi même, et mon plus normal épanouissement. [Tout, cette misère, cette angoisse, la triste nécessité dont je suis devenu la proie, tout cela aurait pu ne pas être.- il s'en est fallu de peu que tout cela ne soit pas! C'est mon ignorance trop prolongée, qui a suffi à livrer ^{à mes} ~~aux~~ ^{fantômes} ~~de~~ ~~mon~~ ~~imagination~~ toute la ^{champ.} ~~plaine~~. Et ils y sont tellement installés à présent, que ni les beaux raisonnements, ni le désir de me changer, ni la honte, ni la souffrance, ni le besoin d'être conforme aux invitations de la grâce, rien ne peut plus les en déloger. Je puis bien le remarquer ici! et que ce n'est donc pas pour me détourner du desespoir que j'ai choisi la foi, puisque c'est elle qui ^{me rend le seul à connaître dans mon vrai jour et de ne pas me condamner.} me vaut cette douleur. (J'avais si peu de scrupules auparavant! J'étais si "tranquille". Si commodément aveuglé! Mais maintenant, c'est ^{une} ~~me~~ gageure pour moi, de dire et d'oser croire ^{que} j'aime Dieu malgré tout....Car quel moyen de ne pas estimer ^{mortel} l'asservissement à un désir ^{lui} ~~replié~~ ^{sur} ~~lui~~ ~~même~~?...]

large intervalle

55

J'ai déjà noté l'insignifiante et pourtant décisive histoire où le nom d'un organe ^{avait} ~~réussit~~ à se substituer à celui ci pour me donner honte de lui. ~~Des~~ ~~князькины~~ hommages que l'on rendait aux femmes autour de moi, pouvaient d'autant moins manquer de m'éloigner d'elles, que mes désirs n'étaient encore pas fixés, et que, par ailleurs, mon père nous répétait souvent qu'il n'y avait pas de femmes comme ma mère; ~~je le croyais~~ ^{j'avais si bien fini} ~~si bien~~, que je ne comprenais rien à la faveur exceptionnelle dont je voyais cependant les autres entourées. Et au besoin ~~aux~~ d'elles que je n'avais pas, se substitua sous leur nom leur abstraite notion qui m'était étrangère. Elles étaient les plus faibles? que m'importait? Je n'étais pas chrétien de nature. Et puisque leurs qualités ne les justifiait pas, cette ^{faiblesse} ~~faiblesse~~, elle non plus, ne me semblait pouvoir justifier leurs privilèges. Je n'arrivais pas à admettre que les hommes eussent ~~rien~~ à trimer pour elles tout le jour, comme on laissait entendre que c'était de règle. Ni que l'univers fut divisé en deux catégories; et que, d'un côté, il y eut ~~rien~~ toute la peine; ~~de~~ l'autre tout le luxe et toute l'insouciance. Mon sens de l'égalité, si soigneusement entretenu en famille, souffrait de cette absurde exception. Et si j'en voulais aux hommes d'être assez bêtes pour se laisser faire, j'en voulais aux femmes encore plus, de l'emporter sans raison.

Je me rappelle avoir ^{vu} ~~rencontré~~ un album de Rops. J'étais tout jeune. Et l'une des images qui me frappèrent le plus

^{elle} (est encore tout vive devant moi) c'étais celle d'un homme à quatre pattes, avec une femme à califourchon sur ses épaules. Elle le faisait ^{comme un âne} trotter. Dans cette image se cristallisa le peu que je comprenais des rapports entre les sexes, et de leur déséquilibre injustifié. J'en conçus, une irrésistible défiance à l'égard de ces tyrans débiles et bornés. La division de l'univers entre les juifs et les chrétiens s'achevait en celle ci qu'on m'apprenait à faire. Et le monde chrétien finit par ~~être~~ être pour moi le lieu des plaisirs insensés où les femmes jouaient le rôle de cruelles sultanes aux quelles mon plus sourd désir était ^{de} s'échapper. Echapper comment? Je ne me le demandais même pas. Je m'evadais dans une hostilité contenue, à peine consciente, faite d'orgueil blessé. J'étais horriblement gêné auprès d'elles; et j'attribuais cette gêne à la crainte d'être moi aussi ^{si} ~~capçonné~~ capçonné par elles, d'être une de leurs victimes moi aussi. Ainsi accumulais ~~xxx~~ ^{je} en secret mes griefs, sans que rien n'en parût au dehors. Il faut que mon coeur déborde pour que j'ose m'avouer mes propres sentiments. Toujours si disposé à ~~xxxxx~~ croire que je ^{me} trompe que les plus simples et les ^{plus} forts restent souvent les plus informulés. Et ~~xx~~ je continue ainsi d'approuver ce que je condamne, si l'on continue de me le commander. Mes acquiescements aux opinions que je ne partage pas, je le donne en somme malgré moi, mais avec une telle apparence de conviction ~~xxxxx~~ que je doute de ce que j'éprouve et que je pense, au profit de ce que je dis et que je fais. Le plus duplice des êtres.

mais si lâche qu'on ne s'en aperçoit pas. Et comme aux autres, *naïveté* me fait illusion à moi même. J'ai si grand besoin de sympathie. J'en avais si grand besoin surtout avant que la foi me soutînt. Et cette timidité à l'égard de moi même ^{m'} empêcha longtemps de livrer l'irritation secrète où me mettait l'inadmissible, l'inconcevable inégalité à laquelle je voyais les hommes follement consentir. C'est au fond de moi je m'^{immergeais} immergeais. Non pas avec des mots. Ni avec des pensées. En laissant mes incompréhensions fluer et refluer en silence. Alors, ~~lentement~~ *lentement*, *s'implantait* en moi le désir de me prouver que je n'avais pas, ~~aux~~ moi, besoin des femmes comme tous ceux qui rêvaient d'elles sans que je comprisse pourquoi. Dans un mouvement insensible, continu, m'éloignait en moi, je leur opposai une animosité ~~compacte~~ *compacte* de plus en plus jusqu'au jour où j'allais m'apercevoir qu'il n'y avait absolument plus rien de commun entre nous. Mais il était trop tard pour ~~retrouver~~ *retrouver* chemin. Et d'ailleurs je n'y songeais *guère*, ~~pas~~, n'ayant pas encore mesuré le nouveau péril de mon éloignement. J'étais heureux de me sentir indépendant de la moitié du monde à laquelle il me semblait honteux de voir l'autre asservie. Cependant, pour mon malheur, ^{je} n'allais plus pouvoir m'approcher de cette *moitié-là* qu'avec un sentiment pareil à celui qu'on éprouve en présence d'une espèce ~~d'êtres~~ *inconnus*.

Quelle place tiennent donc les femmes dans mon univers? Elles sont partout autour de moi; Et je ne les vois plus. Quand je songe à elles, je leur prête je ne sais quelle étrange nature qui ne s'accorde pas à la mienne. Avec une constante arrière

pensées de domination - ou ~~au moins~~ du moins d'impure curiosité. Il me faut les imaginer comme des ~~exclusives~~ ^{exclusives: mères} - de famille ou religieuses pour me mettre en confiance. Tous les autres je les soupçonne toujours de ne penser et de ~~ne~~ ^{ne} agir que frauduleusement. Et cela m'est insupportable. ~~Et cela m'est insupportable.~~ C'est comme si l'indépendance de l'homme fut de dogme pour moi; et que pour de mystérieuses raisons, les femmes me parussent toujours là ~~à~~ menacer. [Une autre mensonge de ma famille aggrava encore mes disposition à leur égard. Un des leit motiv de la maison ~~était~~ ^{est} en effet qu'un homme n'avait pas besoin d'être beau". Je tardai à m'aviser que c'était là encore un mensonge et que, si, dès mon enfance, j'avais eu plaisir à regarder certains camarades ~~à~~ ce devait être ^{justement} à cause de leur beauté. Une fois de plus j'allais me trouver déchiré entre ce que j'avais consenti, servilement, à croire, et ce qui s'imposait à moi à mon insu. De sorte que ma pensée et mes instincts se contredisant, j'allais me trouver une fois de plus divisé contre moi même quand le mensonge se dissipa. Alors la beauté, achevant, à cause de cette nouvelle hypocrisie des miens, de perdre ce qu'elle pouvait contenir encore de "naturel" ~~fin~~ finit par se confiner exclusivement dans les artistes. Et comme leur faiblesse et leur ruse, ~~me~~ ^{me} la beauté des femmes, me devint étrangère. Elle non plus n'était plus qu'un piège pour les hommes. Et je la niai ~~perdument~~.

Sans trop ^{sa} pouvoir encore ce que cela pouvait être que l'amour, j'en vins au point de ne plus croire que des femmes en fussent l'éprouver sans toute sorte d'arrière pensées et d'intérêt

~~fussent données~~. A' la faveur de toutes les défiances que mes pa-
 rents à demi mot m'^{en/ ou}avaient suggérées, elles finirent ^{ainsi} aussi par ~~se~~
 s'identifier, à mes yeux, à la coquetterie, au mensonge, au despo-
 tisme et à la maladie qui étaient pour moi, l'hostile, et l'anormal et
 l'impur. ~~mais~~. On ne parlait pas à la maison du mystère de la génération,
 mais on laissait entendre à ~~demi-mot~~ quel danger il y avait à
 se laisser séduire, sans jamais ~~justif~~ ^{d'ailleurs} insister sur le caracté-
 re de ~~la~~ ^{cette} séduction. C'est ^{ainsi} aussi que, longtemps avant d'avoir dé-
 couvert la grandeur de l'amour et de la maternité, tout s'était
 concerté pour réduire à mes yeux les femmes au rôle sournois
 de porteuses de ~~mauvais~~ ^{mauvais} germes. Et ^{qui} elles guettaient les hommes
 pour se jeter sur eux. Tandis que les hommes ~~recommençaient~~
 indéfiniment ~~à se laisser~~ ^{se laissaient} faire avec stupidité.

C'est cela que je déchiffre encore en moi, à présent, à l'égard de l'amour: une peur instinctive où la duperie et la ma-
 ladie se joignent et se ressemblent comme deux soeurs. Comment
 aurais-je donc pu me plaire auprès d'elle, ne pas tout en re-
 douter? D'autant que ce que mes parents m'insinuaient n'était
 pas seul à m'empoisonner. Leurs attitudes spontanées venaient
 à chaque instant corroborer leurs dires, car, quand il s'agissait
 de mariages par exemple, ce n'était pas non plus d'amour que
 j'entendais parler - mais de revenus et de dot; comme si, dans
 les rapports de tout ménage, il ne fut plus seulement question
 de l'habituelle, de la constante cupidité féminine, mais d'un
 besoin de paraître partagé entre les deux époux. Et qui, se con-
 fondant avec l'idée même du couple, exigeait cette fois des pa-
 rents de la femme une contribution à laquelle ~~tout se référerait.~~

*Il allait de soi que tout - vertu, plaisir, amour, se référerait
 devant son jouir.*

l'impur.

Ce pour que je l'aperçoive. Cela ne signifie pas que du fond de mon coeur des sentiments ^{vivants} ne soient prêts à jaillir. Encore doivent ils recevoir du dehors un appel dont ils ne peuvent pas se passer. Et la preuve ^{en est} essent dans le merveilleux développement que prit en moi l'amour de la nature ^{si tôt} ~~si tôt~~ que celle ci m'eut été révélée. Il me fallut, c'est étrange à dire et presque inavouable, qu'on me parle de ses charmes pour que je commence à m'en douter. Toute ma jeunesse en fut sevrée. Jamais, à la maison, on ne se serait entretenu à fût ce d'un de ces ^{chus} ~~chus~~ de soleil pour famille bourgeoise. Non! nous vivions entre les ^{murs de} ~~lucs~~ notre appartement dans la crainte toujours renouvelée d'une irruption du dehors. Quand nous étions tout petits on nous envoyait prendre l'air avec la bonne, sur l'une des deux ^u pelouses dont je ne songeais même pas à regarder le sapin au pied duquel je ramassais mon sable. Et, le dimanche, toute la famille s'en allait d'un même mouvement vers l'absurde Pré Catalan pour y manger des gaufres. C'est cela! Nos goûters étaient toujours le centre autour ^u ~~desquels~~ nos journées tournaient. ~~À~~ ^À la commençait par la preparation du pain et du chocolat. Puis on vivait dans l'attente de ^{4 heures} ~~4 heures~~. Après quoi, l'on geignait pour rentrer. Le dimanche il y avait la petite surprise que nos parents nous ^{et} ~~ménageaient~~ ^{et} qui nous remplissait de plaisir. Pendant toute ma première enfance je ne me souviens pas d'avoir levé le nez pour m'étonner de quoique ce soit. A mon étrange absence ~~anxiété~~ de curiosité correspondait cette totale absence de toute fantaisie, de tout ce qui n'était pas confort purement matériel. [Je ne sais pas s'il en est souvent

ainsi. Mais je suis tenté de le croire. Et que si tant d'âmes restent endormies toute leur vie, c'est simplement qu'elles n'ont ^{trouvé} personne pour les éveiller. Cela est particulièrement sensible chez les Juifs. La tradition, ~~dégout de l'ampore~~ ^{sur} les autres, tout ce qu'il y a en eux d'inclinations à spéculer permet à leur intelligence de ^{se} développer très tôt, ~~un peu~~ ^{aux dépens de tout le}

reste, un peu monstrueusement.

~~aux dépens du reste~~ Mais elle est seule à les occuper. Jusqu'au jour ^{où} une autre sorte de spéculation plus pratique se présente. Et alors le jeune juif se jette tout entier. Tandis que les chrétiens, pour peu qu'ils y prétendent l'oreille, trouvent mille invitations à s'occuper des pauvres, à se promener dans les campagnes ou bien à gaspiller leur temps. Dans l'éducation d'un jeune juif il n'y a rien de désintéressé, de concret, ni d'humain; et il faudra, dans les cas les moins désespérés, qu'il tire tout de lui même pour se construire plus tard un univers fierceux, abstrait et souvent mensonger. (J'étais dans la condition de beaucoup de ces enfants qui souffrent des ~~méfais~~ ^{méfais} indistincts de toute bourgeoisie ajouté, à tout ce qui dessèche une race sur qui le ciel s'est fermé. Mais j'étais et je suis encore affligé ^{est-ce vice ou vertu?} d'une incapacité, celle là je crois très particulière, d'une impossibilité absolue de me ~~repré~~ ^{repré}ndre de ce qui m'occupe. De sorte que j'étais destiné moi aussi au caveau de ma famille. Avec ceci en moins, que, de l'amour physique, qui, tout de même, d'une certaine manière, les aidait, si dénués qu'ils fussent, à se sauver un peu, je ne soupçonnais rien. Tout me faisait défaut, jusqu'au jour où je plongeai dans le monde des formes; mais de celles ci mêmes, l'idiome me resta longtemps si fermé qu'il me

[Handwritten scribbles]

[Handwritten scribbles]

fallut un incompréhensible, entêtement pour m'obstiner malgré tout à les interroger. [J'étais plongé dans un univers ténébreux. Et jusqu'à sa ténacité rien ne m'en paraissait surprenant. J'y avançais à tâtons. Le fait ^{de pénétrer} d'avancer me suffisait .

[C'est la poésie qui me fit, la première, découvrir auprès de moi la nature. Et qu'elle était belle. Tant il est vrai que nulle joie ne parvint à mon cœur sans quelque provocation formulée.

Toute mon existence me parut aussitôt d'un poids insupportable.

Après l'avoir été de ma famille c'est de l'enivrement du monde que je me trouvais prisonnier. Et il m'est aussi difficile d'en revenir que du reste.... [Mais je ne veux pas parcourir trop vite ces années de mon adolescence, car si je compte bien les abandonner à jamais, ce n'est pas sans avoir essayé de les faire revivre dans ce qu'elles eurent d'empoisonnant sans doute, mais de délicieux aussi. [Vraiment (cela lui est possible) autant que]

que je crois que mon cœur fut pris par tout ce que je découvrais autour de moi. Jamais les poésies du lycée n'avaient provoqué rien de tel. Ma vie est divisée en compartiments et qui ne communiquent pas entre eux. Ce que j'apprenais, ^{c'était} pour le réciter. Et cela absorbait tellement mon attention qu'il ne m'en restait point pour regarder les choses signifiées. C'étaient donc des mots que j'apprenais? Oui! des mots sans soutien, sans écho, et qui ne s'adressaient jamais qu'à la mémoire. Il me fallut n'avoir plus à les apprendre pour commencer de sentir derrière eux quelque chose s'agiter. Je m'aperçus alors qu'il n'y avait pas seulement le lycée dans la vie.....

[9] ..que m'avaient donc été tous mes mois de vacances? Nous les

passions pourtant à la montagne, au bord de la mer. Que m'é-
 taient la montagne et la mer? Des occasions de me promener?
 Mais encore, ^{l'} l'occasion du voyage d'aller - de celui du re-
 tour. L'occasion de *l'ivresse* longtemps espérée d'être dans un
 Wagon qui traversait les campagnes sans s'arrêter. Ah! ce
 plaisir là je le retrouve très loin dans mon enfance). Il m'a
 tenu lieu longtemps de poésie et d'amour. J'ai toujours eu
 le goût de m'en aller. Peu m'importait où. Pourvu que ce fut
 avec célérité. Dans le désert de mon enfance je n'ai d'oasis
 que ces trains des vacances. Quand mes parents, qui me donnèrent
 toute leur vie, pourtant, (et je ~~me souviens~~ ne m'en souviens ^{qu'} avec
 une ~~incompréhensible~~ incompréhensible insouciance) ne m'auraient procuré
 que cette ineffable joie d'être en chemin de fer de temps en
 temps, je ne pourrais oublier ^{ce} que je leur dois. L' ~~émotion~~ ^{émotion}
 que j'en garde est mon identité la plus sûre. [Que demandais
 je donc à ce wagon qui m'emportait, à ce petit compartiment
 où nous étions serrés les uns contre les autres et où notre
 grande préoccupation était de ne laisser personne pénétrer.
 On mettait des paquets partout. On faisait semblant de dor-
 mir aux stations et en route on s'efforçait de tousser pour
 inquiéter le voyageur menaçant. Mais surtout on s'arrangeait
de contourner et qu'il collât sur la vitre
 pour circonvenir le placard qui interdisait d'entrer. Il me s
 souvient même à ce propos d'une histoire qui ne devait plus
 cesser d'entretenir les conversations. Lors de je ne sais quel
 voyage, ma mère surprit dans le *couloir* de la nuit un mon-
 sieur qui, à la faveur de l'ombre, arrachait le papier protec-
 teur et s'en allait le jeter dans le *cabinet*. Elle le suivit

6
jusque là, - ^{SA} ~~de~~ malheureux, tout honteux, se trouva contraint de plonger le bras pour retirer l'étiquette, une grosse rosette à la boutonnière. Il avait un air d'officier en retraite; ~~et~~

↳ longtemps il fut question chez nous de cet incident qui permettait aux miens, par une inconséquence dont ils ne se rendaient même ^{pas} compte, de se louer de leur habileté tout en dénigrant l'indélicatesse de l'autre. Il étaient heureux d'avoir pris sur le fait un de ces antise^lites sans doute dont ~~ils se sentaient persécutés~~ ^{ils se sentaient persécutés} ~~se sentaient persécutés~~ ^{se sentaient persécutés}.....

Je ne ^{ne} ~~cois~~ pas que ce fut de partir en famille qui me combl^{ait} spécialement; quoique, dans mes jeunes années, mon plus grand plaisir, fût de taquiner les uns et les autres, de leur faire des niches. C'était ^{la} ~~ma~~ manière d'avoir des rapports avec eux. Les seuls peut être que je connusse avec les baisers de maman. Et il faudra que j'y revienne car, sous une allure encore puérile, bien des traits, qui devaient ^{à jamais} me retenir s'y dessinent. En particulier le peu de croyance que j'allais longtemps me trouver obligé d'opposer à la réalité des êtres. Ne réussissant pas à paraître à mes yeux plus que des formes vides, ils s'agitaient ~~xxxxx~~ autour de moi comme des mannequins un peu gonflés. Et il était normal/ que je me servisse d'eux pour m'en amuser. Mais cela, c'était mon recours quotidien. Ce quⁱ était plutôt l'occasion de major^{er} dans ces déplacements, c'était de me sentir emporté. J'y goûtais, ^{enivré} une ivresse dont je ne songeais même ^{pas} à chercher des équivalences ailleurs. Et toute l'année je ne pensais aux mois d'été ^{qu'} à cause de ce

Vertige qui leur était attaché et que je ne croyais pas pouvoir trouver dans le cours ordinaire de mes jours. [C'est par ^{ce} ~~ce~~ ~~joint~~ que la nature a pénétré mon cœur. Les montagnes ne me touchaient pas. Et je ne comprends pas ^{bien} la mer encore. Cette grande monotonie qui ne cesse de s'affirmer m'écrase et, je dois ^{bien} l'avouer, m'ennuie toujours en peu. Tandis que des formes qui se proposent juste assez pour qu'on en jouisse, puis cèdent aussitôt ~~à~~ le pas à d'autres, à toute leur beauté ajoutent la séduction de leur mobilité et de leur discrétion. ~~Et~~ c'était cela que je sentais sans trop m'en aviser, sans m'aviser sur tout des liens que cela pouvait avoir avec le peu de fidélité dont j'étais déjà capable. Mes voyages d'été, c'étaient mes manières d'être, sans scrupule, infidèle à tout et à moi même; la première image d'un détachement vers le que (je n'ai plus cessé depuis d'être porté) Et tout ce qui me reste de tant ^{de voyages} entrevus, c'est la joie que j'avais de pouvoir ne pas m'y attarder. Ainsi mon année se divisait en deux: d'un côté les 10 mois où j'étais réduit à ce que je devais faire, aux leçons que je devais apprendre, de l'autre, les deux jours où je goûtais enfin à cette mobilité délicieuse qui était ma liberté secrète et toujours différée. [Mais plus j'y songe, mieux il me souvient à quel point tous les plaisirs se réunissaient pour moi dans ces longs trajets que nous avions à faire. Jusqu'aux repas que nous prenions sur nos ~~genoux~~, tout a laissé sa marque dans mon cœur. C'était ce jour là la rupture de toute discipline, la décou-

vement

un monde

te d'~~immense~~ auquel ~~ma~~ timidité ~~jamais~~ n'offrait jamais d'au-
tre occasion de se produire. Et toute mon enfance et toute ma
jeunesse me semblent avoir été pareilles à de sombres maisons

intervalle

que le jour n'eût jamais visitées que deux rapides fois par an.

J'ai bien encore souvenir de quelques joies anticipées au milieu
d'une nature qui ne devait s'ouvrir que plus tard. Mais elles
sont ~~comme~~ comme perdues au milieu d'une épaisse brousse.
Et je puis je doute qu'elle fussent déjà des joies d'amour. L'u-
ne d'elles néanmoins est resté bien vive en moi. C'était quel-
que part en Poitou où un camarade m'avait invité à passer les
vacances dans la propriété de ses parents. Je me rappellerai
toujours nos courses dans le grand parc vers la rivière du fond
du val, nos embuscades dans la nuit, et la liberté avec laquelle
je pouvais enfin plonger bras et jambes dans une eau fraîche qui
s'écoulait entre des ~~jeunes~~ joncs. Ai je jamais connu depuis, si
ces
douce indépendance que dans ~~un~~ champs, ces bois, où nous n'avions
à rendre de compte à personne? ~~Et~~ Quoiqu'elle ne fût encore
qu'une illusion pour moi, son souvenir laisse une tache d'une
exquise fraîcheur au milieu de tant de vacances qui ont ~~aux~~
toutes fini par se dessécher dans mon coeur. Je l'ai déjà dit:
nous ne pensions même pas, à la maison, qu'à peu de distance de
chez nous la terre produisit tout ce que nous mangions. ~~Se que~~ Cela
~~nous mangions~~ venait de chez le fruitier, ~~ou~~ de chez l'épicier.
Cela n'avait point d'autre origine; ou, du moins, nous ne nous en
soucions pas. L'important, ce n'était pas que la viande eut ~~en~~
quatre pattes ~~et eût~~ et eût respiré et meuglé, ni que les légu-

mes eussent exigé plus au moins de peine pour ~~ce~~ ^{pour} ; c'était, le prix qu'ils coutaient, et qu'il fallait débattre avec ^{le} marchands. Quand on parlait des cousins de Franche Comté qui faisaient commerce de bestiaux ~~Je~~ ^{Je} ne m'inquiétais même pas de penser que leurs bêtes iraient finir dans des salles à manger. Paris, une ville, une maison, notre famille, c'était une petite colonie sans liens avec la campagne et qui recevait tout-~~à~~ ^{prépare} presque, mesuré, compté, prêt à être consommé après une courte ^{et} ~~opération~~ ^{cuiller} ~~panafé~~ dans le fourneau de la cuisine. Maman ~~se~~ faisait ses commandes le matin, par téléphone. Je l'entendais dire bonjour à la bouchère. "C'est vous Mme Maurice." - Puis, aussitôt, elle demandait un kilo de macreuse ou quelque'autre morceau qu'on lui proposait. Elle recommandait qu'il n'y eut pas trop d'os ni de graisse. Et les os et la graisse devinrent ainsi pour moi des ingrédients qui n'avaient plus grand chose de commun avec de la graisse et des os. ^{véritable} Dans ce monde où nous avons fini par vivre, toute la création s'enfermait dans des boutiques. Il suffisait de commander pour recevoir, et de cuire pour manger. Comment eussé-je jamais établi aucun lien entre les grappes que je voyais en septembre pendre aux treilles des campagnes d'où nous revenions et le vin? Et puis, d'ailleurs, nous ne buvions à la maison que de l'eau, et des phosphates de chaux. Ce que les robinets, et les pharmaciens pouvaient nous fournir. Encore fallait il bouillir l'eau - et cela lui enlevait le peu qui lui restait de liens avec la nature. [On n'imagine pas, à la campagne, ce que peut devenir la vie aux yeux d'un enfant qui ne sort pas, l'hiver, d'un

appartement bien chauffé, et qui, l'été, est emmené par les siens dans un hôtel confortable ou dans une villa qu'on a louée quelque part au bord de la mer. Enfin, pour tout ce qui risquait d'être découvert, nos parents étaient d'une ^{rigueur} ~~manière~~ si scrupuleuse, qu'ils ne nous permettaient pas ^{de} cueillir ^{le moindre} des fruits aux arbres étrangers. Et comme nous ignorions ce que c'était que d'en posséder, il ne nous arrivait guère d'en manger aux branches. Nous n'avons jamais eu avec les choses un contact immédiat. Nous n'avons jamais vécu dans l'intimité de ce qui respire et qui bouge. La mer, où nous allions pourtant pêcher des crevettes, la campagne où nous attrapions des papillons dans nos petits filets de tannin blanche, les talus où nous cueillions des mûres, les bois d'Alsace où il me souvient aussi d'avoir mangé des mytilles, c'était ^{en} là de telles exceptions pour nous que ces quelques fruits et ces quelques bêtes qui palpaient ou saignaient sous nos doigts ne réussissaient qu'à nous faire éprouver ce qu'il y avait en d'anormal à les prendre. (Je me rappelle très particulièrement ~~cette ivresse~~ ^{plaisir} de la pêche aux crevettes dans les flaques que la mer laissait en se retirant. Nous les suivions jusqu'au seuil du plein océan. Tant que l'eau n'arrivait pas à mouiller nos culottes nous avions le droit d'avancer, et nos petites cuisses étaient toutes frémissantes de sentir la caresse des vagues qui montaient. Mais il était bien entendu que l'on n'y pouvait aller qu'à de certaines heures: il fallait que la digestion fût achevée; et toutes ces considérations dont nos simples joies s'accompagnaient achevaient d'isoler, comme des ex-

ceptions, ces libres mouvements que nous pouvions faire. Elles remettaient la nature à la distance dont elle venait à si grand peine de s'échapper. C'étaient encore là plaisirs de citadins; notre exotisme à nous; le peu dont nous avons le droit furtif de jouir. Et ces pêches aux crevettes ressemblaient plus hélas! aux châteaux de sable que nous construisions pour la mer qui montait et qui devait les effacer sans en laisser de trace, qu'aux pêches où les pêcheurs s'en allaient pour de bon. Rien de ce qui sortait de nos mains n'était fait pour de bon. Au point que je retrouve encore cette expression dans ma mémoire d'enfant quand je songe à mes objections d'alors. "C'est pour de bon" ? disais je. Je n'étais jamais sûr que rien fût réel. ~~Seul de nos parents, je ne défiais de tout.~~ Tout ce que l'on m'assurait des êtres me semblait aussi bien pouvoir n'être pas. Et tout était pareil à ces châteaux périssables, qui n'avaient d'autre raison que l'exercice de notre gratuite activité. La vie ne se présentait pas à nous vivante, palpitante, soumise à la durée. Non! je ne soupçonnais pas que toute croissance eût lieu dans la prison du temps. Et ces crevettes, ces fruits que nous cueillions, ces papillons qui nous échappaient pour se perdre, nous n'assistions pas à leur existence - nous ignorions ce que sans nous ils fussent devenu - quel allait être leur sort, grâce à notre maladresse. Nous ne nous le demandions même pas. Nous ne disposions jamais d'assez de temps pour voir naître et mourir les choses. Nous les saisissions au moment de leur maturité comme si leur raison d'être ~~était d'être~~ ~~était~~ eût été d'aboutir à notre distraction. L'univers

L'univers ne mûrissait que pour ce bref été où nous ~~enjoyions~~
~~enjoyions~~ nous venions le saisir. Nous en ignorions tout
le reste. ~~Non, nous ignorions~~ Grâce au calorifère nous igno-
rions l'hiver. Quant à la neige qu'on voyait par les fenêtres,
et en dépit de laquelle on allait se promener, en attendant
de devenir le peu de boue qu'on balayerait bientôt, c'était *quelque*
chose de froid que nous touchions ^{de} derrière nos gants ^{à fourrés}. Et sans
les marrons qui tombaient dans l'avenue et que nous ramassions
pour en remplir nos poches, l'automne ^{aussi} ~~ne plus~~ n'aurait été
~~pour nous~~ ^{un} qu'un mot. Rien ne plongeait dans une histoire conti-
nue. Nous étions des petits enfants qui se seraient étonnés de
flotter à ce point s'il s'étaient étonnés de quoique ce fût.
Mais ~~je~~ j'étais bien trop absorbé ~~pour cela~~ dans mes pauvres
leçons! Et jusqu'au bord de la mer où nous passions les plus
souvent nos vacances, nous quittions si peu la plage que la mê-
me ~~rien~~ ^{encore} nous semblait exister en dehors du plaisir
que nous avions ^{de balancer dans l'eau} à partager. Nous lançions nos cerfs volants.
C'était notre seule façon de décoller du sable. Le soleil, la
pluie, le vent, nous connaissions donc ces personnages à cause
des dangers qu'ils offraient. Mais tant d'autres, que nous ne
connaissions pas, les arbres, les prairies, les bêtes, les
moissons, nous ne songions même pas à nous déranger pour les
voir. Nous ne nous arrêtions jamais pour écouter le chant des
choses. Et mon existence d'enfant se serait trouvée dépourvue
de toute réalité ~~si elle n'avait en ces chers trajets d'aller~~
~~et de retour qui se reproduisaient une fois par an.~~ ^{seule} Mais là
même, ce qui me séduisait encore à travers la vitre du wagon,
c'était l'illusion de quelque chose qui fuyait. Comme si tou-

72

tes mes jeunes années ne fussent être marquées par rien ^{que} de factice et d'inconsistant.

intervalle

Il me faudrait aussi me rappeler combien les leçons que j'apprenais avec tant de conscience me pénétraient peu. C'est peut être l'histoire qui me touchait le plus. Mais je ne lui prêtai ~~ni~~ mon attention que dans la mesure du mouvement dont elle était animée. Quant à sentir qu'elle était l'histoire de mon propre pays comment l'aurais je pu? Il y était trop question de disputes chrétiennes pour que j'eusse l'idée de l'endosser. Et ainsi, pas plus dans les dix mois de cours que dans les quelques semaines de ~~XXX~~ vacances, je n'avais ^{jamais} occasion de toucher rien de ferme ni ^{de prendre} ~~d'avoir~~ jamais pied. Ma vie se déroulait comme un rêve à deux temps entre une pensée sans racine et sans fruit, et les soucis matériels de la maison qui étaient ^{notre} encore moins douteuse réalité. [Il faut qu'il y ait dans ^{le} notre cœur d'incroyable puissance pour que j'aie à tant de forces coalisées ^{et que} de mon long sommeil ait ^{fini par} surgi après tant d'années, la grâce toute neuve de mes émerveillements. Rien n'a jamais été fait ni pour les provoquer ni pour les entretenir. Et qu'ils aient envahi un jour toute ma vie au point où ils ^{ont} ~~ont~~ fini ^{par} pour l'envahir, c'est bien la preuve bien la preuve que vraiment jusqu'à notre dernier souffle nous risquons toujours de ne savoir rien de nous.

Un seul petit détail aurait pu me prévenir de ce qui ~~se trouvait~~ ^{dormait} ~~trouvait~~ en moi. C'est l'inquiétude que j'éprouvais parfois à écouter parler ~~de~~ gens, sans m'attacher d'ailleurs au sens de

ce qu'ils ^{dis} aient; mais surtout à écouter les cris des bêtes. Il me semblait que ces sons ^{venaient d'ailleurs} ~~étaient faux~~ et je m'étonnais soudain ^{de} me promener dans ce monde bizarre où personne n'avait l'air de s'apercevoir que chacun se mentait à soi même. C'est à ces moments là que j'entrevois l'existence d'un secret dont je perdais la trace aussitôt. ^{Parfois} ~~Souvent~~ je me trouvais ému ~~jusqu'~~ aux larmes à regarder un chien. Il me semblait que la pauvre bête était déguisée; et que son rôle lui cachait sa propre vérité. C'était comme si le monde entier, et non pas moi, eût été plongé dans un engourdissement dont il ne se doutait pas lui-même; et que tant de paroles échangées, tant de regards et tant de cris n'eussent d'autre raison que de lui donner le change. Nous jouions à cache cache avec nous mêmes.

Si j'avais été plus malin, j'aurais deviné que c'était dans cette direction qu'il me fallait chercher mes sources. Mais je n'y songeais pas. Pas plus qu'à interroger le plaisir que j'avais de rire. Car j'aimais rire. Jusqu'au jour où j'ai aperçus mon corps. Oui, j'aimais rire de mes niches. Et je ne savais pas non plus pourquoi j'y prenais un tel plaisir. Je m'en rends compte à présent; elles étaient ma manière d'exprimer le peu de cas que je faisais de ces ^{niches} que nous étions. Mes rires n'allaient donc pas plus loin que mes ^{qu'} ~~ta-~~ ~~l-~~ ~~ineries~~. J'en ignorais le sens. Et quant à mes pleurs je ne m'en souviens pas. Ainsi tous les fils me manquent, ^{ai} qui auraient ^{pu} ~~de~~ me mener jusqu'à cet endroit ^{où} ~~ça~~ qui ^{se déroulait} ~~s'effaçait~~ toujours ~~trop tôt~~ derrière l'entraînement de ma vie. Moi aussi

74

je ~~ax~~ jouais un jeu en partie double. Et ~~ais~~ ce n'était pas ^a celui qui comptait que je donnais mes soins. Ni je ne songeais, sous mes inquiétudes, à chercher le ciel ou la terre. A peine me rendais je compte qu'elles fussent inquiétudes. Je le répète: mon unique distraction, c'était de taquiner les quelques êtres qui m'approchaient, sans prêter attention aux brusques rappels ~~xx~~ à l'ordre qu'une curiosité inconnue me lançait envain du fond de moi. Laissant venir à moi les choses sans aller au devant, ne faisant non plus aucun effort ensuite pour les retenir, j'étais plus avare qu'un avare puisque je ne m'abandonnai ^{a rien} à jamais. Indifférence? Inertie, plutôt. Et à laquelle je ^{devais} ~~dois~~ que rien n'ait ^{ne germe} ~~germé~~ dans ma vie.

[Mais il est vrai! Le monde m'était trop douteux pour que je pusse me laisser prendre ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ à lui. J'attendais, sans rien faire, de passer du bon côté de l'autre... [Cela est certain: si, d'abord, je n'avais vu l'image d'une colombe sur le ^{vieux} ~~fin~~ timbre de Bâle ^{et sous le chapeau de ma mère} je n'aurais pas cru aux colombes. Au fond je ne croyais ^{pas} au monde. Je croyais aux tableaux que j'avais ~~vus~~ ^{regardés,} ~~aux~~ aux cartes postales et aux timbres que je collectionnais mais je manquais de foi aux pays et aux gens. Les gens me semblaient toujours "faire exprès" d'être comme ils étaient. Aussi, non seulement ^{souffrais je} ~~je~~ en les écoutant, de la scission que je discernais en eux; mais jusqu'à leur aspect physique tout me semblait volontaire, factice, concerté. Et ce qui me dévia le plus dans ce sens du doute où je n'étais que trop porté, je crois que c'est une chevelure de rechange que je découvris un jour dans l'armoire de ma mère. J'avais près jusqu'alors son po-

stiche pour ses propres cheveux. Ayant éprouvée une grande com-
 motion de ma découverte je me mis à croire que toutes les ap-
 parences des êtres ~~étaient~~ étaient comme celle là, des
 compositions mensongères. Il ne me faudrait donc pas trop in-
 criminer la défiance *congénitale* dont j'ai longtemps souffert.
 C'est la dentier de mon père, ce sont les faux cheveux de ma-
 man ^{qui} m'ont les premiers, et le plus sûrement, incité à étendre
 à tous les visages et à tous les corps un doute préalable qui
 complète ~~ce~~ celui que j'opposais
 déjà spontanément à la discordance des voix et des pensées.
 Et l'impression de vivre dans un ~~immense déroulement de menson-~~
~~ges~~ ~~se~~ cessa plus de m'habiter. [Un tel malaise n'explique que
 trop bien la facilité avec laquelle je me prêtai aussi au jeu
 de ma famille ~~pour~~ pour ~~ce~~ ^{tout} ce qui pouvait développer en moi
 tout ce qui pouvait m'
 éloigner ~~des~~ des femmes. C'est elles, pour le coup, qui ~~m'auraient~~
~~pu~~ ~~de~~ ~~naturel~~: et dans les expressions du visage, et dans
 leurs manières d'être, et dans les sentiments, que je leur
 prêtais. J'eus de plus en plus tendance à ~~ne pas~~ ^{confondre} les distin-
 guer ~~de~~ ^{avec} leurs ~~laxés~~ fards.

Les dents de mon père que je voyais, le matin, lorsque
 j'allais embrasser mes parents dans leur lit, ne me faisaient
 pas le même effet que les cheveux de ma mère. Elles me dégou-
 taient tout-au-plus. Sur-tout quand, à la fin des repas, je voyais
 le ~~meilleur~~ les rincer derrière sa serviette et craquer
 l'eau sale dans son verre. Oui! ces rinçures ont donné à ma
 jeunesse, ignorante encore du destin de son corps, une violente *répulsion* à l'
 éloignement de ce qui était vieux et gâté. Elles affaiblirent ^{en core}
 mon incompréhension des besoins de la chair, des faiblesses

tout ce qui pouvait m'

monde qui n'était pas vrai

m'auraient

vérité

confondre

l'égard

humaines, car, en vérité, je n'avais ni patience ni tolérance à l'égard de la moindre inharmonie corporelle. ~~Je l'ai déjà dit;~~ et c'était ^{la} l'effet du culte involontaire que je portais aux images. Je poussai mon inhumanité jusqu'à la détestation de toute infirmité. Et aussi de tous les artifices que je ne comprenais pas que le corps ~~exigeait~~, étant une chose vivante ^{pouvait exiger;} et qu'il fallait sans cesse ^{le} redresser parce qu'il passait son temps à se déformer. Pourtant ce n'étaient pas les maladies qui me manquaient. Elles eussent pu me rendre moins exigeant pour les autres. Mais elles me paraissaient ^{toujours} accidentelles et provisoires. ~~A~~ part ~~des~~ hernies, je n'avais en somme pas de déformation. Et ~~celles~~ ~~qu'~~ étaient imperceptibles. Je n'avais rien de postiche. Or c'étaient, bien entendu, les déformations et les postiches des autres qui, m'irritaient.

Mais enfin tout cela ne comptait pas auprès de la malhonnêteté gratuite des faux cheveux ~~découverts~~. Ce sont eux qui poussèrent à l'extrême ma défiance à l'égard de ~~tous les~~ ^{Tous les apparences.} ~~êtres.~~

Peut être devrais-^{je} faire entrer également, dans les origines de cette défiance, ma manie de grimaces. A défaut de niches, c'est aux grimaces que je me plaisais. Et de tous les jeux celui qui m'amusait le mieux, c'était celui qui ~~m'amusait le mieux.~~ Et ~~de tous c'était celui~~ qui consistait, après avoir tourné sur place, à s'immobiliser dans l'attitude la plus ^{protégée} ~~que possible.~~ Nous appelions cela: les grâces. La facilité ~~avec~~ avec laquelle on y inventait des poses et des expressions monstrueuses me confirma dans le peu de confiance que les faux

sourires des miens me prouvaient, à l'autre qu'il fallait opposer aux ^{pièces} apparences du monde. De quelque côté que je me tournasse tout me paraissait inventable, imaginable à volonté. ^{Or} tout artifice me blessait; tant ~~à~~ je cherchais, sans m'en douter, quelque chose de plus essentiel que ce que la nature même pouvait me présenter. Je le répète: il m'était impossible de penser que chacun ne fût pas exprès d'être tel qu'il était. Et il me ne suffit pas de dire que la nature m'échappait parce que j'avais été élevé loin d'elle et qu'on m'avait toujours appris à me ^{m'en} fier du peu qui ^{aurait} pouvait parvenir. Non! cela n'~~avait~~ pas suffi encore à m'enfermer dans mon aveuglement. ~~Et~~ y fallait ces dents de mon père, ces ringuères après les repas, et la chevelure noire que maman portait par dessus ses ^{invisibles} ~~précoces~~ cheveux blancs. Il fallait mille petits ~~détails~~ de la vie quotidienne pour achever de m'enfermer dans cette abstraite passion qui remplaçait en moi toute vie passionnelle. Je l'ignorais, ^{mais} au fond, ~~mais~~ ce qui me manquait surtout, c'était le sens de l'incarnation. Et tous mes goûts s'en ressentaient. Cette déficience ~~de~~ capitale éclairée, je crois, mieux qu'aucune explication les raisons qui, aux ^{carrefours} de tant de routes, m'amenaient toujours à choisir les moins amoureuses et les plus inhumaines.

J'étais fasciné par les apparences sur lesquelles mon regard se posait et je doutais qu'il y eût de la vie par dessous. Tout jouait devant moi dans une équivalence pareille à celle où l'on nous avait accoutumé à réduire nos sentiments. Mais que je poussai plus loin: jusqu'à ne plus accorder aux êtres, rien d'authentique. Tout obstacle à une certaine perfection

m'irritait comme une injure personnelle. Ou plutôt comme une plaisanterie dont je desirais surtout qu'on ^{sût} soit que je n'étais pas ^{de} despe. Et à la comédie que le monde ainsi se jouait sous mes yeux, je répondais en demeurant dans le secret de mon coeur le spectateur qui ne se laisse pas faire.

intervalles

Il me semble pourtant, que tout ce que j'ai connu m'habite encore. J'en suis encore fasciné. Il est vrai qu'au sentiment d'avoir ~~jamais~~ beaucoup vu, s'ajoute celui de n'avoir pour ainsi dire, jamais rien touché. Comme si le mal eût toujours été pour moi ³ la douceur, ² l'abandon, ¹ la faiblesse. Et que je me sois toujours efforcé de les fuir. Oui, j'ai toujours détesté la ^{douceur.} faiblesse. Je ne ~~xxx~~ voyais en elle que ruse. Sauf celle des enfants qui me devint assez vite très douce: Lorsque je découvris en moi un goût de la fraîcheur auquel répondaient leurs yeux, leurs regards, leurs gestes sans apprêt. Mais même alors je n'osais pas non plus les toucher. ^{Peut-être trouverais je} ~~Je crois qu'il me faudrait~~ ~~rechercher~~ l'origines de cet éloignement de toute caresse et jusque du moindre contact, dans un épisode de ma première enfance qui est encore planté dans ma chair. Nous avions loué cette fois une villa au bord du lac d'Evian. Et j'allais souvent au tennis, au bas du jardin, de l'autre côté de la rue, pour "faire des balles" avec d'autres enfants. Mes frères jouaient en compagnie d'amis qui, à la distance qui nous sépare, me semblent avoir été beaucoup plus âgés, qu'il, ne l'étaient. Ils devaient avoir dans les environs de 15 ans puisque moi même en avais moins

79

de dix. Je reverrai ^{toujours,} ~~sans doute~~ ~~longtemps~~ avec ^{une} ~~une~~ étrange pré-
 cision le petit réduit ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ où l'on s'habillait ~~et où~~
^{je me} ~~et où~~ ~~je~~ trouvais enfermé un ^{matin} beau jour avec deux de ces jeunes
 gens. ^{Je me les} ~~Je~~ ~~me~~ ~~les~~ rappelle distinctement. Ils s'appelaient Bardeau.

avec leurs foulards noués autour du cou, les boutons qu'ils avaient ^{des boutons}

sur le visage; et ~~ils~~ ^{su} ils étaient abondamment. La petite cham-
 bre était sombre. Ils saisirent mes mains, les promenèrent sur
 eux. Je n'en éprouvai pas l'étonnement révélateur qu'ils en at-
 tendaient sans doute; mais une certaine panique qui me paralysa.
 Bien entendu, je ne m'en ouvris à personne. Et je croyais, non
 pas avoir fini par oublier cet incident, mais par n'en avoir
 éprouvé rien de fâcheux. Ne me fallut-il pas attendre près de
 dix ans encore, avant d'avoir quelque notion sur moi? Et c'est
 bien là la meilleure preuve que mon innocence n'avait pas été
 entamée. Mais je me demande ~~cependant~~ si ce n'est pas à ces ca-
 resses, liées à tant ^{equivales clandestines,} de précautions que je dois de n'avoir jamais
 plus osé toucher ^{qui coupé} personne fût-ce pour sentir la douceur d'une
 joue, ~~fût-ce~~ ^{ok} pour prendre un camarade par le bras.... Depuis lors,

je me revois, isolé, incapable d'un véritable lien ^{ce} fût-ce avec
 moi-même. ^{du point de vue de cet incident il me semble que} ~~Je~~ ~~veux~~ ~~dire~~ ~~que~~ ~~jamais~~ je ne me suis plus ^{avais} même tutoyé,
 comme on ^{est} ~~accoutumé~~ ~~quand~~ on se parle à soi. Et ^{même} ~~quand~~ si, pour ~~une~~ ^{quelque}
 bévue par exemple je me prends à témoin et m'accuse moi-même,
 au lieu de m'adresser la parole comme à quelqu'un d'intime et
 de me dire: ^{que} "comme tu es bête" je me lance une injure imperson-
 nelle, ^{Je me dis "imbécile"} comme à un étranger, comme si j'étais un étranger pour
 moi. ^{hille} ~~Et~~ ~~cette~~ absence de familiarité, de privauté, que je ~~pens-~~

80

~~Je~~ jusque dans mes rapports avec moi, ~~se~~ manque de caresses et d'enveloppement, ~~je les fais remonter à l'épisode du tennis d'été~~

c'est comme si je ne pouvais plus m'empêcher de reconnaître

~~Il me semble que c'est là que j'ai vraiment commencé de découvrir~~

reconnaître une gravité coupable à tous mes gestes. Jusqu'alors

je m'amusaiss à tirer les cheveux de ma soeur, à pincer les uns, à monter sur les genoux des autres. A tenir compte enfin de ce que m'entourais. Sans être encore en proie à mes ~~souffrances~~

inquiétudes et à cette crainte du soupçon où la découverte du plaisir devait me jeter, je me suis senti ^{vraiment} à partir de ce moment

séparé (de moi-même) et du monde par un hiatus toujours béant.

Comme si mes mains ne pussent plus se délivrer du souvenir de leur involontaire exploration. ^{et cette} gêne, que j'éprouvais à voir mes gestes se profiler sur mon propre fond me rendit vite mes faibles désirs étrangers....

donc

Sans le vouloir, je m'habituai à discerner dans toutes mes pensées, comme dans toutes les paroles que j'entendais, des contradictions latentes ~~xxx~~ qui m'interdisaient de m'engager. *D'y tenir.*

D'en croire l'un ou l'autre

D'y croire. Je ne m'engageai du fond du coeur en rien.

Et cependant, à chaque instant je me trouvais momentanément absorbé par le lieu où j'étais, par ce qui m'occupait, livré à un mimétisme involontaire et dévorant. Je feignais de vivre comme une rivière, qui, à force de refléter les paysages qu'elle traverse, finirait par n'être plus de l'eau. Mais, à travers mes changements, qu'eut-il subsisté de durable, si les états auxquels je me confondais successivement du fait de de ma famille, du lycée, ne se fussent étendus sur des temps un peu longs?...

plus à la mort que je croyais à ma vie.

se que je ne croyais à ma vie.

Je ne plus ai l'air de ça

~~Je ne pensais d'ailleurs pas plus à la mort~~ L'instant présent me suffisait, comme dans les songes où ce qui fut ne se survit pas et où l'inquiétude de ce qui sera ne perce jamais. Tout était songe pour moi. A commencer par moi même. Me laissant emporter avec docilité, je m'identifiais ainsi à mes jours. *Sans* Et la réalité se confondait à l'image que je me faisais de ~~sa~~ *son attitude* simplicité singulière. Tout me semblait faux de ce qui ne ~~me~~ s'y réduisait pas. Comme ma vie n'avait rien d'étrange, je croyais qu'il en devait être ainsi de la vie de chacun. C'est pour quoi j'en voulais de leur obésité aux obèses, de leur force aux ~~athlètes~~ *seus bien portants, comme* de leur pauvreté aux pauvres, *ou* de leur crimes aux assassins. J'étais convaincu que de telles excentricités de leurs auteurs n'avaient d'autre motif que le désir de n'être pas comme les autres. J'étais d'un conformisme cruel *et aveugle et* passionné. Mais le modèle auquel j'entendais tout ^{réduire,} c'était celui de mon inerte médiocrité. Je n'en connaissais point d'autres. De sorte que ceux qui ne s'y ~~soumettaient~~ *soumettaient* pas, me semblaient ajouter, au mensonge inconscient de toute créature, le désir, volontaire, cette fois, et exaspérant, d'épater leur voisin, de m'épater. ~~E~~ Eprouvant à leur égard un peu des sentiments qui me rendaient les femmes si lointaines, je ne me sentais attiré que par ceux qui avaient le bon goût de ne pas s'écarter trop de ma propre forme. De ne pas trop me démentir. Ceux qui pouvaient plus ou moins ressembler à celui que j'avais été, ou à celui que ~~j'~~ j'aurais lais devenir. Et je me constituais ainsi une espèce de famille plus ressemblant *que* ma famille, dans le désert de ma vie.

réfléchir.

Une famille avec laquelle je vivais sans intimité, mais qui n'allait plus cesser de m'accompagner, de me suivre. En fait j'étais seul avec mes propres reflets autour de moi. De plus en plus seul au milieu d'une nature que je ne voyais pas. Et des miens qui m'étouffaient. Tout contribuait à m'asphyxier avec une lenteur continue. Si bien qu'à partir de mes 10 ans je me trouvais voué à la solitude, sans plainte, sans caresse, sans geste, et sans cri.

... C'est quelque temps ^{déjà} que je découvris sous leur aspect le plus mort-dans les musées, les arts plastiques. Et surtout tout la peinture. Mais, comme pour ~~me~~ m'empêcher d'y trouver encore mon salut, le sort m'avait fait daltonien. Aussi la beauté à laquelle je fus capable de m'élever, il m'était impossible de m'en rappeler ^{la vie} les nuances, la couleur. Les formes que jamais se réduisaient à un simple jeu de lignes, ^{ou de volumes} c'étaient les idéogrammes d'une langue inconnue que j'allais, grâce à la poésie, rechercher maintenant dans la nature. Car, ^{seule} c'est la poésie qui me délivra. Dans la mesure où je pus croire, avant de connaître Dieu, que j'étais enfin délivré. Ah! elle fut terriblement laïque, ma jeunesse - ~~à~~ égale distance des héros et des saints que j'ignorais également. Si la poésie n'avait ~~si~~ fait un jour irruption, je me demande dans quel fond de commerce j'eusse échoué. N'est ce pas déjà dans un fond de commerce qu'au sortir du lycée on m'avait fait entrer? Et ~~je~~ je m'en accommodais bientôt comme de tout. Je ~~devis~~ ^{devis} vite un excellent jeune courtier; avec tout ce que cela comporte de mensonge et de bassesse. Mais quelques livres, puis la guerre, avant que je me fusse trop en-

Handwritten note: ~~Handwritten scribble~~

raciné, firent heureusement chavir^{er} tout. Je ne serai jamais assez reconnaissant à la guerre de ce qu'elle a fait pour moi. Elle acheva le travail ~~à~~ que James Whitman, quelques autres encore, venaient à peine d'ébaucher. [Je me rappelle mes premières lectures de Whitman. Je les faisais en anglais. A haute voix. Et, moi aussi, sur "la grand' route".-----

Qu'avais je connu jusqu'alors de la littérature à part ce qu'on nous en avait inculqué au lycée et qui, je l'ai déjà noté, n'avait pas eu la moindre action sur ma vie? Je me souviens, au fond de mon enfance, ~~de~~ d'un certain Philéas et Chantrouille ~~nille~~ où l'homme trop maigre et l'homme trop gras étaient ~~soffocant~~ ^{ba} fucés. C'est ^{savamment} vraiment le premier livre qui m'enchantait. Et qui sait dans quelle mesure je ne dus pas à ma secrète cruauté, à l'inconscient ~~sa~~ ^{idiot} avec lequel je réproavais, j'exérçais tout ce qui s'éloignait de ma norme, de prendre un tel goût à ce livre sans qualités. C'est comme la famille ~~de~~ Fenouillard, le Sapeur Camembert. Ils me vengeaient a mon insu d'un monde qui n'était pas assez ^{s/} concienieux pour me ressembler. J'avais de la volupté, tout enfant, à me livrer à ces cruelles farces. Le style, je m'en fichais bien. Je ne savais même pas en quoi ^{ben} cela pouvait ^{en moi} consister. Ce que je demandais aux livres, c'était de faire crépiter ~~une~~ petite ~~étincelle~~ ^{étincelle} de sarcasme, de plaisir, de mépris.

Puis vint, non pas Jules Verne, qui m'ennuyait, avec sa précision, avec sa volonté toujours tendue. (Je n'avais aucune part à ses raisonnements.) Mais Paul d'Ivoix ^{y/} qui, à l'extrême opposé de mes farces, ~~me livrait~~ ^{m'offrait} un lyrisme coloré, un mouvement

qui se prenait pour fin, ~~sans rien de concerté, et avec cette~~
~~aisance que j'admirais par dessus tout (par ce qu'elle me man-~~
~~quait sans doute.~~ Il me tint lieu de poésie jusqu'au jour où
je découvri^y en brochures hebdomadaires impatientement attendues
ces histoires qui n'en finissaient plus ~~à l'heure~~
de Nick Carter et ~~aux~~ des premiers gangsters américains. ~~Et~~
~~longtemps~~ mon cœur fut pris. ~~par~~ L'obscur penchant qui me
faisait dénier à l'individu, avec une espèce d'inconscient a-
charnement, toute raison d'être, tout droit à l'attention, à
la vie ^{- s'y anouvissait avec} ~~me faisait y trouver~~ mes déluges. Je jubilais de voir
ceux qui composaient ces groupes opposés, tomber sur un simple
coup de revolver, disparaître dans des trappes qu'il suffisait
de tirer, un instant, pour qu'ils s'y engloutissent. Oui! il me
semble que c'était vraiment là ma délectation. Plus que le dé-
ploiement de leur ingéniosité, cette fragilité avec laquelle
il finissaient tous par périr. [Touché] à l'insignifiance de la
mort, ^{de la vie} ~~à l'insignifiance des êtres~~ c'est cela qui me comblait.
Et ce que je demandais à mes lectures c'était toujours que
les individus comptassent moins que le ^{rebon} ~~dissen~~ment de
leur histoire. C'est son mouvement indéfini qui me grisait.
[Jamais ^{les} ~~les~~ récits courants, ni M.me de Ségur, ni les contes de
fées, ne m'avaient valu la joie que ces bandits m'apportaient;
la terre me devenait, grâce à eux, un domaine où les existences
étaient interchangeable. L'histoire ^a ~~sinte~~ non plus ne m'avait
~~ne~~ jamais touché à ce point: d'abord parce qu'elle dépendait de
mes leçons. Et puis, Dieu s'y occupait un peu trop des hommes

Parony

de ~~prix~~ à leurs ~~ex~~ amours. Qu'on réservait ces amours aux ~~féeries~~,
je l'admettais. Mais que des gens comme tout le monde discutassent à n'en plus finir sur ce qui ne pouvait durer ~~qu'un temps~~
~~si court~~ cela dépassait les bornes du permis. Et je ne sais pas
dans quelle mesure, mais ^{je} doute si elle ne fut pas très forte,
l'effroyable bêtise de tant de livres qui me tombèrent sous les
yeux ne contribua pas, elle aussi, à m'éloigner encore des femmes
et de l'amour. L'amour était décidément indissoluble de la vanité,
^{de la sottise,} (de la fourberie du mensonge et) de l'ennui. Qu'on ^{peut} ait a-
voir un désir si violent d'un être après tout pareil à n'importe
qui, et que cela remplît 300 pages cela me rendait étranger à tous
tous les livres à succès: de la Petite Illustration ^{théâtrale}
aux romans de chez Fasquelle et de chez Calmann-Lévy. (Et pourtant
je convenais difficilement que tout cela fût ^{niaiserie;} ~~sottises~~ tant, là ence-
re, mes incompréhensions me forçaient à douter d'abord de moi, ^{de ma} ~~de~~ ^{pensée.}
Je ne comprenais pas pourquoi j'étais en marge de ce qui faisait
l'intérêt de tant d'êtres. Mais enfin j'y étais. Et j'éprouvai
un vrai soulagement quand un camarade m'ouvrit la porte d'une
littérature où il ^{n'} était enfin plus question de tout cela; où l'u-
nivers ne se réduisait plus à tourner autour des amours faciles
ou difficiles ^{mais toujours ennuyeuses} d'un monsieur et de son objet, ^{et} des charmes ou
des difficultés de leurs rencontres. Je découvrais Mallarmé, Clau-
del. Je les buvais d'un trait. Et je me souviens d'un après mi-
di de soleil, à la campagne, où je lisais à haute voix auprès
d'un champ dont les blés frémissaient la danse devant l'arche.

Ce furent là, mes premières tendresses. [Ces hommes, qui s'exprimaient dans un langage qu'eut dû me dérouter, Voilà que je les entendais du ^{premier} ~~1er~~ coup. Ils me livraient le monde. Et, quand ils parlaient de Dieu, j'écoutais sur un autre registre l'univers. Leur répondait Dieu, c'était tout ce qui m'entourait; c'était ce champ de blé et ces coquelicots, le ciel bleu où des nuages légers couraient. Ce que jamais n'avait pu faire la peinture, bien qu'elle eût fini, elle aussi, par ^{not} ~~boulever~~ ^{seborder ses sujets} quelques mots y parvenaient, un simple jeu de vocables. Ah! je n'étais décidément accessible qu'à cette sorte de beauté. Et je me disais que j'aurais pu mourir sans connaître ce secret amour qui me dépassait, que j'appelaⁱs maintenant, et qui me répondait. Je le portais donc en moi depuis toujours? Mais ^{il} ~~lui~~ avait fallu un hasard pour jaillir. Je me sentais poète moi aussi. Et, ~~tant~~ ~~honteusement~~, je me mis à écrire. Il me semblait que j'avais tout ce qui passait à portée de mes yeux. Et ~~que~~ ^{pour} ~~tant~~ je n'avais rien à dire. Mes exaltations tenaient plus du vertige, que du discours. Quand j'essayais de les presser, il restait entre mes doigts quelque descriptions incolores. Mon plus grand plaisir c'était encore de me promener. C'était de me livrer ~~au~~ à l'enchantement des saisons et des jours. Je découvrais le monde d'un regard émerveillé. Comment avait il pu m'échapper si long temps? Mon désir de liberté se ~~me~~ ^{me} ~~fait~~, se fondait à mes amours. Je ne discernais plus très bien l'ivresse que me donnait ^{en} les choses et celle qui montait de mon propre fond. [A quel point je devins sensible aux vulgarités de ce qui m'entourait, à l'existen-

de la vie. Il n'y avait plus moyen de m'exalter cette fois. Il fallait que la tâche de chaque jour fut refaite tous les jours. Il fallait chauffer le café - aller chercher du bois. Il fallait bêcher et creuser. C'étaient les premiers temps de la guerre. On dormait dans des granges. J'ajoutais à ma maladresse l'impréparation de toute l'armée. Mais eux, du moins, ces paysans, ils se pliaient à la nécessité. Ils l'acceptaient avec le sourire, comme ils savaient porter leur énorme sac. Pour moi, qui avais follement demandé à quitter la caserne au bout de 3 semaines - et à qui on l'avait follement accordé - je courbais sous le poids de tout. Et je me rappelle, n'en pouvant plus, avoir cherché un soir, au repos, dans mon sac, ce dont je pouvais alléger ^{en le m'écrasant} ~~un peu la charge~~ qui m'accablait. C'est à n'y pas croire - tant cela suppose d'absurdité, d'attachement, de cécité, d'inconscience, - mais la seule chose que je trouvais à jeter, ce fut la plus indispensable: le léger bandage dont je pouvais avoir besoin d'un jour à l'autre. Mais quoi! je ne me possédais pas. Je ne voyais pas à deux pas devant moi. Je marchais comme un automate, dans un demi sommeil où j'entendais seulement mes camarades m'insulter. Ah! j'étais loin de St Malo où je m'étais engagé pour voir encore la mer avant de partir - avant de mourir, m'étais je dit - (dans la mesure où je parlais, dans l'abstrait, d'une mort à laquelle je ne croyais pas). Cette fois il fallait marcher et je ne savais pas marcher. Il fallait tirer et je ne savais pas tirer. Il fallait être prêt à faire face à tout ce qui se présentait ~~à~~ d'insolite au cours des journées et des

90

nuits. Et ~~en vérité~~, je ne savais rien faire. Je ne savais même pas tenir ^{un outil} ~~un~~ mon tel. J'étais un incapable jeté par le sort dans un monde contraire. Et ce sort, je me l'étais composé à moi même. Ma totale incapacité à prévoir, n'avait alors d'égale que mon incapacité à remettre quoique ce fût. Toute mon enfance était donc venue aboutir, parce que je l'avais désiré et voulu, à ce martyre que j'endurais du fait de mes camarades autour de moi qui avaient mille raisons de m'en vouloir et de me bousculer. Je ^{just} ~~qualifiais~~ de toutes les manières leur cruelle inimitié. ~~Je ne savais littéralement rien faire.~~ ^{pour le moins de mes dix doigts.} Ah c'est à toute mon enfance, à toute ma jeunesse qu'il me faut reprocher à présent ce que je fus; ce que je suis. A la classe à laquelle j'appartiens et que je répudie. Nous avons perdu contact avec les choses. Et ce que nous disons même n'a plus de lien avec la terre. Tout me prouvait que je n'avais appris ^à avoir le monde qu'en reflet, dans les mots. Et pourtant, loin de m'en repentir, à peine la guerre finie pour moi, je me livrai de nouveau sans réserve au ^{gout} que je venais de leur découvrir. ^{En vérité je n'avais rien compris à ce que mon passage aux armées aurait pu m'enseigner.}

Je n'avais rien compris à rien. Pas plus à mes déceptions qu'au danger. Pas plus à mon contact avec d'autres hommes qu'à la parole mystérieuse que j'avais entendue un jour. Nous avions dû quitter notre tranchée trop bombardée; et je me trouvais brusquement seul au milieu d'un champ que la mitraille criblait. Et voilà que, tout à coup, j'entendis une voix me murmurer à l'oreille "Tu seras sauvé si tu m'aimes". Je compris que c'était une invitation à croire. Mais je m'y refusais. Je pensais encore que

91

le choix entre croire et ne pas croire dépendait du sens de notre dignité. J'étais si étrange, ^{à la} ~~à~~ ^{tout} ~~la~~ foi! Aussi, dans le danger qui m'entourait m'eût-il paru indigne de me renier. J'étais un être purement abstrait et, ~~en même temps~~, bourré d'orgueil. Un jeune juif, qu'on ne voit que la juiverie familiale n'avait pas encore en le temps de défaire ~~xxx~~ à son image. Et je me promenais ^{ainsi} avec mes abstraits passions, ^{avec} ~~et~~ une impertinente, une imperturbable ignorance ^{de la} ~~de~~ surnaturel.

~~Mais~~ Si je ne m'intéressais pas non plus aux hommes en particulier, par contre j'avais une grande foi dans le progrès indéfini de l'humanité en général. Ignorant d'un même cœur la réalité et le ciel, je célébrais l'homme en soi. ^{Je lui confonds avec lui.} Au fond, je n'ai jamais que la poésie, ^à cause de cet amour précisément dont elle regorge. Un amour qui n'a pas besoin de se donner pour croire qu'il existe; sa ferveur ^{se} ~~le~~ dispense de sacrifier. Moi aussi, je pris mes exaltations pour des communions. Et les Nourritures terrestres me valurent des ^{en} vêtements enchantés. C'est par ces voies artificielles que grandit en moi un détachement du monde qui n'était ~~en vérité~~, qu'une indifférence profonde à la douleur des êtres. Ah! cela je puis en témoigner: la souffrance des autres ne m'importait ^{guère} ~~guère~~. J'étais indifférent à tout, sauf à ma propre joie qui, d'ailleurs, se nourrissait sans peine de toutes les douceurs que mes yeux, que ma peau percevaient. Je prenais exactement le chemin opposé à celui qu'il eût fallu suivre pour m'enraciner un peu dans la terre des hommes. Mais c'était bien mon dernier souci. J'étais enfermé en moi. J'étais

(là

encore plus enfermé dans ma joie qu'en moi même. Dans une fal-
 lacieuse joie qui se développait loin de tout contact, au long
 des poétiques déroulements que j'^{i/}avais. La vérité était lyri-
 que; et j'étais certain qu'elle n'avait pas besoin d'être con-
 firmée par les faits. [Lorsque, parfois, je rêvais de posséder
 pour moi seul, un grand parc, ce n'était pas en vue de mon
 confort. Ce n'était pas même pour posséder authentiquement quel-
 que chose de vrai. Je n'ai jamais eu le sens de la propriété.
 Surtout de la propriété foncière. C'était pour pouvoir m'ima-
 giner à l'abri des importuns, dans une solitude exquise. Le pro-
 pre de mes ivresses, c'était de ne pas se concevoir partagées.
~~J'étais bourré d'orgueil; mais plus encore peut être~~ Sous des
 apparences bénignes, ^{j'étais} un monstre d'egoïsme, avec une telle indolen-
 ce, un tel manque d'agressivité, que j'avais l'air du plus ten-
 dre, du meilleur, du plus accessible des êtres. En vérité de moins
 en moins touché par rien d'humain. ~~xxxxxxx~~ Mais il allait ^{me} falloir
~~xxxxxxxx~~ un étrange reveil pour ~~se permettre de~~ m'en apercevoir.
 [Jusqu'alors je continuai ma petite existence, comblée de plaisirs
 littéraires. Je ~~ne~~ ^{me} livrais aux mots des autres, à ceux que j'a-
 vais l'ambition d'écrire. Pourvu que j'eusse cette ~~figure~~ ^{figure} là et
 la certitude intime de ma gloire future, le reste du monde aurait
 bien pu crever. Je ne ~~tenais~~ ^{ne} tenais à rien. Mon inquiétude augmen-
 ta quand mes désirs sexuels s'éveillèrent. Il me sembla ~~que~~ ^{que}
 le monde entier m'épiait. Ma mère d'abord. J'étais persuadé qu'
 elle était toujours derrière la porte pour écouter ce que je di-
 sais, ce que je faisais. Je n'osais plus élever la voix. Je m'i-

93

solais chaque jour davantage. Je prenais ombrage de tout. [C'est
dès avant la guerre que ce malaise encore inexplicable et vague
avait commencé. Je me rappelle en particulier avoir alors ren-
contré ~~aux~~ théâtre un jeune provincial qui écrivait ^{lui} aussi.
Nous nous étions tout de suite entendus. ~~xxx~~ Mais il avait ^{quelques}
^{sept} ~~ans~~ de plus que moi; et ma mère me le fit bientôt remarquer,
d'un ton ambigu qui me blessa. Elle avait ^{donc} réussi à gâter ce com-
mencement d'amitié. L'animosité que j'~~en~~ éprouvai à son égard
est toute vive encore dans mon cœur. Cependant l'effet de son
admonition, c'est que je ne revis ^{plus} mon ami de passage pour ne pas
me prêter à de tels soupçons. Ma défiance ^{des} êtres s'accompagnait
de cette gêne imbécile à l'idée qu'on se défiait de moi. C'était
de ce double sentiment que mon malaise s'entretenait. Et ~~il~~ n'al-
lait pas me quitter de si tôt... [La vérité, ^{en fait} c'est qu'on n'avait
aucun sens de ~~la vie intérieure~~ ^{sexuelle} à la maison. Pas plus que de la
~~vie sexuelle~~. On ne s'inquiétait guère de la liberté de penser,
de parler, d'être soi. Et je vivais encore, lors de ce tardif
incident, dans la conviction intime que ma propre existence ne
m'appartenait pas. Dans quelle mesure n'était ce pas ^{la} chez nous
un reste de Ghetto? Sans avoir rien à nous dire, sans rien de
commun, nous vivions comme en fonction les uns des autres. Et que
je pusse être soupçonné d'avoir une existence à moi, m'était ~~le~~
~~plus~~ plus insupportable que l'idée d'un acte, auquel je ~~ne~~ ^{n'avais pas} songé
~~jamais~~. ~~M~~ ^{La} notion de péché m'était aussi inconnue
que celle de sacrifice ou de pénitence; cela n'était jamais en-
tré dans l'enseignement de la maison. Si quelque chose me dé-

94

tournait de mal faire , c'était, au plus, un certain besoin d'harmonie que j'avais . Et où je ne suis pas éloigné de voir l'origine de cette espèce d'exhibitionnisme intellectuel qui m'est devenu si familier. Au fond rien ne m'a jamais paru pire que la duplicité. Et j'appelais duplicité, ^à jusqu'à l'insuffisante clarté des apparences que je livrais. J'avais follement besoin d'être approuvé, de plaire. Et, par une contradiction malheureuse, il me semblait que l'on devait s'ennuyer toujours avec moi. J'avais si peu de choses à dire sur ce que je voyais être le fond de toutes les conversations. J'avais sur-tout si peu de choses à dire hélas! aux jeunes gens avec qui je rêvais de m'entretenir.... Ne pouvant ^{me} passer de la sympathie, fut ce de la concierge ou de la blanchisseuse, et souffrant à l'idée que ~~qui que~~ ^{qu'on} ~~ce fut~~ fût susceptible de penser, du mal de moi derrière moi, ma faiblesse ne laissait pas de s'accomoder du mépris que je nourrissais pour tout le monde. Et c'est sans doute que la pensée des autres m'importait bien moins, quoiqu'il en parût, que le souci de ma réputation, de mon image. Sous l'humilité de mon désir de plaire se dissimulait mal une imbécile vanité. C'est elle ^{qui me} ~~qu'une~~ faisait souffrir de la moindre ^{apparence d'une} atteinte à ^{une} perfection que j'étais sûr de posséder, laïque, formelle et dont on nous avait fait à chacun à la maison ~~une espèce de~~ ^{un devoir} ~~de~~ ~~devoir~~. ~~Et~~ ~~le~~ ~~fond~~ Tout se tenait chez nous. Et sous divers aspects jouait cet unique besoin de paraître parfait. D'une perfection ~~où la~~ ^{elle} nature ~~n'avait pas accès~~. Mais tandis que mon ~~pure~~ ^{pure} y trouvait ~~ce qu'il lui fallait~~ ^{fulle}.

95

un aiguillon à devenir riche sans délai, pour éblouir, en dépensant beaucoup, moi que je recherchais la perfection ^{plutôt} était négative. Elle ~~consistait dans l'image du~~ ^{était celle d'un} gentil garçon entouré de l'estime de tous. De cette ~~estime~~ ^{estime} là, je ne pouvais plus, moi non plus, me passer. Mon orgueil, je le mettais dans l'assurance avec laquelle je me ~~me~~ flattais de n'avoir pas besoin des ~~autres~~ ^{autres}. Car telle était ma constante absurdité, qu'à la fois je me jouissais de ne dépendre ~~de personne et de moi~~ ^{de moi} et souffrais de la plus légère désapprobation. C'était un continuel combat entre ma suffisance et mon insuffisance. ^{comme si ma femme} Inhumaine ne pût aboutir en fin de compte qu'à ce ^{triste} conflit. Et que ~~celles-ci~~ ^{ces 2 tendances} pour opposées qu'elles fussent, dussent ~~deux fois~~ m'ensevelir également dans ma solitude effrayante. J'ai déjà essayé, à propos des femmes, de tracer quelques traits de cette misère là. Je voudrais achever de me peindre et de me dégoûter de moi en l'interrogeant davantage. Je ~~ne~~ trouvais donc rien à dire ^{à personne} qui que ce fut. On appelait cela, chez moi ~~timidité~~, timidité! On m'y ~~enfermait~~ ^{enfermait} en l'approuvant. Et les tristes rougeurs qui me gagnaient pour ~~un rien~~ ^{rien} et me ~~faisaient~~ ^{sur} grosse gouttes, on me promettait que ce la passerait. C'était, me disait on, un charme enfantin qui s'attardait dans mon adolescence. "Moi aussi," disait ma mère, ~~quand~~ ^{quand} tout aurait dû l'enciter au contraire à s'inquiéter du peu de goût que j'avais à fréquenter qui que ce fût. Je craignais d'ennuyer. En vérité j'avais peur de tomber au dessous de l'idée qu'on se faisait de moi; car, ~~dès~~ ^{dès} ma

96

jeunesse, et de plus en plus à mesure que j'avançais, cette crainte d'ennuyer ^{ne fut} ~~à~~ ~~taut~~ qu'un simulacre, l'habile déguisement de ma vanité permanente. Dont seule la foi parvint à me tirer ~~un peu~~ ^{un peu}. Mais quelles étapes ne m'a-t-il pas fallu d'abord franchir! Et tant de vestiges leur survivent, ^{encore}. Ce sont ces vestiges que je voudrais balayer. Fut ce au prix d'un retour douloureux sur mes pas. Et que du moins, par une pleine franchise, je leur enlève le peu d'enchantement qu'ils ont encore.....

Mais Je ne sais pas où commencer. Tout est si mêlé dans mon coeur! Si difficile à dire.....

~~Rapport~~
L'apanuilli de
vieux homme

II

97

copié sur le cahier
p. 183
voir 181-183 - 150 -

Je ne sais ce qui, de l'extérieur peut apparaître de plus constant au long de ma sombre jeunesse. Mais, ce qui me semble, ~~maintenant~~ ~~que j'y suis attentif~~, avoir pesé le plus lourd, c'est le culte des apparences qu'on entretenait en famille. Je m'en imprégnais lentement sans songer même à m'en défier tant ma docilité était grande, ~~tant surtout je me trouvais aveuglé~~. Aussi m'est-il difficile de déterminer avec précision le moment où l'enfant que j'avais d'abord été, exubérant et bavard, se plaisant à rire, à faire des niches aux uns et aux autres, à sauter sur les genoux de sa maman devint un garçon timide et renfermé incapable de croire en qui que de fut, de s'abandonner jamais. [Ce qui n'est pas douteux c'est qu'on avait le goût, à la maison, des convenances familiales ou mondaines. On en vivait, on en mourait. Et nos parents avaient beau nous aimer, ce n'est que de ce lien artificiel qu'ils nous unissaient à eux. Il me fallut pour m'en délivrer des années d'efforts et mêmes quelques miracles imprévus. [Je ne crois pas ^{avoir idée} que je poétise à l'envers ces commencements inhumains de ma vie. Le souvenir de mon ardeur à partir dès le début de la guerre, s'il me rappelle quel amour je portais à mon pays, (car c'est dans l'arme la plus dangereuse que je m'engageais) fut suivi d'un trop grand désir d'habiter à mon retour loin des miens, pour que ma double impatience ne me force à penser à l'état familial où j'étouffais et que le besoin d'en sortir n'était ~~pas~~ pas étranger à mes décisions les plus violentes. [Quel était donc ce culte des apparences si sournois que je ne le discernais même pas, si pesant qu'il finit par me priver de toute joie ? Je l'ai déjà noté : c'était d'abord

~~Une~~ obligation de faire figure dans le monde, qui se manifestait sous son aspect le plus bête aux réceptions de maman. Mais qui était partout : jusque dans l'importance attribuée à la porte cochère quand il s'agissait de choisir un appartement. Et je me rappelle que je l'éprouvais moi aussi, précisément sous cette forme imbécile, tant j'étais malléable, superficiel, inconsistant. Et que ne fallut-il ~~pas~~ pour me faire prendre enfin conscience de moi-même en deça de tout ce qui s'était ajouté à moi pour me fermer mon propre cœur ! Oh je sais bien que maman en pleine force au moment de la ruine de mon père manifesta sa puissance de sacrifice, son amour pour nous ~~le~~ avec une énergie extraordinaire. Elle se mit alors ~~à~~ travailler pour entretenir la maison, nous permettre de vivre à notre aise, me permettant ~~ainsi~~ ainsi en particulier de continuer sans souci mes études. Et le fond d'elle-même, qui devait un jour finir par triompher des embûches où elle aimait se prendre, on le vit alors surnager toutes les convenances. Cependant le culte des apparences familiales ne cessait point de nous régir, à travers ces clichés qui devaient longtemps me soumettre corps et âme aux pensées ^{des miens !} aux regards, aux soupçons "Des parents ne peuvent se tromper" disait-on, "les enfants n'ont pas à les juger" "On ne fait pas de différence en famille", "tout le monde s'aime également". Et autres rengaines qui nous réduisaient à des relations anonymes. Nous étions sur l'échiquier familial des pions qui ne bougeaient pas. L'impersonnalité était de règle. C'est au point qu'il me souvient à peine d'avoir été appelé par mon nom. D'ailleurs, à part les rares amis qui nous avaient rendu service, on n'avait pas d'amis. On ne savait

pas ce que c'était. Au lieu de nous apprendre à sortir de nous pour nous livrer, nous donner, on nous habitua à penser que nous aurions à jouer un rôle dans une bataille d'intérêts et qu'il s'agissait d'y réussir. On nous apprenait à ne voir l'existence que sous cet aspect de lutte matérielle à soutenir, où le groupe familial trouve contre lui le monde entier. Et l'on demeurait ainsi entre soi par défiance des autres, par crainte de la vie. Mais sans savoir rien à se dire. Sans la moindre communication intéressante à se faire - chacun enseveli dans son petit travail. Nous existions à la façon d'un bureau où l'on se tient sur ses gardes, ^{de} plus intime y est toujours refoulé, refusé. Nous ne ^{vous} livrions que "l'avouable" le plus apparent de nos existences quotidiennes. [Mais, au fait, on ne parlait guère en famille et, une fois finis les repas, on ^{h'}avait hâte que d'aller retrouver ses occupations ou ses jouets, ^{quels} s'enfermer un peu plus dans la réclusion taciturne où l'on glissait à sa guise. Et chacun de nous se nouait ainsi en soi avec une constance infail- lible. Ce que je voudrais essayer de mettre en lumière c'est la peine que j'eus à me dénouer [En somme les questions sexuelles, intellectuelles et spirituelles existaient aussi peu les unes que les autres pour ce petit groupe qui envisageait l'univers sous l'aspect d'une maison de commerce morne et sombre où ~~il fallait surtout user d'une tactique continue pour se conduire~~ ~~sans périls.~~ Et tout de même ^{Mais} les questions sexuelles ^{tout de même} ~~au moins~~ ne pouvaient pas ne pas finir par se poser à chacun. Eh bien on faisait comme si elles ne se posaient pas. On était optimiste

l'on nous apprenait à calculer toujours et surtout à nous défier du constant calcul des autres.

chez nous à ce sujet. On était lâche surtout : on se refusait à appeler les choses par leur nom. De sorte que je suis encore stupéfait quand j'entends au catéchisme parler aux enfants de ces secrets sur lesquels on faisait planer une telle ombre de mystère. (Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai déjà dit à propos de mes découvertes clandestines. Je veux noter seulement la part du conventionnel dans la lente orientation de mes désirs. Il est évident que si l'on avait donné un peu de jeu à nos besoins plus ou moins obscurs - plus ou moins tardifs - ou si au contraire on avait un peu insisté sur les règles morales, en montrant qu'elles faisaient de l'union des sexes quelque chose de grave, cela n'aurait peut-être pas réussi à ramener des êtres anormaux à la norme mais ^{on} m'aurait à moi, du moins, épargné de dévier à tâtons à travers tant de silences et d'équivoques. Le plus grave, c'est qu'on ne nous avait guère appris que ni nous, ni les autres, avions une âme. Si bien que cette maison de commerce de l'univers devait se trouver peuplée de corps dont on n'allait plus avoir un jour ou l'autre l'idée de se servir qu'en vue de fins diversement "utilitaires"

Je me demande dans quelle mesure la jalousie avec laquelle nos parents nous dominaient n'a pas contribué à étouffer en nous les sentiments qui, en général, se mêlent à l'amour charnel. Toujours est-il, qu'en même temps que ces sentiments s'atrophiaient, nos sensualités virtuelles se trouvaient abandonnées à leur désordre propre. Troublées d'aucune inquiétude morale, nos curiosités, nos intérêts les plus matériels, toutes sortes de mobiles

et la constante obligation de niveler ce que nous pouvions avoir de plus spontané. Il était droit, mais c'est-à-dire qu'il était tout d'une pièce. Une silhouette vraiment avec tout ce que cela comporte de précis, d'exclusif, ~~et~~ de plat et de stérile.

Un de mes souvenirs les plus vifs du temps où sa rigueur pouvait encore s'exercer, c'est celui que je garde du remariage d'un oncle dont la première femme était morte dix ans auparavant en mettant au monde son second enfant. Celle qu'il convoitait à présent avait été danseuse je ne sais où. Et mon père s'acharnait contre le projet de la faire entrer dans la famille. Au nom des enfants je crois ; de la bienséance aussi. Enfin l'amour que mon oncle pouvait éprouver, qu'il éprouvait en effet pour cette femme, il le montra assez par la suite, n'entraîna pas en ligne de compte. On avait décidé chez moi qu'il n'avait pas à organiser sa vie en fonction de cela, mais à se soumettre à une règle que mon père considérait que le devoir lui imposait. Cet incident eut de longues suites dans les rapports des intéressés, jusqu'au jour où chacun, à son tour, eut à descendre dans sa tombe. Mais l'interdit qu'on avait ainsi jeté sur mon oncle eut une grande influence sur moi aussi. J'avais peut-être 9 ans. Et fus alors très frappé de l'infamie dont se trouva du même coup entourée ma malheureuse future tante, de la Vigueur impitoyable avec laquelle ce mariage dit "d'amour" avait été flétri. L'amour, cela ne signifiait pas encore grand chose pour moi ; mais c'était déjà, grâce à l'enseignement des miens, ce devait être de plus en plus

quand il s'agissait de mariages, l'élément opposé ^{sc la raison} qui ne comptait pas auprès des besoins matériels et des intérêts divers. C'était la part de l'idéal, autant dire de la folie dans la constitution des couples où j'ignorais d'ailleurs encore totalement que quelque chose d'animal put entrer. En sorte que mes parents firent plus que coup double à mes dépens en prenant ^{ce} parti si violent contre les instincts de mon oncle. Ils établirent définitivement, avec cette force que leur infaillibilité leur conférait depuis longtemps à mes yeux : 1°- que l'amour était quelque chose de bas et d'insignifiant. 2°- qu'un mariage c'était exclusivement l'univers ^{on} de deux personnes qui s'entendaient ~~si~~ bien sans doute, mais dont le seul motif était de s'entr'aider. 3°- que les femmes en général étaient des rouleurs, en particulier les non-juives comme cette préposée à la main de mon oncle et 4°.- que c'était ~~le~~ droit normal d'intervenir dans les affaires des autres pour faire respecter des vérités dont on avait la révélation et la garde. Je ne sais quels principes néfastes et variés se mêlaient encore à ces postulats dont les conséquences allaient désormais m'accompagner. Mon père était le justicier. Et en attendant de le devenir à mon tour il fallait trembler devant lui. Il fallait même avoir si peu à lui cacher qu'il importait de ne penser à rien par devers soi. J'exagère à peine. Et ainsi, le peu de dispositions que je pouvais avoir à la vie intérieure se trouvait, dans ce régime d'extrême conformisme familial, totale ent privé d'air ~~pour~~ pour se développer. Mais comme, de plus, on n'avait jamais

m

entendu parler de spiritualité à la maison , que la culture s'y réduisait à ce que les livres de classe nous en offraient, notre jeunesse, non seulement se trouva être exclusivement laïque et familiale, mais si desséchée, si racornie, que la "nature" allait être contrainte à emprunter les chemins les plus détournés pour se révéler à nous de l'intérieur sans pouvoir jamais s'affirmer à haute voix. On portait le mystérieux coupable avec soi. J'ai déjà noté les diverses façons dont il me manifesta sa présence. Si j'ai ^{pressé} (un peu la figure de mon père c'est pour compléter ce cadre où la délectation morose allait normalement s'emparer d'une proie que tous les entraînements domestiques s'étaient déjà complus à lui préparer. Certes, si j'en'avais pas été si timide j'aurais bousculé ces barrières. Mais je l'étais. Pour diverses raisons dont la moindre ne fut pas la menace de cécité dont on avait entouré ma jeunesse et qui contribua largement à la confection de ce petit personnage aux yeux de qui la plus grande honte allait être de plus en plus d'avoir à se livrer dans son intimité. Mais toutes ces contraintes n'allaient pas causer seulement une invincible gêne à ^{me} présenter à un être autrement fait que moi - non ! elles allaient aussi me valoir la paralysante impression d'être toujours ridicule en laissant apparaître à d'autres des organes cachés ou des sentiments trop vifs. C'est là je crois que tout le drame s'est joué - et peut-être n'y discernai-je pas assez la part de mon orgueil dissimulé. J'incrimine les uns et les autres. Il faudrait ne pas escamoter non plus l'obs

tacle dressé par mon orgueil au moment de me donner en spectacle
Je songe à cette étrange boursoufflure de crainte et de timidité
interposée entre les autres et moi et qui, m'empêchant de m'aban-
donner, me forçait à des retours pleins de confusion. Cette para-
lysie secrète, m'interdisait en quelque sorte de perdre conscien-
ce. Elle m'enfonçait en moi-~~elle~~ malgré moi. [Je croyais au début
de mon histoire pouvoir m'accuser d'un exhibitionnisme latent.
Eh bien non. S'il se manifeste parfois c'est par réaction, par
dépit, par compensation. Mais il est tout verbal. J'ai bien
plutôt été victime d'un inhibitionnisme où entraient sans doute
mon absurde éducation, mais où j'avais part également dans la
mesure où d'être ridicule me fait peur, où je ^{re}doute de n'être pas
moi aussi dans "mon beau rôle". J'avais toujours l'angoisse d'être
surpris en état d'inégalité ^{par rapport à} avec celui que je croyais être. Et
il ne s'agissait guère d'abord de jouer le rôle de la pureté.
Dans l'intervalle de mon adolescence il ne pouvait ^{pas} être question
d'une pureté ^(les conditions m'étaient inconnues) dont j'ignorais la morale et tout m'était permis.
Non ! le rôle que je croyais devoir jouer, c'était celui de quel-
qu'un qui craignait d'être observé parce qu'il ne voulait pas
paraître inférieur à son personnage sérieux et solitaire. Et en
manifestant des sentiments, surtout des désirs, il lui semblait
déchoir. Il y avait là comme une double erreur inconsciente et
tenace : celle de penser que l'autre m'épiait pour se moquer de
moi (et cela signifiait quelle importance j'attribuais déjà à
ma "respectabilité") celle aussi de contester dans l'univers

des sens que j'eusse besoin de qui que ce fut. Et c'était la suite de la sourde rancune engendrée en famille contre les femmes. Ainsi je ne croyais pas au plaisir dans un temps où pourtant je n'allais chercher que lui, où je n'avais aucune raison valable de ne pas le chercher toujours. Hélas ! je n'y croyais que trop. Mais le sentiment de l'amour n'y entraînait pas, ni le soupçon de l'âme. Deux corps se trouvaient en présence, leur seul but était de s'assouvir ; mais vite. Et le plus pressant souci devait être aussitôt après de s'enfuir. Peut-être à ma double erreur se mêlait aussi un remords plus mystérieux, plus profond ?

Toujours est-il que toute confiance trop intime me semblait impliquer un tel renoncement à ma façade que je n'y consentis jamais très volontiers. Je reculai souvent au moment du rendez-vous. Peur de la maladie ? entraînement d'une jeunesse trop repliée ? Comment discerner dans ma timidité ce qu'il pouvait y avoir d'égoïsme, d'avarice, d'insensibilité, de pudeur, de lâcheté ou de pressentiment ? En fait je préférais mes inquiètes poursuites à toute possession. Et c'est cette préférence qui fait l'unité de tant d'années d'où le bonheur fut si prodigieusement absent. Etonnantes années ! J'y vérifiai à mes dépens que le désir et l'amour ne naviguaient décidément pas de conserve. Mais je me trouvais peu à peu tellement réduit à mes désirs, ceux que mes yeux engendraient, nourrissaient, faisaient croître, ^{qu'}entre mon aveugle jeunesse et le moment où la réalité spirituelle s'imposa à moi il me semble avoir traversé un désert.

Mes goûts ne me portaient ~~du~~ à rechercher que la compagnie de créatures dont ^{j'étais triste de ne pas} je pensais qu'elles n'avaient aucune raison de jeter un regard sur moi ; mais à peine avaient-elles daigné me regarder, que déjà je m'en sentais las. A quel moment commençai-je d'être happé dans ce curieux engrenage ? Un peu avant mes vingt ans je pense. Or j'avais déjà le sentiment d'être ^{à gé} vieux et par suite fort peu désirable. En fait je pensais plus au désir que je pouvais inspirer qu'à celui que j'éprouvais, ^c et c'est que mon désir consistait surtout à être désiré. Non que j'eusse rien d'efféminé ni que ^{m'}effleurât la pensée de ce qu'un tel efféminement signifie - j'avais au contraire une ignorance et une répugnance instinctive à l'égard d'une pareille pensée, mais voilà ! j'étais enfermé en moi, habitué à me considérer comme inexistant et si peu entraîné par la longue éducation que je venais de subir à vouloir par moi, pour moi, ^{me m'affirmer} me paraissait impossible. J'étais déchiré en somme entre le désir d'être remarqué, et celui de ne point m'offrir en pâture à des regards indiscrets. Les désirs que je pouvais éprouver c'étaient de plus en plus de rencontres rapides, de plaisirs ^{ne} comportant point d'engagement à la fidélité. Et, bien que j'aspirasse surtout à je ne sais quelle liaison durable, profonde, la moindre constance m'était ^{étrangère} une des raisons en étaient la perpétuelle vigilance des regards familiaux. Mais il y avait encore ceci, que je ne disposais d'aucun lieu pour mes ébats, ni d'aucun argent pour m'en procurer et que jamais je n'imaginai que mon activité put avoir pour objet de m'assurer de l'indépendance dans le plaisir. J'étais si bien attaché aux miens

si passif, si peu doué pour la moindre initiative, que j'attendais je ne savais trop ni comment ni de qui la solution des difficultés qui occupaient mes jours. [Je pense avec stupeur à présent qu'un ancien camarade devait me révéler quelques dizaines d'années après, que j'étais, pour employer son expression, "le plus bel adolescent du lycée". Je ne faisais aucun cas de cette beauté, je ne m'en doutais même pas. Et puis on m'avait trop répété chez moi qu'un homme n'a pas besoin d'être beau pour que je pusse songer que je l'étais ... Alors au besoin d'aimer se substitua de plus en plus non pas même celui d'être aimé, mais une espèce de curiosité indéfiniment renouvelée et qui se nourrissait surtout de l'attente jamais comblée de hasards en lesquels ma fièvre se concentrait.

Je restais à la surface des êtres, démuné, incapable de m'intéresser à ce qu'ils me disaient, incapable de les entretenir de ce qui les intéressait et si vite inquiet de retrouver ma liberté, qu'entre la pureté combattue et les impuretés passagères mes années de jeunesse n'ont été occupées que de la poursuite d'une plénitude insaisissable qu'en même temps je souhaitais et ne souhaitais pas. [M'amusais-je même dans ces restaurants de l'enfer où j'ai passé tant de soirées ? Il me suffisait de m'y rendre pour sentir les vœux que j'avais pu faire céder à mes écoeuréments. Tout cela était si bête, si vulgaire ! Et pourtant j'y retournais emporté dans le tourbillon irrésistible d'une curiosité qui se remettait à oublier les dégoûts qu'elle venait à peine d'essuyer. Et dans ces endroits ^{humains} toute audace était permise

je n'en avais aucune. J'attendais toujours qu'on fit les premiers pas vers moi. J'étais double, avec une apparence et un corps purement masculins, d'âme féminine, avec une délicatesse qui m'interdisait de m'imposer, comme si ma présence dut être toujours à charge. La délicatesse ne jouait d'ailleurs pas seule ce jeu de ma timidité; il y avait aussi la crainte d'avoir à régler l'addition et qu'elle fut trop forte pour mes faibles moyens. ^{ne} Tout se mêlait, mais je crois bien que la cause essentielle de ces déboires dont la répétition indéfinie ne réussissait pas à me corriger d'un optimisme qui ressuscitait indéfiniment de lui-même, la cause la plus profonde de la solitude où je m'enfonçais c'était vraiment cette double nature qui se partageait le peu d'activité dont j'étais capable. Enfin je me trouvais de cette classe absurde d'individus à qui leur pauvreté ne procure pas, comme aux gens du peuple, une entière liberté de mouvements, et qui ne disposent pas non plus des moyens qu'ont les gens riches d'être libres. A cheval sur deux classes ils deviennent presque nécessairement des déclassés de l'amour, réduits à s'assouvir d'une façon plus ou moins furtive et clandestine. Car ce ne sont pas seulement nos instincts qui nous forment, mais jusqu'à ces circonstances ridicules qui dès notre naissance composent autour de nous une toile d'où nos plus grands efforts ne pourront que bien difficilement nous déprendre. Et que de cette capture des enfants les parents soient responsables, c'est ce dont ma propre histoire ne m'oblige que trop à convenir. [J'étais donc

à la fois privé d'indépendance, d'argent, de clartés sur "la question" - réduit à m'en tirer comme je pouvais; et, jusqu'au jour où je m'aperçus que la route que je suivais était décidément très mauvaise, réduit à m'en tirer fort mal.

Je vécus ainsi, pendant des années dans un état de trouble qui me plaisait. Mon but avoué c'était un amour qui constamment se dérobaît ; je crois que c'était bien plutôt la poursuite vague absorbante, continue que j'enfaisais ...

Dans quelle mesure les vieux instincts de chasse ne revivent-ils pas dans ces poursuites nocturnes où sans rien viser de très précis on goûte pourtant un si étrange enivrement ? On finit par ne plus se conduire. Et le vertige est tel qu'on se sent capable de tout. Que de fois me suis-je livré à ces affreuses poursuites au bout desquelles il n'y a plus qu'à rentrer se coucher avec le sentiment d'avoir perdu une soirée de plus ; car le souvenir que laissent ces ^{ne} après chasses / garde trace d'aucune ivresse.

Il n'était d'ailleurs bien souvent même pas besoin de beaucoup bouger pour entretenir l'inquiétude délicieuse. Il suffisait de s'installer dans quelque endroit public et sombre où l'espoir d'une rencontre s'entretient du passage des gens, de l'arrivée possible d'un objet désirable. Et puis quand il arrive on succombe à l'assaut de toutes les raisons qui se présentent de ne point faire la connaissance tant souhaitée. Il y a là comme une parodie de l'espérance; transférée sur la créature;

et qui se passe d'assouvissement ; ou lorsqu'elle s'assouvit c'est presque toujours une déception qui en résulte. En vérité c'est le culte absurde d'une espérance qui s'est prise pour fin et qui se nourrit d'inquiétudes qui renaissent sans cesse de leurs propres cendres. On a beau se dire qu'on perd sa vie : la saveur qu'on trouve à cette glissade indéfinie, dans un jeu dont le déploiement est l'unique motif, cette saveur, à chaque fois, est si forte, qu'on s'y laisse prendre de nouveau. Tout y conspire la nuit qui tombe, les ombres qui passent, les yeux qui brillent l'attrait de l'inconnu, le danger aussi qu'on aime d'autant plus à frôler qu'on est pusillanime, la crainte et l'espoir d'aboutir tout donne à cette tentation du vide une fascination à laquelle on résiste de moins en moins. Je l'ai bien connue, je l'ai beaucoup pratiquée, je n'en ai rien tiré pas même l'usure de mon désir insatiable et jamais satisfait.

J'ai donc vécu dans ce royaume d'ombres. Mais peut-être n'y ai-je trouvé tant d'ivresse qu'à proportion de mon peu de goût pour les êtres véritables. Comme lors de mes premiers voyages de vacances, c'est de cette succession de formes fugitives que je me sentais surtout grisé. Tout cela avait si peu de densité, était tellement irréel que je n'avais qu'à m'y perdre pour sentir en moi couler une vie qu'il me répugnait de saisir. Et la suite inévitable de ces enivresments sans but c'était l'autre ivresse, celle où plus rien ne s'interpose ^{de son désir et} entre les yeux et soi. Je m'y livrais alors d'autant plus volontiers qu'il me sem-

André Malraux

blait y avoir plus d'innocence à le faire. Car la culpabilité pour moi dans la faible mesure où ^{je} l'entrevois, consistait dans le partage du plaisir ou plutôt encore dans le danger des suites du plaisir partagé. J'étais bien loin d'attribuer à nos actes la gravité que je leur ai reconnue depuis. Je la leur attribuai d'autant moins que peu à peu le plaisir se réduisit à des combinaisons que gênait toute présence étrangère, ~~pour lesquelles il fallait être réduit à soi.~~ J'allais avoir à remonter de loin ! De ces grisantes aventures qui aboutissaient si rarement et de ces vertiges auxquels il n'y avait plus aucune raison de ne pas s'abandonner toujours. Ce n'était pas la folie qui m'attendait, cette folie dont Gide laisse entendre quelque part qu'elle était sur le point de s'emparer de lui. Non ! pour moi il s'agissait d'autres dangers auxquels je n'avais même pas envie de me soustraire. Et le plus grave n'était peut-être pas celui de ma santé qui fléchissait, tant que d'une réclusion de plus en plus totale au fond d'un abîme ~~de solitude~~ d'où l'on ne revient pas. [Je vivais dans une solitude - je devrais dire dans des solitudes effrayantes car elles se provoquaient dans tous les sens de ce mot les unes les autres : la solitude familiale, la solitude charnelle et cette solitude plus profonde ~~qui~~ qui me séparait de tous les êtres mais dont je ne souffrais pas, encore consciemment tant mon inhumanité était grande. Elle était si grande que je me rappelle la stupeur d'un camarade qui durant la guerre, m'ayant dit son horreur de cette tuerie sans ~~égale~~ égale, ne reçut d'autre réponse que celle que lui ~~faisait~~ ^{fit} ma totale incompréhension de son horreur

Je croyais à une espèce d'empyrée où les autres ne comptaient pas plus que moi - ne comptaient pas pour moi. Et j'entretenais mon insensibilité à la souffrance d'autrui, de la confiance en une espèce d'être collectif et vague auquel j'accordais par avance tous mes assentiments. ~~Telle~~ était mon épouvantable isolement et la nature particulière de mon orgueil. Les leçons familiales avaient porté leurs fruits. L'univers où je me promenais était obscur, absurde et sans issue. Et je le regardais sans réussir à y prendre part. J'étais dans un exil que les arts figuratifs peuplaient non de couleurs (je n'ai jamais vu de couleurs à l'univers) mais de formes et d'occasions de chants. L'art était mon unique contact avec les êtres...

Si j'ajoute à ce joli composé d'égoïsmes divers mes illusions ambitieuses, ma certitude de devenir, en dépit de mes essais ridicules, un illustre écrivain j'aurai fait à peu près le tour de la cellule où j'étais enfermé, avec moi-même pour vis-à-vis.

Et cependant j'étais d'une sincérité si exigeante que je me mis à souffrir des miens, à m'en écarter d'autant plus qu'ils m'en rendaient l'exercice impossible. J'avais bien aussi quelques camarades. Pour leur expliquer mes goûts, leur rendre ceux-ci assimilables, j'en faisais des théories, car je ne comprenais pas - sauf à la maison - qu'il y eut rien de blâmable en moi. J'étais dans une espèce de parfaite innocence. Au point qu'une femme par qui j'allais entendre enfin parler de l'Eglise ne devint mon amie qu'à cause de cette bonne foi qu'elle lut sur mon visage

de mes vingt ans

un jour qu'elle me rencontra dans une réunion. Mais oui ! j'étais d'une entière bonne foi; et si je m'éloignai de plus en plus du monde c'est en raison de son hypocrisie, hostile à des façons qui n'avaient pour moi rien de pervers. Cependant je continuais de souffrir en sa présence de confusions, de rougeurs lesquelles exagéraient encore mon éloignement à l'égard des humains. Mais ce n'était pas d'être tel que j'étais qui me faisait me sentir si gêné, c'était de ne pouvoir l'être ouvertement. Cela ajoutait un poids de plus au poids déjà si lourd des convenances domestiques. Il n'y avait décidément nulle part de climat favorable à mes épanchements hors d'une solitude au milieu de la nature dont je finis par faire ma délectation exclusive. Et je m'enfonçais en moi de plus en plus

Telle est notre puissance d'accommodation que nous réussissons à tourner nos gênes en plaisir. L'orgueil suffit à accomplir de ces métamorphoses. Et le temps n'était pas loin où j'allais me trouver de plus en plus satisfait d'avoir si peu de correspondance avec la vie. Les arts, la nature et moi finimes par composer une petite société qui n'excluait pas le charme trouble de mes longues recherches et qui me ~~consolait~~ ~~de leurs avortements~~ de leurs avortements. Je me disais que j'étais ailleurs que les autres. Assez disposé à croire que j'étais au-dessus -qu'un destin mystérieux m'en tenait à l'écart. Je me rappelle avec quelle angoisse je découvris ~~un jour~~ un jour le danger de ma propre aventure dans une nouvelle où Henri James conte l'histoire d'un homme qui, s'étant gardé d'aimer, d'agir

pour ne pas troubler la venue des événements extraordinaires qu'on lui avait prédits, les attendit jusqu'à son dernier soir, comprenant alors, mais trop tard, que c'était ce vide absolu qui ^{avait} constitué l'affreuse particularité de son existence inutile. Je me demandais si c'était à cela aussi que j'étais réservé. Incapable de vouloir, je me trouvais en effet en proie à ma supers-^{entre}titieuse inaction. Et je ne doute pas qu'il n'y eut cette passivité et mon abandon aux fantômes un lien étroit, une secrète collusion. Toujours est-il que l'amour espéré fuyait - que je me plaisais à l'espérer encore, à l'éviter et que, m'enfermant en ^{mon} moi-même, aveuglément aux êtres s'entretenait de leur fuite, au moins autant qu'elle l'entretenait. Avec cette aggravation que ma solitude, au milieu des paysages du monde et dans l'ivresse de mes mauvais poèmes, avait fini par adhérer à moi; et que je n'essayais même plus d'en sortir. J'étais noyé dans une inconscience à la fois très calme et très inquiète, persuadé du reste qu'au bout de mes ambitions littéraires me serait accordé ce que je sentais ~~me~~ manquer à mon harmonie plus parfaite. Le succès peut-être. La joie d'entrer dans cette société humaine dont je me passais si bien.

Je parlais d'Henri James tout à l'heure. Je me sentais surtout très voisin de ce petit "gendelette" qui finit par se suicider et dont les Prétextes de Gide m'offraient l'éloge funèbre. Avec cette différence que, moins éveillé à la tragédie de mon destin, je me sentais mieux assuré d'y réussir. En fait

j'attendais mon avenir avec curiosité mais j'ignorais ce qu'il pourrait bien être, dans quel sens il allait s'organiser, d'un unique point certain c'est que je serais consul quelque part dans un pays perdu. Or c'est précisément ce qui ne devait jamais arriver. Par contre, six mois avant de le devenir si l'on m'avait *Si l'on m'avait* annoncé que je serais un jour et marin et croyant, enfoncé dans l'orthodoxie romaine la plus stricte, on m'aurait doublement fait rire car les "idolâtries" de l'Eglise m'avaient toujours paru ~~de~~ insensées. Et quant à la marine comment aurais-je imaginé pouvoir y entrer sans préparation ? Mais telle était la double voie que le ciel ~~de~~ avait ménagée contre toute attente à mon salut, et je n'y devais point échapper. Encore dois-je ajouter que celui-ci ne s'y produisit qu'à la longue ; par suite de circonstances en apparence accidentelles où je ne devais reconnaître que plus tard l'évidente action de la Providence. Ses démentis extravagants ^{que} m'y forcèrent. J'avais toujours cru si instinctivement tout ce qui se produisait dans ma vie qu'était contingent, évitable ! L'idée d'une volonté surnaturelle m'était inconcevable. Et voilà que ses coups répétés ^{allaient} me forcèrent de renoncer à ~~mes~~ conviction favorite, d'en prendre exactement le contre pied

J'ai déjà noté l'insistance que, tout enfant, je mettais à demander si telle ou telle chose était "pour de bon" Eh bien cette défiance générale, qui n'impliquait pas d'ailleurs la crainte d'un mensonge volontaire (dont la pensée ne m'effleurait même pas) cette défiance générale que j'appliquais au déroulement de

la viem'empêchait de prendre quoique ce fut au sérieux. Je vivais dans une espèce de flottement où manquait toujours un vrai contact avec la réalité. [Il m'est bien difficile là encore de distinguer ce qui pouvait être cause de ce qui était effet. Ce qu'il y a de certain c'est que tout conspirait à me détacher des êtres et des choses en me faisant plus profondément douter qu'aucun être, aucune chose au monde eût racine dans le temps ou dans la terre. J'étais insensible au passé. Je ne songeais pas à l'avenir. Et le reste du monde ne m'intéressait guère. J'étais comme entouré d'un présent isolé que sa mobilité me dérobaient toujours. Je croyais d'ailleurs qu'il me suffisait de désirer pour que se réalisât mon désir. Mais le drame, c'est que je ne savais pas quoi désirer. A part la littérature je ne désirais rien. Il n'y avait en somme en aucun point de ma vie place pour cette Providence qui d'ailleurs me semblait ne relever que de l'obscurantisme. Et je ne m'arrêtais même pas. Avec l'ironie qu'affecte souvent la miséricorde, l'existence qui bientôt allait se proposer puis s'imposer à moi devait remédier à ma profonde infirmité. Mais, en attendant ce bouleversement radical, je continuai de flotter dans la vie, et mes emportements sensuels n'étaient évidemment pas propres à contredire mon aptitude à un détachement universel auquel je me prêtais sans réserve.

in tervalle

Il faut se rappeler ce qu'^{était} ~~avait~~ été la vie durant les quelques années d'avant la guerre, de quelle absence d'évènements graves l'histoire de ce temps fut faite, à quelle facilité elle

^{avait} nous accoutumés. Tout, à l'extérieur ^{ex/} en moi, avait peu à peu contri-
 bué à me convaincre que les choses pouvaient être aussi aisément
 différentes de ce qu'elles étaient que n'être pas. On vivait dans
 l'agréable. Et à force d'avoir érodé tout élément passionnel,
 j'étais devenu le prisonnier d'un dilletantisme où rien ne tient
 plus à rien et où les jours transformés en une espèce de fumée se
 renouvellent avec une ^{incohérence} ~~singularité~~ qui détourne de penser à leur
 monotonie terrible. J'étais en prison - je ne m'en doutais pas.
 Et je devais à mon extraordinaire puissance d'oubli une si heu-
 reuse indifférence. Je reviendrai sur la guérison lente de cet
 aveuglement. Il me permit du moins de traverser le désert de ma
 vie sans avoir à en souffrir. Mais je voudrais achever auparavant
 la peinture de la possession qui s'était emparé peu à peu de moi.
 Incapable de rien posséder, de rien saisir, l'entraînement conti-
 nu qui m'emportait à travers Paris, dans les villes où j'arrivais,
 sitôt mis le pied sur le pavé nouveau, s'accrochait à moi, me
 poussait comme un ^{gallien} ~~prisonnier~~ qu'on bouscule. Et cela n'aboutis-
 sait pas seulement aux poursuites dont j'ai parlé - mes regards
 mêmes ne m'appartenaient plus. J'étais dévoré par les Êtres qui
 passaient, bien qu'ils m'importassent fort peu. J'épiais leurs
 regards. Une complicité muette s'établissait entre nous. Et cela
 me suffisait le plus souvent. D'autres fois cela comportait
 quelques suites. Mais qui comptaient moins que la découverte
 dans le monde hostile de ce petit univers ayant ses propres lois
 et qui me fascinait. J'étais comme hypnotisé par ce rébus qu'au
 milieu d'une grande confusion ces formes fugitives partout com-

posaient; j'y reconnaissais les traits d'une société secrète dont la trame s'étendait à tous les lieux du monde. La joie qu'on éprouve à s'y prêter est creuse, c'est une abstraite satisfaction mais ~~on~~ ^{lui} doit de pouvoir vérifier que l'on n'est pas seul sur cette terre étrangère. *enfin* *de même*

Les conséquences de plaisirs aussi inconsistants ne laissent guère de traces après soi. Aussi peu que ces regards mêmes qu'on sème indéfiniment au long de jours et de nuits qui finissent par n'être plus occupés de rien d'autre. La stérilité d'une si étrange passion qui tient lieu d'amour témoigne du moins à quel point elle peut être inhumaine. ^{quant à moi} ~~je~~ en étais arrivé à ne plus pouvoir me soustraire à son obsession. Et la beauté du monde, si poignante à mon coeur, à cause d'elle parfois ne comptait même plus. Tout mon univers intime tournait autour de cette exclusive inquiétude de regarder, de voir des corps fugitifs passer sans retour Je ne veux pas m'attarder aux réalisations plus concrètes de ces fièvres. C'est de ces fièvres qu'il m'importait de faire la rapide peinture, car ce sont elles qui finissent par vider l'être de sa raison et de sa substance même. Il y perd jusqu'à la notion de l'amour. C'est un implicite aveu qu'il se refuse à soi-même; de n'adorer que soi. Mais c'est par là aussi que cette folle et dévorante passion prend sa portée la plus tragique; car c'est à cette ivresse sans contenu qu'aboutit nécessairement une humanité qui ne connaît pour fin que son plaisir. La poursuite de ce plaisir est la méthode de sa damnation.

Que j'y fusse enfermé cela m'est d'autant plus évident que je vois mieux à présent toutes les raisons que j'avais d'être détaché de la vie. Mon éducation bourgeoise, mes origines de juif sans racines, les lents empoisonnements pratiqués en famille, jusqu'à cette impossibilité pour moi de concevoir la nécessité profonde d'aucun acte, d'aucun être, d'aucun événement, tout ce qui m'enveloppait au dehors, tout ce qui s'imposait du dedans m'inclinait à la préférence insensée que je devais de plus en plus donner au désir sur la possession, à la poursuite sur le repos, à la fièvre sur la paix et la sérénité. Et il fallut un prodigieux redressement pour m'arracher à cet état où je n'avais aucune raison de ne pas m'abandonner comme tant d'autres. Cela me suffisait, cela me comblait, cela m'occupait au point qu'après ma guérison les séquelles de ce mal devaient continuer de m'accompagner longtemps encore. Et c'est qu'il est peut-être plus facile de guérir d'erreurs établies dans une calme possession humaine, que d'une existence ainsi réduite à l'imaginaire et où il suffit d'un regard, pour que se déclenche toute une farandole de désirs, qu'une insatiable curiosité attise ensuite jusqu'au délire. Mon irréalité, cet état d'abstraction fiévreuse et sans objet en lesquels étaient peu à peu concentrées toutes mes forces, mon éloignement des êtres enfin, tout cela s'accroissait, et, l'entretenant, se nourrissait de mon orgueil. J'étais d'autant plus orgueilleux que je me flattais d'avoir moins besoin des autres — et je me livrais d'autant plus à ces regards, à ces frôlements

vagues, à ces poursuites dans le vide, que j'étais plus dévoré d'orgueil. J'étais un petit monde qui se suffisait n'ayant besoin des êtres que dans la mesure où il lui était toujours loisible d'en disposer. Rien ne me faisait obstacle que ma faiblesse ne dédaignât aussitôt. ^{et} La difficulté de certaines conquêtes se résolvait aisément en lassitude et en dégoût. Mon inépuisable capacité d'oubli, mes vertigineuses dispositions à l'infidélité réussissaient ^{ainsi} très vite et toujours à me consoler de mes déceptions. Quel besoin aurais-je bien pu éprouver d'un monde surnaturel ? Ce monde de la facilité courante, bien qu'il ne fut pas celui du bonheur, me suffisait. Et l'exercice d'un sarcasme continu en m'offrant l'occasion de revanches faciles me justifiait, m'installait dans mon terrible détachement. Je me jouais à moi-même la parodie d'une religion de la pauvreté que j'ignorais tout à fait. Il me fallut, pour m'amener à un équilibre plus humain, des expériences sur lesquelles je me suis déjà ^{après} étendu pour n'avoir pas envie d'y revenir. En fait je butais à chaque tentative nouvelle sur de nouvelles oppositions de ma famille

[La mort de mon père ne m'affecta pas beaucoup. Je l'appris à l'étranger. Et si je n'avais pas retrouvé plus tard le télégramme que j'adressai alors à maman, il ne m'en resterait plus rien. Mon père disparut ainsi totalement de ma vie vers mes vingt trois ans ; le mouvement de retrait qui n'allait plus s'arrêter désormais avait depuis longtemps commencé de me dérober aux miens. Cependant mes difficultés continuaient d'être grandes, car c'est

au fond de moi que mon père s'était incrusté; et sa disparition ne changea pas grand chose à mon triste état. Du moins me délivra-t-elle de mes stupides rancunes. Je lui en voulais en effet d'exercer ses prérogatives de chef de famille alors qu'il ne travaillait plus. Il s'était en quelque sorte survécu à mes yeux depuis que ses échecs répétés dans les affaires l'avaient privé du droit d'exercer son autorité paternelle. Il nous avait tellement habitué à ne point donner à celle-ci d'autres causes que ^{qu'il gagnait et} cet argent ^{autour} duquel l'idée même de la famille tournait ! Maman avait donc assumé depuis quelques années toutes les charges. Elle s'y donnait avec une énergie, une bonne humeur merveilleuse. Quant à moi, je n'étais d'aucun secours pour personne. Mais, loin de me reprocher quoique ce soit, on m'entourait d'une affection à laquelle mes rancœurs m'empêchaient de répondre. Je trouvais toujours quelque bonne raison pour m'enfoncer dans ma sécheresse et mon ingratitude

Sans en être bien conscient j'étais guidé à travers toutes ces embûches de ma vie par l'inexplicable besoin d'une certaine pureté - non du corps - ni de l'esprit, ^{mais} comme de ma solitude ^{en soi} absolue. Il me semblait toujours impossible par exemple qu'une qualification quelconque put m'être appliquée. C'est au point que, lorsque je devins marin, mon titre même me ^{paraissait} ~~semblait~~ adressé à un

autre. J'ai déjà noté la curieuse impression de flotter hors du
 temps, d'être enfermé dans les limites de l'espace immédiat. ~~Et~~
~~semblait qu'il y eut~~ ^{avait il} du narcissisme là dedans? Je crois que c'~~é-~~^{en}
 tait le contraire. Car, dans cette perpétuelle incarcération
 je ne me regardais pas, je ne m'écoutais pas. Je voyais, j'enten-
 dais ou plutôt je soupçonnais quelqu'un d'autre en moi, qu'il
 m'était impossible de décèler, de rejoindre, de confondre avec
 celui que l'on pouvait ^{entendre et voir.} toucher. Je n'imaginai guère alors que
 j'eusse une âme ; et tout se passait pourtant comme si ~~ce fut~~^{c'était}
 elle qui exerçait ^{exigeant} ainsi son empire, nourrissant à mon
 égard une jalousie qui ^{allait jusqu'à} m'interdisait toute existence particulière,
 toute vie de relations. [Mais comment discerner, dans ces jours où
 tout échappait à ma prise, laquelle de ces deux forces agissait
 le plus sur l'autre, la provoquait davantage; de celle qui m'em-
 portait à une fuite éperdue ou de cet habitant secret qui mettait
 une ^{si} invraisemblable constance à me rappeler sans cesse à lui de
 l'intérieur? En fait je le traînais partout, cet inconnu; il se
 nourrissait de moi avec ~~une~~ voracité singulière; il me disputait
 ma ~~propre~~ substance. Et c'est à lui sans doute que je dois de
 n'avoir, dans mon infranchissable solitude, jamais eu l'impression
 d'être seul. ~~Mais~~ ^{enfin} il se taisait lorsque l'invitation des formes
 bousculait tout mon être, il se réveillait ^{Car} ~~quand~~ ^{chaque fois que} j'étais sur le
 point de consentir à quelque-une d'entre elles. Cet hôte ~~habituel~~
 anonyme, entêté, sans aucun rapport avec rien de ce qu'on avait
 pu ~~m'~~^{m'} enseigner dans ma jeunesse, n'avait d'ailleurs rien de distinct

C'était un appel, une suction, un besoin personnifié mais insaisissable. Et dont les seules manifestations se réduisaient à ces obstacles qu'il opposait à mes efforts vers "les autres"; et qu'il opposait aux autres aussi quand ceux-ci allaient se mettre par hasard à me considérer comme un des leurs. Il n'avait pour ainsi dire d'autre fonction que de me rappeler à ma différence essentielle ~~à empêcher d'en sortir~~. Et au moment de m'exprimer, de m'affirmer, de m'abandonner à ma volonté la plus temporelle, un abîme par ses soins se découvrait brusquement qui ne me séparait pas seulement des objets de mes désirs, mais de mon propre nom. - Je finis par ne plus me reconnaître ni dans mes gestes, ni dans aucune des apparences ^{de} que mon corps affectait. Si la peine du ~~drame~~ ^{dieu} est en suspens devant Dieu, elle ressemble un peu à celle que je subissais. Mais le Dieu qui se présentait et qui se dérobaît à la fois, c'était cette création à portée de mon regard, à portée de ma main. [Peut-être souffrais-je surtout d'un violent besoin d'atteindre à mon unité. Et cet intérieur m'obligeait ~~à~~ ^{appel} ~~à~~ ^à ~~me~~ ^à ~~considérer~~ ^à ~~plus~~ ^{alternativement} à me considérer sous les espèces de ma division. Enfermé dans mon calme excessif et dans cet excès de peine, je me voyais aller ainsi au désespoir ou à la félicité avec une indifférence parfaite, sans même songer à m'aiguiller ^{moi} ainsi même dans mon destin. ~~Séparé de ma volonté j'assistais à l'étrange dialogue étonné surtout de devoir m'avouer que les syllabes de mon nom ne me désignait point. Je ne réussissais à me les attribuer.~~ Mon coeur était habité mais j'étais absent, ^{et} je vivais ainsi

bon

198

ainsi, écartelé entre mes regards, mes désirs qui m'emportaient et cette voix souterraine. C'est pour cela qu'il m'était si difficile de m'identifier à l'idée d'une fonction quelle qu'elle fut : de frère ou de fils, de mari ou de père éventuel, d'amant même, de fonctionnaire, de citoyen. J'étais comme une petite ~~île~~ désespérée, ^{sur} ou des eaux qui n'étaient pas d'ici, Tournoyant sur moi et pourtant immobile; une créature aveugle en proie à des puissances opposées dont aucune ne parvenait à m'assumer dans ma totalité. Dans un certain sens le moins souple, le plus rigide, le plus incapable d'aucun compromis, d'aucune concession, de rien de vivant, et, en même temps, le plus désossé, le plus désaxé immédiatement résigné à mon sort. J'étais sans pitié, sans attention, sans mémoire. Un théâtre ambulante que son déchirement continu n'affectait même pas. Protégé ^{par} d'une espèce de virginité intangible contre toutes les atteintes de la vie, contre les délires mêmes auxquels j'étais en proie. Résistance que j'opposais à ma famille, à ma mère surtout, à partir du moment où, veuve, elle prit la direction de la petite barque familiale, l'impas-
 te perspicacité et la force qu'il me fallut pour me sauver à tant de reprises me comblent d'étonnement, car enfin, ^{en pleine adolescence,} je ne disposais pas de moi, je n'étais qu'au seuil de ces chemins qui s'ouvraient tous sur l'inconnu. Pourquoi les ai-je choisis ? Tout inconsistant tout soumis que je fusse, ~~qu'est ce qui m'y poussa malgré elle,~~ ^{étrange} ~~malgré moi ?~~ Il me fallut ^{en vérité} vraiment une étrange lumière pour me décider aux solutions les plus audacieuses quand je n'avais point

de

un large intervalle

fuir

quand j'avais par moi-même

bon

d'audace. ~~et m'amener à rompre avec toutes les routines qui m'en-~~
~~seraient.~~ Je me rappelle ~~entre autres un trait bien étrange.~~

Nous habitions une petite villa aux environs de Paris. C'était
un jour d'août 1914. Je me revois auprès du lit où maman m'offrait

le spectacle d'une brusque maladie ~~qu'elle~~ invoquait pour me re-
tenir auprès d'elle, m'empêcher de m'engager. Je lui répondis
avec cruauté, avec grandiloquence, cette phrase qu'elle devait
souvent me rappeler par la suite "La France aussi est ma mère et

une caserne de

elle est plus malade que toi". La hâte avec laquelle je partis
pour St. Malo, ~~car je désirais revoir une plage avant de mourir,~~

~~et je me disais que je partais pour ne pas revenir~~ ne poussa en-
suite à solliciter mon envoi immédiat ~~pour le front.~~ J'étais
d'une impatience absurde. ~~Et je~~ ^{Je} ~~pre~~ ^{ais} sans trop réfléchir, ~~des~~

de graves

résolutions où se jouait toute ma vie, un peu à la manière dont
j'allais, quelques années après entrer dans la marine. ^{Par un}

un beau jour, par un

hasard ~~inattendu~~ ^{il m'était possible d'y devenir officier.} j'ai appris un beau jour qu'il m'était possible

de

~~de~~ ^{de} devenir officier. C'était là pour moi une surprise entière.

~~Or, ayant échoué quelques mois auparavant aux examens du consulat,~~

j'étais en train de ~~me~~ ^{me} ~~tâter,~~ pour m'en dégoûter cette fois défi-

nitivement, d'une vie de bureau où maman m'avait poussé car enfin

il fallait vivre. ~~Toutes les conditions que j'ignorais~~ ^{du salut}

de toute ma vie ~~se~~ ^{se} trouvaient suspendues à la décision que, sans

hésiter un instant, je pris du jour au lendemain. ~~Et Dieu sait ce~~

que je serais devenu sans cet injustifiable coup de tête! ^{c'était ça} ~~maman~~

l'appela une folie. ~~C'en~~ ^{en} ~~était~~ ^{une} ~~en~~ ^{effet.} Elle s'y opposa avec

véhémence. Tout la fortifiait dans son opposition : la crainte

127

que j'échoue encore, le désir pour moi d'un avenir mieux assuré que celui que lui faisait apparaître la misérable solde qu'il m'était permis d'entrevoir et enfin l'appréhension de ce milieu militaire où ses souvenirs de l'Affaire l'incitaient à penser qu'il n'y avait pas place pour un juif. Rien n'y fit. Je donnai ma démission du bureau où il m'était devenu impossible de moisir plus longtemps en dépit des fortunes que l'on m'y faisait espérer ^{et m'embarquai pour l'inconnu d'un monde nouveau.}

~~M, malgré toutes les objurgations, me mis sans retard à la préparation du concours qui devait avoir lieu quelques semaines après et dont le plus grand mérite à mes yeux était de me permettre de rompre cette vocation de courtier où ^{je n'étais jamais} l'air m'avait ~~un~~ ^{une fois} ~~par imprudence~~ ^{de plus mauvaises suggestions, de distance.} précipité. Maman ne commença de m'approuver qu'en voyant sur mes épaules un uniforme qui m'allait bien et dont j'étais moi-même tout heureux et tout fier. A la vérité, ^{Or,} ~~et~~ ^à contre tout calcul ^{humain possible} ~~possible~~, je venais de choisir le chemin le plus sûr ^{pour mon salut temporel.} ~~mais~~ ^{jusqu'à} ~~ce~~ ^{quand} ~~qu'elle~~ ^{je} ~~aperçut~~ ^{aperçut} quelques années plus tard, que je lognais du côté des catholiques, ~~et~~ ^{elle} revint à ses vieilles rancunes pour incriminer la marine, la rendant responsable de ~~ses~~ ^{ses} curiosités intempestives. Elle se trouvait justifiée d'avoir été hostile à son égard. En vérité la malheureuse marine n'y était pour rien. ^{celles qui avaient en effet} Mais ses inquiétudes étaient tellement inimaginables, à ~~maman~~ ^{lui} qu'il lui fallait bien les attribuer à quelque chose ou à quelqu'un. Elles ne furent d'ailleurs longtemps pour elle que l'objet d'un soupçon ~~assez~~ imprécis, ~~et~~ qui ne l'incitait pas encore à~~

à revoir

~~Mon père, Ce dont~~

~~la recherche active d'un antidote. Non ! elle s'étonnait surtout
 que je prisse plaisir à avoir tant d'amis chrétiens. Sans trop
 se l'avouer elle en était un peu jalouse. Elle jalousait la marine
 de la même manière pour m'avoir soustrait à ses soins. Elle ne
 laissa pourtant rien paraître jusqu'au jour où elle trouva des
 images pieuses sur ma table, des livres religieux que je lisais
 il est vrai, sans grand intérêt, mais qui tout de même étaient là.
 Et le coup de ^{Rice} la fin lui fut donné quand, au cours d'un de mes
 congés, voyageant en Toscane, ~~par là que~~ j'habitai chez ^{un} curé de
~~un~~ village. ~~Maman était~~ ~~de~~ ~~Ber~~, ~~l'ange~~ ~~de~~ ~~maman~~
 ne connut plus de bornes. Cependant on ne s'était jamais grande-
 ment soucié des âmes à la maison, on ne savait pas trop ce que
 c'était. Aussi est-ce moins de mon âme que maman s'inquiéta, que
 du fait d'une conversion éventuelle qui signifiait pour elle
 quelque chose de vague mais d'inadmissible. Brusquement sans que
 rien eut pu le laisser prévoir elle se sentit alors non pas de
 la piété encore - c'eut été aller un peu vite - mais une surpre-
 nante vocation de gardienne à l'égard de traditions dont on ne
 s'était jamais préoccupé à la maison si ce n'est contre "les anti-
 sémites"~~

à revoir jusqu'à p. 183

intervalle

Depuis la mort de mon père, maman consultait les voyantes
 Ces dames lui révélèrent l'imminence ^{de mon} baptême tout en précisant
 que ce serait une crise ~~qui durerait quelques mois. Longue ou~~
~~brève il fallait par tous les moyens épargner à la famille l'é-~~
 preuve d'un tel déshonneur - Il se produisit alors dans la vie

à substituer
aux pages
correspondantes
de la même ligne -

125

de maman un admirable changement de rôle. Se servant d'une douleur qui commençait à peine, qui n'allait plus cesser de grandir. Et c'est à cette occasion, et, en somme, à cause de moi, que la Providence mit en elle des curiosités qu'elle n'avait jamais soupçonné qu'on put avoir et provoqua un approfondissement merveilleux qui la mena enfin jusqu'à son âme. Sans doute la malheureuse ne dépouilla pas d'un coup un trop long entraînement bourgeois, mais il était beau, quand même, de la voir, à plus de soixante ans, s'engager sur cette route étrangère qu'elle allait suivre jusqu'à Dieu.

Je songe à la vie de Maman. Combien de fois m'aura-t-elle répété sans attacher d'ailleurs à sa remarque l'importance qu'elle me semblait avoir, son étonnement des constants échecs de mon père depuis leur mariage. Elle ne s'en lamentait pas sur elle qui n'avait eu qu'à continuer l'existence sacrifiée qu'elle avait eue auprès de ses parents infirmes, mais sur lui qui n'était pas habitué à tant de contretemps et de peine. Enfin, pour quelque raison que ce fût, à partir de ce jour des difficultés sans nombre les avaient assaillis. Quant à nous, auprès d'elle, nous ne cessions jamais d'être malades. Aux typhoïdes des uns succédaient les scarlatines des autres. Et nos opérations qui se multipliaient. Quand un côté du ciel paraissait s'éclaircir l'autre aussitôt s'obscurcissait. Nous étions toujours en proie à une mystérieuse tourmente.

A quel moment de notre enfance nous sommes-nous mis à propos de tout et de rien à nous interroger sur nos santés ? Si loin qu'il m'en souviennne on y passait son temps. Mais j'ignore dans cette atmosphère de fièvre et de tremblement ce qui était la cause et ce qui était l'effet. Nous avions pris alors une telle habitude de nous épier, nous scruter, nous ausculter, de tant craindre et de tant gémir, que nous ne vivions plus que dans l'intention de notre prochaine maladie. La gymnastique même avait fini par passer pour un exercice redoutable. Tout était dangereux et menaçant pour nous.

Au milieu de tout cela ma mère se dépensait sans compter. Je me la rappelle un jour montrant à l'un de ses malades son visage serein. Puis à peine sortie, laissant remonter toute la tristesse de son coeur, et ses sanglots éclater. Mais cela durait peu.

Elle avait confiance elle aussi. Confiance en quoi ? En son étoile, je suppose ; bien qu'elle n'éclairât guère nos sombres nuits. Dieu dans tout cela n'intervenait jamais. Pour faire comme les autres on allait une ou deux fois l'an à la grande synagogue. Mais tout ce qui m'en reste c'est le souvenir de vieux Messieurs en noir avec un châle de soie sur les épaules. Pour se garder du mal on s'en remettait aux médecins. La médecine était de dogme dans la famille...

En vérité Maman était une garde malade extraordinaire. On aurait dit qu'elle était née pour cela. Et maintenant encore, quand je songe à mon enfance, mes périodes les plus heureuses me semblent avoir été celles de mes maladies.

Tant de souffrances et de soins ne nous lassaient donc pas ? Non ! Maman les entourait de caresses, de plaintes, de gâteries. Aussi avons-nous fini par ne presque plus pouvoir nous en passer : ils étaient la condition de sa tendresse. Et souvent par la suite, elle devait me redire avec quelle exigence attendrie moi-même l'appelais pour lui réclamer en scandant les syllabes " ma température " A ses yeux non plus ce souvenir n'était pas sans douceur. Dans ces quelques sons elle avait fini par enfermer tant de choses : notre intimité, les lectures qu'elle me faisait alors, l'abandon avec lequel je pouvais lui appartenir.

Mais quel étrange charme exercent donc sur moi ces anciennes époques de faiblesse ! J'en suis à me demander si, sans nous en rendre compte, ma soeur, mes frères et moi ne consentions pas avec complaisance à nos maladies ? Maman nous dorlotait si bien. Elle avait tant de plaisir à nous dorloter.

D'ailleurs nous ne tombions jamais malades ensemble. C'était tout au plus une transmission de l'un à l'autre, une succession ininterrompue, grâce à laquelle nous pouvions, sans trop l'exténuer, entretenir nos malaises, y revenir, en changer. Peut-être si nous savions les lire, ces conventions informulées qui s'établissaient entre des êtres, nous livreraient-elles beaucoup plus de clarté sur leur vie que leurs actions plus évidentes... Néanmoins, tous ces derniers temps, j'ai senti s'agiter dans mon coeur un trouble assez inexplicable plein de griefs contre maman.

C'était comme si, fatigué de toujours retomber malade, j'eusse à noter la fréquence de mes rechutes dans son voisinage. Il me semblait que je devais l'éviter. J'en arrivai à admettre que sa fille aussi, pour les mêmes raisons, craignit d'habiter auprès d'elle.

Depuis que mon attention s'y était trouvée invitée, je songeais vaguement à quelque maléfique influence. Je finis par l'en accuser, par ne plus voir qu'en elle l'auteur de tous mes maux, me persuadant que si, peut-être, en effet, notre part était à la mesure du goût que nous avions de sa douceur et de ses soins, la sienne l'avait été à celle de son inconscient mais délirant besoin de nous posséder.

A l'insu de nous-mêmes nous étions tous complices, nous prêtant à ce jeu de suicides avortés où, les uns après les autres, nous échangeons nos maladies pour lui procurer le plaisir de nous guérir à tour de rôle.

Son jeu toutefois dans cette dramatique comédie, devait avoir dépassé les nôtres, être plus décisif. Car comment, sinon, aurait pu s'expliquer un tel acharnement du malheur à tourbillonner autour

d'elle ?

Je me rappelais sa remarque au sujet du mauvais sort qui s'était mis à poursuivre mon père depuis le jour de leur mariage. Et je me disais qu'il ne s'agissait donc pas seulement de nos santés à nous. Tout se passait comme si, après l'avoir entretenue sur ses parents, avant de la répandre indéfiniment sur chacun des enfants, elle eût sur lui aussi jeté un sort.

A cette lumière l'image de maman prit un relief inattendu. Tout un sillage d'éclairs l'entourait dont elle n'avait ^{même} pas l'air de se douter. Et je m'avisais avec une surprise encore plus effrayée, que de tant de souffrances qui l'entouraient sans cesse, elle, en effet, avait toujours été mystérieusement préservée.

Oh ! elle souffrait sans doute de nous en voir atteints. Mais au second degré. Et comme elles lui étaient une perpétuelle occasion de nous plaindre et de se sacrifier, ses souffrances lui étaient très chères.

Quelle absence d'égoïsme en elle !

Quand je lui comparais le nôtre, le contraste me semblait plus incroyable encore. Car mon père même, qui ne vivait pourtant que pour accomplir ses devoirs, était dévoré lui aussi par son démon familial. Au point que vivant pour nous, il vivait sans nous voir. Comme si la pensée de ce qu'il nous devait se fût substituée en lui à notre image. Maman seule donnait à chacun de nous sa densité véritable.

Ah ! c'était un étrange foyer que celui de ces six personnes dont cinq étaient emmurées ; et dont la sixième allait de l'une à l'autre des cinq autres pour les guérir et pour les plaindre.

Quand j'y songe, il me semble presque impossible que nous ayons pu hériter d'un être aussi peu attaché à soi, une aussi totale incapacité à nous arracher à nous ; car c'est un fait, ^{ma} frères, soeur et moi, chacun à sa manière emporte son cloître partout où il va.

Mais j'en suis à me demander si cet emmurement collectif, elle n'en était pas encore secrètement responsable ? La souffrance que nous lui procurions faisait tellement notre prix à ses yeux . Nous n'avions tellement auprès d'elle d'autre rôle que celui de la laisser nous guérir. Oui ! c'est peut-être de cette manière qu'elle se trouvait enfermée elle aussi. Dans son besoin de nos chairs à soigner et de nos coeurs à secourir. Elle vivait en reflet : le reflet de son utilité pour nous ; toute soumise à ceux qui traçaient en elle ces rayons de lumière dont elle avait besoin pour croire qu'elle vivait.

Elle aspirait, je crois, elle provoquait à son insu toutes les catastrophes autour d'elle, allant jusqu'à prêter des souffrances aux autres pour pouvoir y compatir. Que serait-elle devenue sans les nôtres ?

Je voudrais que cette interrogation ne contienne ni un reproche ni un dénigrement. Si maman était telle, c'est aussi loyalement qu'elle était bonne.

Je doutais que des enfants aussi emmurés que nous aient pu être engendrés par une femme aussi peu occupée d'elle-même. C'était donc là sa façon de l'être. Mais qui ne l'empêchait pas d'être la plus renoncée, la plus sacrifiée des épouses et des mères. Tout se mêlait dans son coeur. Et qu'y pouvait-elle ? Il lui eût fallu la grâce pour faire le tri.

Non ce n'est pas pour un grief absurde que je me penche sur

cette prisonnière. Plutôt à cause de ma surprise de découvrir en elle cet étrange besoin qu'on peut avoir de se nourrir de ceux qu'on aime.

Tel était le détour qui, en dépit d'une faiblesse profonde lui permettait d'imposer sur nous sa domination. Elle nous suspendait successivement à ses soins...

Après la mort de mon père je lui découvris un coeur autoritaire auquel je n'avais pas songé. J'imaginai d'abord que c'était par erreur et provisoirement que son caractère, depuis qu'elle était veuve, était devenu si volontaire, si décidé. Tant qu'elle avait vécu dans l'ombre de son mari elle n'avait en effet jamais été qu'une amortissante douceur entre ses violences et nous. Et voilà que d'un jour à l'autre, nous l'avions vue se transformer - laissant paraître brusquement une énergie indomptable, à laquelle nous n'étions nullement préparés ; nourrissant une espèce de fièvre inconnue à nous combattre dans nos désirs les plus légitimes. Aussi cette révélation, qui, m'avait stupéfait, ne m'avait pas convaincu; elle était contraire à tout ce que je connaissais depuis toujours de maman.

D'un jour à l'autre, je m'attendais donc à la voir réintégrer son ancienne nature. Mais l'agneau s'était mué définitivement en une lionne entêtée à laquelle je ne comprenais rien. Et plus d'une fois j'allais être étonné, la voyant tenir tête à ma soeur, de lui trouver une résistance qui ressemblait étrangement à la violence de celle-ci... Cependant, elle finissait toujours par lui céder. Par un semblant de générosité qui lui permettait comme elle disait de garder " le beau rôle "

Ce " beau rôle " elle en parlait à tout moment. Il était entendu pour elle que l'important était de pouvoir dans toutes les situations possibles, le conserver. Et par cette expression, à laquelle j'étais trop accoutumé pour ^{m'}arrêter valablement, voilà que la feinte douceur de maman prenait dans ma pensée un effrayant visage. Son jeu singulier se dévoilait : ne pouvant plus souffrir avec nous de nos maladies à présent que nous étions loin d'elle, elle n'avait trouvé d'autre moyen, pour continuer de prendre part à nos vies, que de les contrecarrer sans en avoir l'air et sans même s'en douter. Elle s'y exerçait avec passion, ne cédant jamais qu'à la dernière extrémité, disposant ou de notre échec pour nous plaindre ou des refus que nous lui infligions pour se lamenter. " Il a besoin de moi " disait-elle. Elle ne remarquait pas que ses conseils tendaient toujours à nous paralyser. Et son énergie jouait auprès de nous le rôle tenu jadis par sa tendresse. Elle y gagnait à tous les coups, pouvant se flatter de loin comme de près de nous être toujours d'une indispensable nécessité - bien que nous eussions l'injustice de ne pas le reconnaître.

Et moi qui ne comprenais pas quel lien reliait la lionne qu'elle était devenue à cet agneau qu'elle avait si longtemps été. Mais rien au fond n'était changé. Elle vivait encore du besoin de nous plaindre et de nous soulager, du besoin hélas de faire fleurir, sans le vouloir, toutes sortes de catastrophes autour ~~de nous~~ ^{d'elle}. La part qu'elle prenait aux malheurs qu'elle aidait à se déclencher entretenait dans son cœur le goût mystérieux et qui la dévorait de voir souffrir ceux qu'elle aimait, pour pouvoir se dire qu'elle souffrait par eux. Nos réussites, quoiqu'elle en pensât, ne lui plaisaient guère. Moins en tout cas que nos anciennes guérisons, car, à leur différence, nous ne las

lui devions pas. Elles la frustraient d'une compassion toujours disponible et d'un dévouement qu'il lui était à la fois amer et doux de nous distribuer. Si j'avais su interroger mieux ces apparences, d'un bout à l'autre de sa vie, j'aurais reconnu, depuis longtemps, sous les aspects divers qu'elle affectait ainsi pour se perpétuer, sa même inflexible passion. J'^{eu}ssé compris aussi que ma soeur, sans que ni l'une ni l'autre n'y songeât, restait auprès d'elle afin de lui offrir l'occasion continue dont elle avait besoin pour souffrir, et le vivant témoignage d'être méconnue par les siens.

Odette était en somme sa victime la plus fidèle. Et obscurément elle le sentait bien. Mais elle manquait de force pour s'en délivrer. Et je la voyais aux prises avec cette lionne admirable comme une proie terrassée à qui il n'était plus permis que de griffer et de rugir.

Revenant alors sur mon propre passé, je m'aperçus qu'à chaque tournant ma mère avait été là aussi veillant sur moi, s'efforçant également de me faire dévier du destin que je suivais sans elle.

Ainsi la première période de sa vie avait été mondaine et familiale, la seconde pleine surtout de soucis matériels. Par l'effet d'une douleur qui n'eut d'abord rien de religieux, la dernière souvrit, grâce à l'inquiétude que j'avais mise en elle, sous le signe du recueillement et de la solitude.

Epouse modèle, veuve fidèle et toujours admirable dans sa maternité jalouse, Maman avait vécu jusqu'^{alors}, exclusivement pour le monde et pour nous. Mais, capable d'un dévouement continu

elle ignorait tout de la vie intérieure. Où allait-elle donc trouver de quoi remédier à cette inquiétude auprès d'elle qu'elle n'avait point nourri, où elle ne se reconnaissait pas ? Elle en fut toute désespérée. Et comme il lui paraissait improbable que la foi des ancêtres pût encore servir, elle se mit à fréquenter, à la suite d'amies qui en étaient coiffées, la Société de Théosophie. Il s'agissait de me sauver du danger que tous ceux qui m'entouraient me faisaient courir. En outre les consolantes imaginations des théosophes vinrent étoffer le deuil sévère qu'elle observait depuis des années déjà que mon père était mort. Elle se mit à rêver sur l'immortalité, sur le Karma.- Le Karma surtout lui parut éclairer bien des points obscurs de sa propre vie. Ainsi de tout ce que le protestantisme mêlé de doctrines plus ou moins hindoues pouvait avoir d'agréable à une imagination sentimentale, maman s'abreuva. Elle me passa ses livres, s'efforça d'agir sur moi sans trop en avoir l'air ; car tout, fût-ce cet indigeste

corrigé ^{après} le cahier
184 - 224

140

- 184 -

Il est ~~vrai~~, tout, fût-ce cet indigeste composé d'individualisme de panthéisme et de spiritisme lui paraissait préférable à mon adhésion à l'Eglise. Sans qu'elle sut très exactement pourquoi celle-ci figurait l'abomination. [Mais maman était peu faite pour jouer avec les idées. Et moi-même bien trop occupé à la poursuite de mes "fantômes" pour chercher réponse ^{aux} ~~à mes~~ ^{de mon esprit} vagues tourments. Et puis il me semblait que si je devais croire un jour, ce serait sous l'action d'une force qui s'emparerait de moi et non pour quelque raison que ce fut. Ma constante défiance à l'égard de moi-même ^{me paralysait la aussi.} ~~s'exerçait surtout dans mes rapports avec mon esprit.~~ Entre les données de mes sens et le ciel je n'établissais point de contact. S'il y avait un ciel j'étais persuadé qu'il finirait bien par me le faire savoir. Aussi les imaginations plus ou moins poétiques dont Maman s'était mise à se griser me semblaient elles d'une gratuité à laquelle je n'hésitais pas à préférer des jeux plus littéraires. J'aspirais sans les prévoir à des coups du hasard auxquels il n'y eut pas moyen de me dérober. Ces assemblées de pseudo vieilles anglaises autour de l'une ^{entre} d'elles qui brodait à son gré, derrière la chaire du Square Rapp, sur des thèmes de métaphysique aérienne étaient grotesques. Et j'avais un sens trop impitoyable du ridicule pour ne pas reporter sur ma pauvre maman les moqueries faciles que provoquaient ces crédules armées de carnets et de crayons. On se prenait au sérieux. Il suffisait qu'on eut une idée consolante pour que cette idée aussitôt parut vraie. Comme j'étais convaincu que la vérité, s'il y en avait une, était triste tous les développements de ces demoiselles acharnées à trou

trouver des raisons dignes de justifier leurs vies manquées ne pouvaient me paraître qu'arbitraires et lâches. Et j'avais de l'éloignement pour la lacheté de l'esprit. Bien plus peut-être que pour celle du corps, car mon attention aux choses de l'esprit n'était pas très vive. [Je m'en voulais pas positivement à maman de se laisser entraîner dans ces spéculations faciles mais j'étais loin d'en tirer un surcroît d'estime pour elle. D'ailleurs ces assemblées d'antiques protestantes ne changeaient pas grand chose à des habitudes, et, comme elles n'étaient pas de son bord, elle ne tarda pas guère à éprouver le besoin de leur adjoindre ^{d'} autres ^{secours.} choses. Elle continuait cependant d'avoir d'âpres disputes avec sa fille ; de recevoir un peu car, depuis la mort de mon père, elle ne sortait plus ; de s'occuper de ses affaires comme par le passé. Si l'on ajoute à cela une crainte perpétuelle des scandales à venir du fait de mon frère aîné et le calme que lui valait la continuelle présence auprès d'elle du ^{frère} cadet on aura le cadre d'une existence qui avait besoin d'être plus passionnée. Je n'ai pas encore parlé de mon frère ^{Raymond}. Il semblait rêver d'amours sentimentales, il aspirait à la douceur de vivre auprès d'une femme qui fut belle. La beauté l'attirait plus que l'argent. Mais il ^{se sentait} avait toujours ^{par amour} l'air de souffrir d'une infériorité dont on ne savait trop à quoi attribuer la cause et qui le rendait irrésolu. Souvent fatigué ne semant pas il restait auprès de maman avec une affection filiale et dévouée. Il ne l'abandonna jamais à travers ses changements de lieux et d'états; s'accommodant de situations très modestes

enlevée

germain était le cadet. C'

qu'il était un garçon très effacé de son frère (Raymond). Il semblait rêver d'amours sentimentales, il

dans les bureaux de banque, et lui rapportait toujours tous ses
 appointements. Maigre, nerveux, peu doué du côté des sens, sans
 grande activité intellectuelle, il était ^{toutfois} d'une droiture admirable:
 le plus authentique héritier de l'incorruptibilité ^{paternelle} ~~de mon père~~
 On ne l'imaginait pas capable d'un mensonge. On pourrait le pein-
 dre en disant qu'il était à l'extrême opposé de ^{Robert} l'aîné, lequel,
 bien plus semblable à notre mère, croyait vrai et affirmait aussitôt
 avec une entière bonne foi tout ce qui lui passait par la tête
 et qui pouvait l'aider à se justifier, à se faire valoir. Autant
 la réalité était docile en leurs mains, autant elle leur était
 prétexte infiniment adaptable à leurs besoins du moment, autant
 au contraire aux yeux de ^{ma mère} ~~mon père~~ elle ^{était} semblait exigeante et ri-
 gide. Il n'y avait pas moyen pour lui de se la soumettre, de la
 plier, de l'interpréter à sa fantaisie. Néanmoins ma mère et lui
 firent longtemps excellent ménage, et c'est qu'il était par sur-
 croît très timide, très ^{confiant} ~~crédule~~; et si attaché à Maman qu'il
 en admettait tout sans discussion. Il se serrait contre elle
 comme un enfant. Parfois il se mettait dans des colères épouvan-
 tables mais qui retombaient aussitôt. C'étaient des colères de
 faible au cours desquelles il ne pouvait s'empêcher de lâcher les
 mots les plus blessants. Amer aussi. Et du fond de sa ~~petite~~ vie
 médiocre, sans élan et sans plaisirs, jaloux de la liberté et des
 réussites des autres. De fait, on l'avait toujours traité un peu
 légèrement chez nous. Et ^{s'} il était pareil à un bon chien qui grogne
 qui mord, sans pouvoir jamais s'éloigner de la maison devant la-
 quelle on le retrouve toujours, ^{cependant} il n'offrait ~~toutefois~~ aucun se-

143

maintenant

cours à Maman dans la recherche qu'elle faisait des meilleurs chemins à me proposer pour m'entraîner loin de l'Eglise. Sans être hostile comme ma soeur, il était aussi imperméable qu'elle aux choses de l'esprit. Pas plus en l'un qu'en l'autre le mot : Dieu n'avait de résonance. A part cela, différent d'elle du tout au tout. Aussi sensible qu'elle était dure. Et il était beau de les voir quelquefois se déchirer. Il lui décochait alors ses injures comme des flèches. Un beau jour même, excédé de la voir empoisonner l'existence de ma mère, il la mit à la porte de la pension où ils vivaient tous ~~les~~ trois. [C'est environ dans ce temps là qu'avec la fabuleuse souplesse qui lui valait de résister aux coups les plus durs ~~de la vie~~ et de continuer à lutter seule pour tous les siens, avec cette ingéniosité ^{aussi} qui lui permettait de retourner toujours à son profit une situation malheureuse, maman réussit contre vents et marées à monter de toutes pièces une affaire de ^{parfumerie} ~~commerce~~ à laquelle immédiatement elle associa ~~son~~ ^{Maman}, lui remettant bientôt la direction de l'entreprise qu'elle n'avait plus qu'à surveiller de loin. Et sa vie matérielle se trouvant ainsi définitivement assurée, elle put se donner de tout son cœur, à la recherche des moyens de me sauver. [Forte de la révélation des voyantes elle redoutait l'issue prochaine des dangers qui me menaçaient. ^{elle} Aussi redoubla-^l ~~elle~~ ^{donc} d'efforts pour se mettre en état de discuter avec moi. Elle croyait, elle crut toujours que c'était là question d'influences et qu'il suffirait pour me ramener à la raison, d'en exercer sur moi qui

Seule, ~~rien~~

compensassent celles qu'elle attribuait à mes amis chrétiens. Elle ne soupçonnait ni les besoins de l'âme ni même que nous eussions une âme. Par contre elle ne pouvait plus douter que j'eusse envie d'autres nourritures que celles ^{si} longtemps administrées à la maison. Et ces nourritures nouvelles dont elle même n'avait encore d'appétit qu'à travers moi, elle les chercha à tâtons se disant que ce pouvait être n'importe quoi. Rien de traditionnel du moins, rien de ce qu'une autorité impose, rien qui ne me laissât aussi libre qu'elle me sentait désirer de l'être. Elle jugeait de ces choses comme elle pouvait : du dehors, par rapport aux exigences d'un jeune homme. ~~dont on sait bien qu'il doit un jour ou l'autre finir par s'émanciper.~~ Elle s'était donc mise à la poursuite d'un culte qui ne fut pas un culte, d'une religion qui s'accordât à l'impiété où elle me voyait vivre. Et cette théosophie, accompagnée de tables tournantes, de consultations d'extra-lucides représenta quelque temps à ses yeux, qui s'ouvraient enfin sur le monde invisible, quelque chose d'assez plaisant ; ayant cet avantage décisif ^à de laisser celui qui l'adopte sa qualité de juif. Car c'était là l'important. Et j'admire, malgré tout, dans cette brusque découverte de son attachement à une doctrine abandonnée, à une tradition ^{qu'}elle ignorait, ^{tout} la force profonde, l'inconsciente fidélité grâce à laquelle se perpétue à travers temps le témoignage aux origines. Si maman était en effet tout à fait étrangère à toute pratique religieuse, quelque chose d'elle néanmoins se trouvait profondément fixé à ces quatre lettres comme à un titre de noblesse qui ne

Qu'on peut supposer chez,

donc

doit pas mourir, Et elle rêvait de me le rendre. Oh ! elle admettait bien que telle cousine éloignée, qui avait épousé un chrétien, fut devenue chrétienne. On était de la religion de son mari - cela ne faisait pas difficulté. Son erreur c'était d'avoir épousé un non juif. Mais qu'y faire ? Il en allait tout autrement de moi. Je n'avais point de motif conjugal pour quitter le nom de mes pères. [L'univers, je l'ai déjà dit, était pour nous, une vaste maison de commerce. Eh bien ! dans cette maison de commerce il était de règle d'être juif - la question ne se posait pas. Cesser de l'être c'était passer ~~automatiquement~~ aux adversaires - à ceux qui n'ont pas eu le privilège d'une élection ^{qui} laquelle n'a d'ailleurs d'autre lien avec la foi que celui qui se manifeste au moment ^{de l'} abjurer, ~~celle-ci~~. On peut être juif sans pratiquer la religion judaïque mais on ne l'est plus sitôt qu'on en adopte une autre. C'est là le mystère d'une race dont l'attachement survit à la Révélation (sa seule raison d'être pourtant) et d'une constance qui, devenue zoologique, persiste à travers toutes les adhésions imaginables aux athéismes les plus divers et aux ~~morales~~ morales les plus extravagantes. Maman, devenue chef de famille, se sentit inconsciemment investie à mon égard de toutes ces responsabilités envers son sang. Et l'étrange, c'est que ^{cette femme} si souple, si capable toujours de changer de rôles, si disposée à s'adapter à la pensée de ses interlocuteurs pour leur plaire, ~~pour~~ les séduire, ~~pour~~ les forcer à lui donner cette sympathie dont elle était affamée, eh bien c'est que cette femme protégée dont je fus toujours effrayé de sentir l'inconsistan-

ce intellectuelle, la malléabilité totale, dès lors qu'il s'agit de cette fidélité ^{de} devint intraitable ; comme si ce fut ~~le~~ le dernier refuge d'elle même, la position qu'on n'abandonne qu'avec la vie quelque chose comme son essence première et sa raison finale Oh ! je n'ai pas du tout envie de plaisanter sur ce sujet. Quand j'y songe je me sens partagé entre l'admiration, l'irritation et la stupeur. La fidélité des juifs à leur race, et leur refus du Christ se confondent en effet spontanément dans les arrières plans de la conscience qui se croit ^{la plus} dépouillée de préjugés, qui est, en fait, ~~effet~~ la plus vide de toute pratique, de toute croyance, livrée à sa parfaite ignorance du christianisme, Naman était donc en quête, avec une ardeur juvénile, des radeaux éventuels qu'elle pourrait me jeter pour m'empêcher d'enfoncer dans les séductions idolâtres.

Si l'effort de conversion qu'elle recoutait de la part du malheureux curé ^{toscan} chez qui j'avais logé ~~en Toscane~~ ne s'était guère fait sentir, par contre tout mon voyage d'Italie portait fruit — grâce à l'interrogation passionnée ^{prolépar} que l'art italien, ~~avait fait naître en moi~~. Non point les sujets, bien que toujours religieux, l'âme de ^{cet art} celle-ci m'avait ~~constamment~~ attiré sur une espèce de gouffre du fond duquel montait un appel singulier. Il était loin de s'agir alors du Christ ou de rien qui s'en rapprochât. D'un vague Dieu plutôt, universellement répandu, et qui prenait voix dans les chefs d'oeuvre de la peinture, Car j'avais remarqué que toutes

les toiles que j'interrogeais quand je les trouvais belles, illustraient cette secrète unité à laquelle se réduisait le Dieu entrevu. Mais que je fusse fort éloigné du catholicisme je l'avais également vérifié partout. A Vérone entre autres, le jour où, assistant par hasard à une messe dans une vieille petite église pleine de charmes et de ténèbres, je notai mes impressions au sujet des préparatifs et des gestes du prêtre. - Dieu me pardonne ! je n'y pus voir que les décors d'une comédie, c'est le mot que j'inscrivis, et la nécessité de tenir en laisse la docile assistance qui s'y prêtait.

sur mon carnet

Une autre fois, (c'était aux Dolomites, dans un petit village de montagne, le long d'un chemin couvert de neige), je suivais le cortège funèbre d'une vieille paysanne qui m'avait hébergé. Et je me rappelle encore très vivement la sensation d'intolérable idolâtrie que me valurent toutes ces statues de bois, toutes ces images que l'humble peuple autour de moi vénérât, (j'étais convaincu qu'il les adorait.) Que Dieu eut jamais ^{pu prendre} pris forme humaine c'était vraiment à mes yeux l'absurde ^{de} par excellence, Mais qu'il fut séparé de l'homme par une distance infranchissable, c'était là au contraire l'évidence ^{pour moi} même. Sa prétendue paternité sur nous, l'intérêt qu'on lui prêtait quant à nos pauvres histoires étaient folies d'un autre âge, occasion d'exercer mon sarcasme et mon mépris.

tout juste

A présent que j'y songe et que ces certitudes remontent du fond le plus enseveli de ma mémoire, de mes souvenirs les plus indubitables comment m'étonnerais-je d'avoir mis si longtemps par

148

la suite pour croire aux âmes ? L'idée même de notre immortalité ne me semblait ~~être~~ encore que le puéril effet d'une vanité dont j'étais indemne; et cette immunité me mettait heureusement à l'écart; elle justifiait ma solitude; elle m'y attachait, me permettant de l'estimer à son prix. De sorte que mon éloignement de la vanité des autres fortifiait mon orgueil. Elle en faisait une espèce de citadelle où abrité~~r~~ la force et la pureté d'un esprit qui se riait des simulacres. Nous n'étions pas au monde pour les adorer. Nous n'étions pas au monde pour adorer quoi que ce fut. La vérité qu'il nous fallait chercher consistait bien plus dans cette recherche même que dans aucune réalité. Elle ne s'en distinguait pas plus que l'amour des formes passagères auxquelles un esprit libre ne peut normalement s'attacher. La vérité et l'amour étaient douées en somme d'une identique irréalité. Et seuls les simples pouvaient s'y prendre, comme à leur propre piège. Il est vrai que j'étais pris au mien. Et c'était de n'être pris à rien mais qu'en savais-je ? l'immuabilité, dans quelque ordre que ce fut, me paraissait l'erreur; je m'en gardais jalousement. [Dans de telles dispositions Maman n'aurait pas du s'inquiéter beaucoup de ce que je pusse devenir un jour catholique. Les voyantes avaient raison : cela ne durerait pas, ce n'était pas fait pour moi. Mais maman ignorait tout du mécanisme malheureux qui m'arrachait aux choses à peine touchées ; et il s'agissait pour elle exclusivement de l'acte, en soi-même irréparable, d'un baptême qu'elle redoutait. Elle ne laissait pas d'ailleurs affleurer ses inquiétudes. Simplement, sans

avoir l'air de rien elle me citait les admirables pensées des ~~des~~ grandes théosophes. Elle m'en copiait, dans ses lettres de pleins passages qui, à son idée, étaient irrésistibles. Et quand je traversais Paris nous allions parfois ensemble au square Rapp. Elle était si engageante, ma chère maman, et elle invoquait de si bons prétextes ! Je ne résistais pas toujours à ses invitations. Mais plus j'entendais de discours plus j'avais l'impression d'un bourdonnement vain. Et puis je le répète je ne cherchais guère de raisons de croire. Aussi en était-elle pour ses frais.

Elle, par contre, profitait de ces découvertes qu'on l'amenait à faire au fond d'elle même. Elle n'avait jamais eu l'occasion de beaucoup réfléchir à tout cela Et voilà ^{- bien} que par de fausses voies / que sa curiosité, ses puissances d'espérer et de croire se trouvaient enfin déclenchées ! Quel que fut l'apparent pédantisme de sa science ^{mal d'ignorance} ~~toute~~ neuve il y avait quelque chose de touchant dans le rebondissement imprévu de cette vieille femme jusqu'alors étrangère à la méditation, et qui la découvrait pour moi. Mais telle était ma sourde intolérance sitôt qu'il s'agissait d'elle que, n'ayant rapport d'aucune sorte avec cette mère admirable qui m'entourait de trop d'attentions et de soins, je lui en voulais à présent de s'inquiéter d'un ordre de pensées auquel elle ne me semblait pas s'adapter. Les discordances que je croyais toujours saisir dans ses moindres gestes, dans ses moindres paroles, ^{l'} ~~cette~~ insincérité continuelle dont je la chargeais, je retrouvais là l'occasion de l'en accabler encore, de lui en vouloir davantage

Non seulement en raison de la vacuité de ce qu'elle répétait mais surtout parce que cela prenait l'allure dans sa bouche d'un nouvel artifice pour me plaire. Et j'avais horreur qu'on tentât de me plaire. J'en avais horreur, des plus proches surtout. Si j'accordais en effet un peu de crédit aux ^{premiers} affirmations des étrangers, quitte à les oublier à peine le dos tourné, tout ce qui me venait des miens me donnait instantanément la sensation d'une comédie. Et, de fait, prolongeant dans ce domaine de l'esprit qui n'était pas le sien son constant souci de nos corps, Maman ^{ne} s'efforçait qu'à me séduire, à m'amorcer. Je la voyais faire des efforts de noyé. Et je lui en voulais ^{de ce} que ce fut à mon intention. Mais le sarcasme avec lequel j'accueillais ses paroles ne la décourageait jamais.

Veuve, abandonnée, ~~comme je le montrerai tout à l'heure~~ par son aîné trop occupé ^{de} ~~par~~ ses affaires, en sourd et constant désaccord avec sa fille, réduite au souvenir de toute cette famille qui avait fait si longtemps son angoisse et sa joie, la malheureuse recevait mon affreuse ironie sans m'en faire de reproches. Elle attendait ... elle attendait des jours plus favorables. Avec une ténacité surhumaine, ~~avec~~ un optimisme inconcevable, elle s'en remettait à ses prochaines tentatives du soin de me regagner, de me rendre, moi qui ne l'écoutais plus ^{et} et qui me moquais d'elle, au docile enfant que j'avais été et auquel elle ne renonçait pas.

Et sa patience était d'autant plus confiante et obstinée que ~~l'aîné~~ ^{Jerman} ~~le~~, le seul de ses fils qui ne l'eut jamais quittée, celui qui

était à elle, qui lui restait encore et lui appartenait tellement qu'elle n'y prenait plus garde, ^{nême} décida de se marier. Alors elle eut beau faire, elle eut beau lui opposer ses raisons, celles de sa santé à ménager, elle eut beau lui faire entrevoir tous les dangers d'une union avec cette Russe dont il ne connaissait rien, ni la famille, ni "les antécédents", dont les parents étaient peut-être affligés d'un mal héréditaire, et elle était belle sans doute mais enfin on n'épouse pas une femme pour sa beauté - et puis elle n'avait pas un sou (comment ferait-il pour nourrir une famille s'il venait à en avoir une ?) *enfin,*

~~Enfin~~ elle eut beau exercer - sans convenir qu'elle en était jalouse - toutes ses armes contre cette étrangère qui s'introduisait dans sa maison pour lui voler le dernier de ses petits-rien n'y fit. Contre le goût tout neuf de ^{germain} ~~son frère~~ pour son indépendance, ^{son} ~~le~~ tardif besoin de s'affirmer, sa soif de tendresse aussi, les arguments maternels ne portaient plus. Elle se résolut alors à susciter une rivale à l'inconnue. Persuadée qu'elle n'agissait ainsi que pour le plus grand bien de ce garçon ^{soyons malade} qui ne pourrait se passer d'elle, elle lui proposa une femme plus âgée, une femme de tête. Mais ^{contre toute attente} ~~germain~~ brusquement résolu tenait à son choix. Tandis que Maman refusait de s'avouer que sa plus grande peine était qu'il prit une femme qu'elle n'eût pas choisie. [Et voilà qu'un beau matin elle se trouva seule dans son petit appartement silencieux. Elle errait comme une âme en peine à travers ces chambres qui depuis quelques années les avaient abrités tous les deux. Ils

152

avaient connu là de durs moments. Et c'est là aussi que la prospérité avait commencé de leur sourire. Elle fut prise d'un grand désespoir à ne plus sentir ^{personnel} autour d'elle - elle qui n'avait jamais vécu que par les autres, - pour les soigner, se dépenser pour eux. Nez à nez avec son destin solitaire elle voyait y chavirer toute sa vie. [Sa fille sans doute lui restait, mais comme un surcroît de peine, exigeant de sa part une indulgence dont elle ne lui savait aucun gré - et des sacrifices dont nul ne pouvait apprécier l'étendue. La malheureuse n'en serait pas revenue sans ces travaux qui l'occupaient enfin par mes soins involontaires. Ils finirent par s'étendre peu à peu sur toute la longueur de ses jours. Mais les nuits restaient. Et la pauvre femme, dans son appartement vide, mourait de peur. Elle avait toujours eu peur, la nuit. Alors elle décida de n'avoir plus peur. Et, par un de ces redressements extraordinaires que sa souplesse conjugée avec son énergie lui avait si souvent permis d'accomplir, après quelques mois d'efforts elle l'emporta sur sa peur. Et ^{aussi} ~~je n'en revenais pas~~ ^{je n'ai plus peur} à mes rares passages, de la retrouver ainsi vaillante et perdue dans son petit appartement. [Une femme de ménage venait le matin pour l'aider un peu. - Tout le reste du temps, toute la nuit elle plongeait dans le silence - un silence qu'elle n'avait jamais connu. Et qu'à son âge elle eût triomphé de ses habitudes et de ^{cette} sa peur obstinée qui, depuis son enfance, l'étreignait, cela me ^{paraissait} ~~parut déjà~~ ^{etc} une espèce de miracle. Elle avait bien encore d'affreux cauchemars qui la réveillaient en sursaut. Mais elle avait résolu de n'en point tenir

153

compte et elle n'en tenait plus compte en effet. J'admirais ces prodigieux efforts. ~~J'en étais surpris.~~ (^{d'ailleurs} ~~Avais-je d'ailleurs~~ le temps de m'y attarder? ~~mais~~ ^{Je} me refusais à ~~me~~ y croire.) j'étais ^{bien trop} ~~tellement~~ ^{pris} occupé par mes distractions pendant les brèves semaines que je passais à Paris! Un mot d'admiration l'eut comblée d'aise, Je me refusais à le dire en proie à une contraction involontaire qui m'enfermait dans mon farouche silence et, m'empêchant de me livrer en aucune façon, m'interdisait de lui accorder des éloges qui lui eussent permis de prendre barre. ^{sur moi} Je n'étais pas heureux bien sûr ! Mais je me flattais d'être fort en refusant de m'attarder à cet amour qu'elle me présentait à travers ^{un} ~~son~~ trop vif besoin d'être admirée de moi. Et puis, ayant décidé, ^{que} une fois pour toutes, son domaine exclusif était le "sentiment", je lui ^{refusais} ~~refusais~~ la possibilité d'en sortir, ~~Je~~ ^{Je} contestais jusqu'à l'évidence de sa richesse intérieure, jusqu'à ses changements les plus apparents. Je ne voulais pas admettre une autre vue sur elle que celle de sa faiblesse à laquelle mon enfance m'avait accoutumé. (Et puis il y avait ceci que je ne réussissais pas à rapporter ses gestes à l'être qui les faisait. Le fossé qui se creusait à chaque pas entre mon nom et moi séparait aussi les gens que je voyais, de leur propre vie. J'étais en quelque sorte attaché à une idée d'eux ne varietur et leur immobilité me troublait, me déconcertait. Ne pouvant saisir le moteur de leurs changements je trouvais plus simple ^{de leur opposer mon immobilité} ~~de les nier.~~ Je flairais peut-être quelque chose d'invisible derrière les créatures. ^{et qui} ~~Etait-ce là ce~~ qui m'empêchait

Maman

de croire à leur présence immédiate ? Comme les autres manquaient de densité à mes yeux. J'avais beau la voir souffrir, la voir pleurer, j'étais ^{trop} habitué à la facilité de ses transformations pour pouvoir leur accorder un soubassement un peu solide et prendre au sérieux ces souffrances et ces larmes. Je ne croyais pas à la vie. Je ne sentais pas que nous étions destinés à la mort. Et Maman n'était pas devant moi, dans mes mains, une personne de chair friable et fragile. C'était une espèce de mannequin sur qui jouaient les reflets du dehors. Je la voyais à présent doublement occupée à résister à ~~mon frère~~ ^{à mon frère}, à me résister à moi. C'était un paquet de ~~résistances~~ ^{contradictions}, ce n'était pas un être ^{véritablement} accessible dans le fond de lui-même aux blessures, aux désirs. Elle aspirait à régner sur nous, c'est tout ce que j'en voyais, tout ce que j'en retenais. ^{Elle} ~~Cela~~ aspirait à faire se prolonger le passé parmi nous. Et tout regard en arrière, le plus léger attachement au passé, m'était comme une inadmissible trahison de cette force qui nous emportait, de ce courant où il n'était bon que de flotter à la dérive. Oui ! cela aussi se mêlait à mon refus de l'admirer, de la plaindre. Ses efforts tendaient trop à faire ^{se} survivre un état qui ne correspondait plus à rien. Et que mon frère eut envie d'une femme, et que cette femme fût ce qu'elle pouvait être, bien que ces désirs me parussent absurdes, Maman n'avait pas à s'en mêler, cela ne souffrait point ^{de contradiction} ~~contradiction~~. [J'étais ^{trop} incapable de croire aux individus pour admettre la résistance de ma mère, à l'entraînement où je voyais mon frère s'éloigner d'elle. Car c'est ici qu'un

glissement étrange s'était produit. Aveugle aux êtres, je l'étais surtout dans la mesure où ils s'opposaient au destin. Je l'étais beaucoup moins dans la mesure où ils lui prêtaient leurs formes pour lui permettre de s'accomplir. L'objet de la création, c'était de s'abandonner à son mouvement continu, à sa transformation perpétuelle. Et qu'un être fut affecté par les changements des autres je ne pouvais l'admettre, mais que les relations extérieures entre les êtres changeassent, qu'il n'y eût rien de stable dans l'univers, hormis des hommes éternellement condamnés à piétiner en eux, oui, vraiment, toutes ces contradictions, toutes ces absurdités étaient mon pain quotidien. Je ne jurerais même pas que, dans une certaine mesure, elles ne sont pas ^{le} (un peu encore)....

Je ne discernais en somme dans la terrible douleur de Maman, que l'impérieuse survivance de ses longues habitudes, de sa débilité. Ma pitié cédait vite à mon irritation. Et, quand je me promettais de l'entourer davantage, le plaisir qu'elle en avait me ramenait à moi aussitôt, me contraignait à me reprendre. Je ne souffrais jamais très aisément qu'on eût besoin de moi, qu'on me le fît sentir, fut-ce à travers les moins douteux témoignages d'estime ou d'affection. Je portais toujours dans mon cœur ce constant ennemi de moi-même qui ne se lassait pas de m'arracher à toute dépendance et jusqu'au moindre bonheur sitôt qu'il était partagé. ^{Germain} Mon frère au contraire était altéré de ce bonheur là, fait de caresses et d'immobilité. L'éducation que nous avons reçue avait agi sur nous dans des sens opposés. Mais pour un résultat d'inexis-

tence personnelle, d'égoïsme identique. Et sa monstrueuse capacité d'indifférence et d'oubli, bien que sur un autre ton, allait agir sur lui comme la mienne agissait sur moi-même, nous rendant insensibles aux arguments de celle dont nous ne voyions pas la vieillesse monter ~~elle~~ ^{dans} la cruauté de sa solitude éperdue. Il s'arrachait de cet être dont la présence avait été si nécessaire à sa faiblesse pour se coller contre une autre femme, sa femme, avec le même sauvage aveuglement. Ah ! Maman avait eu beau jeu d'opposer si souvent sa tendresse à ma dureté. On pouvait mesurer à présent ce que cette tendresse avait caché aux yeux de celui qui croyait la donner, de celle qui croyait la recevoir ; ce qu'elle avait signifié pendant tant d'années où l'un et l'autre, s'en contentant, la prenaient pour un dévouement total et passionné ~~qu'elle ne pouvait pas être~~. Et je ne prétends pas qu'ils ne tenaient pas l'un à l'autre, mais il entraînait beaucoup d'habitude dans un amour que tout l'entraînement de notre enfance avait ~~bien~~ touché aussi. Il ~~ne~~ devait ~~qu'~~ aux circonstances d'avoir duré si longtemps. [Il est vrai que l'amour imprévu que mon frère prenait pour un grand amour était lui aussi un amour de circonstances. Je dirai plus tard le rôle que joua sa fragilité. Pour l'instant, pour des années encore, c'est dans la détresse de ma mère, de ses apparences d'impitoyable solidité qu'elle crut mourir

Maman commença donc par être jalouse de sa belle fille. Mais elle comprit vite qu'il était indigne d'elle d'avoir l'air de s'obstiner. Au lieu de désirer une cohabitation qui, en dépit

de ses efforts, ne se fût pas réalisée, Elle engagea ^{avec le bon plaisir} (le nouveau couple à ne pas demeurer avec elle, ~~elle~~ ^{ne} conspira ainsi à s'enfermer dans sa solitude plutôt que de rien solliciter. ~~Et~~

Dailleurs (Les deux jeunes époux) ne songeaient pas à rien lui sacrifier de leur égoïste bonheur. Et maman se soumit à son destin avec une désinvolte élégance. Jamais elle ne ^{une fois de plus} ~~se~~ plaignit de cette solitude ~~détestée~~. Si ce n'est lorsque les affronts, les oublis, faisaient tout de même trop déborder son coeur. Elle prenait alors pour confidente n'importe qui, la concierge, la femme de ménage, quelque vieux fournisseur. Et c'est ainsi que j'appris ce que ~~le~~ ~~jeune~~ couple, qui s'était mis tout de suite à la négliger, lui infligea un jour d'excessive douleur. [Elle s'était décidée à aller ~~désormais~~ en vacances bien plus souvent que jusqu'alors. ^{Pour} avoir une fenêtre sur un lac, sur une plage ^(c'est) l'aidait à oublier sa peine), elle fréquenta ainsi assez régulièrement de petites villes de Suisse. Et le jeune ménage, qui se promenait beaucoup aussi, qui voyageait à présent en voiture, un beau matin s'arrêta en face de son hôtel au bord du lac. Maman, qui n'avait pas vu ses enfants depuis des semaines, se réjouit de la gentille surprise. Dieu sait quelle joie elle dut en éprouver. Mais quand ils eurent fait leur visite aux amis qui habitaient de l'autre côté de la rue, ils repartirent sans avoir même traversé la chaussée pour la voir. Tant d'indifférence de la part de ce fils qui l'avait si longuement choyée, si longtemps chérie, la bouleversa plus qu'on ne peut dire. Elle ne fit pourtant pas de reproches aux coupables. Et de même prit

elle son parti, à Paris, bien qu'ils fussent très voisins de ne presque plus les rencontrer. ^{les deux amoureux vivaient sur eux mêmes} Le jeune couple vécut sur lui-même

avec une ~~espèce~~ de féroce jalousie. Ils travaillaient de concert ^{ils} de donner ^{ient}, fût-ce en public, les noms les plus tendres, les

plus touchants, ~~ils respirèrent longtemps la joie d'un tout jeune ménage~~ Bien ne semblait pouvoir ^{jamais} les désunir. ~~ni le souci de~~ ^{ils n'avaient} ~~personne~~

que ce fut ~~entamer leur bonheur sans défaut~~. C'était comme si Maman n'eût jamais compté dans la vie de ^{ferme en i} Raymond. Comme s'il n'y

eut place dans ce coeur ^{fasciné} étrange que pour un seul attachement. ^{à la fois} ~~la fois~~. Sa femme en avait ^{ainsi} chassé sa mère au point qu'il était

~~impossible d'imaginer que celle-ci eût été naguère pour lui d'une indispensable compagnie~~. ^{mais} ~~Et~~ c'est peut-être qu'il avait eu

surtout besoin ^{de celle-ci} d'elle pour prolonger jusqu'à son mariage une enfance ^{qui était} morte ^{très} tard? Maman, sans se rendre compte de

ce qu'elle faisait, de ce qu'elle désirait, sans même le vouloir ^{qui n'était} avait ^{prolongé} étendu, ~~comme à plaisir~~, jusqu'à cette tardive maturité

^{de celle-ci} sa dévorante, ~~exigence de mère~~. [Quoi qu'il en fut des mobiles auxquels ^{ferme en i} Raymond devait d'être devenu si cruel, ^{elle-ci} la malheureuse se

trouva brusquement contrainte au plus lourd abandon, ~~je ne songais~~ guère à l'alléger. ^{tellement} J'avais toujours le sentiment, vrai ou ^{le plus} faux, justifié ou imaginaire, de tomber malade auprès d'elle!

Et puis sa vigilance perpétuelle à tous mes gestes m'excédait. ^{non} j'étais alors à la poursuite ~~moins~~ d'une réalité spirituelle

^{à la fin de} ~~je lui prêtai~~ ^{ne croyais pas en} une ~~très intermittente~~ attention ^{mais} que d'une chimérique littérature qui exigeait silence et solitude. Et je n'invitais

jamais la malheureuse à ~~venir~~ ^{me} ~~me~~ rejoindre. Un jour je dus

Et il semblait que

son rôle se finit
explicite et

(à la fin de)

entrer à l'hôpital. Je le lui fis savoir. Elle traversa toute la France pour me faire une surprise. ^{Et voilà qu'} ^{lui faire} ^{comme} ~~mais~~ au lieu de fêter, sa présence je lui opposais mon plus maussade visage, mes paroles les plus dures. La pauvre intruse n'avait pas de chance. Mais elle était si douce, si prête à essuyer toutes les injures qu'elle recevait de nous que, pas plus aux uns qu'aux autres, elle ^{ne} faisait de reproches. Derrière le rôle qu'elle jouait, elle vivait de son infatigable amour. ~~Et~~ les injustices des siens lui étaient une raison de plus de se pencher ^{(davantage sur eux; sur que} ~~quant à moi~~ ses apparences ~~les~~ trompaient toujours

Non ! je ne me doutais guère qu'elle était en train de faire à ~~de~~ petits pas l'ascension d'elle-même, jusqu'à un héroïsme dont pendant tant d'années ^{elle n'avait pu} pour le monde ~~et pour les siens~~ elle n'avait assumé ~~qu'~~ la figure. C'était comme si peu à peu se dégageait des profondeurs de son être un personnage incomparable secrètement engendré, et destiné à l'emporter de plus en plus sur toutes les ^{mesquin} ~~griveries~~ de sa vie bourgeoise, sur les anciennes habitudes d'un bonheur dépassé. Et ce personnage était en effet si nouveau qu'il était bien difficile à ~~ceux qui lui étaient~~ ^{aux} le plus proches de s'en émerveiller. Ils ne s'étaient ^{même} pas aperçus de son éclosion. Ils continuaient de ne pas s'~~en~~ apercevoir de sa lente ~~de sa sûre~~ croissance. [Mais quoi ! il fallait précisément pour grandir toutes ces avanies que nous lui infligions; ~~et~~ ^{et} la quadruple opposition de nos égoïsmes coalisés pour la faire souffrir. ~~Mais~~ ^{Et} de même notre égoïsme ne devait ~~être~~ qu'à ses soins excessifs, à sa bonté

Mais

envahissante d'avoir pris en chacun de nous une si exigeante expansion. [Ma cruauté en particulier s'exaltait des efforts qu'elle faisait pour me reconquérir. La résistance que je leur opposais ~~se~~^{m'} durcissait malgré moi. De sorte que ma réticence, mon ironie, mon farouche et impitoyable éloignement des êtres croissaient en même temps que sa tendresse dans nos solitudes illimitées.

.....

Mes deux frères, pendant toutes ces années où se précisait la tragédie de maman, menaient loin d'elle leurs existences opposées dont l'effet commun fut de la forcer à s'enfoncer ^{en elle; ~~sotiale~~} dans une ~~résignation~~ ^{et elle-même} qui allait avoir besoin du ciel pour ^Y respirer. [^{Robert} ~~Marcel~~ en vivait encore plus séparé ^{d'elle jamais.} que ~~Raymond~~. Il venait parfois l'embrasser. Et, durant les périodes intermédiaires, elle n'avait d'autre ressource que de rêver à lui, s'attendant au pire, d'autant plus inquiète qu'elle le savait riche et qu'elle ne pouvait s'expliquer comment il l'était devenu. On était alors dans ces années où il suffisait à un homme entreprenant de planter une pièce pour la faire fructifier. Et Dieu sait si ^{Robert} ~~Marcel~~ était entreprenant ! Il faut dire qu'au début Maman le voyait plus souvent que par la suite. Elle s'était ^{alors} liée d'amitié avec une femme qui venait lui en parler chaque jour, une femme assez vulgaire, mais qui s'était rendue indispensable à mon frère par une étonnante compréhension des affaires. Elle l'avait aidé à des moments difficiles. Et comme elle s'était mise ^{de} à l'aimer ~~avec~~ toute sa violence de femme du peuple, de toute la force de sa chair, elle s'était rapprochée de Maman dans l'espoir qui ne devait pas durer longtemps de la dominer pour agir par elle sur cet amant qui la fuyait. Elle aurait voulu le faire divorcer et comptait pour cela sur son influence. Aussi entretenait-elle la malheureuse dans l'angoisse du sort de son fils. Avec une astuce démoniaque elle lui faisait entrevoir pour lui les pires catastrophes : "S'il ne m'épouse pas disait-elle je le ferai aller en prison". Et c'est moi qui lui apporterai des confitures" !

Pendant ce temps elle agissait en sous main pour rendre les affaires de mon frère plus troubles, ~~pour l'enfermer de plus en plus~~ à son insu; car elle travaillait avec lui, et il ne pouvait ^{se} passer ~~de~~ ^{de} Maman. Mais ^{Robert} ~~Marcel~~ n'admettait pas que Maman intervint dans sa vie privée. Et le parti qu'elle prenait pour cette amante acharnée contre sa bru légitime (qui d'ailleurs avait toujours refusé de lui être présentée) contribuait encore à ^{l'} éloigner d'elle. ~~ce~~ ^{le} garçon qui n'avait évidemment pas quitté la maison à 17 ans pour s'exposer à être entre trente et trente cinq manoeuvré de nouveau par sa famille. Mais elle croyait tellement le servir ainsi, le sauver de lui-même ! Enfin elle fut si tenace, si volontaire, elle était si aveugle aux besoins intimes des autres que ses soins devinrent en effet très vite excessifs.

C'est toujours ainsi que la malheureuse composait sa détresse : à force de vouloir être serviable à ceux qu'elle aimait - à force de vouloir leur épargner des dangers ^{qu'} ~~dont~~ ^{redoutait} elle avait peur pour eux ^{mais qu'} ~~et dont~~ ^{utilisait} elle se servait sans s'en apercevoir pour les disputer à eux-mêmes. Ce jeu, qui lui était naturel, ^{avait} ~~marqué~~ très vivement ses rapports avec son ~~frère~~ ^{frère} aîné. Et le seul moyen qu'il trouva pour se soustraire à cette intrusion fut d'espacer de plus en plus ses visites. Elles finirent par se réduire à quatre ou cinq dans l'année. Alors, comme Maman ne lui était plus d'aucune utilité, la sauvage aspirante à l'amour de mon frère s'éloigna d'elle à son tour, ayant tout juste réussi à développer dans ^{son} ~~le~~ coeur ~~de la mal-~~ ^{de la mal-} ~~heureuse~~ les plus angoissantes prévisions, ayant tout juste réussi à faire sa solitude plus amère encore. Mais tout ce qui arrivait

à Maman, par l'un ou par l'autre, tendait toujours tellement dans cet unique sens d'un approfondissement de sa solitude que je ne puis m'empêcher d'y découvrir après coup le signe du destin dont elle était marquée. Et qui ne s'accomplissait pas seulement en vertu de desseins providentiels. Elle ^{même} se trouvait, par des motifs purement naturels, en raison même de son caractère, le docile artisan de ^{son malheur} ~~sa misère~~. C'était comme si, de désirer façonner à son idée la vie et le bonheur de ceux qu'elle chérissait, les écartât ~~d'elle~~ plus sûrement que n'y ^{était} parvenue, ~~le~~ plus violente, querelleuse, de la plus acariâtre des mères. L'âpreté qu'elle mettait à imprimer son sceau sur des destinées qui ne la regardaient plus, oui, telle fut je crois la raison indéfiniment renouvelée de tous ses mécomptes avec ses enfants, de toutes les avanies que nous lui fîmes et dont la suite inéluctable fut ce cruel isolement pour lequel elle n'était pas faite.

Ainsi mon frère aîné vivait-il dans la plus complète insouciance de nous, de sa mère, du lendemain ; il vivait ^{une} ~~cette~~ absurde existence ~~qui était devenue la sienne~~ ^{l'ancien qu'il avait eu} ~~et~~ où son ancienne passion n'affectait plus la forme que d'une spéculation passionnée. Il spéculait à propos de tout : de valeurs, ~~ou~~ de terrains, de grains ~~ou~~ de cinéma, de châteaux ~~ou~~ d'abattoirs. Il n'était d'ailleurs ni avare, ni cupide. Non ! il ne pensait qu'à ces affaires avec lesquelles il aimait à jongler. Et dans le temps où ces jongleries réussissaient, il les emboîtait de telle sorte les unes dans les autres) qu'il était au coeur d'un écheveau qui ne cessait de se

*dans sa fleur
declamation
lyrique*

dérouler et dont il ne pouvait plus se désengluier ~~sans catastrophe~~ ^{finir tout droit.}
 Il faut d'ailleurs insister sur ceci que son indifférence à l'égard des siens, de sa mère entre autres était telle que jamais il n'eut songé à les faire profiter de ses étonnantes réussites. Il gagnait beaucoup d'argent. Il n'en avait jamais assez. Tous les flots du monde n'eussent pas réussi à combler son imagination.

Je le trouvais, à nos rares rencontres, de plus en plus distant, de plus en plus insaisissable, et perdu — en dépit de son obésité, comme réduit à une ombre, ^{d'illusions,} gonflée de vent et de vanité. Il me donnait la croissante impression d'un personnage qui ne s'appartenait plus. Fixé hors de lui-même, dans des combinaisons dont il ^{avait jamais entre tenu, mais dont} ne nous ~~entretint jamais~~ ~~Et~~ je sentais qu'elles avaient fini par se substituer si totalement à lui, que sa vie y était réduite. Son coeur s'y confondait. Il me donnait une sensation terrible de fantôme, n'ayant plus ^{entre les êtres} avec la terre d'autres rapports que ceux d'amitié ^{ridicule} que je lui voyais entretenir avec son chien. ~~Et~~ Il vivait au milieu de ses spéculations effrénées une vie d'esclave, que le goût qu'avait sa femme pour le luxe entraînait dans des travaux sans fin. Ah ! il avait bien réalisé, lui, l'image de l'univers proposée au long de toute notre jeunesse. Il était en plein coeur de cette maison de commerce où rien ni personne n'a plus de raison d'être qu'utilitaire. Pourquoi se fût-il soucié de nous ? Nous ne pouvions lui être d'aucune utilité. Tout au contraire. ~~D'ailleurs son ancienne maîtresse, épousée tard s'était toujours refusée à voir la famille.~~ Et il se ^{de nous sa famille} préservait lui aussi, avec un soin jaloux. Ainsi menait-il loin de nous, son existence astreignante absurde et ^{en aparté}

somptueuse . ^{quel} Cependant ~~de~~ mon autre frère, de goûts plus modestes,
de moyens moins brillants, conduisait sa petite affaire avec ^{me} prudence. ~~Les voitures de Marcel, l'écho de ses dépenses à Biarritz, à Deauville, l'éclat de son appartement, de sa salle de bain de mosaïque bleue qui était célèbre dans Paris, tout cela~~ rendait
la médiocrité de sa vie ^{amère} à celui-ci qui tout au plus disposait
du joli visage de sa toute jeune femme. ~~Et~~ Il s'en contenta. Il
était ~~si~~ heureux de la regarder, de la montrer. Il faut convenir
~~d'ailleurs~~ que l'harmonie de leur couple ^{continuait d'être} était charmante, ~~à voir.~~
[A force de soins, de patience, ils finirent ~~tout de même~~ au bout
de deux ou trois ans par donner ^{de l'} une certaine extension à leur
entreprise. Ils prirent alors un appartement ~~plus~~ plus luxueux.
Puis ils achetèrent une voiture - ~~c'était~~ cette fameuse voiture
qui devait donner tant de ^{chagrin} peine à Maman ... Mais quoi ! Tous deux
se trouvaient si occupés de leurs santés, de leurs plaisirs, des
amis qu'ils essayaient d'avoir, des voyages qu'ils commençaient
de faire, qu'ils n'avaient guère le temps de se soucier ^{en son plus,} de cette
mère vieillissante toujours trop prête ^{leur} à donner ses conseils
à l'un et à l'autre. Et puis ils ne lui pardonnaient pas son hosti-
lité initiale à leur mariage. ^{Germain} Raymond était trop franc pour garder
un secret. Aussi il n'avait pu cacher à sa femme ce ~~si~~ violent
acharnement du début. Et puis il était si faible ! Comment eut-il
résisté à l'action de celle-ci qui tout de suite avait compris
que le peu de place qu'elle laisserait prendre à sa belle mère
serait suivi ^{de son total} de son rapide envahissement. Elle aimait son mari ;

il lui plaisait de le dominer. Elle protégea ^{sa} donc leur amour contre les assauts d'une jalousie sans pitié, à laquelle maman n'avait renoncé qu'en apparence. Si bien que ce ne fut qu'après des années de froideur, lorsqu'elle même fut ^{lâchée} ~~assaillie~~ par la peine, que cette indifférente réussit enfin à appeler sa belle-mère : Maman. ~~Des~~ deux fils sur qui elle pouvait le plus compter, l'un ne la voyait presque pas, et l'autre en courant, les jours où il ^{venait} lui portait son argent. Cependant que de leurs ~~deux~~ femmes, l'une lui restait totalement inconnue, tandis que la seconde s'obstinait à la traiter comme une étrangère. Bien mieux ! De ces deux couples, dont chacun à sa façon s'était séparé d'elle avec tant de négligence, ^{aucun} n'avait d'enfant. Et maman aimait tant dorloter ! Elle se fut consolée de l'éloignement des siens si elle avait pu gâter de petits êtres. Elle se trouva privée de cette joie aussi, de cette fonction qui lui eut été si douce. Et il lui fallut vieillir sans voir auprès d'elle croître un peu de vie nouvelle. Décidément cette famille chérie était en train de se réduire à rien : à deux couples et qui n'avaient d'autre objet que leurs ^{aises} ~~plaisirs~~, à ses deux plus jeunes, célibataires ceux-là ; et l'une ne lui valait qu'angoisses et tourments, tandis que le dernier (qui n'avait pourtant rien à lui reprocher sinon l'ennui ^{en} d'être trop aimé ~~d'elle~~), repoussait son amour avec une véhémence dont il n'était plus maître et qui la déchirait. Longtemps malade ^{il} ~~celui-ci~~ ^{plus que les autres} avait été l'objet de ses soins. Et voilà que par curiosité il se décidait ^à au baptême. Oh ! il ne se mêlait à sa curiosité rien d'irrésistible, rien de spirituel. Non ! Je ne savais pas encore ce que c'était qu'une inquiétude spirituelle. Et le goût de la vérité

belle
[Ainsi, des]

n'exerçait pas sur moi une très forte exigence. Simplement j'éprouvai, peut-être devrais-je dire dans l'ordre de la sensibilité toute pure, la curiosité de ce que des amis m'avaient dit que la communion leur valait. Je voulus voir s'il y avait vraiment un monde inconnu là derrière. Je me flattais alors de n'aimer personne ni moi-même. C'est cela! J'étais curieux, voilà tout! curieux d'un état différent du mien bien que celui-ci me satisfît dans le peu de soupçon que ^{je nourrissais} j'avais des possibilités d'aucun autre. Et puis j'étais consciencieux. Et, quoique le christianisme me parut absurde dans ces dogmes entrevus auxquels il ne m'avait pas semblé qu'il y eut lieu de s'attarder, ^{beaucoup} je voulus tenter l'aventure décidé que j'étais à laisser toute l'activité à Dieu; persuadé que je lui faisais déjà suffisantes avances en me prêtant ^{loyalement} ~~de si bonne~~ grâce à l'expérience. J'ajoute que j'étais peureux et que, durant une grave maladie où j'avais failli mourir, j'avais fait le voeu d'être baptisé si je guérissais. Or, contre toute attente, j'avais guéri! Je n'avais donc plus qu'à m'exécuter. D'autant que ma curiosité me tenaillait; que je m'étais juré de ne pas me détourner définitivement de cette religion absurde avant d'en avoir fait ~~loyalement~~ l'essai. ^{Et que,} ~~et,~~ n'attendant rien de mes raisonnements ni des leçons des autres, cet essai dans la totale ignorance où j'étais de toutes les conditions exigées-me semblaient ^{considérer} ne pouvoir ~~tenir~~ que dans ce fameux baptême suivi, durant quelques mois, ^{du} régime de la communion quotidienne. Je n'entrerai pas dans plus de détails sur ces exercices. Je sais qu'ils eussent été sacrilèges si j'avais été plus conseillé, plus

168

lucide ou moins inconscient. Je n'ai voulu rappeler les premiers traits de ^{mon} cette aventure que pour en montrer les effets sur le coeur de ^{cette} ma malheureuse mère, à qui les prévisions des voyantes et ses propres pressentiments avaient depuis longtemps fait ^{appréhender} ~~en~~ le pire. [C'est lors de mon retour d'une campagne lointaine, à bord du paquebot qui me ramenait ^{d'Extrême Orient} fort malade, que j'avais ~~été amené à~~ prononcé mon voeu. J'étais vraiment alors dans un état effrayant Et maman, en me revoyant, s'aperçut vite que mon caractère ^{aussi} avait changé. J'étais plus irritable que jamais. ~~[Je crois que c'est de~~ mon père ~~que~~ Je tiens ^{me vaut} une incapacité radicale à mener deux vies de front. Et cette faiblesse ^{jamais} de ne pouvoir ni simuler ni mentir. ^{si comme} Et autant que je crains toujours de "perdre la face" en me "coupant" ^{qu'il y a par moyen de} Et comment ne pas se "couper" dans des propos contradictoires ? ^{quand on n'a pas de mémoire} Je n'arrive pas à diriger mes confidences. Aussi sont-elles toujours condamnées à la sincérité. ^{Je me trouve toujours condamnée à la franchise la plus crue.} [En présence de maman ma nervosité cette fois grandissait de ce qu'il m'était impossible de la mettre au courant de mes projets prochains. Et nos relations en étaient redevues insupportables. [C'est sur ces entrefaites qu'elle ouvrit un beau jour, par une incroyable inadvertance me dit-elle, la lettre du prêtre qui précisément me donnait ^{le fatal} rendez-vous pour le baptême. Elle était à Paris. J'étais à la campagne. Sans me dire pourquoi elle me fit revenir. Je la trouvai couchée. En proie à la plus grande agitation : "Je vais avoir une méningite" me dit-elle. J'étais à genoux près de son lit, le coeur plein de remords. Je promis tout ce qu'^{elle} voulut. Mais elle n'eut pas de méningite. ~~Et moi~~ ^{pour jusqu'après la mort.}

Je me trouve toujours condamnée à la franchise la plus crue.

par contre je me trouvais engagé jusqu'à sa mort. ^{Et} Je lui en voulus
d'autant plus de m'avoir soutiré mon serment. Et ne pus que me
résoudre quelques mois plus tard d'affronter pour m'en délivrer
un péril réel celui-là. ^{Or, il} ~~Il~~ était question depuis ^{plusieurs} ~~des~~ années d'une
grave opération, devant laquelle je reculais à cause des contradic-
tions des médecins. ^{Je pensais que j'y pouvais} ~~Je~~ ^{il me semblait} ~~risquais~~ d'y rester, ~~cela justifiait tout~~
~~Telle fut la seule issue qui s'offrit à mon choix. Je m'y précipi-~~
~~taï. Or il se trouva qu'en même temps qu'elle devait me sauver~~
~~en esprit, cette grave opération allait me sauver également dans~~
~~mon corps. Cependant, j'entendais faire mon expérience religieuse~~
~~en pleine solitude. Et cela exigeait que personne ni maman ne fût~~
~~prévenu fût-ce de mon opération. (On imagine la douleur de la mal-~~
~~heureuse quand elle apprit, lorsque tout fut fini, que je m'étais~~
~~exposé à un tel péril sans la prévenir. Je ne pus guère retarder~~
davantage le moment de l'autre confidence. Mais j'ai déjà raconté
tout cela quelque part.

une fois subi
ma chère
en pleine
toute s'en fut
allai je en province, à l'insu de tout, me faire opérer
je la malheureuse
la mort

Depuis longtemps Maman redoutait l'issue "fatale" ^{cette}. Or ^{était de la même nature} sa théosophienne lui ^{semblait} ^{pour la confuser} était d'aucun secours. Alors, apprenant l'existence d'une singulière synagogue où les offices, contre toute coutume, se ^{elle qu'elle se décide de s'y rendre} faisaient en français le dimanche. C'était une synagogue et située dans son quartier. fréquentée par des gens de son monde. Elle ~~décida de s'y rendre~~
Un certain M. Barrière ancien séminariste qui s'était, dans sa jeunesse, converti, lui, au judaïsme, en était la plus grande curiosité. Il officiait ~~là~~ avec onction faisant office de rabbin.

Maman, qui était à ce moment en proie à ^{aux} l'atroce pressentiment des suites probables de la ^{fatale} ~~l'atroce~~ lettre ^{qu'elle venait de} ~~avait~~ ^{avait} décachetée réussit d'autant mieux à apitoyer cet homme que lui-même, trente ans auparavant, avait infligé à sa ~~sa~~ ^{d'a} ~~sa~~ ^{veuve} mère l'épreuve qu'elle ^{allait} ~~allait~~ subir à peu de temps ^{elle} en sens inverse. Il n'en fallait pas tant pour se lier. [Ce Barrière était d'ailleurs un homme singulier ^{allures} aux ~~apparences~~ de pasteur. D'une foi ardente et secrète. Et sa charité toujours disponible discordait avec cette minceur, cette apparence d'avarice et de séchèresse qui le rendaient au premier abord assez antipathique. Son visage émacié, sans presque de lèvres sa redingote et ses cols durs lui donnaient même des allures cérémonieuses qui ne correspondaient pas à sa très réelle simplicité. Son plus grand tort était de croire en sa mission. On verra par la suite en quoi elle consistait. Ce qui, en fait l'avait marqué à jamais, c'était les habitudes de méditation, d'effacement, que sa mère lui avait inculquées, qu'il avait développées au séminaire et que vingt ans dans des milieux juifs, sans réussir à les lui faire abandonner, ^{sur lui} avaient figées ~~comme en s'en apercevait en le voyant~~

Il se sentait d'ailleurs tellement perdu parmi ces gens qui se réunissaient moins pour se recueillir que pour se retrouver et bavarder, il avait tellement l'impression, dans ces milieux sans air et sans prière, de prêcher à des troupeaux de sourds, que ses plus grandes joies avaient lieu au dehors, quand il rencontrait ses anciens amis devenus prêtres et qu'il pouvait s'entretenir avec eux de ses sujets préférés : l'élection d'Israël, le rôle d'Israël dans l'histoire, l'^{venir} accord d'Israël et tout ce qui pouvait concerner ce peuple jadis béni, découvert par lui un soir de son adolescence au cours d'une promenade sur les quais de Lyon. Un ami l'ayant entraîné pour se distraire dans une synagogue orthodoxe, il y avait surpris, pour son enchantement le ~~fourmillement~~ imprévu des gravures des histoires saintes de sa prime jeunesse. Il y avait reconnu ses personnages préférés. Sous des traits identiques, en proie à la même agitation, à la même fiévreuse inquiétude. C'étaient les mêmes. Le costume seul avait un peu changé. Tout l'Ancien Testament avait en somme ressuscité pour lui ce soir là ~~sur~~ ^{sur les} bords du Rhône. Et il décida de ne plus s'en écarter. On était alors en plein modernisme. Et un esprit libre dans ce temps ne pouvait ~~pas~~ déceintement adhérer aux dogmes de l'Eglise. Ainsi, du Credo, seul le premier article paraissait ^{à peu près} encore acceptable à notre jeune séminariste. Il se mit donc à fréquenter ces revenants. Il en aimait tout : la langue, l'histoire, ce qu'ils lui apportaient d'oriental dans les brumes d'une ville dont la banalité l'excédait et la certitude d'avoir enfin retrouvé le monothéisme conservé intact par s

172

Sans pratrique maternelle

ses premiers dépositaires. Cette découverte le combla, grâce à elle ^{il} restait chrétien. Et même le devenait plus que n'importe qui puisqu'il buvait aux sources les plus pures de la Révélation. Celle-ci lui était restituée, dégagée des exigences des Gentils et tout à fait pareille à celles que les savants de l'Ecole moderniste venaient enfin, après dix neuf cents ans ^{d'erreurs} de retrouver eux aussi. Tout s'arrangeait pour le mieux. Israël apaisait les besoins de sa piété, ceux de sa raison, et jusqu'à un ^{gout de l'} ~~fond de~~ ^{l'} exotisme qui surprenait ^{des} dans ce petit bourgeois d'apparence étriquée mais qu'on ne tardait pas à saisir à travers les manifestations ^{de son} d'une éloquence chaleureuse ^{si tôt que} lorsque celle-ci, à la faveur d'une assistance nombreuse, réussissait ~~enfin~~ à s'enflammer. En tête à tête on ne sentait que sa patience inlassable et une habileté involontaire à la ~~xixixixix~~ fois timide et charitable, qui le faisait entrer toujours dans les vues de son interlocuteur. Il n'était pas fait pour ~~discuter~~ ^{pour} discuter, mais donner raison. Il lui fallait être en chaire pour ~~livrer~~ ^{livrer}, avec un éclat alors incroyable, son ardent amour de Dieu, des âmes, et la ferveur brûlante qui l'habitait ~~réellement~~. Il fut tout de suite pour ma mère un confident de choix. ^{qui}, ~~en~~ ~~est~~ et aurait elle pu rêver de plus conforme à ses besoins, à son caractère ? qui l'aurait davantage encouragée dans ^{son amour maternel, sa patience} ~~son orgueil~~ et ~~sa~~ résignation ? Au fond Maman avait, peut-être comme toute créature inclinée vers le bien, des tendances inconsciemment chrétiennes que soixante ans d'indifférence et de mondanités, de soins familiaux, d'inquiétudes et surtout d'inquiétudes matérielles avaient

ou orgueilleuse

173

étouffées, refoulées, dénaturées jusqu'à les rendre imperceptibles. ^{et} De ~~fait~~ elles ne présentait désormais d'apparemment chrétien que cette douceur charmante sous laquelle ~~se dissimulait~~ ^{se dissimulait} son inflexible volonté. Fort de sa propre expérience, soucieux de laisser toute âme libre, convaincu d'ailleurs qu'il suffisait d'être de bonne foi pour être en possession de la vérité, il réussit peu à peu à la calmer, à développer ^{en lui} sa douceur, à lui enseigner ^{une espèce de tolérance inconnue} la patience. Il ne lui offrit pas seulement une oreille complaisante. A cette croisée des routes il la prit par la main, l'amenant à rentrer en elle-même, à se confier au ciel, à tout lui demander. Il lui apprit à prier. Et si un tel entraînement n'était que bien peu juif nul ne s'en doutait : ni lui ni elle, ni moi, car tout se faisait au nom d'Israël. Il lui en donnait une conscience ^{passionnée.} ~~claire~~. Entre ce chrétien, qui gardait de ses vieilles traditions françaises une irrésistible humilité, et cette Juive qui déchiffrait sa noblesse à travers lui, qui y tenait d'autant plus qu'elle découvrait Israël dans l'image idéale qu'il lui en montrait, il n'allait être, pendant des années, ^{que bien} que d'Israël. Etrange rencontre, il faut en convenir; et qui ne semblait avoir été ménagée pour cette période pénible de la vie de ma mère qu'en vue de lui donner le courage de m'admettre tel que j'étais devenu, en attendant que je devinsse tel qu'elle ^{me} ~~se~~ désirait. Ce fut une belle aventure pour tous les deux. Car cette fameuse mission, dont il se croyait investi, prenait, à la faveur de cette rencontre, un commencement de réalité. Maman au début était en effet si désespérée que la parole consolante de cet homme savant

réfléchi et pieux lui fut d'un bienfait extraordinaire. Elle aimait entendre ce goÿ lui donner des raisons de tenir à sa race, à ses traditions, à ses préjugés. Et en même temps, peu à peu, il élargissait ses vues sans trop insister, sans en avoir l'air. Il approuvait Maman dans ses idées les plus étroites, pour s'y installer et, une fois dans la place, il ouvrait des fenêtres à droite, faisait sauter silencieusement des cloisons à gauche, introduisant avec des précautions de voleur un enseignement chrétien, que Maman, comme les autres habitués de la petite synagogue, eut refusé si on leur avait expliqué ce que c'était. En ne lui en parlant pas, en ne lui disant rien, il agissait plus sûrement. Il agissait à son insu. Il plantait l'ennemi au coeur de la place. Et il pratiquait cette tactique avec un tel renoncement à tout effet, un tel désintéressement, qu'il ne se souciait même pas, une fois l'ennemi établi, de faire savoir, fût-ce à l'assiégé, que la bataille était gagnée, qu'il n'était même plus besoin de se rendre. Tout cela, si l'on ose dire, se faisait en douce, pour le seul amour du Dieu d'Israël dont Barrière s'était juré de rendre vivante la parole dans l'âme de ses enfants les plus réfractaires. Et ma mère n'était point réfractaire. Elle ne demandait qu'à se laisser conduire. A la condition qu'on lui laissât l'illusion de se conduire elle-même, sans renoncer à rien de ce qu'elle pensait croire. Tel au premier jour était apparu à Barrière son rôle auprès de ce peuple rebelle et, pour la première fois, ma mère lui était une occasion de se dire qu'il ne s'était pas trompé en se prescrivant jadis de le remplir. Il

était d'ailleurs d'une bonne foi parfaite et n'eut jamais songé à déjudaïser un juif. Il voulait simplement le mettre en possession de l'héritage d'un Christ dépouillé ^{de son nom et} de sa divinité, et d'une Eglise réduite à n'être qu'une prodigieuse école de morale et d'amour. Tout cela s'accordait ~~assez bien, je l'ai dit déjà,~~ ^{à la consommation} aux plus sourdes tendances de ma mère. ^{ce} L'enseignement de son maître lui fournissait comme l'heureuse surprise de se retrouver elle-même, de se justifier dans le don continuels qu'elle faisait de soi, de persévérer dans sa voie, sans cesser de se dire que tout cela était foncièrement juif et qu'il importait de me le faire savoir. Car si elle s'était soumise à ce nouveau régime c'était en songeant à moi. Elle tenait à me convaincre qu'il n'y avait donc pas à changer de religion, puisqu'elle ^{me} avait trouvé dans la sienne tout ce que je prétendais avoir dû aller chercher dans une autre. Barrière était ce maître admirable qui se gardait de toute apparence d'autorité pour mieux permettre à l'âme de sa disciple de croire, en se formant, qu'elle se formait sans s'éloigner de soi, sans se ^{qui} battre. Je ne voudrais pas que cela eût l'air d'un blâme, mais Barrière jouait là un peu les Tartuffes. C'était son rôle. Un Tartuffe dont le seul objet eut été le bonheur des âmes et la gloire de Dieu ; ^{un} Tartuffe insinuant mais religieux, désintéressé, et ne procédant à sa façon que dans la mesure où la conversion des cœurs l'exigeait. Inutile d'ajouter que ^{bien} peu dans la petite synagogue où il prêchait songeaient à recourir à ses ^{bons} offices. Ma mère était son premier sujet depuis vingt ans. Aussi l'appelait-elle son maître. Et il l'était

brutal

la
 Mais elle croyait qu'il ne l'était qu'en faisant plus juive, alors qu'il l'était surtout en la rendant pareille à lui. Ils se prirent l'un pour l'autre d'une amitié profonde, d'une estime qui les aidait dans les mille difficultés où l'opposition de leurs milieux les faisait se débattre. Ils s'offraient le réconfort de leurs solitudes opposées, de leurs générosités méconues. Ils se devinrent indispensables - s'offrant l'un à l'autre le mutuel témoignage de leur utilité.

Et quand il parlait en public ma mère ~~était~~ ne vivait plus. Tous les mots qui tombaient de ses lèvres lui étaient autant de clartés sur le continuel enseignement dont il la nourrissait ; si bien d'habitude. Et il lui semblait en l'entendant que c'était elle qui parlait. Elle n'avait jamais ^{éprouvé} une telle euphorie. Jamais elle n'avait songé qu'on put avoir pareille joie de l'esprit. En vérité il était arrivé au moment de sa vie où, dépouillée de toutes ses affections, tendue à la reconquête de celui que ses curiosités lui avaient dérobé, elle était prête à recevoir une parole qui lui permit de s'enfoncer dans ses instincts tout en donnant à ceux-ci le prestige imprévu de la science et de la charité. [C'est cela qui lui permit de traverser sans trop en souffrir la dure étape de sa totale solitude. D'autant que, par Barrière, toujours modeste et qui se dissimulait derrière elle, elle devenait un personnage important dans toutes sortes d'oeuvres juives qui exigeaient d'elle une grande activité en échange de la consolation qu'elle y trouvait d'une importance sociale qui la surprenait elle-même agréablement.

Barrière l'attachait ainsi à son judaïsme cependant qu'il faisait fructifier dans son coeur à mon profit un sens tout nouveau de la liberté des êtres. ~~et une amoureuse tolérance.~~ Et cette double activité, intérieure et sociale, lui valait une fraîcheur inconnue, comme une jeunesse ~~charmante et~~ enjouée que cette femme âgée n'avait certainement jusqu'alors jamais eue. Mais, je le répète, tout cela qui l'absorbait tellement, elle s'y prêtait pour moi, ~~elle~~ ~~s'y prêtait~~ pour me reconquérir. Elle voulait me montrer quel eut dû être mon rôle auprès ~~des~~ des Juifs puisque tel était le sien. Et elle s'efforçait de me faire connaître tous ses nouveaux amis. Elle pensait qu'ils allaient me séduire. Elle ne pouvait s'empêcher de croire que tout était question de séduction, de rôle à remplir, d'activité à déployer. Mais plus elle s'efforçait de me "ravoir", plus je me dérobaiss, plus je lui en voulais de réduire à cette seule absurde réalité temporelle, morale ou sociale, tout ce que je sentais d'exigences surnaturelles dans la foi ^{impérieuse et brûlante} que je venais par ailleurs de découvrir. Il était bien question pour moi de travailler au retour des Juifs en Palestine ! Et c'est là pourtant à quoi elle se donnait de tout son coeur. Et plus elle s'enfonçait, sous l'action de son ardent directeur, dans le sens de sa fidélité raciale, plus je sentais se creuser de fossé entre nous. Et Barrière ne semblait pas comprendre que cet étroit judaïsme qui fleurissait en elle, ^{était} ~~était~~ à l'extrême opposé de ce que me présentait, ^{en} sous l'action d'une communion quotidienne, une vue brusquement élargie sur l'univers et moi, et ^{du} l'invitation ~~que me proposait~~ ^{du} le Christ

non plus

l'enfer de l'oubli,

~~à me tourner vers ce ciel inconnu dont la proximité se révélait~~
~~pour la première fois.~~ Barrière christianisait Maman; mais c'était
pour lui donner de meilleures raisons d'être attachée à sa race. ~~Je~~
Je sentais tout cela obscurément. Si bien qu'au bout de deux ou
trois ans je me trouvais extrêmement jaloux de son influence. Il
ne l'exerçait pourtant qu'avec un tact fraternel, sans jamais insi-
nuer dans cette âme, qui lui était désormais toute livrée, la moin-
dre hostilité à mon égard. Et j'en voulais doublement à maman de
ce qu'il l'affermât ainsi dans sa propre direction, et de ce qu'elle
ne fît dans cette direction aucune démarche, aucun pas que pour
moi. Je lui en voulais de ne jamais penser par elle-même - d'être
partagée entre ce Barrière, dont ~~la bigarrure~~ ^{l'incohérence} me heurtait, et moi
qui, loin de songer à l'épargner désormais, ^{me} m'efforçais ~~sans~~ plus
au contraire qu'à l'amener à son tour, cette mère si lointaine et
si proche, à partager ma foi. Je ne voyais en Barrière qu'un rival.
Et dans cette pauvre femme qu'après l'avoir consolée il avait prise
à sa remorque, que le trop fidèle reflet de son abjuration impar-
donnable. Maman participait à mes yeux de ^{celle} ~~son~~ incohérence. Il me me
venait même plus à la pensée que j'eusse à me faire pardonner quoi
que ce fut. J'en voulais à celle qui avait tant souffert de mon
aventure d'écouter plutôt un étranger que moi, et je haïssais tou-
tes les activités où cet étranger l'entraînait. Aussi nos relations
qui, depuis ma conversion, depuis surtout qu'elle l'avait acceptée,
auraient dû être empreintes d'une douce charité, étaient plus tendues
que jamais. Je reprochais tout à Maman : ses gestes, ses manières

179

d'être, ses intentions. Je ne me disais pas qu'elle était constamment en rapport avec cet homme tandis que je vivais toujours loin d'elle. Non ! il me semblait qu'elle eût du me suivre sans que j'eusse même à lui faire part de mes découvertes, ~~et~~ simplement parce que mon expérience ^{accrue} suffisait. Plus elle faisait d'efforts pour se hausser jusqu'au niveau de son maître, plus je lui reprochais de les faire. J'allai même jusqu'à l'accuser d'une excessive complaisance à mes propres "pratiques". Je lui en voulais de ce qu'elle prétendit à présent les comprendre, car je la soupçonnais de n'avoir l'air de si bien les comprendre que pour mieux se justifier de ^{les} ~~les~~ adopter. Derrière toutes ses paroles, ses pensées je voyais désormais se profiler le spectre de mon Barrière. C'est lui qui l'encourageait à rester sur ses positions; il la fortifiait contre moi. Et, s'il ne le faisait pas sciemment, il faut bien dire que sa seule présence, son seul exemple était en effet pour elle une raison de plus de repousser, sans d'ailleurs les entendre, mes rares arguments. Elle repoussait mes arguments tout en favorisant mes pratiques. Où aurait-on trouvé pareille largeur d'esprit ? Maman était entrée dans la plénitude de son rôle de mère douloureuse, compréhensive et résignée. Et je ne parvenais pas à le lui pardonner. Je ne lui pardonnais pas d'avoir pris aussi facilement "le beau rôle" et de le jouer, sans plus de souci d'entrer à ma suite dans ma vérité. Chacun de nous avait la sienne ; Barrière les bénissait également. Et c'est ce ^{là} qui m'était intolérable. Car prétendre, comme ils le faisaient à présent tous les deux, qu'il suffisait d'être de bonne foi pour être dans le vrai me semblait

ne

plus qu'une ridicule absurdité. Et c'était cette absurdité camouflée que j'apercevais derrière le pseudo libéralisme auquel Maman adhérait contre toutes les habitudes de sa vie et ~~sa~~ son instinct le mieux fondé. C'était là une largeur d'emprunt et qui ne correspondait en elle à rien. Ce qu'elle me transmettait c'était la pensée de Barrière. Et je n'en voulais point. Il n'était pas jusqu'à sa religion dont elle faisait si grand cas qui ne me parut frelatée ; mordue elle aussi par cette duperie dont elle ne pouvait se défaire. Car qu'était après tout à mes yeux cette foi dont elle était si fière ? Depuis son veuvage jusqu'à ma conversion durant tant d'années Dieu avait-il eu ~~sa~~ part dans sa vie ? Et s'il avait pris la place de mon père n'était-ce pas à partir du moment où moi-même le découvris ? Elle l'avait adopté un peu à la manière dont elle avait laissé se substituer en elle aux maladies de nos jeunesses les déceptions qu'elle nous devait. Son Dieu me semblait être celui qui l'encourageait à multiplier ses conseils, à faire prévaloir son autorité. Il était là pour justifier ses entreprises, donner leur efficacité à ses prières. Elle pouvait en son nom intervenir près des malades Elle se flattait parfois de les guérir en les touchant.

Tout de ce qu'elle avait aimé s'étant déchiré peu à peu, il ne lui restait plus que ce dernier recours qui lui permit de triompher de la perte de tout.

A force de se croire puissante comment n'eût elle pas fini

par se persuader que son élection était privilégiée ? Et qu'elle avait l'audience du Seigneur. Souvent ses amies le lui répétaient Elle vivait de les entendre le lui dire, alors qu'elles ne le lui disaient que parce qu'elle-même le leur avait d'abord laissé entendre. Et qu'elle ne choisissait que celles qui consentaient à s'y prêter.

Mais quoi ! Maman eût-elle été si féroce, je le lui eusse également reproché. Je l'aimais trop pour supporter d'être séparé d'elle, et par quelqu'un surtout qui avait l'air de la rapprocher de moi. Je l'aimais de telle sorte que, si nous avions été plus semblables, je lui eusse reproché alors de vouloir trop me plaire. Qu'est-ce donc qui nous rendait toute communion impossible et toute différence douloureuse ? C'était comme si, tendus l'un vers l'autre, quelque chose entre nous nous eût interdit de nous rencontrer. Aussi me comportais-je avec la plus sombre injustice.

Et pourtant qu'elle était douce ma pauvre maman ! Elle était en voie de réaliser en elle un prodige de tolérance dont depuis la mort de mon père elle-même ne se fut plus imaginée capable.

Reçu sur le cahier
221 - 241

181

~~170~~
- 225 -

repas côte à

Quand j'étais assis auprès d'elle, ^{premier, nos} et que nous mangions côte à ~~côte~~ j'ouvrais parfois ma main sur la table pour qu'elle y mit son bras. Sa fraîcheur me touchait : "Tu es le seul être au monde que j'aime" lui disais-je. Et de nous sentir si proches nous rendait heureux. Je pensais alors : "C'est là ma maman, celle qui m'a porté dans son ventre, qui m'a soigné lorsque j'étais petit, morveux, tout abandonné à sa vigilance". Comme un trait dans la mémoire la pensée de ce que je lui devais, me traversant le coeur, me rappelait à ce que je ne faisais pas pour elle. Mais j'étais ~~rarement à Paris, et, à la campagne, je ne lui disais jamais de venir me rejoindre. Aussi ces éclairs de tendresse étaient rares et duraient peu. Et constamment mes griefs me reprenaient. Tout leur était prétexte pour me harceler : ses attitudes à l'égard des autres, son comportement envers moi. Je lui en voulais surtout d'être trop familière avec les étrangers. Elle aimait à plaire. A n'importe qui. Je lui reprochais cette faiblesse comme une comédie. Bien que ce fût là quelque chose de vrai, de raciné en elle. Ne me rappelait-elle pas souvent avec une parfaite innocence que lorsqu'elle était petite elle disait toujours au Bon Dieu "faites qu'on m'aime"~~ Et si ce désir pouvait répondre en effet à des motifs ^{bon sens} bien divers il n'en restait pas moins qu'il l'avait toujours rendue attentive aux autres. Au point même de lui faire croire qu'elle savait mieux qu'eux ce qui pouvait leur convenir. Mais comme c'était toujours par le mauvais côté que je m'obstinais à prendre ses intentions les meilleures, je ne voyais plus, quand elle serrait une main trop chaleureusement ou qu'elle tenait quelqu'un par l'épaule, que

sa volonté intempestive de faire effraction dans un coeur. Je ne voyais jamais que le plus mondain, le plus superficiel, le plus utilitaire de ses pensées. Je négligeais toujours l'amour qui pourtant s'y cachait, tout en sachant à n'en pouvoir douter de quels sacrifices elle était capable. [Il est vrai qu'il y avait toujours quelque chose de spectaculaire dans tout ce qu'elle disait, dans tout ce qu'elle faisait. Jusqu'aux questions qu'elle posait à Barrière quand nous étions réunis ! Elle les lui posait pour lui permettre de m'édifier par ricochet. Et je la sentais m'épier du coin de l'oeil lorsque Barrière ayant mordu se laissait prendre. Elle se disait alors "Il ne m'a résisté jusqu'à présent que parce qu'il n'avait pas aperçu ma lumière. J'ai donné à Barrière l'occasion de la lui montrer. Comment résisterait-il encore ?" Et nous restions ainsi l'un et l'autre, bien que différemment, enfoncés en nous ; chacun ne rêvant que d'amener l'autre à penser comme lui. Mais autant je procédais avec brutalité, autant elle était enveloppante et douce, n'utilisant pour m'attaquer que des miroirs invisibles qui réfléchissaient ^{à plein,} ses intentions vers moi. Et c'est peut-être de cela que je lui en voulais le plus. Car elle évitait soigneusement de discuter. Et j'apercevais toujours dans ses mouvements tournants des arrières pensées inavouées. Elle ~~était~~ ^{qui la rendait} étonnamment sourde à tout ce que je pouvais lui dire. Elle n'écoutait d'ailleurs jamais que ceux qui lui donnaient raison. Ainsi [un jour, étant à l'étranger, je lui écrivis pour la prier, ne pouvant le faire moi-même, d'adresser à la petite fille d'un ami un jouet que je lui laissais le soin de choisir. Elle

me répondit quelques jours après qu'elle avait envoyé le jouet avec une paire de souliers à la pauvre petite. Rien dans ma lettre ne laissait supposer que cette enfant fût pauvre. Mais maman avait jugé qu'elle devait l'être pour pouvoir lui manifester sa charité. Et il en allait souvent ainsi. Ne songeant qu'à se faire aimer elle se plaisait à imaginer chez les autres une détresse qui l'autorisait à les secourir. Elle ne se l'avouait pas; mais je m'en apercevais toujours. Et vis-à-vis de moi je crois que c'est ce travers qui provoquait nos plus sûrs différends. Je me souciais si peu, pour ma part, d'avoir à rendre heureux qui que ce fût ! ~~Et~~ Ce que je rêvais ~~à présent~~ en face de Maman, c'était seulement de lui faire partager l'incroyable clarté dont je venais de recevoir l'illumination décisive. ~~Je lui en voulais de ne pas y croire sur parole.~~ Oh ! il n'était point question à mes yeux d'exercer par vanité une action sur elle. J'étais bien trop indifférent aux êtres pour cela. Non ! il s'agissait de cette vérité seule dont je ~~ne~~ ^{si laquelle} pouvais plus douter. ^{si elle} Il me semblait particulièrement indigne qu'elle ~~le~~ ^{de} dérobat. [Ainsi l'amour de Dieu nouvellement découvert par tous deux, et qui eût du nous rapprocher, contribuait encore à nous éloigner, comme si nous devions partout et toujours suivre l'un ~~près de l'autre~~ ^{des} ~~des~~ destins parallèles.

J'ajoute qu'en dépit de tous mes changements spirituels, si profonds qu'ils fussent, le long entraînement de ma chair, de mon imagination, la vieille corruption de tous mes désirs ne se trouvait pas encore corrigée. Et j'en voulais ^{peut-être} à Maman de ce que je me reprochais à moi-même comme une duplicité. ~~Et~~ Continuant de succom-

184

ber à mes anciens vertiges, et d'autant plus aisément que l'anonymat de Paris les favorisait mieux, que je retrouvais, dans cette ville de ma jeunesse, la trace fidèle de mes pas, et ces chemins vers le mal si longtemps suivis, j'accusais sourdement ma malheureuse qui était occasion de mes retours d'être celle de ces rechutes où je sombrais. Cette faille au fond de moi n'était donc pas comblée. Il ne suffisait donc pas d'être débarrassé de mes doutes, d'être en possession de la vérité ! Le vieil enchanteur me ramenait sans cesse à mes chemins. Et, à la moindre occasion, je reprochais à maman d'être près de moi son instrument involontaire. Je la chargeais de tous les démentis que ma faiblesse m'infligeait à moi-même

Enfin, comme je ~~de~~ remuais beaucoup dans mes clartés nouvelles, elle était toujours en retard pour me suivre, Et son incapacité foncière à comprendre seulement ce que je voulais dire quand je parlais de la foi, ne témoignait à mes yeux que de son désir de me tenir tête. J'oubliais que la vérité chrétienne lui était cachée comme elle me l'avait été (si longtemps à moi-même) et par le même voile ! Je n'y songeais pas. Je me souvenais si mal de mes propres objections d'autrefois. De sorte qu'une confusion, qui devait aller le lendemain de sa mort jusqu'à me faire croire que c'était elle qui se réveillait la nuit quand mes douleurs me réveillaient, une étrange substitution de nos personnages mal détachés régnait entre nous, et m'amenait, je crois, à l'accabler de toute l'amertume que j'avais de mes imperfections. Oui ! un mécanisme singulier me faisait m'acharner contre elle avec une rigueur que je ne destinais qu'à

185

moi. Maman, en quelque sorte, interposant devant moi sa masse opaque me renvoyait l'image de mes anciens défauts et comme l'irritant témoignage de mon attachement à mon corps. Car il n'est pas possible, si j'avais pensé qu'elle eût sa vie propre, l'aimant comme je l'aimais, que je la traitasse comme je la traitais. Elle figurait sous mes yeux ma pesanteur. Oubliant tout le reste, et son charme et son amour et ses douleurs, je ne voyais plus que cela en elle, et je m'y heurtais avec l'application cruelle qui ne réussissait pas à me vaincre dans mon propre coeur. Quand j'avais honte d'elle c'est de moi que j'avais honte. Elle était celui que je ne voulais plus être et que je continuais de traîner après moi. Et tout m'était prétexte à me venger sur elle de ce personnage obstiné.

Je lui en voulais beaucoup aussi de se trouver heureuse ; car, par une contradiction singulière, si elle s'attardait aux malheurs des autres, elle faisait profession de ne pas sentir ceux qui pourtant l'accablaient. Et, à partir du moment où débarrassée de ses soucis matériels, n'ayant plus qu'à songer à ce Dieu qu'elle venait à sa suite, bien que dans une autre direction, de découvrir, elle se mit, avec l'inconscient besoin de ne pas me laisser de prétexte à la plaindre, à louer constamment le ciel de ses bontés pour elle. Elle prétendait être l'objet de tous ses soins. S'étant mise à beaucoup parler de sa toute neuve expérience des choses de l'esprit, elle attribuait à la faveur de Dieu l'inspiration de tout ce qui lui passait par la tête, s'étonnant, avec une modestie toute mêlée d'orgueil, de ses trouvailles les plus élémentaires. Elles

lui servaient de prétexte à se prendre au sérieux dans son nouveau rôle, à s'y poser. Et j'étais doublement irrité de ce que cette prétention cachait (d'imaginaire, d'illusoire,) et aussi de sournoise habileté à se soustraire à mes raisons. Et à chaque occasion j'essayais sans pitié de lui remettre le nez dans sa misère, de lui montrer combien ce Dieu, qu'elle m'opposait toujours, paraissait au contraire prendre peu d'intérêt à sa destinée. J'insistais sur les détresses variées de ^{tous} ses enfants. Je la ramenaient à son propre abandon, gazant d'ailleurs sur ce que celui-ci pouvait à des yeux avertis signifier ^{justement} de faveurs célestes, car ce n'était pas par ce joint que maman croyait être chérie du ciel. Elle était juive pour cela. Et moi trop peu perspicace pour déceler ce que ses épreuves pouvaient trahir en effet d'attentions providentielles Non ! je ne voyais que la distance de ses désirs d'être entourée par nous, à la réponse des faits. C'est à cette discordance là que j'en appelais toujours pour établir l'inefficacité de sa religion. Une espèce d'aigre marivaudage régissait nos rapports, nos discours. Et je me servais beaucoup en particulier de la solitude effroyable de sa fille, pour lui suggérer la nécessité d'adresser ses prières à un Dieu plus apitoyable que le sien. Je reparlerai de la détresse de cette abandonnée. Elle était comme une écharde dans la chair de maman. Et maman en gémissait sans doute Mais quand il s'agissait d'assumer ses malheurs, de jeter un regard sur ce qu'ils appelaient et qu'ils ne recevaient pas, alors maman n'y était plus. Et l'on parlait d'autre chose. Si bien qu'ayant toujours raison, elle supportait nos tristes destins en

en souffrant pour nous, mais sans songer qu'elle pût y remédier
 en rectifiant le cours de sa propre vie. C'était ~~elle~~ celle qu'elle se
 trouvait être qu'elle se jugeait capable du plus de biens. Et
 sans doute, elle changeait à son insu, sous l'influence de Barrière
 Mais sans se condamner jamais, et même en s'approuvant toujours
 Elle était à cet égard à l'extrême opposé de ~~tout~~ l'idéal chrétien
 Et c'est cependant en suivant cette voie, qui était la sienne, qu'elle
 arriva souvent à côtoyer les apparences d'une charité toute
 chrétienne. J'entrevois parfois ce chassé croisé curieux mais
 j'éprouvais un trop rude, trop intransigeant besoin d'appeler
 les choses par leur nom, de n'admettre la légitimité de rien qui
 ne fût empreint d'une pleine clarté pour l'en louer. Je ne m'avi-
 sais pas que par ces chemins obscurs, à force de compromis, les
 yeux bandés, et en proie à son étrange complaisance envers des ent-
 traînements qui dataient de trop loin, elle était tout de même,
 à tout petits pas et sans s'en rendre compte, en train de me rejoind-
 dre. J'étais pressé. Je voulais abréger ses étapes. Et j'enrageais
 de ce qu'elle continuât à se trouver très bien, // Comme elle était.
 Le plus léger ~~xxxxxx~~saveu de son indignité m'eût suffi. Mais
 c'était là l'impossible. Parfois, pourtant, entrevoyant ce que je
 voulais dire, y faisant effort, elle semblait réussir. ^{(elle exagérai} Mais alors
 la compréhension superficielle qu'elle paraissait avoir. Et l'on
 sentait encore mieux que cela ne correspondait à rien, tandis
 qu'elle, croyait m'avoir prouvé que ce n'était pas si difficile
 d'être telle que je voulais qu'elle fût, achevait de se convaincre
 qu'il n'était pas besoin d'être chrétien pour cela. Elle était en

pas réaction contre
 moi et, tout en
 même temps, pour
 me suivre

188

proie à son idée fixe : d'établir à mes yeux l'inutilité de ma conversion; et moi au désir de la convaincre de l'infériorité de son état. Si bien que nous ^{nouvel} ~~ne~~ ^{nous} pouvions ainsi perpétuellement occupés à nous faire souffrir - elle en suivant ^{de Barrière} la pente, moi en voulant l'entraîner à me suivre. Et rien, ni ses efforts les plus héroïques qui semblaient pourtant l'arracher à elle-même, non, rien ne réussissait à m'amollir.

Aussi quand, lors d'un passage chez elle de nouveau très malade, j'obtins qu'elle allât mettre un cierge pour ma guérison dans une petite chapelle de Sainte Thérèse, espérant sans le lui dire appeler sur elle, par ce détour, les grâces dont l'absence à mes yeux étaient cause de son obstination, surmontant ses répugnances, et malgré tout ce que cela dût lui coûter d'efforts sur-humains, elle y alla. Je ne lui en sus même pas gré. Et j'avais beau me reprocher de lui rendre la vie si dure, je n'arrivais ~~même~~ pas à la traiter avec l'indulgence que j'avais pour des bêtes, ni avec les plus lointaines apparences de mon amour pour elle. "j'étais comme condamné à ne porter près d'elle, en faveur de la ^{bonheur} ~~pitie~~ du Christ et de mon affection, que l'impitoyable témoignage de la dureté de mon coeur. Peut-être aurais-je fini par me rendre mais ^à c'était l'aveu qu'elle ne pouvait pas faire. Tout se passait donc comme si ma croyance ^{enfin} ² ~~enfin~~ ^{après} fondée ~~à~~ ^{acquise} à la réalité, à la nécessité de l'amour ne jouait pas dans nos rapports. Je me disais que Maman faisait exprès d'être comme elle était. Et qu'il lui eût suffi de le vouloir, pour devenir conforme à ce que j'en espérais. Elle était devant moi mon plus impardonnable obstacle.

189
intervalle

Celui contre lequel je butais toujours. [Elle était pourtant exquise, ma pauvre maman, et si pleine de bonne volonté! Je m'en sentais touché. Mais quelque chose de noué réfrénait en moi mes élans. D'autant qu'elle désirait mon admiration. Et qu'elle m'admirait avec excès. Le moindre geste que je faisais vers elle prenait un prix infini à ses yeux. Mais à peine l'avais-je fait, comme de lui porter quelques fleurs (je me rappellerai toujours le plaisir qu'elle eût d'une toute petite plante verte) aussitôt, croyant avoir triomphé de mes résistances, elle se remettait à me parler à mots couverts de son influence dans la petite synagogue du dimanche des joies qu'elle en avait, de la science de Barrière. Mes moindres concessions lui servaient de points de départ pour me tirer à elle, me laisser entendre qu'elle s'attendait toujours à me voir la rejoindre. Et elle commençait alors des récits de ses prouesses dans le cercle des vieilles dames qui entonnaient à sa suite les louanges d'un Dieu à celui de l'Ancien Testament se fût ^{sans doute} mal ~~re-~~
~~connu~~ ~~trouvé~~. Les croyant irrésistibles, elle s'efforçait par tous les moyens de me faire assister aux offices. Mais ~~non~~ je ne voyais que ~~le ver qui grouillait dans tous les fruits qu'elle me présentait,~~
la part de vanité qui se cachait ^{dans tout cela} partout. Et cette petite synagogue où l'on était entre dames du voisinage, ne me paraissait même pas une réunion de dames d'oeuvre avec des pauvres à la clef, des jours pour se réunir et des locaux pour tricoter. C'était une petite assemblée qui pérorait à la gloire d'Israël comme s'il n'y eût rien d'autre à faire que de composer des louanges à la gloire

de la race élue, pour lui rendre une foi qu'elles ne s'apercevaient même pas qu'elles n'avaient plus. On ne s'avisait guère de tout ce que la Bible imposait, ni que tout en avait disparu. On croyait pratiquer un ardent spiritualisme parce que la foi qu'on professait était sans pratiques. Et l'on se persuadait d'être moderne, puisqu'on ne gardait de la Révélation que ce qui ne gênait pas les habitudes d'une vie bourgeoise et tranquille. On développait entre soi une religion de race, et même de quartier, à qui les sermons christianisants de Barrière n'épargnaient pas une hypocrite lâcheté ni cette extrême facilité avec laquelle on pouvait se flatter non pas d'être sauvées - on ne songe guère au salut chez les juifs - mais bien dévotes et religieuses. La notion de religion que ces dames pouvaient avoir, qu'était-ce donc au juste ? le sentiment de vénérer ensemble les objets du local où on se réunissait, l'hébreu mêlé encore aux offices français et qu'on ne comprenait plus. C'était un culte qu'on se vouait, au coeur d'un petit groupe étroit, étriqué ; une religion d'amitiés et de congratulations réciproques. Et quand Maman mêlait à ces inertes survivances d'une tradition, dont on n'entretenait que le nom, des manifestations inconsciemment chrétiennes, j'en voulais à Barrière, je lui en voulais à elle de tout défaire, de tout mêler. Tout me blessait dans ce petit monde ; qu'il se crut fidèle au judaïsme quand il n'en avait plus que l'écorce, et qu'il n'empruntât à l'Eglise que son pittoresque extérieur. Mais ces dames étaient si satisfaites ! Qu'eussent-elles été chercher dans plus de scrupules ? L'activité de Maman

dans cette synagogue à laquelle elle avait identifié son culte, les initiatives variées qu'elle prenait dans l'ordre des cérémonies, l'activité qu'elle déployait dans le rôle éminent qu'elle devait à la médiocrité des autres " fidèles " tout avait contribué à lui créer là comme un nouveau prestige. Comment se serait-elle séparée de ce petit temple ? Elle y régnait. C'était son temple à elle. Elle ne songeait pas à le distinguer de sa foi. *Elle se*

regardait s'y donner.

Et moi qui savais qu'elle valait bien mieux que cet absurde jeu contre lequel personne ne la mettait en garde, je souffrais de la sentir s'y perdre. Mais tous mes efforts pour le lui faire comprendre et que la piété n'était pas là, qu'elle commençait une fois ces jeux d'ombres dépassés, tout échouait devant une résistance où l'admiration de son public la forçait à se retrancher. Pauvre Maman ! Qu'avions-nous donc à nous dire ? Les mêmes mots ne signifiaient pas les mêmes choses. Dieu, la douleur, la prière, je sentais , quand nous en prononcions à présent les noms, qu'ils éveillaient dans nos coeurs des échos étrangers. Et que, toujours, dans tout ce qu'elle disait, dans tout ce qu'elle pensait l'affreuse expression de jadis s'insinuait malgré elle - cette expression qui, au temps de ma jeunesse, avait marqué le seuil entre ce qu'on pouvait et ce qu'on ne devait pas éprouver - entre les gens qu'on pouvait et ceux qu'on ne devait pas voir, l'absurde vocable formé de trois mots fondus l'un dans l'autre, le vocable " comme-il-faut " qui se prononçait " comifaut " et s'appliquait à tout. Etre comme-il-faut c'avait toujours été la grande affaire dans la famille. Et tout pour ma mère me semblait continuer , à son insu, de s'y réduire. Si débarrassée qu'elle se prétendit de ses pré-

jugés d'autrefois ; si dégagée qu'en effet elle aurait dû en être ! Mais voilà elle s'était obstinée dans la croyance implicite en son infailibilité sans défaut. Et cela avait tout gâté de ses efforts, tout obscurci dans sa vie. Elle continuait d'être si sûre d'avoir toujours raison, d'être la plus lucide, de jouir seule des faveurs du ciel ! Comment eût-elle pu songer simplement à ce qui se cachait de vrai en elle ? Elle était trop certaine de tout ce qu'elle disait pour pouvoir mettre en doute, ses artifices et ses illusions. Et je voyais avec effroi sa belle douleur tournoyer entre les deux pôles d'une sécurité trop tranquille et d'un reste d'attachement à des convenances mondaines.

Ce qui lui restait de vie, le malheur qui l'habitait, une puissance d'amour qui n'eut demandé qu'à s'épancher, tout ce qui de maman m'était si doux, si précieux, tout cela s'engloutissait dans un double mensonge auquel il me semblait qu'avec son propre sort elle eut consacré tous les siens. Tout, autour d'elle, avait donc été ainsi peu à peu dévoré par son exigeant besoin de s'imposer, mais si bien travesti et fardé que l'on n'eut guère songé à le reconnaître dans la religion nouvelle où il avait fini par se mêler.

Maintenant que mon attention était attirée sur cette hantise obsédante je la croisais à chaque pas. Et je m'apercevais que ma mère ne pouvait pas dire deux phrases sans que sa certitude s'affirmât. Le plus simplement du monde : " je suis sûre " disait-elle, puis le conseil suivait ; " je te l'assure " reprenait-elle encore et elle croyait que cela eût du suffire à dissiper toute objection.

Sous ces mots renimés, ma jeunesse se reprenait à vivre. A travers une croyance qui m'était tellement une seconde nature qu'en dépit de mes longs efforts je la retrouvais intacte sous la

M. Anita Jui

poussière secouée. Il m'avait fallu des années de démentis quotidiens pour croire que j'avais commencé à l'étouffer un peu. Elle réapparaisait ~~donc à présent~~ comme une formule de Credo, l'intime, l'enfantine, l'inébranlable conviction que " les parents ne peuvent se tromper."

Si connus qu'ils me fussent, ces mots me frappaient comme la manie oubliée d'un être cher. Je m'expliquais les fugues de mon frère, sa soif d'indépendance. Je m'expliquais aussi l'accablement de ma soeur et ses révoltes, tout s'éclairait devant moi. Oui ! cette si faible femme accablée de malheurs ,c'était sa volonté souterraine qui avait tout bouleversé autour d'elle. Et son goût irrésistible de la domination.

Toute notre jeunesse n'avait donc servi qu'à permettre à la tyrannie brutale de mon père et à cette tyrannie dissimulée de se répondre. Nous forçant à chercher, par des voies diverses, une délivrance difficile, quelquefois impossible, et toujours frauduleuse.

Quant au résultat, c'était cette famille pulvérisée.

Se dévouant toujours, toujours prête à se sacrifier, il me semblait coupable d'accepter ce qui me venait ainsi à l'esprit de contraire à cette tendresse inépuisable qu'elle nous avait toujours prodiguée. Je savais quel rapport établir entre ses désirs de s'admirer, de se faire valoir et ces ruines sous lesquelles je la voyais à présent écrasée. Mais tant d'évidences ne m'entamaient pas. Et tout en me disant qu'elle avait sans le vouloir répandu la souffrance autour d'elle, je lui restais acquis de tout mon coeur. Oui je savais à quoi m'en tenir. Et de quoi ma jeunesse par sa faute avait été privée. Et de quoi j'eusse été privé encore si je

m'étais rendu à son autorité ! C'était une pieuvre devant moi cette si faible mère et qui en m'aimant trop m'avait si mal aimé.

Je ne parvenais pas à m'arracher à elle ,ni à mon tour au désir de la plaindre et de la consoler. Ses mensonges à nous, à elle-même ne pouvaient rien sur mon profond amour. Et néanmoins nos solitudes nous enveloppaient, nous séparaient. Du fond de la mienne je continuais de ne trouver rien à lui dire.

C'est quand elle se mettait à parler que je me sentais surtout lui être hostile. Comme si ses mots, la trahissant, fussent des pièges qu'il me fallût éviter.

Au contraire lorsqu'elle était silencieuse et tranquille , mes griefs tendaient à se dissiper. Et tour à tour venaient ainsi m'assaillir son inconscient mensonge, puis sa douceur, cette douceur qu'elle aurait eu toujours si elle avait seulement consenti à reconnaître quel jeu une force étrange la forçait à se jouer. Mais elle se devenait déloyale ,sitôt qu'elle s'écoutait pleurer.

Sa propre voix l'enchantant congédiait au son des mots qu'elle pronçait un amour capable de tous les renoncements et de toutes les peines. C'est à ce point qu'elle était double ,se présentant tantôt sous un aspect et tantôt sous l'autre. Et cette involontaire et perpétuelle bascule m'paralysait au point que je doutais si je l'aimais vraiment, si ce que je prenais pour de l'attachement n'était pas un vestige qui nous survivait.

Elle était du moins sa propre victime. Et je ne pouvais pas ne pas la plaindre.

Cependant sa foi imparfaite meublait son existence vide de tous les suffrages qu'elle lui valait. Pour rien au monde elle

n'eût accepté d'en changer. Elle exérait tout ce qui l'eut invitée à se démentir. Elle en doutait à l'avance.

A chaque pas je butais sur son aveugle orgueil ; c'est lui qui réfrénait tous mes épanchements. Et j'avais beau me dire qu'il fallait l'aimer telle qu'elle se présentait, chacune de ses faces contredisait tellement toutes les données de l'autre, qu'il n'y avait aucun moyen de croire qu'elles fissent une seule femme pétrie de qualités et de défauts.

Mais ne nous avait-elle pas peu à peu habitués à penser qu'il ne pouvait y avoir en elle de défauts ? Si bien qu'elle était responsable ~~de~~ de ma stupeur à l'entendre et de mon incapacité à mieux l'aimer. Elle s'était tant efforcée de paraître à nos yeux une idole, que je ne pouvais pas ne pas être désemparé du fait de cette dissemblance peu à peu découverte entre son image et sa réalité. Et cette réalité se déroba^{it} au nom que je continuais d'attacher à l'idole qu'elle ne pouvait plus être pour mes yeux dessillés.

Toute la question du mensonge où mon enfance avait crû se posait. Avec une latente insistance que recouvraient le trouble et la contradiction où^{me} jetai^t la peine et la douceur de cette malheureuse.

Et si son abandon, sa douleur, sa duplicité me désolaient, j'étais d'autant moins disposé à l'indulgence qu'elle-même nous avait inculqué que les parents n'en avaient pas besoin, qu'ils étaient par delà toute indulgence dans une zone et sur un plan où la critique ne portait pas...

Quand avais-je donc commencé de m'apercevoir qu'autour de moi tout suait le mensonge ? Mensonge d'autant plus pernicieux qu'on y baignait normalement, qu'on nous enseignait avec plus de conviction qu'il ne fallait mentir jamais. Jusqu'aux prétentions à la vérité, tout avait donc été faux chez nous.

depuis le jour devant
le monde, c'est la
la règle in h'advers
choi's il
pour le
comportés
dans
existence.

[le plus commode, le plus
avantageux, c'est qui permettait]

Une fois ce doute introduit en moi, tout l'édifice de principes, d'évidences et de conventions n'avait plus tardé à en être envahi. Et, bien entendu, ni mon père, ni ma mère n'avaient échappé au naufrage. Mais leur enseignement avait si minutieux, si automatique, si continuels qu'il devait surnager après que leurs anciennes images eussent sombré dans l'oubli. C'est eux-mêmes qui allaient ^{me} devenir incroyables. Car entre le bruit des paroles de maman et ce que désormais j'étais obligé d'écouter par derrière, il n'y avait plus coïncidence. Quand je parlais ce n'était pas à moi qu'elle répondait. Je ne répondais plus à ce qu'elle croyait me dire. Aussi, quoiqu'elle pût me dire, je me mettais aussitôt à penser le contraire. Et je ne me privais pas de le lui faire sentir.

... Mais jamais je ne lui en voulais autant que quand elle répétait sans s'en apercevoir mes propres paroles. Ses pensées n'avaient pas de racine en elle. Alors réduite à exprimer les pensées des autres, les miennes, elle leur ajoutait cette aggravante singularité d'un je ne sais quoi de sentimental qui les déformait sur le champ. Elle ne pouvait ouvrir la bouche qu'aussitôt je ne soupçonnasse des simulations inconscientes. Et qui sait ?

quand je ne les y trouvais pas, peut-être les inventais-je, tant elle avait fini par se réduire pour moi à une mécanique incapable de raisonner et toujours convaincue de la bonté de ses mobiles. Elle avait fini peut-être à tort par s'identifier à mes yeux à la duperie où je voyais sa vie se perdre.

Il est vrai qu'un peu de bienveillance là encore ne m'eût pas été de trop ; car si elle passait ainsi son temps à se tromper n'est-ce pas qu'une fièvre ardente la forçait à s'affirmer cependant que nous n'avions laissé à son goût de la domination que ces reflets d'amour où s'appuyer.

Telle était son inconsciente duplicité. Mais tout se passait comme s'il y eût en elle quelque chose de plus profond que la comédie qu'elle se jouait.

C'est au delà d'elle même, en dépit de moi, que je l'aimais. Et de toutes mes forces d'aimer. Cette irréalité ambulante, illusoire, agitée, elle était la forme tangible, irrécusable de ma propre réalité. ~~Et~~ Aussi, songeant après coup, à la dureté avec laquelle je venais de lui répondre, je me reprochais cette cruauté dont à peine près d'elle je me retrouvais prisonnier. Mais j'avais beau me la reprocher comme une injustice, une impatience, comme une trahison de ma propre affection, je ne parvenais jamais à la réprimer bien longtemps. Dès la première occasion je retombais dans mon étrange sommeil où semblaient toutes mes bonnes raisons d'être patient et de l'aimer.

Et sa faiblesse aimable disparaissait ainsi sous les apparences d'une force empruntée que je haïssais et par laquelle je me trouvais fasciné. Oui ! je peux vraiment dire, quand je me trouvais en sa présence que je l'aimais et la détestais d'un même mouvement.

Car je la voyais passer son temps à nier et renier le plus séduisant et le plus vrai d'elle-même pour le plus factice et le plus usurpé. Si bien que disposant de tout ce qu'il fallait pour s'approcher de la sainteté, elle ne réussissait jamais à en présenter qu'une irritante contrefaçon.

Aussi depuis ma conversion mon malaise auprès d'elle n'avait-il cessé de s'aggraver de toute la gravité d'un mensonge qui creusait maintenant un fossé entre nous.

Cependant qu'elle, me sachant toujours entraîné de la juger artificielle, se trouvait encore plus tendue en face de moi et comme captive d'un artifice redoublé du fait de son effort pour me paraître naturelle.

8

Nous étions pris ainsi dans une dispute incessante qui se poursuivait en sourdine ; j'y perdais souvent le fil de mon amour. J'admirais son agilité, son ardeur, sa jeunesse persistante. Mais je me gardais d'autant plus de le lui faire savoir que ses qualités mêmes m'empêchaient de la voir vieillir. Elle allait maintenant sur ses 70ans. Et cet âge, qui me semble une extrême vieillesse chez les autres, ne me frappait pas chez elle. Il ne m'annonçait pas qu'il allait lui falloir à elle aussi bientôt mourir. D'ailleurs, je lui en voulais tellement de toujours être malade auprès d'elle (qui ne l'était presque jamais), que les jours où je me laissais tout à fait aller à mes emportements je lui faisais entendre en grognant qu'elle nous enterrerait tous. C'était un dur reproche dans ma bouche.

moins disposé à l'indulgence qu'elle-même nous avait détourné d'y
recourir, à force de nous inculquer que les parents ~~n'en avaient~~
~~pas besoin~~, qu'ils étaient au delà de toute indulgence, dans une
dans une zone et sur un plan où la critique ne portait pas. [Le drame ^{avait} com-
mençé du jour où je dus les en faire descendre.....

intervalle — Quand me suis-je donc aperçu qu'autour de moi tout suait
le mensonge ? Mensonge d'autant plus pernicieux qu'on y baignait
normalement; qu'on nous enseignait avec plus de conviction qu'il
ne fallait jamais mentir. [Jusqu'aux prétentions à la vérité,
tout était faux chez nous. Une complaisance secrète y corrompait les
mots les plus purs. On y aimait le vrai mais en théorie. Le plus
commode, le plus avantageux, ce qui permettait de faire figure
devant le monde, c'était là la règle instinctivement choisie pour
se comporter dans "l'existence."

Une fois ce doute introduit en moi, tout l'édifice de prin-
cipes, d'évidences et de conventions ne pouvait plus tarder à en
être envahi. Et, bien entendu, ni mon père ni ma mère ne devaient
échapper ^{au} ~~à ce~~ naufrage. Mais leur enseignement avait été si minu-
tieux, si automatique, si continu, qu'il devait surnager après que
leurs anciennes images eussent déjà sombré dans l'oubli. C'est eux-
mêmes qui allaient me devenir incroyables. Car entre le bruit des
paroles de maman et ce que désormais j'étais obligé d'écouter au
delà, il n'y avait plus coïncidence. Quand je parlais ce n'était
pas à moi qu'elle répondait. Et je ne répondais plus à ce qu'elle
croyait me dire.

197

Quoiqu'elle put dire, je me mettais aussitôt à penser le contraire
Et je ne me privais pas de le lui faire sentir ...

11.14 Mais jamais je ne lui en veux autant que quand elle répète
sans s'en apercevoir mes propres paroles. Ses pensées n'ont pas de
racine en elle. Alors réduite à exprimer les pensées des autres,
les miennes — elle leur ajoute cette aggravante singularité
d'un je ne sais quoi de sentimental qui les déforme sur le champ.
Et de cette sentimentalité-là ^{vraiment} elle déborde toujours. Elle ne peut
ouvrir la bouche qu'aussitôt je ne soupçonne ses mensonges incons-
cients. Et qui sait ? quand je ne les ^ytrouve pas peut-être les
inventè-je, tant elle se réduit pour moi à une mécanique incapable
de raisonner et toujours faussement convaincue de la parfaite bonté
des mobiles dont elle est animée. Elle a fini par s'identifier à
mes yeux à cette duperie où sa vie se perd.

Il est vrai qu'un peu de bienveillance là encore ne me serait
pas de trop, car si elle passe ainsi son temps à se tromper, n'est-
ce pas que toute personnalité lui manque, mais non pas toute fièvre
Et cette fièvre ardente qui la force à s'affirmer ne reposant pour
ainsi dire sur rien, sur aucune matière, son goût de la domination
flotte ainsi dans le vide et n'a que ces reflets d'amour où s'appu-
yer. Elle les adopte; elle y découvre les signes de sa grande pas-
sion pour la charité à laquelle elle se donne dans un mouvement
qu'elle croit généreux et désintéressé, et qui, en fait, ne l'est
pas, ne peut pas l'être.

Tel est son jeu impur . Et il me semble qu'à sa bonté falla-
cieuse, je préférerais parfois une franche méchanceté. Mais que

198

dis-je ? Tout se passe pour moi comme s'il y avait en maman quelque chose de plus profond que cette comédie qu'elle se joue et dont pourtant à mes yeux elle ne diffère pas. [C'est au-delà d'elle, en dépit de moi, que je l'aime. Et de toutes mes forces d'aimer . Cette irréalité ambulante, illusoire, agitée qui, de loin, n'est qu'un numéro de rue, est la forme tangible, indubitable, de ma propre réalité.

... Quand je songe, après coup, à la dureté avec laquelle je viens de lui répondre, je me reproche cette cruauté dont à peine près d'elle, je me retrouve prisonnier. J'ai beau me la reprocher (non pas ^{seulement} comme une injustice, ou une impatience, comme une vraie trahison à l'égard de l'affection que je lui porte sans pouvoir la lui témoigner) malgré tout je ne parviens pas à réprimer mon hostilité bien longtemps. A la première occasion je retombe dans cet étrange sommeil où j'oublie toutes les raisons que j'ai d'être patient et de l'aimer.

Je la sens toujours tellement inquiète d'un effet à produire ! Et j'ai moi-même une telle horreur de tout effet, tellement besoin de trouver dans tout ce que j'entends et dans tout ce qui arrive ^{l'} ^{la} ^{la} ~~une~~ intention plus lointaine, plus secrète. C'est comme si ses faciles arrière-pensées se substituaient illégitimement aux desseins de la Providence. Et qu'elle-même voulût devant ceux qui l'écoutent, Mais peut-être en fin de compte est-ce là ce fameux "beau rôle" qu'elle prétend assumer. Il lui faut être bonne, indispensable, sans égale ; d'une bonté d'au-delà. Etre le bon Dieu peut-être ? Son plus sûr messenger en tout cas. [Et sa faiblesse que j'aime disparaît sous

les apparences d'une force empruntée qui me fascine et que je hais. Oui ! je peux vraiment dire, quand je suis en sa présence que je l'aime et la déteste d'un même mouvement. Car je la vois passer son temps à nier et renier ce qui en elle est le plus séduisant et le plus vrai au profit du plus factice et du plus usurpé. Et il n'y a même plus dans son choix quoi que ce soit de conscient et de médité. Sans le savoir, par de faux moyens, ~~ou~~, c'est à la sainteté qu'elle aspire ^{Mais} tout en disposant de tout ce qu'il faut pour s'en approcher elle ne réussit cependant ^{jamais} à en présenter qu'une très misérable contrefaçon. Et c'est cela qui m'est le plus malaisé à comprendre, ~~et~~ le plus douloureux; ~~car je ne peux plus ne pas voir les choses en chrétien.~~ Cette incompréhensible obstination de maman à rester en marge d'une vérité dont elle a, sans s'en douter, le plus urgent ^{le} besoin.

Aussi depuis ma conversion mon malaise auprès d'elle n'a-t-il cessé de s'aggraver de toute la gravité d'un mensonge que je ne pouvais auparavant localiser et qui maintenant que j'en ai fait le diagnostic me semble être en effet ce qui creuse vraiment un fossé infranchissable entre nous.

En son train de la gazer active, elle se liera à moi une plus tendre en face de moi. Et comme captive d'un artifice retrabli du fait de son effort pour me paraître naturelle.

Intervalles
Vois-tu pas ainsi Tel est de ma mère à ma soeur et à moi le climat où je plonge dans une dispute à chacun de mes retours. Je les retrouve au même point; fixées l'une en face de l'autre; se renvoyant comme deux phares éteints leur invariable en sourdine et nuit sinistre et sombre. *I'y perdais souvent le fil de mon amour.* J'adorais son aptitude; on ardeur et fluence persistante; mais je me fardais d'autant plus de lui faire voir que les finalités même lui empêchaient de la voir vieillir. Elle allait me déclinant sur ses 70 ans. Et c'est à ce point que me semble d'une extrême tristesse des 60 ans, le me fardait par elle. Qu'un jour un jour par lequel il allait lui falloir à elle aussi l'indulgence ouvrir. J'ai même je lui en voulais toujours tel et dit à ma déception d'elle (qui n'est et n'est presque jamais) me par jours où je me la vois aller tout à fait à nos amportements.

Je lui faisais en tendant le propos
qu'elle n'usait en terre au tout. C'était
un dur reproche d'usager ma bouche
(aux années 234 et 235)

201

- 236 -

Elle en souffrait sans relever l'injure. Et quand parfois, au contraire, elle se plaignait de ses maux je l'accusais de les exagérer et, pour n'y pas compatir, je prétendais qu'elle se faisait "des idées". Mais toute cette injustice dont je débordais venait de ce qu'en effet elle n'avait pas l'air de vieillir. Elle gardait l'extraordinaire activité qu'elle avait toujours eue et dont elle usait à présent avec une exaltation juvénile pour répandre ~~autour~~ autour d'elle la bonne parole, consoler ceux qui venaient l'entretenir de leurs misères et jusque pour se livrer à une propagande effrénée en faveur des juifs malheureux, de ^{la} Palestine, de Dieu, de sa synagogue. Elle était toujours occupée à remuer, à parler, à se dépenser. Et sa vitalité débordait d'un coeur toujours prêt à épargner toute peine aux autres à tout tenter pour leur faire plaisir. [J'ai raconté l'histoire des cierges qu'elle consentit à aller poser devant une statue de la petite Thérèse. Elle avait une telle envie de me voir guérir, de me guérir! Aussi pria-t-elle ^{à jour là} avec le prêtre de service. Elle s'en loua beaucoup. Et de ce que cela ne la gênait plus à présent de joindre les siennes à des prières catholiques. Elle avait surmonté ces frontières. Qu'il y eût de la confusion dans un tel élargissement de son esprit, n'importe ! Elle atteignait vraiment, tout en ne tenant qu'au Dieu de sa race, à une tolérance merveilleuse qui ne m'offrait que trop de nouvelles raisons de lui en vouloir. Tout en nourrissant au fond de son coeur l'espérance, que dis-je ! la certitude de me voir finir un jour ou l'autre par me rendre, elle était donc parvenue, au moins en apparence, à tout admettre de ma conversion. Et c'était elle, avec une bonne volonté héroïque et

charmante, qui préparait la table de communion près de mon lit, veillant à ce que rien n'y manquât, allant acheter des fleurs pour que l'accueil fut plus souriant au prêtre qui devait venir. Elle était à mille lieues de croire qu'il m'apportât "le bon Dieu". Non ! c'était ^{par un} instinct tout spontané, une coquetterie de bon aloi, c'était par pur amour de moi, qu'elle se prêtait à ce qui à ses yeux ne pouvait pas avoir de sens. Et ses démarches étaient admirables sur cette route d'amour où elle s'avavançait à mon insu. Jamais, par exemple, elle n'eût risqué un mot susceptible de me blesser. Elle avait autant de ménagement, je crois, autant de patience à mon égard, que j'en avais peu pour elle. Elle était libérale avec passion. Mais moi, à présent attaché à ma foi nouvelle, je ne songeais même pas à lui en témoigner de la gratitude. Je ne lui passais même pas les si justes motifs qu'elle avait cependant d'admirer ses efforts et de goûter à cette victoire qu'elle était en train de remporter sur une vie si contraire

Je la revois encore, une vieille femme alerte, toujours disposée à se déranger pour moi, pour nous, pour tous, pour épargner à sa bonne une fatigue inutile. Elle ne songeait guère, elle, à s'épargner. Et nous trouvions cela tout naturel. Oui ! cet être qui approchait de sa fin se donnait avec une telle générosité, que nous ne songions même plus à nous en étonner. Tel était l'endroit d'un caractère dont je ne voyais jamais que l'envers : Derrière un extraordinaire besoin de se prodiguer l'irrésistible désir d'occuper, d'envahir tous les coeurs. Et ce besoin insensiblement

203

s'y fondait.

Elle était douée d'une telle jeunesse ! Comment eût-on songé à la considérer comme le vieillard que pourtant elle était. Ah ! si elle avait été affligée d'~~une~~ infirmités, nous nous serions inquiétés d'elle ^{très sûr}. Mais elle n'en avait aucune; et de la voir toujours valide, vaillante, joyeuse de se dépenser, me faisait renfermer en moi ce petit peu d'admiration qu'elle eût aimé m'entendre formuler et dont je refusais obstinément la récompense. La voyant si vive, pouvais-je penser qu'elle allait me quitter avant que j'eusse eu le temps de m'entendre avec elle? Imaginais-je même que je lui étais tellement attaché ? Tout ce qu'elle disait était au contraire occasion de la critiquer. Et sans doute mes sarcasmes⁹ latent la forçait-il continuellement à se surmonter. C'était un tremplin d'où il lui fallait sans cesse s'élancer vers toujours plus de résignation, de force, d'amour. Mais qu'il ait fallu pour une telle réussite toute mon injustice, toutes mes réticences....

Quand je jette à présent un regard en arrière, quand je songe à cette manière qu'elle avait de s'introduire dans la bonne grâce des gens, d'engager avec ceux de mes amis qu'elle connaissait le moins d'interminables conversations, fût-ce par téléphone, et pour s'étendre en louanges sur moi, quand je songe à ce qu'il pouvait y avoir en effet d'irritant dans l'excès avec lequel elle était si naïvement fière de se dire ma mère, quand je me rappelle son attention aux moindres changements de ce qu'elle appelait "ma mine" et dont elle me faisait part du ton dont elle eût grondé un petit

gargon, je me dis que je ne pouvais ^(me comporter) hélas ! autrement ^{envers elle.} que je ne le faisais. Et que si j'étais à recommencer cette vie, ^{détectée} ~~détectée~~ il me faudrait repasser par les mêmes chemins. Une fatalité entre nous m'obligeait à la dureté, à l'aveuglement. Parce qu'elle était ^{amc} ~~envers~~ moi cette mère qui ne pouvait renoncer aux joies de sa maternité. Et que je n'aspirais, moi, qu'à mon indépendance que son excès d'amour voulait briser. Tandis que si je jette aujourd'hui sur elle un regard libre, si je reconnais enfin les vertus dont elle débordait, c'est que je ne cours plus ce risque depuis sa mort. Mon égoïsme ne me trouble plus, ni le sien. Et la langue que j'entends enfin cette mère admirable me parler n'est plus celle d'un temps qui ^{cherché} ~~vaut~~ ^(encore) se prolonger à tout prix. ...

Oh ! je ne ^{h'en ait} ~~cherche~~ pas de me justifier. Je sais qu'il n'y

a plus maintenant ^(dans mon coeure de place) que pour ~~des~~ remords ^{inutiles.} ~~ce~~ ^{du moins} qui me console ~~par~~ ^{contre} c'est qu'elle était assez pénétrante pour faire la part du solitaire dans ces attitudes agressives que j'avais en face d'elle. Elle se doutait si bien de tout ce que levait en moi de farouche, de sauvage, ma longue existence en face de moi-même, et mes pauvres efforts. Aussi, lorsqu'il lui arrivait de se plaindre à moi de l'abandon où nous la laissions, elle ajoutait toujours qu'elle ne sentait point d'hostilité dans nos silences. ^{à nous} Nous pouvions rester des heures sans nous parler. "Je n'en souffre pas me disait-elle. Ce n'est pas comme avec tel ou tel. Avec toi je sais que je suis toujours d'accord." Elle voyait en moi plus clair que moi-même. Et il est vrai que nos silences

201

depuis que nous cherchions Dieu ^{son} ~~chacun~~ de ~~notre~~ côté, malgré toute
 cette épaisseur qui m'empêchait de la voir, n'étaient pas lourds
 C'est plutôt ^{l'occasion de} à ses paroles que ma vieille hostilité ^{se remettait} recommençait
 à sourdre, ~~dans mon cœur~~. Mais son amour était trop lucide pour
 qu'elle s'en affectât ^{si bien} profondément. Elle savait que toutes mes
^{raisonnements} raisons ^{un jour} céderaient ~~un jour~~ quand elle ne serait plus là. Sa seule
 peine, c'était de songer aux regrets que ^{elle provoquait pour moi} ~~j'en aurais alors~~.

Oui ! elle se plaisait à nos silences. Mais emporté par la
 vie de Paris, je les lui réservais parcimonieusement. Cependant
 rien ne la ^{de ma part} rebutait. Et elle redoublait sans cesse d'attentions
 pour moi. Elle disposait ~~d'une~~ ^{tant et} ~~indulgence~~ ^{incompréhensible} ~~in~~épuisable. [Aussi, lors-
 que je pris prétexte du bruit de la rue pour lui dire que je ne
 pouvais dormir ^{chez elle} ~~présentant~~ bien ce qu'il pouvait y avoir de ~~dé-~~
de la dé fi ance in av ou ée dans ma rés olu tion elle ne fit pas d' ob ject ion à
 ce que je ~~ne descendisse plus~~ ^{allant coucher à l'hôtel} chez elle à mes passages. Nous ne
 nous vîmes plus qu'aux repas. Et quelle peine elle endura à ne
 plus me sentir auprès d'elle, à me savoir à Paris et que ce ne fut
 pas dans son appartement, alors qu'elle y avait tout préparé pour
 moi et qu'elle n'y tenait qu'à raison du plaisir qu'elle pensait
 que j'avais de disposer quelque part d'un pied à terre familier.
 Elle l'avait meublé pour que je m'y plaise : elle n'y vivait que
 pour m'y recevoir. Et voilà qu'un beau jour je lui annonçais l'aé-
 troce nouvelle, que "je n'y logeais plus" Ce fut un coup terrible
 Mais elle n'en laissa rien paraître, m'approuvant seulement de
 fuir un bruit de camions dont elle même ne semblait plus s'aperce-
 voir. [Ainsi sa solitude devint totale par ma faute, parce que je

redoutais son voisinage, que sa voix trop ~~fortement~~ timbrée me fatiguait, ^{et que} j'avais envie d'un silence plus austère, d'une liberté aussi dont ses soins trop constants me privaient. [Que manquait-il encore à la malheureuse, maintenant que sa solitude avait refermé *ainsi* sur elle son couvercle ?

Eh bien c'est à présent qu'allait commencer sa plus douloureuse aventure, celle à laquelle cette ^{vieille} femme restée ^{jusqu' alors,} ~~si longtemps~~ en dépit de son âge et de tant d'épreuves, d'une jeunesse ^{étonnante} ~~ne devait pas~~ survivre.

--- ~ ~ ~

207

Je revenais cette fois d'une absence de plusieurs mois et de voyages qui m'avaient encore plus ~~déçagé~~^{Yll} que d'habitude. L'annonce d'une surprise m'était parvenue quelques semaines plus tôt à Jérusalem sous forme d'une demande de ma mère de prévenir Barrière de l'heure de mon arrivée : "Pour lui permettre, m'écrivait-elle, d'aller te chercher à la gare".

Jamais personne ne m'attend sur aucun quai du monde. Qu'il plût à ma mère de m'accueillir, c'était dans l'ordre, mais qu'elle s'en remit à Barrière de venir à sa place ! Je ne pouvais penser qu'elle fût malade : on m'en eût averti. Pour qu'elle recourût à cet étranger, il fallait un motif ^{si simple} ~~bien particulier~~.

Je me disais Mais Dieu sait ce que je ne me disais pas ! On vit dans des univers tellement séparés qu'il n'y a pas moyen d'imaginer ce qui décide les autres dans leur choix. Enfin cet insolite avis devait souvent revenir se mêler aux dernières distractions de mon voyage.

... Je le revois encore dans le fond du taxi qui nous emportait, cherchant ses mots avec prudence, se penchant vers moi pour me préparer à la nouvelle que Maman n'avait pu se résoudre à me porter. "Robert me dit-il a des ennuis dans ses affaires" Après maints détours je compris qu'il était en prison

Mais ^{elle} ~~cette nouvelle~~ me ^{parut} ~~sembla~~ aussitôt une si vieille connaissance ^{point de} ~~qu'elle ne me valut pas un instant de surprise~~. Sans qu'il nous eut jamais mis au courant de ce qu'il pouvait faire, depuis trente ans qu'il vivait à l'écart, c'est tellement cette

208

solution que j'avais pressentie pour lui, qu'elle me parut toute normale. Elle remplissait ~~d'un coup~~ le lit qui l'attendait.

Lorsque ~~je~~ fis enfin retour sur moi, ce fut pour songer à la conclusion que je venais de donner en Terre Sainte à mon pèlerinage à très peu près sans doute le jour où les gendarmes ici ... Et c'était qu'il fallait poursuivre ce pèlerinage auprès des affligés et des scélérats. J'admirais l'harmonie de mon destin Mais elle m'avait si tranquillement acheminé au pire, que je ne m'inquiétai qu'^après coup de la peine de Maman.

Cependant Puis, pour me conformer à ce qu'il me semblait qu'il fallait dire, mais sans m'y sentir, je l'avoue, très intéressé, je demandai, avec un fiévreux détachement, des détails qui ne m'importaient *guère*

Pour quelle raison me serais-je lamenté ? Ne s'était-il pas préparé ~~lui-même~~ son destin ? Quant à moi j'ai toujours préféré, fut-ce un criminel, mais passionné à un financier malhonnête allais-je changer d'avis à présent ? L'intimité du sang n'y pouvait rien. Et en quoi avais-je plus à le plaindre du fait qu'il était en prison que lorsqu'une façade à laquelle je n'avais jamais cru lui cachait à lui même son état véritable ~~et son destin.~~

Mon attention se reportait sur les visites qu'il faisait à maman et qui, lorsque j'y assistais par hasard me mettaient toujours si mal à l'aise. Il n'y avait pas place entre nous pour le moindre échange. Non qu'une hostilité nous séparât. Nous étions

209

en bons termes. Mais de planètes étrangères.

J'ai déjà dit qu'il venait de loin en loin, accompagné de son petit chien. C'était le seul sujet de nos conversations.

M Essayait — alors en témoignant de la sympathie à cette bête d'établir ~~entre nous~~ une sorte de contact. Mais que nous savions factice l'un et l'autre et n'attendant, que l'imminente fin de cette entrevue de fantômes* *pour se défacer*

Ainsi en dehors du nom que nous avons en commun, rien ne nous rappelait que nous fussions de la même famille ni ne justifiait notre réunion.

Nous étions séparés par des épaisseurs de silence et d'occupations inconnues.

Le plus pénible c'était de voir ma mère. Elle s'évertuait à établir un peu d'intimité durant ces lentes minutes où elle croyait que notre ancienne vie allait enfin reprendre corps. Mais mon frère lui opposait le souriant refus de son visage qui regardait son chien et ne se livrait pas. Si ces rencontres "de pures formes" s'étaient prolongées, comment aurait-on pu les supporter ? L'effort du passé pour remonter le cours du temps était poignant et vain. Et la rencontre de ces êtres réunis en mémoire d'eux-mêmes avait vraiment quelque chose d'effrayant

Je pense à toi mon pauvre frère, à ce que tu es devenu depuis nos premières années. Et de ce passé lointain que me resterait-il si je ne me revoyais un jour dans un petit salon entre

210

des fauteuils épais et un canapé beige. Tu venais de faire je ne sais quelle bêtise. Père voulait te chasser. Maman pleurait dans un coin. Et dans ce seul souvenir que je garde de nous, voilà que tu ne figures même pas Quand je te rencontre c'est plus tard Comme un étranger qui passe. Sans savoir au juste pourquoi je t'appelle : "mon frère". D'où sors-tu tout à coup ? Qu'étais-tu devenu jusque là ? Et pourquoi n'ai-je conservé de toi que la crainte de ce qui t'attendait ? Quant à cette crainte, je crois qu'elle remonte à mes premiers temps de lycée. Tu venais d'en sortir. On tremblait de ce que l'on te sentait déjà prêt à faire pour "réussir". Réussir ! c'est tout ce qui me reste de ton adolescence sans visage.

Aussi j'avoue que lorsque m'accueillit la nouvelle certaine de ta détresse, tu me devins tout d'un coup presque familier et en tout cas bien plus cher. Ton sort trouvait enfin en moi de quoi résonner. Non pas dans mon affection - de quoi aurais-je bien pu l'entretenir ? Non ! plutôt dans la joie de penser que ta souffrance allait peut-être te servir à te racheter. Et puis j'apprenais que le mensonge, que j'avais toujours détesté en toi et d'autant plus qu'on le prenait pour de la bonhomie, était enfin dévoilé . Comment n'en aurais-je eu cette volupté que j'éprouve toujours quand se révèle d'un être ce qui m'obsédait en lui et que j'étais seul à y voir. Ainsi tout concourait à me faire plutôt aimer la dureté de son sort.

111

*
+ +

Cela fut toujours

Je trouvais dans son lit ma mère qui m'attendait, ne sachant pas très bien en face de moi de quoi il était convenable qu'elle se plaignit, ni dans quel sens souffrir pour me toucher ~~est~~ son partage, dans ses douleurs les plus vraies, de se contraindre à remplir un rôle auquel elle n'^{était} jamais parfaitement accordée - à la fois désireuse et incertaine de manifester les sentiments les mieux appropriés à son jeu. Mais je ne songeais guère pour l'instant à lui reprocher ce dosage trop concerté. Ses traits, ses gestes, son pauvre visage me proposaient un drame assez déchirant pour que j'eusse à m'y soumettre avec simplicité.

Quoi ! c'était là ma mère qu'à mon départ j'avais laissée si jeune encore en dépit de son âge.

Je touchais soudain qu'elle serait un jour quelque chose que je n'entendrais plus, qui ne parlerait plus. La fragilité de nos vies m'apparut tout à coup un tissu sur le point de se défaire.

J'étais donc là, ce premier jour, au pied de son lit, la regardant, l'écoutant, songeant moins à la suivre dans ses raisonnements qu'à mesurer en silence l'énorme distance qui nous séparait. Je regardais s'éloigner ce petit corps de vieille auquel je ne m'attendais pas !

Je ne songe pas d'habitude à la mort. Une sorte de fascination me force à adhérer à ce qui passe, comme si cela seul existait.

212

tait, comme si cela devait durer toujours. Mais sous les apparen-
ces de vie, la fascination de la mort cette fois m'atteignait,
m'obligeait de me pencher sur cette chose qui là, sous mes yeux,
était en train de se dérober.

Et je me demandais quelle joie elle avait jamais eue de
nous, de moi - constamment ballotée de misère en misère, ne ces-
sant de souffrir par l'un que pour trembler de l'autre. Et au
milieu de tout cela s'avancant dans la vie avec un superbe, un
irrésistible aveuglement. Sa faiblesse surtout me frappait. Et
qu'elle fût si douloureuse. Car enfin elle aussi parlait toujours
de prison quand il s'agissait de mon frère. Elle en tremblait
aussi. Elle n'avait pas à en être plus étonnée que moi. Mais ce
que je distinguais dans toutes ses paroles c'était l'effroi de la
publicité qui nous déshonorait. Quel personnage allait-il donc
lui falloir endosser à présent ?

Mais l'évènement était de date récente. Et j'arrivais à
peine. Si bien que ^{son orgueil} n'ayant pas eu encore le temps de se subordon-
ner sa souffrance mes regards n'avaient à se poser que sur ce
pauvre corps qui sanglotait. Elle était comme un drame dont tous
les acteurs se fussent évanouis. Et j'étais devant elle tout ce
qui lui restait de sa vie.

Que m'importait ce qu'elle allait faire du chagrin qui
l'accablait ? C'est elle que je voyais, une femme éperdue. Et je
sentais soudain jusqu'aux fibres du coeur qu'elle ^{son enfant} était ~~me mère~~

Sans doute, sans remonter très loin, j'ai dit combien de

213

fois elle avait pu m'entourer de ses soins, lorsque j'étais malade et qu'elle me servait d'infirmière, c'est sa faiblesse à présent qui se confiait à moi. (Ayant toujours vécu dans un univers qui se suffisait, comment aurais-je eu l'idée qu'on eût besoin de mon secours ? Au milieu du chagrin de ma mère, c'était la joie nouvelle de me donner que j'éprouvais. Non pas comme les rares fois où, un instant sollicité, je ne tardais pas beaucoup à retomber dans mon silence. Mais à un être à qui je devais d'exister.

Oh! ce n'était pas que nous eussions jamais cessé de correspondre, depuis vingt ans que je vivais le plus souvent loin d'elle. Nous nous écrivions même très régulièrement. Mais à qui m'adressais-je ? J'expédiais en vérité mes lettres au certain numéro d'une certaine rue. Et sitôt que maman se déplaçait, déjà j'étais moins régulier à lui écrire, comme si aussitôt je l'eusse perdue de vue ; comme si elle se confondit au bout du chemin de nos correspondances, avec le seul lieu stable de ma vie. Elle était à peine distincte de son appartement. Or ce personnage humain venait de commencer à vivre. Il gémissait auprès de moi à cause de quelqu'un qui portait notre nom. Nous nous trouvions dans une dépendance imprévue. Comme deux naufragés dans une île déserte.

Si la surprise qui venait de m'accueillir à la gare avait rempli mon attente, je n'étais pas cependant assez renoncé encore pour ne pas frémir en pensant maintenant à ses effets possibles.

Et j'étais gêné d'entendre ma sourde vanité répondre à la vanité latente de ma mère. Songeant à ses craintes, m'irritant de ce que les miennes leur ressemblaient, je m'efforçais de ne pas trop y songer. J'étais si heureux d'avoir à la consoler, de la sentir près de moi plongée enfin dans un désespoir sans apprêts. Car ma vie solitaire m'avait mis à l'abri de tout épanchement mais j'ai déjà noté que ce qui achevait toujours de m'en détourner lorsque je rentrais à Paris c'était ^{ce} que maman mêlait aux siens d'adventice, d'illusoire, de concerté. Ici, il n'y avait plus de confusion possible. Et, si proche que fût son menaçant orgueil, il était trop fragile encore pour troubler l'aveu de sa défaite. C'était, au fond, sa défaite que j'aimais. Elle substituait à son effigie coutumière celle d'une chrétienne imprévue ; celle-là même que lui interdisaient d'habitude toutes les fictions de sa vie.

Pour le peu de temps que cela allait durer, je me réjouissais donc de la voir, malgré elle, telle que si souvent je l'avais souhaitée : vaincue, anéantie, piétinée. C'est là ce qui me permettait enfin de me sentir son enfant.

Je regardais autour de moi tout ce qui peuplait sa chambre. Les moindres objets avaient repris leur visage de jadis, si connu et si négligé qu'il me semblait les travestir. Ils me réapparaissaient dans la fraîcheur du temps où j'em'amusais de leur bizarrerie

Je remarquai surtout sur la cheminée le groupe ridicule des porcelaines de Saxe depuis si longtemps confondues avec le

215

reste anonyme du mobilier. Et mon regard allait de ma mère à ces seigneurs en habit rouge et à ces fragiles marquises de dentelles que la poussière recouvrait. Et alors, chose étrange, je remarquais à quel point cette poussière qui n'eût pas été tolérée autrefois et à laquelle je n'avais moi-même jamais pris garde, était partout. Un aspect surprenant de ma mère se livrait à travers elle. Ce qu'elle avait peu à peu fini par devenir à l'insu de ma pensée restée fixée à son égard aux aspects d'un temps dont rien que son ancienne image ne subsistait plus. Tel était l'acharnement obscur de cette tradition passée de propreté ménagère, qu'elle se survivait en moi malgré tout ce qui avait pu la contredire. Comme si c'était la réalité qui se fut trompée en changeant et non pas moi.

Je m'éveillais tout à coup de mon rêve. Et les fleurs grises qui séchaient dans des vases illustraient brusquement cette tradition toute contraire. C'est à cause de l'amour que maman leur portait, que la poussière avait tout envahi.

A la faveur de cet étrange éveil, je me trouvais transporté dans un empire où régnaient à côté des vestiges de mon enfance une négligence inconnue. Et j'y trouvais cette femme inconnue qui était ma mère.

Que tout se faisait donc nouveau à la lumière de sa souffrance !

Entre nous le temps avait passé ; mais je la retrouvais toute proche de moi. Peut-être même plus familière d'avoir changé dans le sens où sa vie l'emportait. C'était elle dans sa logique intime et non le souvenir que j'en avais gardé qui m'était donnée

216

toute entière. Sa chambre, comme elle, me devenait lisible. Je me disais que c'était là depuis tant d'années qu'elle avait respiré, vieilli en m'attendant. Je me réjouissais qu'avant que la mort nous eût séparés, il me fut tout de même permis de l'y voir dans sa plus authentique vérité. De sorte que cette île où je la rencontrais, en dépit du malheur, à cause de lui peut-être, était le havre de grâce où je me reposais auprès d'elle de ma mobilité. Celui dont je m'y délivrais c'était celui dont j'étais las.

Je regardais aussi tant de photos aux murs auxquelles depuis longtemps je ne prêtais plus qu'un regard distrait. Oh! je les reconnaissais. Je connaissais leurs noms. Et que cette petite fille avec ses longs cheveux noirs était ma soeur. Je me rappelais en effet qu'elle avait dans son enfance cette abondante chevelure qui m'émerveillait. S'il avait suffi d'un souvenir pour m'ébranler je l'eusse été par celui-ci. Mais l'image qu'il ranimait ne correspondait qu'à son contour; et celui-ci évoquait en moi encore moins d'échos que les statuette de la cheminée.

Alors toutes les figures qui peuplaient la chambre se mirent à me renseigner. Mais le seul être à qui je me sentisse vraiment lié, c'était celui dont je tenais la main. Et ce qui nous liait c'était quelque chose de si personnel, que nul de tous ces personnages qui nous entouraient n'y pouvait rien ajouter. Tout au plus dansaient-ils une ronde autour de nous.

Et même il faut bien que je l'avoue ~~de~~ les quelques photos de tableaux que maman s'était choisies parmi celles qui m'ap-

partenaient pour les épingle à ses murs me la rendaient plus proche que tous ces souvenirs familiaux.

Il n'était pas jusqu'au visage de mon père qui ne disparût devant ce Daumier, ce Masaccio. Car maman ne les eût même pas remarqués si je ne les eusse aimés d'abord. Et quoiqu'à d'autres moments cet effort vers moi m'eût irrité par tout ce qu'il avait de trop factice et d'impersonnel, je n'y trouvais, je n'y cherchais alors que l'émouvant témoignage de son attachement, et comme la preuve inattendue mais certaine que c'était par moi qu'avait vécu ce numéro de rue auquel j'écrivais si régulièrement, qu'en fait il n'avait jamais cessé de s'occuper de me suivre dans mes démarches et mes goûts. Toujours un peu en retard sans doute sur ce qu'au loin j'avais pu devenir, mais enfin le seul être auquel fut enchaînée ma vie.

En dépit d'une si soudaine intimité, nous ne trouvions pourtant, nous non plus, pas grand chose à nous dire. Il y avait à cela certaines raisons particulières. Mais aussi, et c'est un des sentiments les plus curieux que je puisse éprouver, alors même que je suis penché sur un être et tout proche de lui, je ne puis pas ne pas me sentir enfermé dans une sorte d'invincible absence qui paralyse tout élan. Incapable de faire comme si ces limites qui nous séparent ne nous séparaient pas. Je me promène au fond du cœur de l'autre plus qu'avec lui. Ainsi resté-je en face de ma mère sans pouvoir faire un geste pour la consoler ...

Cependant un autre aspect du drame n'allait pas tarder à s'offrir.

218

La petite fille aux cheveux noirs dont la photo venait de me rendre la jeunesse oubliée, arriva le lendemain pour déjeuner. J'étais encore sous le coup de la tristesse de la veille et cessais d'autant moins d'y revenir que, debout, ma mère me parut plus pitoyable encore, plus tassée, plus vieillie. Mais dès les premiers mots de ma soeur se brisa entre nous le charme de la nuit. Ma soeur aussi depuis notre dernière rencontre, je l'avais totalement oubliée. Que sais-je d'elle ? Elle ne livre rien de sa vie. Et peut-être en effet rien ne lui appartient-il en propre qu'une misère qu'elle suinte de partout. Elle en déborde au point de la ramasser dans ses moindres paroles, pour vous la jeter au visage et se venger de votre bonheur à vous.

C'est surtout quand elle rit qu'on s'aperçoit combien tout en elle est sordide et crispé, soit qu'elle rie pour se moquer ou qu'en présence d'étrangers pour leur paraître aimable elle arrache d'elle comme des hoquets de petits rires déchirants et forcés. En vérité je ne me souviens pas de l'avoir vue sourire une seule fois. Maigre harpie sortie des enfers pour râler et pour maudire. Tout en elle attriste et désole. Elle a rien de vrai ni de vivant.

Le tragique détour par où elle livre son fond le plus inaliénable c'est le goût du masque qui marque sa vie manquée .. Tout implicite, tout informulé, le désir d'être adulée qui la dévore a pris ce moyen de se satisfaire. Et son visage qui est celui de la solitude est aussi celui de la stérilité. Entre elle et le monde son choix est fait. Et il est effrayant ! A sa propre vie qu'elle adore elle préfère le monde qu'elle hait.

219

C'est ce composé ambulante d'innocence et de bêtise, d'égoïsme et de vanité, de jalousie, d'ambition et de haine qui le lendemain de mon arrivée vint s'installer à table en face de moi.

Et je ne m'expliquerais pas que quelques mois d'éloignement puissent me faire oublier une figure marquée de traits aussi violents sans cette fascination que les gens et les choses exercent sur moi et qui efface aussitôt de mon cœur le souvenir de tout le reste. Car enfin je la retrouvais exactement telle que je l'avais laissée ; sans que rien eût modifié la ligne de sa triste destinée où le pire d'elle-même s'accusant chaque jour ne cesse de l'enfoncer dans une solitude d'année en année plus complète. A quarante cinq ans on lui en donnerait vingt si ses tempes déjà creuses n'avertissaient de son vieillissement en dépit de la teinture de ses cheveux et de ses rides comblées de fard. Petite, de plus en plus sèche, acariâtre et osseuse, elle aura traversé la vie sans s'en être imprégnée. C'est une vieille enfant en qui la jeunesse s'est durcie comme si tout l'effort de son être avait été de résister aux invitations de la maturité. Une jeune fille qui n'a pas pu devenir une femme et qui n'est plus une jeune fille, un être hostile et sur ses gardes, sans âge, à qui tout est menace.

Quand elle était petite on la croyait belle à cause de ses yeux qui lui dévoraient le visage. Ils lui donnaient un air d'orientale. A présent, s'ils surprennent encore c'est par l'atonie du regard. Son nez sans forme, ses lèvres mal peintes se par-

tagent avec ses grands yeux noirs ce visage à l'abandon qui est comme une maison vide. Parfois un brusque frémissement traverse ses prunelles. Mais cela dure un instant. Lorsque le passager espoir d'un peu d'amour la visite - l'illusion d'un mouvement que l'on fait vers elle et dont est bientôt découragé car rien ne parvient derrière sa façade insensible à assouvir l'abîme de sa vanité.

Je la regarde parfois, à la dérobée. Ses sourcils rasés dont il ne reste plus qu'une maigre ligne irrégulière, ses cils blanchis par un excès de poudre, ses orbites trop creuses, ses oreilles trop longues, tout ce que ce visage, assez indifférent dans l'ensemble, a de lamentable et de provocant me jette par bouffées ces détails. Une caricature se dessine et d'autant plus tragique que le personnage qu'elle cache en est moins conscient.

Comme on oublie parfois de changer en soi une image ancienne qu'on s'est faite d'un être, ma soeur, elle, s'entretient dans l'illusion de sa beauté. Et elle en veut aux siens de ne s'y être pas consacrés davantage. Elle aussi vit en dehors du réel le plus évident. Se posant comme une victime contredite, incomprise, à qui rien d'assez beau ne saurait être proposé. Et comme nul ne songe à rien lui offrir, toutes ses forces et tous ses désirs se concentrent dans le seul but de se parer.

Elle vit pour plaire. Plaire à qui ? Elle ne connaît personne. Personne d'ailleurs ne la regarde. Pour se plaire plutôt Et réaliser une certaine perfection de celle qu'elle croit qu'elle est encore. Tout tend vers cet unique objet qui ne répond à rien

221

Et elle harcèle ceux qui l'entourent parce que, dans son culte injustifié, ils ne la suivent pas. On l'admirerait. Elle ne demanderait peut-être rien de plus ? Que dis-je ! Rien ne la satisferait encore car tout lui est dû. Et la vie l'a privée de tout.

Tel est cet insatiable petit être qu'emporte sur place un tourbillon acharné. Elle se nourrit de soi, se déchire elle-même, passe son temps à se ronger.

Et non seulement elle reste ainsi fixée à l'illusion de sa rare beauté, mais à celle de son admirable destin que des parents cruels ont brisé. Sans une ombre de talent elle avait rêvé de monter sur les planches. Le veto paternel, pour une fois motivé le lui interdit ; prouvant au surplus que sa vocation n'était pas exigeante. Après quoi, bien plus tard, il lui fallut se mettre à un certain travail de courtage qui, sans plaisir et sans profit l'obligea de beaucoup trotter. Et peu à peu grandit en elle la conviction d'avoir perdu sa vie par la faute de ceux qui s'étaient opposés au rêve de sa jeunesse. Mais comme son existence allait de plus en plus tourner sur soi, sans rien qui la satisfait, sans issue au dehors, sa rancune devait grandir, s'approfondir, se préciser. C'était trop beau prétexte cet ancien contretemps pour ne pas s'y tenir, pour ne pas y concentrer toutes les raisons de sa détresse et de sa jalousie. Se développant de concert, emportant tout sur leur passage, les raisons qu'elle avait d'en vouloir à l'univers entier, mais surtout aux plus proches, se mirent ainsi peu à peu à envahir ce cœur qui leur était livré. Et son ambition déçue se nourrit du regret d'un passé dont elle pouvait s'exalter d'autant plus que ce passé s'éloignait davantage. Se mêlant les

222

unes aux autres ses diverses passions finirent par l'enfermer dans une nuit très amère. Et son coeur y roulait comme une boule empoisonnée où l'adoration de soi et la haine du monde se combinaient avec un goût désordonné du monde et la menace d'un suicide imminent mais toujours différé.

En fait elle descendait chaque jour un peu plus bas dans sa géhenne.

C'est pour moi une stupeur toujours nouvelle que de la retrouver à chaque fois dans le même état qu'auparavant un peu plus irrémédiable toutefois et auquel elle a de moins en moins de chances d'échapper.

A la rigueur son sort pourrait encore changer. Par un riche mariage ; quelque improbable amant. Elle y aspire d'ailleurs Elle n'espère même plus que cela. Mais la passion qui la rejette en elle est telle qu'elle décourage à l'avance l'amour qui pourrait la sauver et qui ne viendra pas. Et toute son amertume se concentre autour des griefs de sa "carrière manquée". Tout aboutit en elle à la haine serrée qu'elle porte : à la famille par qui a été brisé son bonheur ; à ceux que la fortune favorise car c'est à ses dépens ; aux malheureux à qui elle ne pardonne pas de souffrir d'un abandon voisin du sien. Ils lui disputent son droit d'être la seule à plaindre. Par contre elle cultive avec une rancœur pleine d'admiration et d'envie, la pensée du monde où elle eût voulu vivre et dont comme elle peut, elle s'approche de loin, se privant du nécessaire pour satisfaire sa coquetterie et aller

223
dans les thés élégants jouir de se montrer, de croire qu'on la voit. Ils sont son humble Paradis.

Quant à ma mère, elle lui ^{faisait} ~~fait~~ visite pour en tirer tout ce qu'elle ^{pouvait} ~~peut~~; se vengeant de ses bienfaits en la martyrisant poussant sa cruelle inconscience jusqu'à prétendre, jusqu'à croire, de la meilleure foi du monde, que cet argent qu'elle exige avec tant d'âpreté, après lequel elle pleure, au fond elle n'y tient pas. C'est nous qui avons le ridicule d'en tant parler ..

Elle ~~est~~ aussi victime de ce désir de se donner le change qui est la marque de tous les miens. Et, derrière le masque dont elle s'affuble, sa tristesse de vivre pour quelques heures est effacé.

L'angoisse qui est au centre de toutes ses pensées c'est celle de vieillir. Elle nourrit sa rancune, ses haines et la fièvre brûlante dont elle est consumée, comme si cette irritation muette pût compenser son désespoir. Condamnée à souffrir sans bouger, le halo de ses appétits insatisfaits ^{et} de son inconcevable passivité flotte autour d'elle. Ce petit être inerte, qui ne desserre les lèvres que pour mordre est aussi constamment en proie à l'obsession qui la dévore, de sentir sa vie se perdre sans pouvoir ni la détourner, ni la peupler, ni la détruire. Seule la fortune l'eût satisfaite qui eut donné libre cours à ses goûts. Mais la fortune lui a manqué. Et tandis que toutes les amies dont l'absurde vanité familiale avait entouré son enfance poursuivaient dans le monde leur existence insolente, elle, il lui

224

fallut s'enfermer de plus en plus dans une totale absence de
luxe et de plaisir. Or elle ne pouvait absolument plus ^{s'en} ~~se~~ passer
Ils lui étaient sa raison d'être exclusive. Et ainsi ne put-elle
continuer à avoir l'air de vivre que grâce à un égoïsme féroce
et démesuré.

A quel souvenir maintenant se raccrocherait-elle ? Par
quoi se consoler ? Elle vit seule obstinément seule dans sa cham-
bre d'hôtel, elle qui rêvait de briller sur les planches, d'avoir
l'univers à ses pieds ! Son plus proche avenir lui colle au visa-
ge un horizon bouché. Quant au plus éloigné

J'avoue que lorsque elle nous menace de se tuer, ce qui
m'étonne surtout c'est qu'elle ne tire pas un revolver de son
sac. Une telle veulerie, un tel attachement à la vie me paraissent
injustifiables, immotivés. Non ! je ne réussis pas à comprendre
comment un être aussi privé d'espérance et d'amour puisse avoir
encore le goût de subsister.

Il fallait la voir dans ses discussions avec ma mère.
Tournant toujours autour de deux ou trois sujets : l'argent, la
religion, la poussière. Les microbes et Dieu sont ses ennemis
personnels.) Cet être décharné qui n'a aucune raison valable de
vivre qui, à chaque instant, parle légitimement de la Seine comme
de la solution la meilleure et la plus prochaine, | il suffit qu'on
brosse un vêtement dans la chambre d'à côté pour qu'elle en fasse
une maladie. Longtemps lorsque j'avais à me soigner sans rien pour
tant de contagieux, elle me fuyait avec une répugnance qu'elle
n'essayait même pas de ^{me} dissimuler. Mais non seulement de moi, de
qui

qui que ce soit, elle ne supporte pas qu'on touche la cuiller et la fourchette dont elle doit se servir. De ma mère, il fallait bien qu'elle l'accepte, mais elle flairait alors le côté frôlé pour l'éviter. Une de ses colères les plus épiques eut lieu à l'occasion d'un gigot que maman alitée m'avait chargé de découper. La malheureuse bondit à la pensée de ce contact menaçant qui la rendait folle. Mon extrême placidité la calma. Mais son premier mouvement avait été d'une rage telle qu'elle me lançait des injures à la tête.

C'est par ces sortes d'éclat qu'il est permis de temps en temps de pénétrer dans son enfer. A la faveur d'un regard qu'elle coule du côté où quelque négligence prend vite figure de catastrophe. A la faveur des exaspérations que lui valent les moindres contretemps. Tout lui est injure. L'hiver, et même assez avant dans la belle saison, elle fait subir à son entourage un martyre qui n'est pas à petit feu. Car son corps est exsangue et la peau lui colle aux os. Aussi vous laisse-t-elle griller avant de commencer à avoir assez chaud. Si par hasard n'en pouvant plus on se permet une observation, elle s'enfonce derrière son journal en haussant les épaules de l'air de quelqu'un que tant de sottise dépasse. D'ailleurs toujours légèrement vêtue afin de pouvoir dehors se couvrir de fourrures.

Enfin, se refusant à habiter avec ma mère, elle n'hésitait pas à lui infliger toutes les avanies que son égoïsme déchaîné lui conseillait quand, par économie, elle prenait un repas avec elle ou qu'elle lui faisait visite pour lui soutirer quelque argent.

Mais ce que j'admire pourtant en elle c'est qu'elle n'ait rien de composé. Peu lui importe de plaire ou de déplaire, je veux dire : à ses proches. C'est son fonds le plus sombre qu'elle leur offre - qu'elle laisse toujours affleurer. Si bien que sans être jamais invité à connaître ses secrets, si tant est qu'elle en ait, on se promène à son aise dans son coeur et l'on y déclenche ses réactions à volonté. J'ai rarement l'impression de quelque chose d'aussi dévoilé que sa vie. C'est comme si, sa vraie nature ne l'intéressant même plus, elle fût toute occupée au culte de son apparence masquée. Abandonnant aux siens avec une inconsciente munificence le peu qu'elle est et qui n'a plus besoin que d'explorer. Comme on comprend qu'elle désire d'incarner ce qu'elle n'est pas. Et je me demande même si depuis son enfance ce n'est pas ce besoin d'avoir elle aussi un mystère qui la fit aspirer au théâtre où elle sentait qu'elle pourrait croire qu'elle vivait. Car en somme à force d'être à claire voie elle ne vit guère. Elle n'a rien de réservé. Il n'y a pas en elle le moindre jardin secret; ce qu'elle offre d'épaisseur et d'étoffe, c'est la mesure de sa vanité.

(1) en (au contraire de ma mère)
(Mais) quand elle était en présence (de ma mère) en qui tout à son insu était (au contraire) constamment concerté, peut-être la coquetterie la plus grave n'était-elle point où il semblait qu'elle fût, où toutes les apparences auraient pu faire croire qu'elle était. La coquetterie de ma soeur c'est au plus une coquetterie de mannequin. Ma mère dans la sienne avait quelque chose de fréné-

tique. Jamais lasse de se contrefaire elle passait son temps à se donner le change, au point qu'elle ne songeait même plus qu'il lui fût désormais impossible de se percevoir. La rencontre de ces deux êtres était étrange pour qui assistait au choc avec un regard froid. En vérité c'était une mêlée tragique, un duel délirant, le corps à corps de deux insectes féroces qui ne supportent pas de se laisser intacts. Chacune se donnant toutes les raisons de croire qu'elle était seule justifiée à gémir, innocente, malheureuse et résignée.

Il est vrai que maman était prête à se dépouiller pour sa fille. Mais jusque dans ce dépouillement total qu'elle eut accepté d'un coeur léger, elle se jouait encore une belle comédie. Dans l'insatiabilité de ma soeur il n'y en a point.

Lorsque j'assistais à leur combat, si souriant que je fuss je sentais que c'était à quelque chose de redoutable que je me trouvais admis. Et ce n'était pas sans terreur que je voyais s'affronter ces deux êtres aussi obligées de se faire souffrir que de se demeurer attachés. C'était entre elles un drame profond, continu. Et qui ne pouvait se terminer qu'à la mort.

A ce premier déjeuner du retour, je les regardais auprès l'une de l'autre, bourrées de pensées hostiles, prêtes à éclater. Ma mère offrant toutes les apparences d'un désir de concorde qu'au fond elle n'avait pas et faisant à ma soeur les avances les plus propres à la déchaîner. Elle se débarrassait ainsi de tous les torts pour les accumuler du côté de ma soeur qui n'y résistant plus se

228

trouvait réduite à l'invectiver la première. En attendant, le visage baissé, celle-ci fermentait en silence.

La provocante douceur de ma mère amenait à coup sûr ces orages qu'elle se persuadait d'avoir tout fait pour conjurer. Ils lui permettaient de s'admirer et de se plaindre à bon escient.

Cette fois il était question de mon frère. Ma mère mettait à parler de lui une suavité singulière dont on sentait ma soeur exaspérée. Oh ! c'était facile d'amener la malheureuse à protester. Il suffisait de lui rappeler qu'elle n'avait pas toujours au sujet de mon frère pensé ce qu'elle en pensait à présent. Elle lui était devenue en effet très hostile depuis qu'il était à charge ^{de} la famille, alors qu'il avait toujours été le seul à trouver grâce devant elle, à raison justement de cette vie de luxe qu'elle le félicitait de mener à sa guise, à raison surtout du peu de cas qu'il faisait de nous tous. Elle aimait que, malgré ma mère, il eut épousé sa maîtresse. C'était cela qui l'avait touchée, conquise : cette superbe indifférence constamment opposée aux préjugés des siens. Evidemment elle lui en voulait d'être riche et de laisser sa propre soeur travailler et végéter dans la misère. Mais elle l'admirait encore plus qu'elle ne l'enviait, car en somme c'était lui qui la vengeait le mieux des déboires de sa vie. A travers lui, qui avait réussi, il lui semblait, par un imperceptible transfert, que ce fût elle qui triomphait, et que la preuve du criminel déni dont elle était victime se trouvait établie. Dans les nuées dont sa luxueuse existence à ses yeux s'entourait, il était le champion d'une immanente justice qui la vengeait. Au

229

moins avec lui, il n'y avait pas moyen de s'y tromper c'était pour avoir tout plaqué des traditions, des désirs, des mesquineries, des égoïsmes par lesquels elle était écrasée, qu'il était devenu ce qu'il était : un homme riche, le mari d'une femme qui n'avait qu'à se laisser vivre.

Elle ne se disait pas que c'était par insuffisance de vocation qu'elle s'était soumise à la volonté dont elle croyait souffrir encore. Elle n'y songeait pas, s'accusant plutôt de lâcheté, intimement persuadée surtout qu'elle avait été trop bonne pour les siens, trop tendre victime de cette tendresse et de cette bonté qu'elle était en train d'expié, dont elle n'aurait pas trop de toute sa triste vie pour se repentir. Et voilà que brusquement les rôles étaient renversés ; la longue terreur familiale au sujet de mon frère justifiée ; et, par contre-coup, elle même démentie dans ses reproches, dans ses rancunes, dans ses projets avortés et ses goûts contredits. Oh ! elle avait encore un moyen d'échapper à la vérité et elle se gardait bien de le perdre. Son malheur disait-elle, il l'avait fait lui-même, il ne le devait à personne ; tandis qu'elle Et puis il avait eu vingt ans de bonheur (elle appelait cette existence dévorée : du bonheur)

En dépit de toutes ses incohérences et des oeillères étroites qui lui couvraient les yeux, telle était son habileté qu'elle réussissait toujours à tourner à son profit tout ce qui pouvait arriver, à tier parti de tout événement pour mettre dans un nouveau relief cette injustice qui l'éccablait. Son peu de ressort

230

intellectuel lui servait à cela : à cet unique effort où tout son être était tendu pour faire, derrière l'infamie familiale, transparaître sa propre immolation à elle, et ce que celle-ci comportait de vertus de sa part. Elle y décélait surtout une extraordinaire surhumaine absence d'égoïsme où elle se plaisait à reconnaître sa plus coupable, sa plus impardonnable sottise. Oh ! elle en avait pris son parti. Elle était assez généreuse pour cela. Mais tout de même Et la litanie de ses reproches recommençait.

"Tu vois bien ma petite, lui disait cette fois ma mère qu'on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie". Et l'on sentait dans le coeur d'Odette fourmiller les désirs de répondre. Elle se contenait encore. "Tu vois bien ce pauvre Robert, insistait ma mère, ce n'est pas un méchant garçon. Son plus grand tort c'est d'avoir voulu devenir riche trop vite". Ma soeur se rebiffait. "Oh ! je sais que tu es à plaindre continuait ma mère. Et je te plains de toute mon âme. Mais tu vois bien que la fortune ne fait pas le bonheur". Elle glissait à la sorte d'arguments qui pouvait le plus sûrement blesser ma soeur. "Je m'en fiche pas mal de ton Robert. J'ai assez à penser pour moi" explosa-t-elle enfin. Le combat était engagé, les hostilités commencées. Et de ces deux ennemies penchées l'une sur l'autre n'allait plus cesser de grandir la furie, jusqu'à ce que ma mère, abandonnant la place, se retirât dans sa chambre sanglotante et vaincue.

Mais, une fois déclenché, leur antagonisme s'y reprenait à plusieurs fois avant de mourir. Il mijotait pour l'instant dans le coeur de ma soeur. Elle venait d'être une fois de plus pénétrée

231

de la haine des siens, de leur inconséquence, de leur cruauté, ne réussissant pas à comprendre qu'on lui préférât ce frère indifférent et coupable, ni qu'on le plaignit de souffrir de ce qu'il avait en somme bien mérité. Si elle avait connu l'Évangile elle eut sans hésiter pris le parti du fils aîné, avec cette différence, à ses yeux aggravante, que le prodigue ici n'avait même pas eu à se donner la peine de revenir. Elle me prenait à témoin d'une telle iniquité. "Est-ce qu'il s'occupait de moi quand j'étais dans ma mansarde ? Et puis, à la fin c'est assomant de s'entendre toujours répéter les mêmes histoires. Elle (c'était ma mère) elle croit toujours qu'elle a raison et il faut toujours qu'on finisse par dire comme elle. Est-ce que je me plains moi ?" Puis elle plongeait de nouveau derrière son journal. Mais son cœur faisait un vacarme de bataille.

En dépit de ses absurdités je ne me retenais pas de la plaider. Oh ! je savais exactement à quoi m'en tenir. Et que non seulement ma mère ne s'était jamais lassée de l'aider, mais qu'elle s'était entêtée à rester des années dans cette chambre sans air, dont elle lui faisait grief à présent, parce que située dans une élégante avenue elle pouvait en donner l'adresse sans rougir.

Un nom qui ne recouvrait que sa misère ; son coiffeur et son ~~mannequin~~^{mannequin} quotidiens à ces trois conditions d'un absurde bonheur elle sacrifiait le reste, non sans reprocher tout ce reste à son souffre douleur.

A force d'intrigues et de gémissements, elle avait fini d'ailleurs par obtenir une nouvelle augmentation de ses subsides

232

Et maintenant, dans la même pension de la ~~XXXX~~ ^{fameuse} avenue elle occupait une chambre vaste et claire. Mais elle y passait encore ses nuits à pleurer.

Je refaisais intérieurement le bilan de son sort : d'un côté une ineptie illimitée dont elle n'était pas responsable, qui, pour une grandpart était la survivance d'une époque où l'on nous enseignait que l'important c'était comme ils disaient : "de tenir son rang". (~~J'ai déjà dit que~~ victimes d'une faillite où leur fortune avait sombré, nos parents s'étaient en effet efforcés à nous permettre de continuer à vivre au dessus de nos moyens)

Je voyais donc d'un côté, en pleine lumière, l'insondable absurdité de ma soeur. Et de l'autre toutes les souffrances dont elle était effectivement comblée. J'aurais voulu consoler la malheureuse, lui dire les paroles qu'elle attendait car, si elle exigeait de ma mère de l'argent, elle ne me demandait à moi que de prendre son parti. Cela lui suffisait pour l'instant. Tel était depuis quelque temps à mon égard un de ses grands changements. Elle refoulait sa jalousie sous une espèce de considération dont je feignais de ne pas ~~me permettre~~ soupçonner la fragilité. Et je m'appliquais du même coup à ne pas la heurter trop de front.

Mais quels mots trouver qui fussent à la fois assez durs et assez doux ? Car tout de même, si inconsciente qu'elle en fût elle déchirait ma mère avec un manque de pitié qui me fendait le coeur.

"Tu as raison lui disais-je, mais tu ne vois pas comme maman a vieilli. J'en ai été frappé en arrivant. A peine si je

l'ai reconnue. C'est une vieille femme à présent. Jusqu'à cette affaire de Robert elle était si alerte ! Elle avait l'air d'avoir cinquante ans. Elle en a soixante-quinze bientôt. Et il n'y a plus moyen de s'y tromper". Je lui faisais valoir le peu d'années qu'il lui restait à vivre. Mais Odette ne voulait rien entendre. Toute prête à foncer de nouveau sur l'épouvantail inconsistant qui, pour la provoquer, s'agitait devant elle. Elle cherchait un détour pour ranimer sa colère, lui permettre de nouveau d'éclater". "Moi me répondit-elle j'en ai quarante cinq. Et je n'ai jamais été heureuse un seul jour. Vous me dégoûtez tous avec votre égoïsme. Je n'ai pas demandé de venir au monde. On pourrait au moins me laisser la paix maintenant. Non ! il a encore fallu qu'on m'empêche de faire ce que je voulais. Cela ne la regardait pas, pourtant" Sa maigre poitrine se gonflait. Ses larmes affluaient. Je la sentais sombre dans la peinture qu'elle était une fois de plus en train de se présenter de la vie lamentable où tout son temps s'engloutissait.

"Ma pauvre vieille ! répétais-je. Et ma tendresse se répandait moins sur elle que sur ce misérable exemplaire qu'elle offrait d'une humanité privée de grâce.

Que sa pauvre nature fût seule responsable du sort sans issue dont elle accusait les siens, cela ne diminuait pas sa peine. La source intérieure qui l'inondait était si forte que la malheureuse était emportée par son flot.

Mais que pouvais-je pour la secourir ? plus loin d'elle que si un abîme nous avait séparés.

Je pensais bien qu'il y avait encore une autre solution à lui proposer. Mais j'avais été si mal reçu lors de mes tentatives précédentes que j'hésitais à y recourir. Et pourtant, plus je la voyais livrée à son désespoir, plus il me semblait urgent de revenir vers elle, de lui tendre sans lassitude cette unique planche de salut. Je m'y risquais avec précaution : "Tu sais lui dis-je moi aussi j'étais malheureux comme toi. La vie n'a pris un sens que le jour où j'ai découvert que la foi, ce n'était pas de la blague"

Elle était tellement en proie à ses trépignements intimes, tellement empoignée par sa sombre musique que j'en profitais pour poursuivre, gêné de m'adresser à cette sourde forme qu'elle m'opposait, mais plus encore à cette âme impénétrable qui, si même elle m'avait écouté, ne m'aurait pas compris. Il me semblait que je parlais au vide. Et je me disais qu'il fallait cependant jeter ces mots comme des graines, que peut-être ils finiraient tout de même par germer. Mais j'avais l'impression de commettre quelque sacrilège et je m'étourdissais pour ne pas trop m'entendre

Autant me semblaient aisées dans les premiers temps de ma découverte les tentatives que je faisais pour amener les autres à la foi, autant cela me coûtait à présent. Ce n'est pas que le sujet me fût devenu moins familier. Mais mes expériences religieuses, plus que Dieu, servaient de fond à mes causeries "pieuses" Et je n'avais plus de goût à raconter ces expériences là. Quant à Dieu, ce que j'en pouvais dire me semblait trop au dessous de ce que j'en ressentais. A plus forte raison étais-je désemparé en face d'une âme pour qui le surnaturel était sans voix.

235

En quelques années mon coeur a changé de fond en comble. Si fraîches m'étaient au début les paroles de Dieu, comment aurais-je douté que tous n'en accueillissent la fraîcheur. Je ne crois plus que rien d'humain puisse forcer un coeur à présent. Je ne crois plus qu'à la prière des saints. Oui ! C'est à peine si je me reconnais sur ce point, car, ma conversion achevée, pendant combien d'années encore ai-je continué de ne rien comprendre à la prière ? Non seulement je doutais qu'elle fût efficace, mais même qu'elle correspondit à rien de réel hors de nous. Je la prenais pour un jeu de l'esprit. D'un côté il n'y avait Dieu. Nous de l'autre. Et guère plus de communication entre nous qu'entre nous et Lui. Il me semblait que nous n'avions qu'à l'écouter. Après plusieurs années d'efforts je savais enfin qu'Il nous écoutait aussi. Et que le mieux pour Lui parler c'est de se taire. Pourquoi donc à ma malheureuse soeur m'efforçais-je de dire de ces mots inutiles ? Elle ne les entendait même pas ...

Mais peut-être en m'adressant à elle essayais-je d'oublier dans l'effort que je faisais pour surmonter mes répugnances ma totale impuissance à la soulager.

Aimi

~~Aussi~~ à mon retour trouvais-je ces deux femmes encore en proie à leurs démons familiers - toujours condamnées à ce vis à vis impitoyable où ni l'une ni l'autre ne consentait à céder un pouce de sa vérité. Sans doute ma mère abandonnait-elle le terrain

236

Mais cela ne l'entamait pas dans sa conviction intime. Et qu'aurait-elle pu faire ? Se séparer de sa fille ? Elle ^{l'}y songeait ^{pas}.
d'autant moins que le tenace souvenir des mois qui avaient précédé sa naissance ne la laissait pas sans remords ... Victime de cette aveugle fantaisie maternelle cause de ses premiers pas en enfer, ma soeur se trouvait livrée aux effroyables suites que elle comportait et qui l'empêcheraient jusqu'à sa mort de s'épanouir. Mais elle n'en savait rien et ne pouvait en vouloir à ma mère que de fautes dont celle-ci n'avait pas de peine à se disculper.) Et ma mère pouvait ainsi dans ce jeu de balançoire secret auquel chacun de nous se livre dans son coeur, compenser par l'éclat de sa douleur une douleur inavouable et toujours réprimée. Ces injustes reproches de sa fille la délivraient ^(peut-être d'un) silencieux et son ~~silencieux~~ permanent remords.

Et tout cela, l'enchaînant à la malheureuse, l'obligeait d'en recevoir les coups

Tel était à peu près le climat où je me trouvais replongé. Celui que je connaissais bien mais encore plus poignant. Tout se coalisait contre la pauvre femme. Et le plus triste à mon sens c'était que tant de souffrance ne lui servit ^{rien} qu'à se louer. Au lieu d'un entraînement à l'humilité elle tirait une fois de plus de ses épreuves cette leçon d'orgueil qui augmentait ma tristesse de pouvoir si peu pour l'aider. ^(Et comme elle) ~~Maman et Odette~~ continuaient ^à ~~à~~ de se renvoyer comme deux phares éteints leur invariable nuit sinistre et sombre.

237

loulou

Qu'attendaient-elles pour se délivrer ?

Contraint à surveiller en l'une sa méchanceté qui fermentait, à voir l'autre la provoquer, lui échapper, s'échapper à elle-même comme dans un jeu d'ombres chinoises où tout à tour elle eût été la brebis, le berger et le loup, j'assistais une fois de plus sans y prendre part, à leur piétinement terrible.

Cette fois la pensée de mon frère en prison offrait à la sentimentalité maternelle de nouvelles occasions de relancer ma soeur au fond de sa sècheresse et de sa jalousie.

in la valle -

ne semblait jamais

Rien ~~de~~ ^{de} suffisant ~~de~~ ^{de} ~~sembler~~ à Maman pouvoir ~~être tenté~~ pour ^{aider} ~~sauver~~ l'un des siens. Aussi était-elle tout de suite allée

pour Robert

chez l'un des plus grands avocats de Paris. Et, en souvenir de leurs parents communs, en raison de la sympathie qu'il ne pouvait pas ne pas éprouver pour elle quand elle lui aurait dit son chagrin, elle jugea inutile de le questionner au sujet de ses honoraires. Or c'était Shylock. Et l'on dut bientôt déchanter. Odette en fit des tragédies. Maman, elle, trouva d'excellentes raisons pour justifier ses exigences démesurées ; tant il lui était inconcevable que sa parole pût n'avoir pas été irrésistible. Enfin elle avait tout mis en oeuvre pour sauver ce fils. Mais voilà qu'elle ne pouvait se résoudre à aller le voir en prison. Son fils en prison ! Elle tremblait à l'idée d'un spectacle pareil Elle n'y eût pas résisté. Du moins ^{1/2} assurait-elle que c'était pour ne pas l'humilier. Aussi elle se bornait à pleurer de loin,

238

à prier pour lui, à lui copier quelques prières. Elle se mit aussi à recevoir sa femme qui, jusqu'à cette aventure s'était refusée à la connaître parce que Maman l'avait autrefois bafouée et surtout parce que Robert ne tenait pas à reprendre par elle un trop étroit contact avec nous. Maman se réjouissait de s'être découvert une fille à protéger. Elle répandait sur elle conseils et consolations. Cela la payait de ses misères.

En dépit de tout ce qui corrompait son coeur, elle était seule~~xxx~~ et triste. Triste à mourir. Et je ne pus m'empêcher à la différence des autres fois, d'habiter cette fois-ci avec elle, de m'installer chez elle, dans cet appartement où les années précédentes je ne faisais que passer avec tremblement. Elle en eût un plaisir extrême. Et de me posséder à nouveau et de pouvoir de nouveau me gâter. Elle croyait qu'elle était parvenue à triompher du temps, de mes préjugés, de tout ce qui nous séparait. Elle se disait qu'elle était arrivée à ses fins ... Il m'était très doux d'ailleurs, d'être auprès d'elle, d'habiter mon ancienne chambre, cette chambre enfin qui n'était pas une chambre d'hôtel.

Mais dans quelle mesure à mon tour ne me jouais-je pas la comédie ? Était-ce par bonté pure que je consentais à ce sacrifice ou par lâcheté, par économie ? N'était-ce pas au fond exclusivement pour moi que j'étais là ? Renonçant pour une fois et par lassitude à être en garde contre maman, je m'abandonnais à elle à la facilité qui m'était offerte, parce que j'avais sourdement envie de réapprendre cette simple douceur oubliée ... Et puis, à la faveur de cette facilité, je voulais aussi me protéger contre

l'autre : celle à laquelle je ne réussissais jamais à me soustraire dans mes chambres de passage ... Et tel était le calcul plus ou moins explicite auquel je me livrais : ma compassion lui servait de prétexte

corrigé sur le
calice

240

- 242 -

Dans les mois qui suivirent Maman ne quitta pas Paris. Elle aurait eu pourtant bien besoin de changer d'air, comme elle disait de mettre un peu d'espace entre elle et ses inquiétudes. Sa présence d'ailleurs ne changeait rien à rien. Mais ^{Robert} ~~Marcel~~ provisoirement rendu à la liberté, devait habiter chez elle. Entièrement ruiné, n'ayant eu ni la malhonnêteté ni la prévoyance de se réserver quoique ce fut de tant de millions remués, il était là comme un petit garçon, réfugié auprès de cette mère qui ne devait qu'à sa détresse de voir enfin revivre un peu de ce passé qu'elle avait tant aimé. Elle ne lui témoignait pas la moindre rancune de ce qu'il l'eût si longtemps abandonnée; puis déshonorée. Non ! elle ne lui en voulait de rien. Et lui, qui semblait déjà avoir oublié ses infortunes, respirait un étrange bonheur, comme si d'être débarrassé de ses tourments et de l'atroce existence qui l'avait emporté comme un courant ^{trop fort} lui importait plus que les suites éventuelles de son entraînement. Il avait fallu cette catastrophe pour lui donner des loisirs, le rendre un peu humain. Et c'était poignant de les voir passer leurs soirées en face l'un de l'autre. Ils se ressemblaient tellement. On avait l'impression que leur conversation venait d'être à peine interrompue. Aussi la douceur de ce retour effaçait-elle, au moins en apparence, toutes les angoisses tapies dans l'ombre, toutes les menaces suspendues. On n'en parlait pas. On faisait comme si on n'aurait plus jamais à y songer. Ce n'est que lorsqu'elle était seule que Maman pleurait. Elle priait alors avec une ferveur plus suppliante, plus tendue. Et parfois, lorsque je rentrais tard dans la nuit, voyant un filet

941

de lumière sous sa porte, j'allais l'embrasser avant de me coucher. Je la trouvais, étouffant ses sanglots dans son petit manuel de piété dont elle avait couvert de prières improvisées les pages blanches. Je lui prenais les mains. J'essayais de la convaincre que c'était bon d'être humiliée, qu'on était toujours trop tenté d'oublier sa misérable condition. Mais elle ne comprenait pas ce que je voulais dire : "Ah si ton père vivait me disait elle, il ne le supporterait pas. Quel bonheur qu'il nous ait quittés assez tôt pour échapper à une telle honte". Mais comme elle ne voulait pas avouer qu'elle en était elle-même transpercée, elle me disait encore : "C'est à cause de vous que je pleure. Mes pauvres enfants. Et ses sanglots redoublaient. Puis elle se demandait ce qui pouvait bien nous valoir un tel châtement. Elle écartait, sans s'y attarder, l'idée de sa propre responsabilité, la part de notre éducation. C'était là une hypothèse tout à fait impossible.

Et c'est ainsi, le soir, quand mon frère reposait, que la vieille bonne, au fond du petit appartement s'endormait en méditant sur le malheur des siens, les infirmités d'une petite fille, le chômage de son gendre, c'est quand je revenais d'un concert, d'un théâtre, que l'intimité s'établissait le mieux entre nous à la faveur de cette épreuve qui ~~xxxx~~ avait secoué de son souffle terrible le bel arbre vieillissant auprès duquel moi aussi je venais me blottir avec bonheur. Cela ne durait jamais très longtemps. J'avais toujours autre chose à faire. Et puis Maman craignait que je ne me fatigue. Alors elle m'envoyait me coucher après nous être tendrement embrassés comme du temps

qu'elle venait me border dans mon lit - ou comme dans ces jours si proches, si lointains, lorsque j'étais malade, et que, pour ne pas me laisser gémir sans m'entendre, elle couchait par terre dans ma chambre.

Alors je me décidais à partir. Puis je revenais une fois ma toilette finie, et je la retrouvais, disant à mi voix ses prières pour mieux s'en ^{Elle pleurait de s'incommoder.} pénétrer. Et ses lamentations que j'avais si souvent soupçonnées de feintes, lorsque je les surprénais ainsi dans le silence de la nuit, quand nul n'en pouvait être témoin et qu'elles n'étaient qu'un échange très intime entre son coeur et Dieu s'échappaient de sa gorge serrée. Son livre de prières glissait de ses pauvres mains. Et ces larmes, me rappelaient à la douleur. Cette solitude, ce silence d'une vie dur qui vraiment le destin semblait être acharné. Oh ! je ne songeais plus alors aux dangers que je pouvais courir près d'elle. A la ferveur d'une détresse qu'elle n'avouait que parce que je l'y avais surprise, encore qu'elle ne prétendit en souffrir que pour nous, j'essayais de glisser un mot, d'orienter nos entretiens. Mais Maman était ^{enflouée} ~~enfoncée~~ dans son chagrin. Sûre d'ailleurs que Dieu ne pourrait pas ne pas exaucer sa prière, elle se reprenait déjà à atténuer son malheur, diminuant la faute du coupable, s'accrochant de toutes ses forces à l'idée qu'il avait été sans doute trop léger. Et sa présence lui paraissait d'autant plus indispensable. Que serait-il devenu sans ses douces paroles. Elle lui faisait entrevoir un avenir meilleur. Elle échafaudait déjà des combinaisons pour le jour où il serait enfin tout à fait délivré de ses ennuis. Sans jamais un mot de blâme, sans un accent

de réprobation, elle continuait ainsi seule et auprès de lui l'admirable jeu de son dévouement. Faite pour réparer les torts de ceux qui lui étaient chers, elle s'en acquittait en les plaignant. Et c'est cela qui avait l'air le plus chrétien dans son comportement. [Ma soeur habitait Paris elle aussi ; mais comme elle n'eût voulu pour rien au monde fréquenter en villégiature d'autres hôtels que des palaces, que Maman n'avait pas les moyens de l'y mener, la pauvre femme, se sacrifiant à l'un, se sacrifiant à l'autre, se crut contrainte pendant des mois de ne pas quitter son triste petit appartement bien qu'elle s'y cognât partout contre le souvenir du terrible jour où la nouvelle de l'arrestation lui avait été perfidement téléphonée par cette femme justement qui avait essayé de se servir d'elle pour épouser mon frère C'était au cours d'un dîner offert à ses amies du petit temple à je ne sais plus quelle occasion. Elle s'en était fait une fête depuis longtemps. Mais elle eut la force de ne laisser rien paraître de ce qui venait de tomber sur elle comme la foudre. Et elle continuait à présent de se survivre avec le même calme apparent, ne livrant rien à personne d'une détresse qui pourtant la minait, se refusant comme un ~~dévolement~~ ^{dévolement} de prendre même un peu de détente. Attachée à ses deux enfants, écrasée entre eux elle se flattait par sa présence d'amortir la rigueur de leur sort, d'autant qu'elle ne concevait pas qu'ils pussent vivre sans elle, et qu'en dépit de leur longue hostilité peut-être en effet ne le pouvaient-ils plus.

o
o o

N'ayant rien à faire à Paris je ne tardai pas au contraire à décider de nouveau de partir. J'aurais sans doute pu aider Maman à supporter la dure épreuve dont l'angoisse la relançait à chaque instant. J'aurais pu surtout m'inquiéter cette fois de ce que je faisais si bien valoir aux yeux des autres : une vieille^{lle} qui avait si vite envahi ce corps qu'elle pouvait d'un jour à l'autre y succomber. Mais déjà je m'y trouvais habitué et n'en ressentis d'inquiétude que lorsqu'elle vint m'accompagner à la gare. Après nous être tenus longtemps par le bras je montai en wagon. Je remarquai qu'elle avait des larmes plein les yeux. Elle ne disait rien. Elle me regardait. Je m'en voulus de la laisser ainsi, d'autant que rien ne me contraignait à partir. Non ! simplement j'avais assez de Paris et ma curiosité d'autre chose me poussait. L'appel de la solitude avait de nouveau retenti. Le train siffla. Nous nous fîmes longtemps signe avec la main. Et je voyais de plus en plus diminuer cette petite forme là bas qui était ma mère. Je souffris alors de penser que c'était peut-être en effet la dernière fois que nous ~~venions~~^{de} nous voir. Les reproches que je me faisais augmentaient ma tristesse. Je m'en voulais de ne pas avoir passé plus de temps auprès d'elle, de ne pas lui avoir donné assez de ma présence, la laissant toujours se promener seule quand elle n'attendait que mon bon plaisir pour venir au bois avec moi, ~~avec moi~~, être en ma compagnie n'importe où. Mais la pensée poignante de mes négligences et la prévision d'une mort

d'une mort qui n'était plus improbable, ne résistèrent pas très longtemps à l'enchantement du voyage. Et bientôt j'allais me remettre à écrire au numéro de rue qui m'attendait, qui me répondait si fidèlement. L'insouciance de l'irréparable s'emparait de nouveau d'un coeur trop livré aux spectacles du monde pour pouvoir s'attacher à quoi que ce fût. J'étais une fois de plus en proie à tous les reflets qui se jouaient sur moi, et peu disposé à m'attarder longuement à ce qui était un drame, en effet, mais vu de près et ^{qui} n'affectait au contraire, de loin, que les traits d'un danger auquel je me félicitais de me soustraire. La mort même de Maman par instant m'apparaissait une délivrance car je persistais sourdement à penser qu'elle était notre porte malheur, notre mauvais génie. Tout coexistait au fond de moi: l'espérance et la crainte du pire, mon éloignement et mon amour. Si bien que je ne tremblais vraiment à l'idée de cette mort, et sincèrement alors, qu'au moment où le train en démarrant, me donnait la brusque sensation d'un lien qui se rompait, me présentait soudain une vive image de ce petit monde derrière moi qui allait replonger dans l'oubli.

J'étais d'ailleurs assez tendre dans mes lettres. Bien que celles-ci ne fussent adressées à pas grand chose de réel. Je l'étais plus que dans nos conversations, comme si à la faveur de l'imprécision du destinataire je pusse employer des expressions affectueuses auxquelles j'aurais répugné de près. Je lui contais même des détails de mon existence où j'étais gêné, quand je la retrouvais, de l'avoir introduite. C'est qu'en me livrant ainsi je ne me sentais captif d'aucune exigence. J'avais l'impression de m'écrire

Je Vio

à moi-même et de mettre simplement sous enveloppe la relation des menus évènements de ma vie. Les formules de tendresse étaient l'écume qui surnageait nos souvenirs les plus doux. Le reste avait disparu. De sorte que maman de loin n'était plus qu'un étrange composé du meilleur d'elle-même et du meilleur de moi, le composé sans visage, sans désirs et sans feinte qui ne pouvait lever dans mon esprit aucune inquiétude. Quant à ses lettres à elle, très longtemps leur tendresse excessive me heurta ; elle me tirait toujours vers un passé que je fuyais. Elles m'empêchaient de me développer. Mais elles devinrent inertes à leur tour. Si bien que j'acceptais aussi de lire des choses que nous n'eussions pu nous dire. La distance me permettait de croire à Maman comme à quelqu'un d'un peu mort déjà et qui ayant pris sa forme définitive, ne pouvait plus m'opposer ni ses démentis arbitraires ni son inlassable contradiction.....

Je n'eus ~~é~~ailleurs pas à lui écrire longtemps cette fois-ci. Décidément trop fatiguée le médecin lui ordonna de partir. J'étais en Suisse. Elle m'y rejoignit. Mais respectueuse à présent de mon farouche isolement elle s'installa à quelque distance. Dans une ville où elle aimait à retrouver sa pension du bord du lac, des gens qui la connaissaient, le voisinage d'une synagogue assez pareille à la sienne, et mille habitudes prises peu à peu lors de ses séjours précédents. [Quand je l'accueillis à la gare je fus frappé de son aspect, elle était plus tassée encore qu'à mon récent départ, avec l'air plus las, et d'une tristesse qui ne pouvait plus se dissimuler derrière son charmant sourire.

Elle s'appuyait contre moi. Elle se mit au lit sitôt qu'elle arriva. Elle avait des douleurs, des frissons. Je croyais que la fatigue du voyage était cause de son malaise. ~~Il~~ y avait autre chose, ~~encore~~ ^{Mais il}

"Tu ne croiras pas ce qui vient d'arriver" me dit-elle. Je prenais déjà une voix bougonne pour échapper à l'apitoiement auquel je craignais qu'elle ne me conviat pour m'attendrir. - "Encore ~~Marcel~~ ^{Robert} sans doute." "Non, cette fois c'est ~~Raymond~~ ^{Jean}." "Malade ?" Elle branla la tête pour me répondre. "Alors quoi, ruiné ?" dis-je en riant. "Oh ! non. Il continue même d'être d'une générosité incroyable pour son frère. Il paie tous les frais de son procès et ~~il l'aide sans rechigner~~". - "Alors quoi ?...."

Elle mit un coup.

"Il ne s'entend plus avec sa femme" - "Elle le trompe ?" - Non c'est lui qui ne l'aime plus". "Comment ~~Raymond~~ ^{Jean} n'aime plus Nathalie". La nouvelle me stupéfiait. Depuis douze ans que je les voyais faire le plus beau couple du monde, le plus serré, le plus jaloux, je m'étais bien dit parfois que, tellement plus jeune que lui et d'une si ravissante beauté elle finirait bien par tromper cet homme. ^{Il} qui me semblait inégal aux désirs que je lui soupçonnais à elle, à cause de sa coquetterie, de son charme. Et je la louais de cacher son manège, imaginant ce que serait la détresse du malheureux s'il venait à l'apprendre. Il était trop faible pour supporter un pareil coup. Et puis il lui était très attaché, il ne pouvait

se passer de sa présence. Depuis plusieurs mois je les avais peu vus. Je vivais sur le souvenir d'anciennes rencontres; et l'image que j'en conservais c'était surtout celle d'un homme collé à sa femme par l'amour le plus tendre. Que dis-je par tous les besoins d'une affection que des caresses et des câlineries qui m'avaient toujours amusé manifestaient à tous les yeux avec une puérité indiscreète. - "Tu plaisantes" lui dis-je. ^{"Jamais"} ~~Raymond~~ une maîtresse ! Mais il est à peine capable d'avoir une femme" C'est tout de même ^{comme ça} ~~ainsi~~ me dit-elle de l'air le plus désolé. "Il est venu me raconter son histoire la veille de mon départ. Il ne pouvait plus se contenir. Il m'avoua qu'il faisait souffrir Nathalie depuis plus d'un an." "Quoi elle est au courant" interrompis-je. - "Mais oui. Et c'est le pire. On lui a envoyé des lettres anonymes. D'ailleurs ^{"Jamais"} ~~Raymond~~ ne sait pas mentir ... Alors la vie en commun lui est devenue impossible." A qui ?" demandais-je. "A ^{"Jamais"} ~~Raymond~~ Il prétend que c'est une hypocrisie qu'il ne peut plus supporter D'autant qu'ils sont encore dans leur chambre d'hôtel, depuis deux ans qu'ils ont laissé leur appartement. Ils y vivent l'un en face de l'autre dans un vis à vis perpétuel. Il devient chaque jour plus irritable et il m'a dit lui-même qu'il était d'une cruauté ~~envers sa femme~~ ^{envers sa femme} dont il ~~était le premier à souffrir~~ ^{n'arrive pas à se défendre} Alors la pauvre petite (Maman s'était donc mise à aimer Nathalie la pauvre petite (depuis un an souffrante) sans pouvoir se confier à personne. Après que ^{"Jamais"} ~~Raymond~~ m'eut parlé, je l'ai fait venir. Elle s'est abandonnée à sa douleur. Et j'ai pu mesurer à quel

point le drame était profond. Elle s'arrêta un instant. "C'est irrémédiable". "Mais avec qui la trompe-t-il ?" - "Oh une fille sans intérêt mais qui a réussi à se rendre indispensable de toutes les façons. ~~C'est~~ Elle ~~dit~~ dirige sa maison à présent. Il dit qu'elle a le génie des affaires et que sans elle il ne pourrait pas aider ^{Robert} ~~Marcel~~ comme il le fait. Il ne peut plus s'en passer. Enfin il ne jure que par elle. Et puis il prétend qu'il n'avait jamais su ce que c'était que l'amour avant de la connaître. Que veux tu ? Il n'y a rien à faire ajouta-t-elle, c'est le démon de midi. Et pour me dire cela elle retrouva un instant ce sourire en pointe qui m'avait toujours blessé si fort." Mais au moins continua-t-elle il devrait s'appliquer à ne pas rendre sa femme malheureuse. Il la traite comme si c'était elle la coupable. Sitôt qu'ils sont ensemble il l'humilie tant qu'il peut. Ah ! j'avais raison, ne put elle s'empêcher d'observer en passant, j'avais raison de lui déconseiller ce mariage. Mais enfin maintenant il n'y a pas à revenir sur le passé. Il n'a plus qu'à agir pour se faire pardonner." Nous restâmes quelques minutes silencieux, accablés par la stupéfiante invraisemblance de cette situation. Puis maman me confia ses propres inquiétudes. "Sa maîtresse est toute jeune Je suis sûre qu'elle lui joue ^{la} ~~une~~ comédie. ^R ~~Raymond~~ n'est pas un homme à bonnes fortunes. Elle n'en a qu'à son argent. ~~Et~~ Raymond est dans ses mains, elle ~~peut~~ en fait ce qu'elle veut. Qu'elle cherche à nous brouiller cela n'est que trop certain reprit elle

elle veut m'évincer coûte que coûte. Lui est un faible. Il ne sait pas résister quand on le flatte." Puis après un temps : "Il prétend d'ailleurs ne s'être jamais senti si fort ~~parait-il~~ qu'à présent Et c'est à cette femme ^{parait-il} qu'il le doit. Il ne voit pas la mine qu'il a, le malheureux. Ah, vraiment il ne nous manquait plus que cela soupira-t-elle. Et je me sens si lasse." Elle avait baissé ses paupières. Il me semblait en effet qu'elle n'en pouvait plus

Après s'être vu autrefois enlevé son fils, elle entrevoyait donc maintenant le jour où une autre étrangère allait lui dérober son peu d'argent. Mais ce souci ne filtrait de ses paroles qu'imperceptiblement. Dans la douleur qui l'accablait ~~elle ne se l'avouait pas. Non !~~ ce dont elle parlait avec ^{plaisir} abondance c'était ^{jamais} plutôt de la déchéance où elle voyait déjà ~~Raymond~~ s'enfoncer. "Il est si faible, répétait-elle. Il suffit d'un caprice de cette ^{pour la perdre} femme ! Je me suis d'ailleurs aperçue l'autre jour combien il avait changé. Ce n'est plus mon ^{jamais} Raymond. Il tape du pied. Il se met dans des colères épouvantables. Il dit même des obscénités. J'étais effrayée de son regard. Puis après un instant d'hésitation "Je suis sûre dit-elle qu'il se drogue." Et ^{elle} ~~maman~~ déroula ainsi toute une litanie de terreurs, qui lui donnaient le droit d'être alarmée. [Après la découverte d'un tel pot aux roses ~~il faut avouer~~ ~~que~~ toutes ses conventions se trouvaient chavirées. Elle avait réussi à se faire à sa solitude. Et si elle en était un peu sortie depuis quelque temps grâce à la détresse de ~~Marcel~~, c'était par ^{Robert}

un biais qui lui permettait de s'exalter. A présent il s'agissait de toute autre chose que du malheur des siens : toute son existence se bouchait devant elle. Elle n'avait rien mis de côté. Et sans qu'elle s'en ouvrit le moins du monde, ^{il me sembla} je comprenais qu'elle se voyait déjà à la rue, recommençant à la fin de sa vie d'être en proie aux tourments d'argent qui en avaient empoisonné le début ^{qui} ~~et~~ ⁱⁿ elle s'était cru^e délivrée pour toujours. [Je fis semblant de ne croire qu'aux inquiétudes les plus désintéressées qu'elle formulait. "Mais ne t'en fais donc pas lui dis-je assez brutalement. D'abord la vie de ^{serais nous} ~~Raymond~~ ne te regarde pas. Il est assez grand pour se conduire seul. Et puis il me semble que tu n'apprécies pas tant Nathalie autrefois ! Pourquoi prends-tu son parti avec tant de passion ?" Alors elle laissait s'échapper timidement ses inquiétudes sur elle-même. Et cela m'était l'occasion de lui faire entrevoir que nous vivrions ensemble, dans un coin de campagne, qu'elle y finirait ses jours près de moi. J'étais vraiment disposé à ^{l'aider de tous mes vœux.} ~~tous les sacrifices.~~ Mais aussitôt elle se reprenait comme s'il ne fut pas digne d'elle d'~~avoir~~ ~~l'air~~ de songer à sa propre vie. Et elle retournait aussitôt à toutes ses angoisses maternelles et au fait que son fils se trouvait entre les mains de cette intrigante, si bien envoûté qu'il en était arrivé à ^{ait} ~~traiter~~ même sa femme comme un chien. "S'il se conduit ainsi avec ^{Nathalie} ~~elle~~, quels ménagements veux-tu qu'il ait pour nous ?" [Et la conversation reprenait lente, interminable, retournant toujours au même aveu qu'elle ne voulait pas faire ou que, l'ayant fait, elle atténuait aussitôt. Toute la vie de ma pauvre

maman m'apparaissait en clair dans ce jeu que je la voyais se
 jouer en ce moment. Car en somme il ne s'agissait pas tant de me
 tromper que de poursuivre jusqu'en cette tragique découverte le
 double jeu de ^{d'un} son amour ^{très} authentique sans doute mais ^{quise} refusant de
~~reconnaître pour siennes toute sortes d'impuretés, naturelles qui~~
~~s'y trouvaient mêlées. Et~~ Seul son secret orgueil, d'elle-même
 insoupçonné, lui permettait de croire ^{ainsi à} ~~comme elle le faisait à~~
 son parfait désintéressement. Il lui permettait même de poser en
~~toute bonne foi à une sorte de sainteté laïque. Elle était loin~~
~~de comprendre que la sainteté consistait au contraire à décanter~~
~~sa vase sans cesser pour autant d'en confesser la présence.~~ ^{Comme} ~~Cepen-~~
~~dant elle était~~ ^{forte} malheureuse et elle souffrait assez pour que je
 n'eusse qu'à songer à son pauvre corps qui venait échouer près de
 moi ~~lamentablement~~. Elle avait des troubles cardiaques. Je ~~lui~~
~~préparai un bain à la moutarde.~~ Et je ressentis une indicible
 douceur à ^{caresser} ~~toucher~~ ses pieds misérables, ses orteils déformés qui
 me présentaient comme l'abrégé de tout ce qu'avait pu endurer
 pour nous, pour moi, cet être sous mes yeux que je ne savais ni
 plaindre, ni consoler. Ses pauvres jambes toutes sillonnées,
 toutes creusées de varices, me semblaient plus précieuses que les
 plus beaux chefs d'oeuvre. Et déjà je me réjouissais à l'idée
 de l'abandon où peut-être maman allait tomber - de l'occasion,
 de la faveur qui allait peut-être m'être accordée de la faire
 vivre à mon tour. Elle était si humble maintenant devant moi,
 cette vieille femme qui n'avait plus que moi. Et tout le jeu de
 son orgueil inavoué n'y pouvait rien changer. Il me fallait l'ac-
 cepter telle qu'elle était. Et à défaut d'infirmités physiques

prendre cet aveuglement comme le signe d'une nature où sa vieillesse la pétrifiait. Songeant à toutes ses vertus j'essayais de me prêter à tous ses défauts. De quel droit d'ailleurs aurais-je exigé perfection plus haute ? Elle avait derrière elle une vie d'épreuves et de sacrifices à la beauté desquels il n'était pas facile de ~~parvenir~~. ^{se hausser. Si} C'était encore un peu mon propre trouble que je poursuivais ~~alors~~ c'était un moi tout de même moins impur que l'autre. Je me sentais proche de son coeur aveugle et de ^{cette} immense tendresse ~~que~~ ^{malheureusement} j'avais à ^{enfin} présent à soutenir

Néanmoins, et sitôt qu'elle me parut un peu rétablie, je retournai à ma solitude, ~~à mon travail~~. Je lui téléphonais chaque jour, et ~~comme~~ ^{Aussi} elle m'assurait qu'elle allait mieux. ~~je~~ m'en serais ~~de laisser mon travail comme si s'en eût été~~ ^{je} voulu ~~de perdre mon temps - comme j'aurais dit - car c'était~~ pour moi perdre mon temps que de m'abandonner ^{aux soins de son amour} à ~~une tendresse~~ quelconque. [Mais cette fois je songeais à elle avec constance. Ce n'était plus un numéro de rue, c'était un pauvre être fléchissant que j'avais ~~laissé~~ derrière moi. Qu'attendais-je donc pour la rejoindre ? Un certificat, l'attestation d'un médecin ? Mais le médecin ne la trouvait pas si mal que cela. Et son optimisme allégeait mes scrupules, me faisait paraître légitime un isolement qu'une parfaite absence de douceurs et de joies m'empêchait par ailleurs de juger égoïste. Je continuais d'être en proie au démon de mon perfectionnement intérieur. Comment aurait-on pu ~~au~~ ^u nom de la morale trouver rien à redire ^y ? [Il fallut l'arrivée de Natahlie près de maman pour secouer ~~ma~~ ^{la} langueur.

Elle me téléphona de venir sans trop tarder. Quand je la revis je la trouvais très pâle. Mais moitié pour la calmer, moitié par une vieille habitude de défiance à l'égard de ses maux, j'essayai de la secouer un peu. Cependant cette fois elle n'avait plus d'appétit, elle n'avait envie que de rester couchée. Alors Nathalie me raconta que ^{parman} Raymond avait consulté une voyante - (Il y aurait donc toujours des voyants dans la vie de maman?) ^{parman} Raymond, lui, ne faisait plus rien maintenant sans leur conseil. C'était sa maîtresse qui, pour mieux le dominer, lui avait donné ce besoin. Une voyante l'avait donc assuré par l'examen d'un foulard que sa mère était bien plus malade qu'elle ne le pensait et qu'il fallait lui ^{faire} au plus tôt une radio de l'intestin. Nous allâmes dès le lendemain à l'hôpital. Et le chirurgien nous confirma qu'un mal terrible la rongait sans qu'elle s'en doutât. L'opération était extrêmement grave mais c'était notre unique chance de la sauver. [Le coup tombait dur. Maman, se doutant aussitôt de ce dont elle était atteinte, n'en laissa rien paraître. Elle se résigna à l'opération puisque le médecin l'avait décidée.

Je la verrai toujours ^{à demi deshabillée} revenir de la salle de radio dans sa petite chambre, grimper dans son lit de fer. Elle était fatiguée par l'épreuve qu'elle venait de subir, et toute tassée, toute minable, dans un abandon, cette fois, qui me la livrait telle que depuis si longtemps je l'avais désirée. Elle n'était plus qu'un pauvre petit corps déjà engagé sur son dernier chemin.

Nathalie rentra à l'hôtel. J'allai faire un tour dans la campagne voisine pour la laisser se reposer un peu. Quand je

revins je la trouvai fort éveillée, ayant déjà repris cette extraordinaire énergie qui depuis tant d'années m'émerveillait au point que je n'y voulais pas croire. "Eh bien comment te sens tu" lui dis-je. Elle avait remué dans sa tête toutes les hypothèses de maladies, d'opérations, d'issues à ces opérations. "En tout cas me répondit-elle je ne veux pas être opérée ici. ^{Robert} ~~Mareel~~ ne pourrait pas venir. Et puis je ne veux pas qu'en cas de malheur vous ayez tous les ennuis que j'ai eus quand j'ai du ramener de Vittel le corps de Papa. Si l'on m'opère ce sera à Paris. Mais à quoi bon m'opérer ? Je suis à la fin de ma vie. Une opération comme celle là, en mettant les choses au mieux, me laissera infirme. Il me faudra continuellement une garde malade près de moi". Elle avait déjà tout prévu, tout pesé, déjà songé au cas d'une de ses amies qui avait subi la même opération et souffert longtemps, par la suite, de déchéances dont la seule idée lui faisait horreur. "A quoi bon ?" répétait elle. "Je n'en ai tout de même plus que pour quelques années. D'ailleurs, vous n'avez plus besoin de moi". Elle était très calme. Puis elle éclata en sanglots. "Non ! je n'ai pas encore pu me faire à l'idée de ce procès. J'ai beaucoup prié pour que Dieu me rappelle à Lui avant qu'il n'ait lieu. Il va peut-être m'exaucer. ~~Non~~ Vois-tu c'est au dessus de mes forces. Je ne pourrai pas le supporter".

Même lorsque je surprenais Maman, la nuit, quand je rentrais la nuit et qu'elle était en train de pleurer dans son petit livre de prières - jamais je ne l'avais vu aussi angoissée, aussi lasse

256

aussi désireuse d'en finir. Et j'avais beau maintenant faire gauchement valoir les raisons de supporter au contraire cette humiliation, je la sentais si justifiée dans son empressement à nous fuir, que tous mes arguments me semblaient sonner creux. "Mes pauvres enfants reprenait-elle ne vous inquiétez pas de moi. J'irai retrouver votre père. Je vous serai bien plus utile au ciel que je ne peux plus rien pour vous" Il y avait dans cette voix désespérée un accent si décidé, un (refus si ferme) d'être secourue, que j'en étais bouleversé. Non, vraiment je n'avais jamais connu ma pauvre maman aussi désespérée qu'à présent, et, tout en même temps, aussi calme. C'était ~~mon~~ ^{Mais pourquoi?} tour de mentir. ^{Robert} Le procès de ~~Marcel~~ approchait, tout chargé de menaces, et je ne comprenais que trop sa terreur pour pouvoir lui reprocher ~~à présent~~ son manque de courage, d'humilité. Du courage, elle en avait assez montré dans toute sa vie. Alors je lui fis valoir, car c'était vrai pour elle aussi, qu'on n'avait pas le droit de s'abandonner à la fatalité, qu'elle devait se laisser opérer, quels qu'en fussent les risques, si les médecins l'ordonnaient - Je lui faisais entrevoir la douceur de sa convalescence, à la campagne "que je n'aurais pas de plus grande joie lui disais-je, que d'être ton infirmier, tu m'as assez soigné, tu me laisseras bien aussi avoir ce plaisir là"

"A quoi bon mon pauvre petit me disait elle. Je vais vous encombrer Laissez-moi donc mourir en paix

Comme le soir de son arrivée notre causerie se prolongeait, mais toute feinte en avait disparu. Et il n'y avait plus moyen pour moi maintenant de douter qu'elle ne désirât vraiment en finir.

257

Elle regardait ^{à la vue courbe} la mort venir, ~~à sa rencontre~~.

Nous rentrâmes à la pension. La brusque menace lâchée sur nous s'accrochait à ma gorge. Bien souvent j'aurais eu envie de pleurer, je me retenais pour qu'elle ne vit pas mes yeux rouges. Puis, à d'autres moments, j'étais repris par ce démon des voyageurs qui s'installait sur mes épaules, me précipitait dans les rues à la poursuite de mes vieux fantômes.

J'avais donc encore le coeur occupé de mes folies au milieu de tant d'angoisses. Oui ! et d'autant plus qu'il me semblait entendre la mort rôder ~~autour de moi~~. C'était comme si la menace de cette dissolution prochaine ^{m'eût} ~~me~~ [!] dérobait ^{en l'air} davantage à mon propre contrôle.

Puis je pensais à l'opération. Le fait qu'on dût la tenter ^{Cette pensée m'apaisait} témoignait ^{-il pas} qu'elle devait à coup sûr réussir. D'autres fois au contraire je me laissais à l'idée de devoir rester des années auprès de maman....

Sous le masque changeant qui couvrait mon visage les sentiments les plus contradictoires se heurtaient, se bousculaient. Ce n'est pas un coeur que je portais en moi, c'était un chaos ambulante où toutes les éventualités futures tendaient à se réaliser. Les plus absurdes se chevauchaient. Ainsi, parfois, au milieu de la nuit, je me levais, me demandant dans quel état elle pouvait bien être. Je descendais jusqu'à sa porte à pas de loup. Et puis, le matin, sous prétexte d'une course, je partais à travers la ville où je redevais la proie de mes obsessions. J'étais étonné au

258

milieu de ces troubles, de ces batailles qui se livraient au fond de moi, d'une continuité que seule ma foi traçait. ~~Et~~ que, depuis tant d'années, cette foi eût triomphé de toutes mes inconséquences, marquait à quel point elle pouvait ne pas venir de moi, de ma source à moi ; car, sinon, j'y eusse renoncé aussi depuis longtemps. Mais elle s'était implantée, elle s'entretenait ~~elle~~ par une grâce incroyable qui semblait avoir résolu d'être, jusqu'à mon dernier jour, plus forte que tout, plus forte que moi. ~~Mais~~ cette foi même ne m'était, dans mes rapports avec Maman, d'aucun secours. Je continuais de ne pas apercevoir cette âme, en elle, qui vibrerait ~~pourtant~~ avec une ardeur si poignante. C'était comme si ma foi eût continué à part son cheminement souterrain. Et que, là haut, il y eut la vie des autres, celle de ma mère, ma propre vie. Et la mort de Maman m'apparaissait comme la fin de cette vie et non pas comme le commencement de quelque chose de ^e plus réel, de plus vrai.

Cependant

Tous ces sentiments, ces craintes, ces espoirs se juxtaposaient ainsi sans ~~se~~ se pénétrer, trébuchaient les uns sur les autres sans agir en profondeur pour ~~se~~ ^{me} transformer. Et je regardais ma pauvre maman comme un corps dont ~~il~~ ^{il} importait de prolonger la ~~présence~~ ^{présence} près de moi. Sa mort ne paraissait ^{quelque} chose qu'il fallait éviter. Mais je ne savais pas, ^{pourquoi} ~~pourquoi~~ ...

au juste

Ainsi Maman semblait n'être venue en Suisse que pour avoir avec moi ces pathétiques colloques que nous n'eussions pas eus

ailleurs et que la découverte de son mal provoquait. Ma belle
soeur y avait peu de part. ^{Elle} Juste ~~pour~~ nous entreten^{ait} de sa tris-
tesse à elle, de l'égoïsme de celui qui venait de l'abandonner au
milieu de sa route. Elle ^{le} condamnait ~~cet égoïsme~~ avec une inconsé-
quence désarmante. Comme si au temps de leur bonheur elle se fut
inquiétée de rien ni de personne. Et j'avais l'impression, songeant
à ces deux femmes, songeant à nous, que tous nous continuions
d'être livrés à nos démons familiers. La maladie de Maman, l'im-
prévu de la solitude où Nathalie se débattait n'y avaient donc
rien changé. Non ! si lourd que fut sur nous le poids de cette
nouvelle vie, c'était l'ancienne qui continuait son incorrigible
aparté. ~~Il~~ Il n'était pas jusqu'aux diverses situations des membres
de cette famille malheureuse, jusqu'à leurs joies, leurs misères,
bien qu'elles se trouvassent ~~finversées~~ ^{ss/} qui ne me parlaient d'une
sorte de destinée invincible, ~~et~~ que nous subissions. ^{Robert} ~~Marcel~~ était
plongé dans une ruine totale à laquelle il ne s'attendait certes
pas. Et Raymond, dans une prospérité à laquelle rien n'avait jamais
paru le destiner. L'exploration d'un univers charnel dont il
avait été jusqu'alors ~~tout à fait~~ exilé s'y ajoutait. Et il en-
tendait s'y promener sans ^{avoir} ~~s'embarasser~~ des liens de son passé,
ni d'aucune inquiétude sur l'avenir. En proie à ces désirs in-
connus, impitoyablement cruel envers celle qui s'efforçait à le
retenir, il continuait malgré tout d'être semblable à celui qu'il
avait toujours été. Et quant à moi, mes remords n'entamaient guère
non plus un entraînement que tous mes efforts n'arrivaient pas

à terrasser. Nous poursuivions en somme, sous des éclairages changés, notre plus triste enfance, tout pleins encore de ce dont nous avions alors été gorgés par notre mère, cependant qu'elle, en proie à cette sournoise maladie qui s'était installée en elle, se trouvait menacée dans une vie dont nous n'avions jamais imaginé qu'elle devrait ^{finir} ~~se terminer~~ un jour. Il ne s'agissait plus de jouer au génie ^{tutélaire} ~~toute la vie~~ mais de consentir à n'être que ce pauvre corps dont la vieillesse et la souffrance venaient en même temps de s'emparer. [*Immobile* auprès de son lit, je songeais à tout ce que nous lui devions de lâcheté devant nous-mêmes, de cruauté devant les autres, d'incapacité à nous conduire. Si irréfléchie qu'avait été sur nous sa néfaste influence, je ne pouvais ~~plus~~ m'empêcher de l'incriminer encore. De lui imputer, si vains que pussent être mes reproches, l'obstination avec laquelle elle était parvenue, par une action ^{lente, patiente,} exclusive à nous rendre ainsi esclaves de nos entraînements les plus éphémères, ^{de nos mirages,} les plus matériels. Oui, vraiment, si nous étions ce que nous étions devenus, c'est que nous avons tous été victimes d'une discipline à l'envers. Au plus lointain de nos jeunesse nous n'avions jamais su que trembler au grondement d'une voix qui nous rappelait sans cesse aux ^{utiles} ~~devoirs~~ bienséances, au formalisme le plus stupide. Tandis que toute l'énergie d'une exquise tendresse se dépensait par ailleurs à ~~de~~ nous rendre ^{exclusivement} attentifs ~~à~~ à nos corps. Aussi, ayant sans ennui vu mon père disparaître, en présence de cette femme si gravement atteinte, à laquelle je me sentais attaché par des liens si forts

c'étaient mes griefs malgré moi qui se remettaient encore à ~~me~~
 surnager. Comme si, nous avions tous été ~~incarcérés~~ par elle, en-
 fermés, par ses soins, dans le cachot de nous-mêmes, privés de ce
 goût de se sacrifier qu'elle avait tout entier concentré en elle
 avec ~~une~~ une espèce de frénétique égoïsme, qui nous eût rendu à jamais
 impossible la connaissance de l'âme et la pratique de l'amour
 qui délivre ~~honnêtement~~ *honnêtement* et ~~à jamais~~ *à jamais*.

Cependant je tremblais à l'idée de la perdre. Mais c'était
 encore ma popre chair, dans le tourment de la sienne, qui orientait
 mes craintes, ma pensée. C'était notre lien charnel qui mena-
 çait de se rompre, et je ne ^{c'est de lui que} souffrais que de lui. ^{Il} Il me semblait
 buter contre quelque chose d'impénétrable, un mur épais qui se
 dressait en elle.

Maman ne voulait pas que ^{Georgette} ~~Georgette~~ fut avertie. Elle serai
 venue faire la mouche du coche et troubler cette paix très douce
 que nous goûtions ^{autour de} ~~de~~ sa souffrance. Elle en recevait d'ailleurs
 régulièrement de charmantes lettres, car, de loin, ^{Georgette} ~~Georgette~~ aussi
 redevenait toujours, comme moi-même, d'une étrange tendresse. Quant
 à ses deux grands fils depuis l'alerte de la voyante et, bien plus
 depuis que je leur avais fait part des résultats des examens, ils
 téléphonaient tous les jours de Paris tant leur inquiétude ~~et~~
^{était grande. Ils s'alarmaient} ~~était~~ ^{celle} ~~pour cette malheureuse~~ qu'ils s'accusaient diversement mais
 également d'avoir tant fait souffrir.

corrigé sur le
carnet

262

- 264 -

Nous n'avions d'ailleurs pas l'intention de prolonger beaucoup notre séjour en Suisse. La maladie dont Maman était atteinte pouvait d'un jour à l'autre provoquer des accidents qui eussent rendu toute opération impossible. Il fallait se presser. Néanmoins elle était si faible que nous retardâmes un peu notre départ. Pendant ces jours tous mes griefs, tous mes désirs mauvais avaient beau s'agiter, encore, un climat de tendresse se maintenait entre nous. Elle s'en remettait à moi du soin d'écrire la plupart de ses lettres / ce qu'elle n'avait jamais fait, ^{ne} Les autres, celles dont elle croyait pouvoir se dispenser, étaient déjà sous enveloppes quand j'arrivais le matin dans sa chambre. Son énergie ne se démentait pas. On lui avait caché la nature de son mal, mais non pas l'accident qui, à tout instant, risquait de la terrasser comme mon père. Et elle savait à quoi s'en tenir, car elle même avait assisté celui-ci dans l'affreuse agonie qui la menaçait à son tour. Cependant, sans aucune inquiétude, elle continuait de mettre de l'ordre dans ses affaires, gardait sur elle l'étonnante maîtrise que, durant tant d'années, persuadée que c'était pour notre plus grand bien, elle avait exercée contre nous. Et cette calme possession d'elle même s'accompagnait d'un immense, d'un poignant abandon.

Lorsque nous parlions de l'avenir, les premiers signes de son détachement commençaient à poindre. Elle ne pouvait pas encore s'empêcher de donner des conseils, mais elle n'avait plus la force d'exiger qu'on les suivit. Elle semblait s'en remettre à la vie d'une exécution qui ne la concernait ~~pas~~ plus. Si elle semblait

avoir ainsi renoncé à toute stratégie, elle n'était pas accablée cependant. Elle se levait parfois pour aller consoler dans une chambre voisine une femme dont la mère était en train de mourir. Et lorsqu'un jeune Américain, qui la connaissait depuis longtemps, manifesta le désir de la voir avant son départ, pendant les deux heures de sa visite il ne put presque pas placer un mot tant elle l'entretint d'elle même. Son imagination la nourrissait encore très vivement. [Nathalie, qui restait souvent auprès d'elle, était devenue sa confidente. Le malheur avait aplani tout obstacle. ^{Maman} Maman continuait de lui dire : "Si j'étais vous, je dirais ceci, je ferais cela ..." comme si son goût de ^{la ruse et de la dévotion} l'intrigue l'eut à son insu innocemment poursuivie. Elle fit alors venir de Paris une petite Imitation qu'elle donna à Nathalie, conseillant à celle ci d'y chercher les consolations qu'elle même depuis des mois m'assurait y trouver. En fait, avec son manuel israélite, ce petit livre maintenant l'accompagnait partout. C'est Barrière qui lui avait conseillé de le prendre ^(dans ma bibliothèque) et elle en lisait quelques passages tous les jours. Mais comme toujours aussi j'hésitais à croire aux bienfaits qu'elle disait en tirer car elle ne manifestait pas plus qu'avant la connaissance le désir du Christ dans lequel je ne voyais pas ce que ce livre pouvait bien signifier. Pour quelles raisons était-il donc venu s'adjoindre à ceux qui ne la quittaient pas depuis des années ? Il était en tout cas venu à son heure ; accentuant une orientation qu'elle suivait à la fois pour pouvoir me répondre et pour être fidèle aux conseils de son maître. Il s'était surtout ajouté au cruel enseignement de toutes les expériences par où elle avait

du passer. Mais Nathalie, bien qu'~~elle~~ chrétienne et fort délaissée, ouvrait rarement son exemplaire. Et maman qui le sentait le lui reprochait avec douceur. Pour un peu c'est elle qui se fut mise à la prêcher ! Que dis-je, elle la prêchait à toute occasion. Elle lui disait qu'elle n'avait qu'à se soumettre à l'Eglise puisqu'elle y était née. Et bien souvent Maman, avec cette liberté toute neuve dont elle s'enchantait elle-même me laissa entendre de quel coeur elle eut désiré maintenant que ^{Robert} Marcel, que ^{Robette} Georgette devinsent chrétiens, puisqu'ils ne pouvaient comme elle trouver leur bonheur dans le judaïsme. Chère Maman ! quel chemin en si peu d'années, en dépit de son âge elle avait parcouru. Je me rappelais il n'y avait pas encore si longtemps de cela, la violence, l'horreur avec laquelle elle accueillait ma conversion. Et voilà qu'elle découvrait à ce catholicisme abhorré des vertus, des beautés auxquelles elle invitait les autres. Oh ! elle pensait bien que je rentrerais un jour au bercail comme elle disait, mais elle professait en attendant, que Dieu était aussi bien dans l'Eglise qu'ailleurs, et que je n'avais qu'à y demeurer puisque le judaïsme était une doctrine trop sévère pour moi. Elle allait jusqu'à me convier à y attirer tous ceux à qui cette austère grandeur ne parlait pas. L'important, c'était de croire ; et peu lui ^{ou} importaient désormais les modalités et la voie. (En dépit des inquiétudes qui nous accablaient c'est toujours autour de ces sujets qu'elle faisait tourner ses conversations. Et quand elle fit venir près de son lit, pour m'édifier, le jeune rabbin de la synagogue où sa maladie l'empêchait de se rendre, le long entretien que nous eûmes l'emplit de joie. Elle

était heureuse de penser, d'après les éloges que je lui en faisais, que c'est lui peut être, et grâce à elle, qui pourrait un jour avoir de l'influence sur moi... [Enfin elle achevait de mettre la dernière main au récit de ce qu'elle appelait sa conversion. c'est-à-dire des progrès qu'elle avait faits (et dont elle était la première émerveillée), dans le sens d'un accueil sans cesse plus compréhensif, plus affectueux à mes besoins. Oui ! elle s'émerveillait ingénument d'en être arrivée à admettre mes croyances sans les partager. Elle n'avait jamais imaginé qu'un pareil libéralisme ~~et~~ ~~serait~~ fut possible. Et tout cela : cette petite brochure qui allait bientôt paraître, ce présent de l'Imitation du Christ à Nathalie, la visite du rabbin, les vœux qu'elle faisait pour le baptême des siens, tout semblait établir à quel point vraiment le fond de son cœur était changé. Et je ne devais qu'à ma défiance ~~sans doute~~, de ne pouvoir m'en réjouir encore sans réserve. [Il est vrai ! Je restais accroché, malgré moi, à des souvenirs tenaces. Du moins devais-je me rendre à cette évidence que Dieu ^{ni l'âme} n'avait jamais été à ce point l'objet de ses pensées et de ses soins. ^{et} Ce mutuel respect si imprévu auquel nous avons enfin atteint ~~aujourd'hui~~ ~~avait~~ beaucoup de douceur ^{dans} nos rapports. Il n'effaçait pas sans doute nos arrières pensées. Néanmoins nous nous trouvions délivrés grâce à lui de bien des occasions de chicane et d'ennui.

Ce voyage fut rapide et calme. Maman ne se plaignait pas. Elle se plaignait si peu que j'en arrivais à oublier son cancer. Ce n'est pas à lui que je pensais quand je m'inquiétais de son état. Ce qui retenait mon attention, c'était l'étrange aspect que le cliché présentait d'un intestin presque fermé. J'en imaginais les parois serrées l'une contre l'autre et ^{c'est} cette anticipation qui me faisait peur. Je suis terriblement accaparé par ce que je vois et, à cause de cette impressionnante image, le plus grave, qui se cachait ~~derrière~~ derrière, m'échappait. En fait je ne songeais pas à la maladie au nom d'épouvante. Je n'y croyais pas. Comme c'était quelque chose d'invisible que seul un symptôme déjà inquiétant par lui-même révélait, j'en arrivais à ne plus voir que le symptôme, me persuadant que le médecin avait fort bien pu se tromper dans le diagnostic de sa cause. Cette incertitude laissait de la place à l'espérance. Les risques mêmes de l'opération exigée par ce rétrécissement dont la vue m'obsédait, comptaient moins en somme que le dessin que j'avais dans les yeux. Et mes craintes, les doutes que j'opposais à l'infailibilité du chirurgien, l'espoir que cela n'était peut-être pas si grave que cela puisque maman continuait de plaisanter, avec nous, la difficulté enfin de passer d'un jour à l'autre du sentiment de son extraordinaire vitalité ^à celui de sa mort imminente, tout se mêlait pour retarder encore en moi le moment de prendre en vraie pitié ce corps devant moi qui repoussait nos plaintes.

Elle engagea une longue conversation avec une voisine du

267

compartiment qui avait précisément souffert d'un mal analogue. Elle l'appelait comme Maman une "ulcération". Or, elle se portait très bien à présent. Notre optimisme à tous se ~~trouvait~~ raffermit. ~~per un cas si semblable.~~ ^{vous} ~~Il~~ nous ^{sentions} ~~donnait~~ le droit de secouer notre angoisse. Je m'en trouvais moi-même si bien justifié, que l'excessive familiarité avec laquelle maman venait de raconter son histoire à ~~une~~ ^{cette} étrangère prit aussitôt le pas sur mes inquiétudes. Et une fois de plus je me trouvais en proie à mon inépuisable besoin de la juger, de la critiquer, de lui opposer une mine renfrognée qui, contredisant ma détresse, l'empêchait totalement de se manifester.

Enfin nous arrivâmes à Paris. Mes frères nous attendaient. Ma soeur au dernier moment n'avait pas voulu venir nous chercher, pour mieux témoigner combien son amour propre était blessé. N'était-elle pas la fille ? Or Maman s'en était remise à sa belle fille du soin de l'accompagner. ^{Odette} ~~Georgette~~ ne se disait pas qu'elle n'était pas capable de soulever une valise, de remuer un drap. La seule question qui se posait c'était une question de préséance. On l'avait gravement offensée en la traitant comme une quantité négligeable. Et il fallait qu'on le sache. Pourtant ^{Maman} ~~Raymond~~ avait fait un premier effort en lui offrant d'aller la prendre pour se rendre à la gare. Elle s'y était refusée; et ne vint voir maman que le lendemain pour déjeuner. Nous la mîmes alors au courant de ce que les médecins nous avaient dit. Elle trouva plus simple de penser que nous exagérions, et d'opposer le doute le plus impénétrable à tout ce que nous pouvions dire, se bornant à nous injurier

à cause du peu de cas que nous avions fait d'elle. Mais le moment était si grave que nous la laissâmes se calmer en nous efforçant un peu tardivement de mettre entre elle et nous de la tendresse. Pour la première fois de notre vie peut-être, nous pensâmes ensemble que, si dénaturée qu'elle fût, elle était tout de même la fille de cette femme sur qui pesait de tels dangers. Et, avec toute la douceur que nous pouvions inventer, nous essayâmes de l'introduire dans le conseil improvisé qui se tenait dans la chambre voisine de celle où notre mère alitée, gémissante, attendait sans broncher les prochaines décisions de son sort. Il est vrai que mes frères avaient été mis au courant par mes lettres, par les coups de téléphone qu'ils nous avaient donnés, tandis que ^{Georgette} ~~Georgette~~, ne sachant rien, montait très difficilement, lentement, au niveau de notre angoisse. Il n'était que trop normal qu'elle ne la partageât point du premier coup. Elle prétendit donc qu'on n'opérerait pas une femme de cet âge et s'en tint à cette opinion dont elle ne voulut plus démarrer.

La plus visiblement affectée de nous tous c'était peut-être notre vieille bonne. Elle accueillit maman en sanglotant. ~~Elle aussi avait été informée de la terrible surprise.~~ Après avoir cru longtemps qu'elle finirait ses jours auprès de cette patronne si douce et qui la comblait de toute sorte de prévenances, apprenant de quelle menace d'opération celle-ci était frappée, elle s'entrevoyait à présent survivant à celle qu'elle non plus n'avait jamais considérée comme pouvant mourir la première. Elle était depuis des

années sa compagne fidèle ; elles vieillissaient ensemble toutes les deux. Et tout cela avait été si rapide, si imprévu, qu'elle n'avait pas encore eu le temps de s'y faire. Mais tandis que la triste surprise avait un peu plus durci ^{Oette} ~~Georgette~~, elle avait amolli au contraire à tel point le coeur de cette brave femme que c'est à peine si elle pouvait encore tenir debout. Et elle réprimait mal son envie de pleurer. On sentait qu'elle était attachée à sa patronne non seulement par ses intérêts mais par toutes les fibres de son être très simple. Ayant fini par ne plus pouvoir se passer d'elle, elle en était devenu le pauvre chien fidèle. Et il faut dire qu'elles se complétaient bien se confiant l'une à l'autre leurs peines dans la solitude du petit appartement qui était ~~comme~~ ^{devenu} l'écrin de leur double misère. Nous l'appelions Nounou parce qu'elle portait toujours la coiffe de son pays comme notre nourrice autrefois. Et Nounou ne voulait pas se rendre. Elle avait eu tant d'occasions dans sa vie d'apprendre à se défier des médecins. Cette opération trop brusquement résolue ne lui plaisait pas. On avait beau lui faire entrevoir ce que Maman, sans cela, aurait à endurer, elle ne pensait qu'à son corps ouvert sur une table d'hôpital et ne pouvait se faire à une telle idée.

Quant à moi j'étais seul maintenant à pouvoir la soigner un peu assidûment, je ne la quittai plus. Elle continuait d'être d'un calme étonnant comme si elle eût ignoré de quel danger elle était menacée. Elle prenait ses dernières dispositions avec tranquillité. Et quand je lui faisais entrevoir sa guérison, la paix

dont nous jouirions ensemble, ensuite, à la campagne. "Puisque vous y tenez je me laisse opérer disait-elle, mais il faut être prêt à tout. Je ne me fais pas d'illusions". Et je lui répondais que sans doute on ne savait jamais si une opération comme celle là pouvait réussir. Mais que puisque les médecins l'envisageaient, etc, ... Alors elle fit venir Barrière pour qu'il dise quelques prières au pied de son lit. Elle me demanda de m'y joindre. Barrière composait ses invocations selon qu'il se sentait inspiré. C'étaient des élévations ~~au divin~~ ^{au divin} Eternel, des oraisons auxquelles n'importe qui eût pu souscrire. ~~Georgette~~ ^{Georgette} pendant ce temps ronchonnait dans un coin. "Vous êtes piqués. ~~Vous~~ ^{dit-elle} allez la faire mourir avec vos prières." Et, se refusant à les écouter, elle allait dans la chambre voisine, se chauffer contre la salamandre.

Maman tirait de la parole de son maître une sérénité tranquille qui contrastait étrangement avec notre émotion. Et moi j'étais bouleversé comme si le ciel s'était enfin révélé à mon aveuglement. Malgré mes sourires elle le sentait bien. De fait l'idée de cette opération me privait de tous mes moyens.

o
o o

Ce qui me touchait le plus dans l'attitude brusquement ^{fin} naturelle de Maman, c'était sa coquetterie persistante, une coquetterie devenue elle aussi toute naturelle. Ainsi le soir elle peignait sa belle chevelure, elle y mettait des bigoudis pour être parée le matin et continuer de nous offrir un aspect aimable, un visage

accueillant. "Étais loin de mes griefs d'autrefois contre son postiche noir. Et pourtant il n'avait pas eu d'autre motif que le soin qu'elle mettait encore à se teindre. L'approche de la mort donnait à sa coquetterie un charme ^{déchirant} ~~prognant~~ qui reste^a toujours gravé dans ma mémoire. Elle continuait de vouloir plaire quand d'autres eussent employé leur temps à se lamenter. Et tous ses défauts qui m'avaient si longtemps irrité, prenaient à cette clarté ^{nouvelle} ~~déchirante~~ l'aspect de vraies vertus, et cette nuance d'héroïsme désinvolte que je lui avais toujours contesté avec acharnement. Je reverrai jusqu'à mon dernier jour ce souple flot de cheveux blancs qu'elle avait l'audace et la fantaisie de teindre aux couleurs de l'azur ~~pour les faire ressembler au ciel qu'elle aimait tant.~~ Elle mettait aussi de la crème sur son visage et le massait comme si elle avait dû sortir le lendemain, comme si de longs jours lui fussent promis et qu'il lui importait^a beaucoup de ne pas se présenter avec des traits de vieille. Elle était d'une coquetterie si douce que cela la gênait même que je la visse ainsi, conservant naïvement ce souci des apparences qui, naguère, sous d'autres formes, me blessait si vivement. Et c'était pour obéir au même besoin de se faire aimer qu'elle continuait de sourire comme si de rien n'était et se livrait à ces apprêts où je la voyais s'employer. Sa douceur et son énergie, le désir de plaire et son besoin d'aimer se réunissaient, se fondaient aux approches de la suprême épreuve avec une grâce exquise. Et j'entrevois, maintenant qu'elle n'était plus troublée de l'âpre désir^a de dominer, ce que j'avais été si

lent à

~~longtemps~~ ~~comme contraint de~~ reconnaître dans cet esprit et dans ce cour charmants : un souci des autres qui ne cédait pas ^{fat-u} devant le danger imminent. ^{Elle} ~~Il~~ était comme quelqu'un qui dans un grand incendie eût continué de se parer au lieu de songer à se mettre à l'abri. Et je l'écoutais avec émerveillement, me livrer ainsi le mot de son secret. C'était ma mère, cette femme auprès de qui j'avais vécu en étranger; et j'éprouvais enfin pour elle une admiration que la fausse pudeur qui me nouait encore m'empêchait de traduire en éloges mérités.

... Je la revois à la lumière de ces derniers jours, telle qu'elle avait toujours aimé se montrer : pour recevoir, pour sortir pour rien , pour être belle. D'une extrême habileté dans les travaux de sa coquetterie, elle savait faire du moindre chiffon un ornement qui mettait sa silhouette en valeur. Et elle était heureuse lorsque j'observais, du fond de ma timidité renfrognée, la grâce du chapeau qu'elle venait de composer avec un vieux feutre tiré de mon armoire, ou l'harmonie de sa robe - une de ces robes qu'elle portait toujours noires depuis vingt ans qu'elle observait son deuil. Sa vivacité, son enjouement se marquaient jusque dans sa ~~sa~~ sobre élégance. Elle ne s'y arrêtait point, mais elle n'eut jamais consenti à porter rien de voyant, rien de vulgaire. Et cette élégance naturelle que je condamnais au temps de ma jeunesse, je comprenais seulement qu'elle manifestait elle aussi cette coquetterie intérieure qui lui avait toujours interdit de faire la moindre peine aux gens ~~qui~~ C'est elle qui l'incitait à ne leur présenter jamais qu'un aspect souriant qui les convainquit de l'aimer. Elle était

273

donc restée en parfait accord avec son être de toujours, n'ayant jamais fait violence à sa douceur que pour obéir à un irrésistible besoin de forcer les autres à la sympathie. Et le fond de son caractère, maintenant qu'elle se trouvait clouée au lit, dépendant de nous, remise à nos mains, surnageait sa vie comme une épave chargée de ses trésors. Et son tendre sourire avait l'air de nous dire qu'elle se confiait à Dieu, qu'elle s'en remettait à nous, avec un entier abandon, une humilité sans défaut. Elle fixait sur nous son regard confiant, comme un enfant dans les bras de sa mère. Elle arrivait au sommet de sa vie au moment même qu'elle en touchait la fin; et rien ne pouvait être plus poignant pour moi que de la voir ainsi entrer dans sa simplicité. [Mais c'étaient ses derniers jours avant la terrible opération et comment allait elle en sortir?

La douceur ^{si} était comme un suprême appel que le ciel lui permettait de m'adresser, quand il m'eût été si ^{affable,} ~~doux~~ et depuis tant d'années, de la voir auprès de moi telle qu'elle était enfin. Parvenant à sa parfaite aisance, elle ne cherchait plus à séduire que pour ne pas déplaire, avec cette crainte de gêner que le goût de dominer avait ~~si~~ trop longtemps corrompue. Elle retrouvait la douceur dont elle avait en deça de la mort de mon père entouré notre enfance; mais c'était une douceur cette fois qui ne songeait plus ⁿⁱ à guérir, ⁿⁱ à soigner, qui s'en ^{simplement} remettait à nous de faire tout ce que nous voulions de ce pauvre corps d'où l'orgueil s'était tout à fait envolé. J'eus dans ces mêmes jours une occasion

intéressant

274

- 276 -

J'eus dans ces mêmes jours une occasion de vérifier à quel point elle pouvait s'être renoncée. Une amie du temps de sa théosophie, et qui, depuis, avait fait retour à l'Eglise, avait hypocritement saisi, quelques semaines avant, l'occasion d'un tort dont maman se serait rendue coupable, pour rompre avec elle. Le prétexte était ridicule et insignifiant. Mais Maman souffrit dans son orgueil - dans son affection aussi, je crois, de tout ce qu'elle sentait d'injustice dans la décision de son amie. Elle avait passé tant d'années à la consoler de ses nombreux malheurs. Elle souffrit surtout d'être mise par son astucieuse duplicité dans le moins beau des deux rôles. Son amertume d'une amitié trahie de l'ingratitude, se mêlait à tout ce qu'elle soupçonnait chez l'autre d'un vieil antisémitisme auquel elle même songeait toujours. Elle pensa qu'elle n'avait rompu que sous l'influence d'un fils qui ne pouvait supporter les juifs. Tout contribuait donc à aggraver sa rancoeur: le sentiment d'une injustice à son égard, l'échec de sa longue tentative pour se faire estimer des chrétiens, l'ennui aussi d'avoir prêté à la critique et la rupture d'un lien qui comptait dans sa vie. Elle s'était tellement dévouée toujours pour cette malheureuse, elle avait tellement subi sans mot dire tant d'assauts de son égoïsme! Et voilà qu'elle la rejetait. Elle ne put s'empêcher, pour reprendre le beau rôle, de lui répondre un mot mettant les choses au point. Elle reçut une explication embrouillée à laquelle elle ne donna pas de suite. Et les choses en étaient là quand elle tomba malade.

277

Sa déception avait marqué pour Maman comme une contradiction de toute l'Eglise à son effort, de tous les catholiques qu'elle n'avait donc essayé de séduire que pour s'en voir opposer un tel refus. C'était un peu la défaite de toutes ces dernières années de sa vie qu'elle venait d'éprouver

Quand nous fûmes de retour à Paris l'un de ses premiers soins fut de me prier de chercher pour les déchirer les lettres doucereuses et insultantes et la copie de sa réponse. "Je ne veux pas qu'il reste trace de notre différend me dit-elle. Si tu en as l'occasion tu lui diras que je lui ai pardonné" Et l'amour du beau rôle ainsi retrouvé était pour quelque chose sans doute dans ce geste de générosité. Mais c'est tout de même au voisinage des périls qui la guettaient qu'elle devait le courage de l'avoir fait malgré son amertume et sa peine. Et je sentis qu'en pardonnant ainsi à son amie elle avait renoncé également à rendre les ^{chrétiens} catholiques responsables du mépris dont elle avait souffert. Il avait donc fallu cette dure épreuve pour la fortifier contre elle-même, l'indulgence qu'elle lui valait compensait merveilleusement sa longue sa sourde rancune de toujours. Et il me semblait la voir s'avancer dans son dépouillement.

Elle eut ^{bientôt} une autre occasion d'être magnanime. Et cette fois ce ne fut pas dans son âme qu'elle souffrit; mais dans son corps comme si elle dût avant le douloureux passage faire aussi à la charité l'offrande de sa maladie. Mes frères, ma soeur étaient de pouvoir rester assidus à venir. Et moi-même je trouvais très doux après leur départ puisque je couchais là. Elle était d'ailleurs une malade

276

exemplaire. Toute confuse de nous déranger. Et je me rappellerai toujours ces mots dont elle me remercia un jour du peu que je faisais enfin pour elle : "Tu es un adorable petit infirmier me disait elle. C'est un plaisir d'être soigné par toi"

Il fallut enfin choisir une clinique, d'une de celles où le chirurgien opérait était tenue par des soeurs - l'autre était laïque. Je plaidai pour la première. Maman y consentit volontiers. Nous allâmes donc lui retenir une chambre. Mais la maison était pleine. Et il restait tout juste une cellule étroite dont la fenêtre donnait sur une cour. Maman y entra le lendemain souriante comme d'habitude. Elle eût aimé pourtant avoir des arbres sous les yeux. Elle s'était même fait je crois de la perspective de sa convalescence dans une chambre agréable un motif pour se faire à l'idée de son opération. Elle se mit au lit. Mais elle se plaignit bientôt que le matelas la faisait horriblement souffrir. La soeur assez rudement lui conseilla la patience. Et avec ma pusillanimité ordinaire /convaincu moi aussi qu'il s'agissait d'un caprice, j'essayai de la raisonner. Même au bord de la tombe, de la tombe des autres / nous continuons d'être ainsi prisonniers de nous mêmes. Persuadé qu'elle exagérait ses sensations j'intervins donc ^{au} près de la religieuse en lui demandant de faire plaisir à ma mère, ajoutant, pour l'excuser, qu'elle était une grande imaginative mais que j'étais si heureux qu'elle fut dans cette maison qu'il fallait absolument qu'elle s'y trouvât bien. La soeur me répondit que son matelas était comme tous les matelas et qu'elle n'y pouvait rien. Maman continuait d'en souffrir. Personne ne s'occupant de la soulager el-

le nous dit le soir qu'elle n'en pouvait plus, qu'il lui était impossible de se laisser opérer dans des conditions pareilles. Je constatai que la soeur était d'une grossièreté incroyable avec elle. Aussi, le soir même, nous nous employâmes à ~~la~~ convaincre son chirurgien de la nécessité de la faire sortir de cette maison sous un prétexte quelconque et de la transporter dans l'autre dont je n'avais pas voulu d'abord. Et quand nous revînmes le lendemain matin la chercher, elle nous dit que la nuit ayant été atroce, à cause de la gêne qu'elle éprouvait ~~dans son lit~~, la religieuse venait tout de même de se décider à voir ce qu'il en était. Un énorme creux dans le matelas rendait tout mouvement impossible. Elle ^{l'}avait reconnu en maugréant et allait le changer. Mais l'autre chambre était retenue; et nous en avons assez comme cela. Avant de s'en aller, maman remercia pourtant la soeur avec effusion. Et celle ci prit un air patelin quand nous excusant de l'avoir dérangée, nous promîmes de revenir sitôt que Maman serait mieux en état de se faire opérer.

Me demandant alors ce que maman devait penser de cette charité chrétienne que toujours j'avais fait miroiter à ses yeux et dans l'espoir de laquelle j'avais choisi cette maison, je m'efforçai à la convaincre que ce n'étaient pas là de vraies religieuses, de celles qui se dévouent au service des pauvres. Et, pour les excuser en les accablant par ce détour, je les nommai en grognant les grandes soeurs des riches. Mais maman à ma stupéfaction n'avait pas gardée la moindre amertume de ce contre temps cruel.

"^{elles} Que vous ^{tu} m'as dit doucement : elles ont une déformation professionnelle et puis elles sont tellement bousculées en ce moment. Il faut être indulgent à leur égard. Cela doit être si fatigant d'être toujours debout.¹ Ce fut là sa seule plainte. Alors, descendant avec elle, je me sentis tout gêné ; surtout quand nous passâmes devant la petite chapelle du 1er étage. Je me disais qu'elle devait penser que la fille à cornette s'y rendait plusieurs fois par jour pour ses vaines oraisons. J'^{ph}étais furieux contre celle-ci, contre moi-même. Au point de ne pouvoir échanger un mot avec Maman dans le taxi qui nous emmenait. Maman, souffrant de ce malaise, fit un mouvement pour prendre ma main. A quel réflexe absurde ai-je alors obéi ? Je la retirai tout en continuant de regarder par la vitre et de me taire ... Cela non plus je ne suis pas près de l'oublier.

A partir de son arrivée dans la nouvelle clinique Maman cessa de nous appartenir. Le changement fut rapide. Elle nous avait prévenus qu'elle ne voulait pas nous voir sur son chemin quand elle monterait à la salle d'opération - elle ~~ne~~ voulait garder son calme et ne pas se laisser attendrir. Sans doute (elle avait ^{le} supporté ^u le pire, mais elle conservait tout de même au fond d'elle un espoir imprécis tenace, et qui réclamait toutes ses forces. Dès qu'elle fut dans son lit elle insista pour qu'après l'opération on veillât aussi à ne pas lui enlever un atome de l'air dont elle aurait besoin en restant inutilement près d'elle. Surpris de cette volonté

qui se manifestait ainsi brusquement contre nous, et de la préférence qu'en dépit de sa longue sentimentalité elle accordait délibérément à la solitude plutôt qu'à la compagnie la plus chère parce que celle-ci risquait de la troubler dans le grave état où elle allait entrer le lendemain, il me semblait qu'elle commençait à n'être plus celle dont je connaissais depuis si longtemps l'extraordinaire capacité de sacrifice de désintéressement. Je voyais surgir du fond d'elle un égoïsme raisonné qui lui donnait un visage inconnu ~~quelque chose d'impérieux qui jusqu'alors était toujours resté caché.~~ Mais je ne l'en estimais que plus car il me semblait admirable, sachant à quel point elle pouvait nous aimer, qu'elle fit si bon marché de nous avant d'y être contrainte par la mort. Son égoïsme était un peu analogue à celui qui m'avait fait vouloir jadis être opéré à son insu. Mais plus héroïque, du fait que nous étions tous présents, qu'elle tenait à nous et qu'elle savait fort bien qu'elle nous voyait peut-être pour la dernière fois. Bien que je l'y eusse souvent conviée il y avait dans ce renoncement quelque chose de si nouveau, de si consternant, qu'il vint me surprendre à l'instant même où je le désirais le moins. Je me disais que c'était donc lorsque je commençais à me sentir un peu proche d'elle qu'elle commençait à s'éloigner volontairement. Et il me semblait qu'elle me considérait avec un regard ~~qui fixait~~ déjà au delà de moi.

Je ne savais pas ce que c'était que de voir mourir quelqu'un qu'on aime. Je ne m'attendais d'ailleurs vraiment pas à ce

280

que la mort put suivre une opération sur l'issue de laquelle il ne pouvait y avoir de doute puisque tous les chirurgiens et médecins consultés l'avaient jugée indispensable. Aussi ce premier éloignement de maman, si conscient, si réfléchi me déconcerta. J'étais déjà engagé, en fait, dans la période ~~de~~ d'après l'opération; je surveillais déjà sa convalescence. Et voilà qu'à l'inverse de celle qu'elle avait toujours été elle n'était plus la femme à qui je songeais : contre toute attente occupée à se sauver.

Mais il s'agissait ^{de} bien autre chose à présent que de faire l'étonné. Il fallait le moins de remous autour d'elle, attendre la suite des jours sans trop penser à quoi que ce ~~soit~~ fut.

Elle nous fit entrer une dernière fois dans sa chambre l'un après l'autre, pour faire à chacun ses recommandations. Et quand j'entrai : "Mets toi à genoux me dit elle. Je sais que c'est comme cela que tu aimes prier !" Quand je me fus mis à genoux elle posa ses mains sur ma tête, à la façon de mon père quand il me bénissait lorsque j'étais un tout petit enfant. Et alors, ^{très} doucement elle prononça une prière. Je refoulai mon émotion du mieux que je pus. Je la voyais si forte, si ferme devant le danger. J'avais scrupule d'ébranler une résistance aussi simple. Il était clair qu'elle entrevoyait toutes les conséquences possibles de l'intervention dont chaque minute la rapprochait mais elle n'en disait rien que ce que la gravité du moment lui semblait rendre indispensable.

"Et maintenant mon petit il faut tout me pardonner. Ce que tu peux avoir à me reprocher et aussi tout ce que je n'ai pas su

faire pour toi. : "Ma pauvre maman lui répondis-je c'est toi qui
dois me pardonner, ^{dur} J'ai toujours été si méchant. Mais tu sais ^{Vas}
comme je t'aime." "Mais oui mon petit, sois en paix me dit elle en
me caressant le front. Tout est oublié" - "Nous allons rattraper
quand tu seras guérie lui dis je ^{en core} avec un enjouement d'emprunt. Tu
verras comme cela sera bon de vivre ensemble". Elle me regardait
de ces bons yeux verts, un peu décolorés, à qui je m'en voulais à
présent d'avoir trop souvent fait grief de se poser sur moi, de
m'épier, quand j'aspirais à une liberté que je croyais aimer plus
que ma mère. Elle voyait que malgré moi les sanglots me serraient
la gorge. "Allons mon enfant calme toi me dit elle. Assieds toi
près de moi. Tu verras ! tout se passera très bien". Elle caressait
mon poignet de ces doigts que depuis tant d'années j'^{si peu}avais serrés
dans les miens, dont j'avais la veille encore incompréhensiblement
repoussé la fraîcheur. Leur contact maintenant m'était d'un très
grand prix. Mais il était bien tard pour faire un retour en arrière
D'ailleurs il me semblait étouffer. J'^{en}attendais des sanglots bondir
dans mon coeur.

On annonça la visite du rabbin. Elle me demanda de la lai-
ser seul avec lui . Je sortis tout étonné de devoir céder la place
à un autre. ~~ce~~ Ce personnage officiel me remplaçait auprès d'elle
au moment même où nous nous rejoignons enfin dans le regret d'un
passé qui devait à mon aveuglement d'avoir été ^{dénué} privé de ~~sa~~ tendresse
Je retrouvais mes frères, ma soeur dans la petite salle où nous
étions réduits à attendre pendant des heures, des heures que j'eusse
tant voulu passer près d'elle maintenant qu'un simple mur rendait

irréparable notre séparation. Mon seul désir'aurait été de pouvoir la regarder, de contempler doucement, avidement, sans rien dire, ce corps engagé dans sa grave aventure. Je ~~ne~~ ^{c'était de ce moment là} lui ~~avais jamais été~~ ~~et~~ attaché. Aussi, le soir, allant lui dire adieu une dernière fois avant l'opération qui allait le lendemain matin creuser un abîme entre nous, je m'attardai quelques instants près de son lit. me ^{lui} rappelant que la médaille juive qu'elle portait toujours dévotement à son cou, c'était moi qui la lui ~~avais~~ rapportée de Jérusalem, je la priai timidement, en hésitant beaucoup, en lui disant que ~~c'était~~ ^{ce} ~~était~~ pour me faire plaisir, d'y joindre, ^{une} une autre, petite médaille miraculeuse en laquelle j'avais confiance. Pensais-je alors à sa conversion ? J'y mettais en tout cas l'espérance d'une guérison qui l'amènerait par la suite à la ~~grande~~ clarté dont elle ne m'avait jamais paru si digne. Elle n'y fit aucune difficulté.

Le lendemain matin j'assistai à une messe au moment où l'opération devait commencer. Et j'eus l'~~heureuse~~ surprise d'une première intimité entre mes frères et moi, car ils y vinrent avec leurs femmes; et c'était sans doute la première fois qu'ils mettaient les pieds dans une église. Un sentiment tout nouveau, une compassion commune nous rapprocha étrangement. Après quoi nous nous hâtâmes vers la clinique. Et, m'introduisant dans ~~la~~ chambre vide, j'épinglai sous son traversin les plus précieuses de mes reliques. "Ah elle mériterait bien de guérir me dit l'infirmière. Vous n'imaginez pas avec quel courage elle est montée tout à l'heure à la salle. Elle ne voulait même pas qu'on l'aide. ~~D'ailleurs~~ ^{elle} elle a laissé sur la table une lettre pour vous". Je l'ouvris. Elle con-

tenait ces simples mots : "Mes enfants ne vous inquiétez pas. Je suis très courageuse. Avec l'aide de Dieu tout ira bien Votre vieil le maman qui vous aime."

Nous l'aperçûmes sur son chariot quand on la descendit. Elle respirait avec calme, les yeux fermés, le visage embelli, elle paraissait insouciante, absente, loin de nous. Et nous n'eûmes qu'une impression de soulagement quand nous vîmes l'énorme morceau d'intestin tout ulcéré qu'on venait de lui couper et que le chirurgien tint à nous montrer aussitôt...

De temps en temps nous passions la tête par l'entrebaillement de la porte pour voir si elle n'était pas encore réveillée. La chambre était sombre. Une infirmière assise près d'elle lui tenait le pouls. Il y avait autour d'elle un grand silence, une grande paix qui était à mon sens une assurance de guérison, de succès. Mais comme elle était une pauvre chose fragile et lointaine à présent ! Les heures passaient. Elle finit par reprendre conscience. Et ce fut tout de suite avec une lucidité singulière.

je l'entendis prononcer ces mots étranges :
 "C'est curieux murmura-t-elle je ne souffre presque pas. Puis à un autre moment. Je ne souffre pas assez". Après quoi elle retomba dans sa torpeur. Et ces alternatives de clairvoyance et d'ombre avaient quelque chose de poignant. Nous nous sentions désarmés devant le mouvement qui la portait à la vie puis la tirait ensuite par derrière tout doucement la reprenant irrésistiblement. Nous étions séparés par une immensité inconnue ~~de l'être le plus cher que nous eussions au monde. Et nous ne pouvions absolument rien~~

~~pour lui.~~

Sitôt qu'elle eut retrouvé ses esprits elle pria son infirmière de lui donner sa petite glace et de la peigner. Puis elle essaya de prendre son livre de prières comme elle le faisait chaque matin depuis tant d'années. Mais elle le laissa retomber en s'assoupissant de nouveau. Elle s'en plaignit à moi lorsque je vins me pencher sur elle. Elle parlait à mots entrecoupés : "Je ne peux pas prier" me dit elle. Ses yeux restaient fermés. Tout son être dégageait une extraordinaire impression de simplicité vraie. Je lui fis comprendre que sa souffrance était une prière suffisante, qu'il n'y avait pas besoin d'y ajouter quoique que ce fut. Puis elle rentra dans sa somnolence. Et les heures passaient ainsi avec une terrible lenteur. Nous ne bougions de la petite salle d'attente que pour nous glisser un instant par la porte entr'ouverte et regarder dans son lit cette mère qui avait toujours été si soucieuse de nous, si inquiète de nous diriger et qui n'était plus qu'une masse immobile, respirante, ~~et geignante~~ à l'écart du monde. Ces mots "Je ne peux pas prier" qu'elle m'avait dit si doucement mais d'un accent si triste et si poignant occupaient toute ma pensée. Ils me consolait un peu de la savoir en danger et qu'elle ne fut pas en possession de la vérité à laquelle j'aspirais pour elle depuis ~~si longtemps et dont le~~ ^{avec un} désir impatient ^{qui} m'avait ~~même~~ si souvent amené à la brusquer ~~sans indulgence~~. Tout me semblait avoir été vain de mon long e fort maladroit, de ma permanente irritation. Mais je gardais une confiance obstinée à mes médailles, ~~à ce~~ que signifiait déjà de bonne volonté la gentillesse avec laquelle maman

m'en avait laissé attacher une à son cou.

Barrière ~~dit~~ en s'efforçant de me faire admettre qu'elle était en parfaite disposition pour accueillir tout ce qui pouvait lui arriver de favorable ou de fâcheux, profiter de ces instants pour me laisser entendre qu'il n'était pour rien dans le refus qu'elle avait toujours opposé à l'hypothèse de sa conversion. "Ne croyez pas que je l'en ai jamais détournée me dit il. Quand nous en parlions, et cela nous arrivait souvent, j'insistai toujours pour qu'elle accomplit cette démarche si elle s'y sentait inclinée. Elle s'y est toujours refusée. Mais surtout mon cher ami ~~ne dit-il~~ n'avez aucune inquiétude; c'est une âme très pieuse et si profondément juive que c'est touchant de l'entendre parler de sa foi. Allez, ajoutait-il, Dieu saura bien reconnaître les siens à quelque confession qu'ils appartiennent." Et ces sages paroles me paraissaient alors plus vraies que lorsque je me les disais à moi-même pour me consoler de mon peu de succès. [Barrière venait ainsi plusieurs fois par jour prendre des nouvelles de sa grande amie. Il s'asseyait quelques instants près de nous, puis nous laissait à notre solitude. Et nous nous retrouvions tous les quatre, face à face, dans un silence que seule ma soeur troublait, en parlant de robes, de restaurant, ^{ou} de chapeaux ~~et~~ avec les visites qui parfois venaient nous déranger et auxquelles elle tenait à se montrer sous son aspect le plus séduisant. Elle se mettait en grand frais pour elles, ~~et~~ ne s'irritait qu'avec nous, nous chargeant sans pitié à la moindre négligence de son rang. Alors elle s'éloignait en grom-

melant, attendant une occasion étrangère pour se livrer avec véhémence à l'éloge des seules futilités dont sa pauvre vie était pleine. Il n'y avait vraiment aucun moyen de s'entendre avec elle et, même, comme maman l'avait toujours éprouvé, le silence en sa présence nous paraissait d'un poids insupportable. On sentait qu'elle était occupée ailleurs ou que, si elle songeait à cette mère souffrante, c'était pour déplorer les dépenses supplémentaires auxquelles sa maladie l'obligeait ; en la privant par exemple de son déjeuner habituel. Ce petit être calculateur, égoïste et féroce lors même que l'état de maman s'aggrava ne montra pas plus de trouble qu'à l'ordinaire. "Comme Georgette est forte" disait-on en admirant sa quiétude. Je savais à quoi m'en tenir. Et si quelque chose me stupéfiait ce n'était pas sa force mais qu'elle fut douée d'une dureté pareille. "Enfin disait-elle vous êtes stupides. Il faut garder son calme pour ne pas l'affaiblir" Et quand nous devinmes tout à fait soucieux à cause de la fièvre qui ne baissait pas elle continua de nous opposer cette sauvage insensibilité qui passait aux yeux des autres pour une maîtrise admirable. [Autant elle se laissait aller, autant ^{peu} ~~Robert~~ s'abandonnait à ses larmes. Sa ^{douleur} peine était sincère. Depuis qu'il avait retrouvé ^(faute) une providence en sa mère, il était redevenu comme un petit garçon. Se sentant très semblable à elle, il prenait part d'autant plus à sa maladie qu'elle était une menace pour lui de toutes les façons. Il savait bien que jamais cette mère ne l'eût abandonné, si dramatiques que fussent les circonstances de sa vie. Cependant il avait été lent à

devenus

287

s'émouvoir mais c'est qu'il était toujours en train de plastronner. Ainsi parlait-il de préférence de l'humilité, de la pauvreté, en pontifiant sur ces sujets qu'il appréciait du dehors avec une intelligence ~~d'ailleurs~~ ^{fort} parfaitement sensée. Le goût de briller par des mots bien choisis le détournait de la vue de la misère la plus touchante et des plus inquiétantes prévisions. Oui, il était toujours tellement en proie aux mots qu'il prononçait, tellement occupé à s'entendre les dire qu'il lui était facile d'oublier tout à fait ce qui se passait devant lui. Mais il suffisait que son esprit se remit en présence des dangers que maman courait pour qu'aussitôt les larmes les plus vives brillassent dans ses yeux. "C'est curieux m'avait dit maman la veille de son départ pour la clinique, je vois bien que ~~Raymond~~ ^{Germain} et toi vous êtes très affectés. Mais ~~Marcel~~ ^{Robert}, crois-tu qu'il ait vraiment de la peine?" Elle s'inquiétait encore de l'amour que ses enfants pouvaient avoir pour elle, de leur inquiétude de son état. Je l'en assurai ; ajoutant que j'avais pu m'en rendre compte à quelques mots qu'il m'avait dits. Et cela l'avait tranquillisée tout à fait.

Quant à ~~Raymond~~ ^{Germain} il était devenu brusquement un autre homme, un homme dont la soudaine bonté me bouleversait.

)} } }

288

~~308~~

- 290 -

Il était dévoré par l'angoisse. Et il avait beau rendre responsable de l'état de notre pauvre mère le terrible coup que le procès de ^{Robert} ~~Marcel~~ lui avait été, on voyait bien que ses reproches couvraient mal le désir de se détourner de ses propres torts et d'obtenir par l'assentiment des autres le témoignage d'une innocence qu'il se contestait à lui-même. Et ces sourds remords, son amour pour cette mère auprès de laquelle il avait si longtemps vécu dont il s'était séparé avec une brusque et totale absence de pitié, l'effort pour racheter d'un coup toute sa négligence le minait jusque dans l'aspect de son visage. Il était d'une pâleur effrayante, ~~lit-~~ ^{lit-}éralement il ne vivait plus que pour cette malade, par elle, dans l'espoir de sa guérison. Et, se ^{par son cœur} ~~ré-~~servant de la combler plus tard de tendresse, de bonheur, il distribuait déjà l'argent à pleines mains pour que tout le personnel autour d'elle fut content et qu'elle ne manquât de rien. Quand il était au milieu de nous, ~~il~~ ^{il} se laissait aller à ses inquiétudes, à toute sa douleur, à des scrupules sans fin. Prenant l'avis des uns, celui des autres, ~~il~~ combinait les meilleures façons de soulager notre malade. Il avait oublié sa passion, ses affaires, le soin de sa propre santé. Il était partout en même temps et partout livré au délire de son dévouement. Entre lui qui n'était plus qu'un cœur gémissant et blessé, et ^{Robert} ~~Marcel~~ dont la douleur plus facilement distraite était profonde cependant à la faveur de l'objet commun de toutes nos pensées je découvrais soudain une intimité fraternelle qui ne m'était jus- ~~qu'alors jamais apparue.~~ Elle nous ^{qui} ~~unissait pour la première fois~~

289

~~3~~

avec une étrange douceur. Sans doute j'étais seul à souffrir pour cette âme privée des secours spirituels auxquels je pensais mais non pas seul à m'inquiéter de son état. Nous étions trois maintenant à nous pencher sur elle avec une égale passion. Don singulier de la maladie ! c'est à sa faveur que nous devions de nous découvrir une amitié que le sang qui coulait dans nos veines ni les évènements communs de notre longue enfance ^{ni nous} n'avait jamais ~~fait~~ ^{liée} fait vibrer. Sans doute y avait il de la part de ~~Maman~~ ^{Robert} une plus ou moins obscure conscience de l'intérêt de nous rester attaché, car sur quel autre secours eut-il compté dans ses malheurs ?, mais ce sentiment intéressé que je sentais à fleur de peau n'entamait pas ^{les liens} l'intimité que la douleur ^{tenait} tissait entre nous. Au contraire, ~~elle~~ mettait un lien de plus et, (bien qu'assez âpre ^{elle fait} une dépendance affectueuse entre trois hommes ~~jusqu'alors étrangers qui tremblaient ensemble~~ ^{d'un} pour celle que chacun avait martyrisée à sa façon. Et nous pressentions dans cette découverte de notre parenté comme un secret stratagème qui aurait dû retenir à la vie celle qui n'avait vécu que pour nous voir unis ...

Les jours se succédèrent vite. Je ne bougeai plus de la clinique. ~~Je~~ ^{J'} ~~étais~~ pris une chambre, ~~pour y dormir~~. Il n'y eut bientôt plus pour moi de frontières entre le jour et la nuit Et toute cette dernière période ^{occupe} se ~~fond~~ dans mon souvenir comme un bloc indivisible. Nous ne vivions plus dans le temps. Nous étions emportés dans le cours indistinct de la maladie. A peine Maman eut ~~elle~~ repris pleine conscience, elle ^{se} ~~me~~ ^{me} ~~montra~~ aussitôt ^{envers} sa douceur ^{d'une franche} et ses

infirmières. Et je me rappellerai toujours avec quelle jalousie
 je la vis tapoter la main de l'une d'elles et dire ces mots avec
 une faiblesse exquise : "Elles sont si gentilles" J'étais penché
 sur elle. Elle le savait. Et ~~cependant~~ je ne l'ai rien entendu me
 dire. [L'impression de l'agant veille quand je cédaï la place au
 rabbin ~~s'est faite~~ ^{se fit} alors plus vive, plus amère. Je me refusai à
 croire que je ~~pusse~~ ^{étais} maintenant dans son coeur d'un moindre poids
 que ces femmes étrangères qu'elle louait pourtant sans égards pour
 moi. [Elle continuait par ailleurs de témoigner à Nathalie beaucoup
 de tendresse. Elle la faisait souvent appeler. On sentait qu'elle
 avait plaisir de l'avoir auprès d'elle. Voulait elle ^{ainsi} ~~aussi~~ donner
 à ~~Raymond~~ ^{fermain} un conseil ? car elle ne doutait pas du culte dont il
 entourait son souvenir ^{ou} ~~ou~~ ^{si elle mourait. Mais peut-être} songeait-elle à se faire pardonner par
 la ^{pauvre fille} ~~malheureuse~~ dont la ^{malheur} ~~tristesse~~ l'avait ^{accablée} touchée ? Toujours est-il
 qu'elle semblait ^{l'} ~~avoir~~ ^{tout à fait} ~~adoptée~~ adoptée. [Malgré ses yeux clos,
 son silence, son immense fatigue elle gardait ainsi au fond d'elle
 une lucidité attentive. Et un moment même, faisant effort pour
 parler, elle demanda à Nathalie des nouvelles des chemisettes qu'elle
 préparait pour sa convalescence. Une telle conscience, appliquée
 à des détails si précis, si légers ^{me} rendait plus sensible le bizarre
 éloignement où elle me tenait. Je ne comprenais pas qu'elle fût
 brusquement entrée dans tant d'indifférence à mon égard. Elle crai-
 gnait peut-être de s'attendrir [En fait elle semblait ne
 presque plus nous voir. Et cette accablante insouciance maintenant
 qu'elle tombait sur nous, sur moi me paraissait mystérieuse comme
 un châtement. Elle avait donc attendu ses derniers jours pour en-

291

trer en même temps dans sa simplicité et dans cet ~~deux~~ éloignement
 [... Mais je ne songeais guère à lui reprocher quoi que ce fut. Son
 aspect était impressionnant. La peau de son visage collait à ses ^{os}
 ses joues étaient creuses; et il n'y avait plus à la place des yeux que
 la noir cavité des orbites. Elle n'avait plus de ressemblance avec
 elle-même. Et quand, parfois, très rarement, elle soulevait ses
 paupières, alors on apercevait ses prunelles qui s'élevaient en
 même temps. Et c'était plus effrayant encore.

A en juger d'après les quelques mots qui s'échappaient de
 loin en loin de ses lèvres serrées elle gardait pourtant une pré-
 sence d'esprit intacte; ~~mais~~ c'était comme l'esprit d'un squelette
^{et} qui m'inspirait à la fois un immense chagrin et de la terreur.
 Tout en continuant d'entendre ce qui se passait autour d'elle, elle
 était ailleurs, quelque part où manifestement un invisible ennemi
 la rongait.

C'est alors que ces mots m'échappèrent : "Il faut t'en
 remettre tout de suite au Bon Dieu" lui dis-je. Si j'avais été plus
 maître de moi, je n'aurais pas dit cet inquiétant "tout de suite"
 Il m'échappa en dépit de toute mon attention à la tranquilliser !
 Et voilà que, sans ouvrir les yeux, ayant à peine desserré ses pau-
 vres lèvres, elle me ^{dit} dans un murmure, ^{serénité} mais avec une espèce de lumière merveil-
 leuse, cette simple réponse : "Il n'y a que cela, que cela"! Puis
 elle rentra dans son silence. Et la surprise était si grande
 qu'elle effaça d'un coup toute ma souffrance. Il me semblait avoir
 donné un coup de sonde dans un monde inconnu où tout était redou-

292

table; et j'en rapportais cet admirable témoignage d'une foi sans défaut exprimée avec une sobriété si précise ~~et poignante~~ que je m'en sentais inondée. Je ne craignis plus désormais que pour sa vie, mais cette vie même je l'abandonnais enfin avec confiance au Dieu à qui elle-même m'avait fait comprendre qu'elle s'en était remise. Ce fut pour moi une ^{lumière} ~~ouverture~~ inespérée.

L'après midi retournant vers elle, comme nous étions seuls je me penchai encore sur son visage défait où se marquait un si grand désarroi. Et voilà que cette fois je l'entend^s me dire, dans un murmure plus faible encore : "Jésus je crois" C'était tellement inattendu que j'avoue n'en avoir pas cru mes oreilles. Et comme je ne ~~peu~~^{ouv}rais pas la faire répéter, je pris timidement un détour, dans la crainte la plus profonde de l'effaroucher. Je lui demandai si elle accepterait un peu d'eau de Lourdes. Elle ne se refusait plus, depuis quelque temps, à croire aux guérisons miraculeuses dont je lui avais fait le récit. Néanmoins, pour rendre ma demande moins brutale, je lui offris de cette eau au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. A ce moment elle ouvrit les yeux. Alors j'ajoutai, encore pressé par une impulsion involontaire, les trois noms de la Trinité. Elle posa son regard sur moi et, me faisant le sourire le plus radieux que je lui eusse jamais vu, elle inclina légèrement la tête pour me dire ^{que} oui. J'étais si déconcerté que je n'arrivai pas à admettre la réalité de ce qui venait pourtant de se passer sous mes yeux. Puis je versai quelques gouttes dans sa bouche. Elle les avala très paisiblement. Alors, profitant de ce que j'étais seul avec elle, profitant aussi de cette autorisation imprévue

qu'elle venait de me donner j'humectai sans rien dire mon doigt pour la baptiser. Jamais je ne me serais permis de faire venir un prêtre auprès d'elle, eut-il été même un ami. Si je prenais cette précaution, c'était à tout hasard pour que le sacrement agisse s'il devait agir, et sans bien savoir même si ce que je faisais était valide. Je me disais qu'en tout cas si elle l'avait su elle ne m'en aurait pas voulu, puisqu'elle-même venait d'y consentir en acceptant de boire dans des conditions toutes semblables. Alors me penchant doucement sur elle "Ma pauvre maman, lui dis-je, nous n'avons jamais été si unis". Et un nouveau sourire exquis se dessina un instant autour de ses lèvres que je baisai de toute mon âme.

Mais le lendemain matin quand j'entrai dans sa chambre j'eus une surprise atroce. Seule ma voix lui parvenait encore. De ses yeux ouverts, elle me regardait sans me ^{voir} ~~reconnaître~~ "Je ne te reconnais plus" me dit-elle.

A quel moment ~~lors~~ ai-je assuré qu'elle allait bientôt guérir ? Ce dont il me souvient, c'est qu'elle me fit dans un souffle cette simple réponse : "A quoi bon?" Puis, après un instant "On s'en tirera si le bon Dieu le veut" me dit-elle. Elle avait un sourire désabusé. Etait-ce avant ou après son "baptême"? N'importe! Je ne prétends pas que l'eau dont je lui touchai le front lui valut toutes les lumières dont ses moindres propos, depuis son opération, étaient baignés. Je veux noter seulement le peu qu'il

m'est possible de me rappeler à ~~tant de mois de distance~~, des réactions de cet être admirable aux approches de la mort. Elle s'était allégée de toute sa pesanteur. Et c'était ^{là} ce qui comptait pour moi.

Toutefois son viage changea. Il redevint vivant. Ce n'était plus cette face torturée de quelqu'un aux prises avec un mal tenace sournois. C'était un visage de très vieille femme mais bien plus calme et reposé. Peut-être le demi coma où elle entraît agissait-il aussi pour l'apaiser ? ...

Son exquise délicatesse ne l'avait pas quittée. Jusqu'à la fin elle recommanda à la garde de ne pas oublier de soigner ses fleurs. Et même, comme je lui annonçais que je lui apportais une de ces petites plantes vertes qu'elle aimait, elle eut ce mot charmant : "Il ne faut pas".. Je crois qu'elle continuait de suivre tout ce qui se passait dans cette chambre qu'elle ne voyait plus. Et un moment comme en écho aux plaintes de ses infirmières, elle se plaignit à moi de ne ~~pas~~ pouvoir uriner. Elle le fit dans des termes d'une intimité enfantine et touchante. ^{Elle savait} ~~Sachant~~ que l'urémie redoutée avait frappé ses reins ^{et} elle se sentait envahie par sa douce somnolence *effrayante*.

Le médecin ne nous cacha ~~pas~~ ses inquiétudes. Aussi bien la fièvre continuait-elle de monter. J'eus pourtant un grand espoir. C'était la nuit. De cela je suis sûr. ~~Je~~ Je venais de me lever pour prendre de ses nouvelles. Tous les sondages qu'on faisait étaient inutiles. Alors je dis à sa garde de lui donner de l'eau de Lourdes. Et quelques minutes après la garde vint me montrer d'un air de victoire le bocal qui s'était un peu rempli. C'était à tout prendre

une étrange coïncidence. Mais bientôt elle se trouva si mal qu'on nous permit enfin de rester auprès d'elle autant que nous ^{le}/voulions. Elle n'ouvrait plus du tout les yeux. Sa bouche seule se distendait encore pour boire. L'infirmière m'affirma qu'elle ne consentait plus à rien avaler si ce n'est de l'eau de Lourdes. Mais cela me parut si invraisemblable que je ne pus le croire...

La petite table sur laquelle se trouvait posées les bouteilles se trouvait à la tête de son lit. ^{Jerman} ~~Maman~~ et moi étions assis à l'autre bout. Et nous la voyions ^{de face} ~~à plein visage~~. Alors se fit dans un complet silence une épreuve étrange. L'infirmière, lui présentant de l'eau, Maman s'en emplit la bouche, puis, desserrant les lèvres, elle la cracha. L'infirmière recommença, avec de l'eau ~~de~~ d'Evian encore. Cette fois Maman, serrant les dents, refusa avec une calme obstination de laisser même pénétrer l'embouchure du canard de porcelaine entre ses lèvres. L'infirmière, sans rien dire, nous fit signe qu'elle remplaçait cette eau par de l'eau de Lourdes. Et maman aussitôt, comme la première fois, accepta de boire. Mais, serrant ses lèvres pour n'en rien laisser perdre, elle l'avalait doucement, lentement, sans effort. Après quoi elle ouvrit la bouche pour en redemander. Si une différence avait pu jouer, ç'eût été en faveur de l'eau d'Evian. Elle était fraîche. L'autre je l'avais dans mon armoire depuis plus d'un an. Mais, en fait, aucune des deux n'avait de goût.

^{Jerman} ~~Mon frère~~ tout incrédule qu'il fut, assista à cette scène avec la même stupeur que moi. Comme nous n'avions pas dit une seule

parole et qu'elle ne pouvait rien voir, la seule explication qui s'offrait à nous était de croire à la présence de quelque chose, dans ce corps inerte, d'assez subtil pour distinguer l'une de l'autre deux eaux d'apparence et de saveur égales.

Ce fut là la plus extraordinaire ^{ainsi: j'ai} ~~enseignement~~ de cette agonie qui commençait.

Depuis plusieurs jours je priais avec une ferveur redoublée par l'angoisse de voir Maman m'échapper avant que je lui eusse témoigné mon amour. Mais était-ce vraiment pour sa guérison que je priais? Je prévoyais tant de nouvelles douleurs pour elle, si elle revenait à la vie! ^{et} puis je m'abandonnais, comme toujours, à l'avance, et sans résister, à une Providence que je ne peux jamais m'empêcher de me dire autrement avertie que ^{sur ce qu'il convient de préférer} moi. Je priais pour qu'elle entrât de quelque façon dans la plénitude de la vérité. Et notre silencieuse expérience avec l'eau de Lourdes, plusieurs fois répétée, me parut être l'indubitable signe de son illumination. Un signe d'autant plus poignant que maman ^{me} se présentait à nos yeux presque morte.

N'ayant jamais bien réussi à croire en un principe spirituel et vivant en nous, n'y consentant guère que pour me soumettre à la croyance de l'Eglise, Maman, du seuil de sa mort, m'adressait ~~donc~~ cet appel, et d'une façon qui n'était plus abstraite, comme pour ^{en} attester sa présence. Si bien que la lumière que j'implorais pour son âme, tout en doutant de celle-ci, c'est son âme elle-même qui venait de la réfléchir sur moi pour me convaincre de sa réalité de son indépendance et de sa vie. Oui! Sur son lit d'agonie maman

297

me donnait d'une irrécusable, d'une imprévisible manière avec la subtilité d'un esprit que je lui avais toujours aveuglément contesté, la preuve que nous étions habités par quelque chose d'immortel et qui ne dépend pas de nous. Cette singulière action du breuvage raviva mon espoir. Dieu ^{venait de} nous ~~montra~~ si clairement qu'il se penchait sur elle ! Mais mon émerveillement c'était ^{surtout de penser,} ~~de songer~~ ⁱⁿ devant cette forme à l'écart, impassible, volontaire, que nous étions en présence du plus profond et du plus essentiel de notre pauvre maman, et que celle-ci, dégagée de ses liens, arrivait au bord d'un autre univers. Cette révélation fabuleuse du mystère nous était rendue presque tangible par un corps moribond, déjà presque un cadavre. Et, pour être plus discret, pour exiger plus d'attention, de piété de qui l'interrogeait, ce miracle, d'un ordre tout spirituel, m'apaisait mieux, quant au sort de maman, que n'y eut réussi sa résurrection sous mes yeux. Après une existence acharnée à nous soigner, à conduire nos corps, à les dominer, renonçant à ~~à~~ cette volonté qui nous avait réduits à nous détacher d'elle et parfois même nous l'avait fait haïr, elle avait donc attendu son dernier jour pour nous livrer sa confiance la plus précieuse. De sorte que, sans une parole, elle nous entretenait ~~enfin~~ de ce qu'elle n'avait peut-être elle-même jamais soupçonné et dont le manque avait vicié toutes nos vies. Brusquement, alors qu'elle ne pouvait plus adoucir nos rapports ni leur donner enfin un peu d'humanité, son âme ^{qu'elle nous} ~~se~~ présentait ^{comme} à nos yeux pour combler une lacune qui s'étendait en nous depuis l'enfance. Et je lui rendais grâces de ce

qu'à l'occasion de son agonie nous fut accordée, et par elle-même, une si merveilleuse compensation

Nous étions dans l'admiration de ce qu'à des degrés divers nous considérions tous comme une épreuve surprenante; et, à l'exception de ^{J'odette,} ~~Georgette~~ nous convinmes de prier ensemble. Nous fîmes appeler Barrière. Humainement c'était à lui que tous les progrès de Maman ^{depuis sa conversion} étaient dus. Quant à moi, ne pouvant m'assurer ^{la simul} d'une ~~conversion~~ dont pourtant je ne doutais plus, et ne voulant pas auprès de cette mourante risquer de rien dire qui put la troubler, je décidai de lire ^{les psaumes} à haute voix au pied de son lit. Comme cela me disais-je si elle entend encore elle sera contente de pouvoir une dernière fois se joindre à nous. Je les lus dans mon petit manuel à couverture noire. Aussi mes frères crurent ^{ils} que c'étaient des prières chrétiennes. Ils n'avaient ^{empêchés} jamais eu l'idée ni le temps de s'adresser au ciel. Cependant, sentant obscurément qu'auprès de cette mourante il n'y avait plus place que pour Dieu, ils ^{suivirent} ~~xxx~~ écoutèrent ma lecture sans objection. ^{qui semblait} ~~Je m'acquittais~~ ainsi, de la façon qui me ~~semblait~~ ^{pourrait} le mieux lui plaire, d'un devoir important envers ^{celle qui trait en lui un de nous quitter.} ~~maman.~~ ^{anni} J'espérais ~~d'ailleurs~~ que mes supplications la ramèneraient à la vie. [Et voilà que son visage, à mesure que je lisais, devenait en effet de plus en plus paisible. Depuis des heures elle respirait à grand peine. Le rôle de l'urémie qui s'était emparé d'elle

celle qui trait en lui un de nous quitter.

214

l'essoufflait. Et c'était effrayant de l'entendre, d'autant que ~~l'~~ l'effort qu'elle faisait pour ne pas étouffer était le seul signe de vie qu'elle nous donnait encore. Ses paupières étaient immobiles. De temps en temps seulement ses lèvres remuaient comme pour dire quelque chose, mais elles ne formaient aucun son. Or, en dépit de ~~ces~~ efforts de ce malheureux corps et de la quasi rigidité qui l'avait saisi, il s'en dégageait une impression ^{si}/sereine et pure ^{si} qu'on eut dit qu'elle priait avec nous. Cela nous frappa comme un nouveau mystère et qui, tout en nous familiarisant avec la mort qui approchait, entretenait dans nos coeurs une lueur d'espérance que j'essayais de faire flamber à force de prières, comme si notre victoire ^{en} dépendait. J'étais convaincu qu'il devait y avoir un moyen de toucher la vie, de la forcer à nous rendre cette mère qui, si peu de temps avant, était si alerte encore. La rapidité du changement, la contradiction illégitime qu'il infligeait à nos calculs, le silencieux langage ^{aussi} qui venait ~~de nous être parlé et qui témoignait~~ d'un voisinage invisible, tout me paraissait rendre évitable la disparition ^{au point} qui ~~était en train de s'accomplir~~. Mais surtout je n'admettais pas que nous fussions désarmés devant les effets de cette intervention ^{puisque} que nous l'avions nous-mêmes décidée. ^{Et} Nous accusions les médecins de ne pas être assez diligents pour entraver les progrès d'un mal dont ils connaissaient en somme la nature et le détail. Aussi, réduits à la prière, nous efforcions-nous de lui faire porter tous ses fruits.

Je n'avais encore jamais prié à si haute voix ni surtout

300

dans une telle intention, pour sauver un malade si cher.. Je m'enfonçai donc dans les Psaumes; choisissant de préférence ceux de la Pénitence afin d'amener maman au seul mouvement intérieur qu'il me parut nécessaire d'entretenir en elle. ^{Et} Une si parfaite sérénité avait fini par s'épandre sur ce visage hier encore dévasté, que je me passionnai et m'échauffai dans ma lecture J'y jetai toutes mes forces. J'y adhérai du fond de ^{l'} ~~mon~~ âme.

Cependant au bout de quelque temps, ^{Robert} ~~Marcel~~ qui continuait de ne pas ~~se~~ reconnaître dans les psaumes le ton des prières juives me demanda de lire ^{plutôt} quelques pages dans le manuel que Maman aimait ~~tant~~. J'y consentis d'autant plus volontiers que c'était, à la fois pour l'Eglise et la Synagogue, Dimanche de Pentecôte, et qu'en lisant les invocations de celle-ci je ne m'éloignais pas de la fête chrétienne. Mais, à mesure que j'avança^{is} dans ma nouvelle lecture, le visage de maman redevint si tourmenté, elle avait l'air de tant souffrir que mes frères ne demandèrent de m'arrêter. Je n'y consentis pas. À ma grande surprise je m'apercevais ~~en effet~~ que cette lecture ^{visée} ~~imprévue~~, demandée par ^{Robert} ~~Marcel~~ sans savoir ce qu'il demandait et acceptée par moi sans savoir ce que je m'imposais, s'appliquait avec une rigueur précise aux quatre bourreaux que nous avions été pour cette malheureuse. Il s'agissait ^{en effet} des commandements du Décalogue qui, suivis d'un long commentaire impitoyable, énuméraient et condamnaient tous les péchés dont chacun de nous s'était rendu coupable à ses dépens. Et c'était comme si la Loi elle-même se fut dressée pour nous accabler à sa place. Il y avait là une fois de plus une coïncidence si extraordinaire qu'il me ^{si bouleversante,}

parut impossible de ne pas la laisser se dérouler jusqu'au bout. J'aurais préféré sans doute ne pas ranimer de telles plaies dans ce coeur malheureux qui battait ses derniers coups. Et, si je m'étais soumis à ma tendresse, bien sûr je me serais arrêté aussitôt. Mais je ne pouvais douter que, durant toutes ses dernières années, elle eût jamais eu d'autre souci ni d'autre but que de nous rendre conformes à ces commandements qui se dressaient soudain entre elle et nous. Alors je poursuivis l'étrange lecture involontaire qui s'adaptait si bien à notre funèbre rencontre, me disant qu'il importait plutôt de la continuer que de l'interrompre pour être le plus fidèles, ————— le plus agréable, même à son coeur, bien qu'elle en souffrit si visiblement. En même temps que ses traits dénotaient une vive douleur son halètement devenait plus pénible ~~ixéixix~~ plus effrayant. Il était évident que, sans nous voir, elle entendait encore tout ce que nous disions. Et c'était son petit livre, celui dont elle faisait sa nourriture quotidienne qui ^{l'avait} ~~la~~ jeté ^{en tel} ~~en~~ dans ~~ce~~ désarroi !

La lecture achevée j'eus l'impression que nous avions pris connaissance de ses dernières volontés. ^{Et} Cette lecture que nous n'avions pu éviter conférait à l'agonie qui s'accomplissait devant nous une espèce de vertu symbolique grandiose et déchirante. Comme un mystérieux échange venait de s'opérer entre nous. Nous étions les assistants de cette tragédie, face à celle qui achevait son rôle avec une gravité ^{si} saisissante et ~~tout~~ la majesté de la mort. [Mais le prodige se poursuivit après la terrible lecture

car, à peine reprise celle des Psaumes, l'effroi, qui s'était emparé de Maman, se dissipa brusquement, totalement. Et nous la vîmes redevenir aussi sereine qu'avant l'évocation du Décalogue.

Le soir tombait. L'infirmière nous dit qu'elle nous préviendrait à la moindre alerte. ~~Nous allâmes nous reposer.~~

~~comme je n'en avais plus~~
Un abbé justement m'apportait de l'eau de Lourdes. Quand nous pensions que maman continuerait d'en boire, ~~d'accord avec mes frères je lui avais demandé de m'en chercher.~~ Mais elle ne desserrait même plus les lèvres ^{à présent.} ~~maintenant.~~ ^{Robert} Marcel qui ne connaissait pas l'abbé, le regut avec moi. Il le prit par le bras. Je songeais involontairement aux familiarités de ma pauvre maman. "Je n'ai jamais trouvé de charité que chez vos confrères" lui dit-il. ~~Puis~~ ^{Puis} Il éclata en sanglots, il nous demanda la permission de rester avec nous pour prier.

Quant à ^{fermain} ~~Raymond~~ il était dans un tel état que je commençai à m'inquiéter sérieusement. Mais il ne voulait pas qu'on s'occupât de lui. Lorsque j'allai enfin me reposer, il faisait nuit. Il vint bientôt me rejoindre. Nathalie était là ; pour la première fois depuis des années ils s'allongèrent l'un à côté de l'autre. Je leur parlai de la grande détresse que leur discorde avait valu à Maman Et ^{fermain} ~~Raymond~~ en proie au remords, désespéré, d'avoir été si cruel implora le pardon de sa femme "Ma pauvre petite lui disait-il Et il jurait que sa folie était passée. je t'ai fait tant souffrir". ~~Georgette~~ ^{Georgette} seule crispée dans sa chaise et sa stérilité se refusait à toute prière

203

Pourtant elle avait cessé ses récriminations et bien qu'elle ne versât pas la moindre larme elle avait l'air blessé, mais on ne savait pas si c'était de peine ou de fatigue.

Au milieu de la nuit on vint nous appeler. Nous nous rendîmes dans la chambre où soufflait encore un peu l'être qui ^{m'} nous était le plus cher au monde. Je m'assis à droite du pauvre corps La garde nous dit que des plaques violettes le marbraient par endroit; les jambes commençaient à se refroidir. Je tenais sa main il était trop tard pour la caresser, en être caressé. Elle s'en allait et il n'y avait plus moyen ~~de la ranimer~~, de la retenir. Derrière ces apparences que nous tenions ~~la vie~~ ^{insensiblement} se dérobaient, ~~à notre prise~~.

Nous nous remplacions l'un l'autre pour être encore un peu en contact avec cette peau si fraîche, la peau si douce d'une mère dont nous avions ^{tous} minutieusement brisé le coeur. A présent elle ne nous entendait même plus. Son halètement s'était précipité. Mais elle n'opposait pas ^{une ombre} de résistance à ce qui semblait être un dernier débat. Elle se laissait faire ^{dans} ~~avec un parfait abandon~~. Le calme de sa solitude me frappa ~~it~~. C'était une solitude où l'on sentait que personne ne pouvait plus être d'aucun secours. En face de cette solitude vertigineuse nous étions en proie à la terreur de notre impuissance. Rejetés au dehors, nous n'avions même plus le droit de savoir ce qui pouvait ^{encore} se passer dans ce coeur. Nous la regardions nous quitter, laissant derrière elle tout ce qui avait pu compter pour elle, tout ce qui avait été occasion de tant de désirs, de

tant d'efforts, de tant d'amour, de tant de peines. Elle, qui n'avait vécu que pour être entourée par nous, nous l'entourions donc enfin, mais elle s'en allait seule que nous ne l'avions jamais laissée. Elle était d'ailleurs admirablement apaisée, comme si quelques liens la retenaient encore, et qu'elle ~~est~~ attendait qu'ils ^{se} fussent rompus. Elle était au seuil de sa délivrance. ~~Et~~ Elle l'accueillait sans impatience et sans révolte.

Barrière lisait à mi voix de l'hébreu. Je déroulai indéfiniment mes rosaires, non plus pour obtenir un miracle impossible, mais pour que lui soient plus légers ~~ces~~ derniers instants, et pour que la lumière qui répandait sur elle tant de douceur ne cessât ^{à plus} ~~pas~~ de l'éclairer.

Les heures passaient. Nous nous relayions les uns les autres auprès d'elle. J'étais ~~d'ailleurs~~ le seul à oser toucher son bras. Elle me l'abandonnait avec une indifférence e frayante.

L'infirmière nous dit que le pouls baissait. Ses traits se tiraient de nouveau, ~~le~~ halètement devint continu. Barrière se leva. Il se pencha sur cette tête qui avait été pour lui d'un si grand prix, à qui lui-même avait donné tant de secours. Et il commença de réciter ~~à demi voix~~ les prières ~~juives~~ des agonisants. Nous ne comprenions ^{rien à} ~~pas~~ ce qu'il disait, mais les mêmes mots revenaient avec une sorte de balancement. Et parmi eux le beau nom hébraïque : Adonaï qu'il accompagnait alternativement d'une phrase puis d'une autre. Si bien qu'une danse mystérieuse et sacrée semblait s'accomplir autour de cette femme par la grâce de ce nom.

Elle ne se plaignit ni ne gémit, ~~une seule fois.~~ ~~##~~ son âme semblait se retirer d'elle tout doucement, avec une étrange piété. Barrière rythmait ses belles phrases d'après la respiration qui s'accélérait ~~sans cesse.~~ Et nous étions pour la première fois de notre vie tous les cinq enlacés ^{Mua. H. Vail} au pied du lit de notre pauvre mère.

Les saccades de sa respiration s'espacèrent de plus en plus. Alors Barrière ralentit sa mélopée. Il était penché à présent sur elle, contre son front. Et comme les mots qu'il ~~disait~~ prononçait s'identifiaient aux râles, c'est elle qui avait l'air de les dire. Le mot Adonaï sortait de ses lèvres au moment même de ses halètements. Et quand elle rendit son dernier soupir, dans un murmure à peine perceptible, Barrière formula une suprême fois ce nom qu'elle avait tant aimé : Adonaï. Adonaï. A la dernière syllabe sa tête retomba. Et il nous sembla voir un souffle s'échapper.

Ayant abandonné notre morte à ses infirmières ^{fermain} ~~Raymond~~ et moi partimes chercher le linceul dans lequel elle tenait à être ~~ensevelie.~~ ^{enveloppée.} J'emportai avec moi quelques unes des choses qu'elle avait apportées avec elle pour ce séjour court, funeste et ~~erveil-~~ ^{veilleux} : son petit sac à mains que j'avais abhété pour elle naguère à Rome, le réveille matin que j'avais toujours vu dans sa chambre, sur sa petite table, divers objets encore tout un matériel qui n'avait plus de raison d'être maintenant que celle qui s'en servait n'était plus. Je songeai en touchant à ces pauvres choses, à ses ^{d'après l'opération} mots les plus familiers. Ils remontaient à ma mémoire : "J'ai en-

vie d'un peu de café" m'avait-elle dit. Il me semblait entendre sa
fête voix. Puis, après qu'on lui en eut donné "J'aime bien le café
avait-elle murmuré, mais celui-ci c'est de la lavasse". Comme j'aimai
maintenant cette qu'elle me fit confiance de ses plus simples goûts. Et ses paroles
les plus ordinaires prenaient une signification poignante du fait
de cette mort qui venait de mettre sa marque sur elles.

Quand nous revinmes, la toilette n'était pas encore achevée
Le corps de maman était nu sur son lit. Et, pour la première fois,
j'osai contempler cette chair à qui je devais la vie. Ce n'était
plus qu'un cadavre.

Ses mains pourtant restèrent souples. Et je remarquai qu'elles
étaient d'une finesse, d'une blancheur ^{mi}admirables. Jamais je
ne m'étais rendu compte que Maman eut des mains aussi belles

Mais il fallait laisser finir les infirmières ; et je leur
abandonnai cette dépouille si chère.

Quand tout fut terminé, qu'on lui eut retiré le bandeau
tendu pour retenir la mâchoire, on nous appela. Elle était bien
peignée. Les doigts fins croisés sur la poitrine, la tête recouver-
tendu voile qui avait servi jadis à mon père quand il se rendait
au Temple pour les grandes fêtes, elle était d'une beauté ^{et d'une douceur} saisiss-
~~sante~~ ^{nant} ; comme endormie dans une sérénité souriante et sans défaut,
elle respirait la paix d'un de ces grands personnages de la Bible
qu'elle avait tant aimés.

Et cette femme, morte dans un ^{tel} sentiment d'entière confiance
en Dieu, n'avait vécu que pour les autres, je pensais qu'elle n'a-
elle fut

307

avait jamais eu au fond, à son insu, d'autre désir, que celui de la sainteté. Et qu'il nous avait fallu à nous, pour le savoir, cette confirmation que Dieu venait de nous en accorder en la laissant, au son ^{d'une} ~~de notre~~ double prière, s'endormir à l'ombre des deux Testaments

Son agonie avait mis un peu d'âme sur toutes choses. Elle me livrait le secret de cette sollicitude empressée que j'avais tant blâmée durant ^{toute} sa vie. Elle me révélait la beauté secrète de sa vie.

Mais je dus l'abandonner avant même qu'on l'eut mise en bière. Elle était morte à l'aube. Le soir, je tombai très gravement malade. Et ^{d'une} cette maladie ^{qui j'ai connue} semblait faire écho à sa mort. Comme si ^{il semblait qu'} en expirant, Maman m'eût arraché ma propre chair. ^{Et délivré en} même temps du plus terrible de moi-même.